N° 16 JUILLET-AOUT 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO......... **Un franc**

Abonnements:

France... UN AN...... 12 Fr. | Union postale. UN AN... 15 Fr.
— SIX MOIS. ... 7 Fr. | — SIX MOIS. 8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS CONTEMPORAINES

Scientifiques, Littéraires et Artistiques

PARIS — 5, rue du Pont-de-Lodi, 5. — PAR

BIBLIOTHÈQUE DE LA VOIE

VIENT DE PARAITRE :

La Voie Métaphysique

Un fort volume in-8° carré, **7 fr. 50**

tiré en un très petit nombre d'exemplaires.

Cet ouvrage, réservé aux étudiants spéciaux des Sciences traditionnelles, résume l'héritage antique des Sages de l'Extrême-Orient. Il présente, dans le langage le plus clair, les théories cosmogoniques des races jaunes, qui sont les plus anciens monuments de la connaissance humaine ; et il saisit, depuis la première action de la Volonté créatrice jusqu'aux conditions de l'individu humain, le grand problème de la Formation, de la Vie, et de la Réintégration universelles.

Envoi franco contre mandat-poste adressé à Monsieur l'Administrateur de la Voie, 5, rue du Pont-de-Lodi. — PARIS.



PREMIÈRE PARTIE



AVIS

Par suite des retards apportés dans la fabrication de la *Voie*, retards qui ne nous sont pas imputables, nous réunissons en un seul fascicule les numéros de Juillet et d'Août.

Nous prévenons dès maintenant nos lecteurs et abonnés que, à la fin de notre seconde année, nous publierons un supplément qui compensera largement le numéro que nous sommes contraints de sacrifier aujourd'hui.

La Direction.

Culte des esprits dans l'Inde ancienne

DEPUIS L'ÉPOQUE LA PLUS RECULÉE DES VÉDAS JUSQU'A L'ÉPOQUE DES TANTRAS.

Nous publions ici la première d'une série d'études qui nous est envoyée par un adepte des sanctuaires cloîtrés de l'Inde, duquel nous devons garder, par devers nous, le nom et le titre. Nous n'avons pas besoin d'insister sur la valeur toute spéciale de cet enseignement, non plus que sur les précieuses indications que trouveront certainement, éparses dans les textes, les amateurs des plus transcendantes psychologies,

---

Depuis les temps védiques les plus reculés jusqu'à l'époque des Tantras, c'est-à-dire à l'époque pendant laquelle le spiritualisme, compris presque comme de nos jours, était assidûment cultivé, s'étend une période où le flambeau de l'intelligence hindoue a brillé d'un éclat surnaturel.

Les livres religieux les plus anciens des Hindous sont les quatre Védas. Ils sont considérés par eux comme étant les paroles prononcées par le Créateur lui-même,

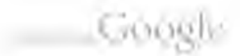
et sont estimés par eux aussi sacrés et aussi infaillibles que le Coran ou la Bible pour le jugement des Mahométans ou des Chrétiens. Les Védas sont aussi appelés Srutis, parce que, longtemps avant d'être recueillis, arrangés et disposés en livres, ils avaient passé par la mémoire, de génération en génération, comme l'Iiade d'Homère.

Les cultes prescrits par les Védas comprennent le culte d'un Etre suprême et le culte des divinités ou esprits des cinq éléments, le feu étant le plus éminent de tous, de Sudra, le maître du Ciel, et Jamà l'esprit de la destruction.

Le Brahmà des Védas est ainsi décrit :

« Satyam byjnanandam Bràhmà », c'est-à-dire celui qui est la vérité, qui est l'intelligence la plus pure et le bonheur. Je traduis les trois mots *satyam*, *bijnanam* et *anandam* par vérité, la plus pure intelligence et le bonheur ; mais ces mots ne suffisent en aucune façon pour donner la signification des trois termes en question : par exemple le mot *satyam*, bien qu'il signifie littéralement *vérité*, donne pourtant l'idée d'éternité.

De même le mot *bijnanam* ne signifie pas simplement l'intelligence la plus pure, mais l'intelligence distincte de la matière, donnant en même temps l'idée de *Chaitanyà*, ou animation dans l'abstraction ; et *anandam* est le bonheur sans mélange, fondé sur tout ce qui est amour — sacré, grand et magnifique. On verra ainsi que l'idée de l'existence d'esprits séparés, outre le Plus Haut et le Plus Pur, était non seulement entretenue, mais l'objet d'un culte qui se pratiquait, entre autres façons, en *yags*,Un grand nombre des *yags* étaient accomplis pour des motifs personnels ; — ainsi le *Asha-*



maidha pour s'assurer des royaumes dans le Ciel ; le *Syana* pour vaincre les ennemis, etc. — En plus des esprits mentionnés ci-dessus, nous trouvons plus tard, dans le *Ayurveda* » (l'ancien système hindou de médecine), qui est une partie de l'*Atharvaveda*, des allusions aux maladies qui étaient attribuées à l'influence des bons ou des mauvais esprits. Ces maladies, bien que réunies sous le titre de « Insanity » (démence, folie), ont été néanmoins traitées séparément comme « Bhowlik unmad » ou *démence* spirituelle.

Pendant que les formes les plus incurables de démence ont leurs remèdes, celles-ci ont été laissées aux prières et à l'encens comme les seuls agents de guérison. Une liste détaillée de ces désordres avec leurs symptômes spécifiques sera sans doute intéressante pour un grand nombre à cette époque éloignée.

Elle est comme suit :

1° — Asurà vasà, ou possession par Asuras.

Transpiration constante , courage indomptable, haine de tout ce qui est sacré, appétit insatiable et penchant à faire le mal.

2° Gandharabasà, ou possession par Gandharas.

Cœur joyeux, amour de la musique, des odeurs douces des guirlandes, des promenades sur le bord des rivières. Amour des habitudes purifiantes et, à l'occasion du rire et de la danse.

3° Jakshavasà, ou possession par Jakshas.

Les yeux excessivement ; rouges penchant à porter des vêtements rouges. Les manières graves, la marche pressée, peu disposé à parler, et toujours prêt en tout temps à donner des bénédictions.

4° Pitravasà, ou possession par Pitripurushas.

Grande tendance à se promener sur le bord des rivières ou à aller vers les rivières dans le but d'offrir des gâteaux funéraires aux esprits des ancêtres défunts.

5° Devavasà, ou possession par Devasas.

Affection des habitudes purifiantes et des guirlandes de fleurs.

Contentement du cœur.

Conversation dans un langage chaste et classique ; rempli de dévotion et toujours disposé à bénir.

6° Rakshasvashà, ou possession par Rakshas.

Faiblesse extraordinaire pour la chair, le sang et les liqueurs enivrantes ; dépourvu de honte ; extraordinairement puissant ; très passionné, enclin à être malpropre et à se promener la nuit.

7° Pisachoasà, ou possession par Pishachs.

Corps mince, mine sévère, gourmand, recherchant les endroits retirés, le corps exhalant une odeur désagréable, disposé à crier (pleurer) parfois.

Pour ce qui précède, il est aussi évident que l'existence des esprits, soit qu'ils appartiennent à des morts ou à d'autres ordres, et ne sont à présent connus de nous que par des noms ; excepté pour quelques-uns, cette existence était sérieusement acceptée par les hommes scientifiques de l'époque,et on croit aussi que,dans des circonstances particulières, le caractère et le mode général de vie d'un individu pouvaient être considérablement modifiés en bien ou en mal par un esprit.

De Dieu lui-même comme esprit immatériel (tout esprit, excepté le Plus-Haut est considéré par les Hindous comme matériel jusqu'à un certain point) — un Etre abstrait, les Hindous avaient et ont toujours la conception la plus claire.Les anciens,pendant qu'ils le re-



connaissaient pour être cela, déclarent distinctement qu'il est nécessaire pour la dévotion et le culte, de Le contempler sous une forme ou sous une autre, Lui qui est la source de vie, Qui est sans égal, indivisible et immatériel. Ainsi : Chinmayasyà, dityasyà, niskalasyà Sharcrinà.

Upasakanam karyrthan Brahman-airupa kalpanam. Il était de peu d'importance, pour lesanciens,sous quelle forme un dévot doit concevoir le créateur dans son esprit. Il peut le contempler comme un rayon de lumière ou lui donner une forme humaine avec des qualités surhumaines, en un mot dans la forme qui le satisfait le mieux lui-même. Je pense que nos ancêtres avaient sagement raison à cet égard. Il est vrai que l'esprit humain seul est capable de réaliser une vérité abstraite telle que $(a + b)^2 = a^2 + 2\ ab + b^2$, mais contempler un être abstrait, une existence abstraite est infiniment plus difficile que contempler une quantité abstraite ou une qualité dont nous avons ici quelque ombre d'analogie comme base de notre contemplation. La difficulté ne s'arrête pas là. Pour un homme qui veut communier avec son Créateur, qui veut Lui épancher tout son cœur, qui demande son pouvoir protecteur de façons et en circonstances variées, une Corporalité imaginaire à la place d'une pure négation — un vide — un nom est nécessaire pour fixer son esprit, pour faire mouvoir les meilleurs sentiments de son cœur, pour élever son âme de tout ce qui est terrestre vers tout ce qui est céleste. De plus, l'esprit humain, bien qu'il soit privilégié de s'élever, de prendre son essor jusqu'au pied du trône du Tout-Puissant, est néanmoins, par sa nature même, incapable de saisir les profondeurs terribles de

l'infini; et, quand nous entendons les hommes et les nations adorer Dieu comme un esprit immatériel, nous croyons réellement qu'ils le font avec quelque idée de corporalité.

La façon dont les Hindou des temp Védiques invoquaient Dieu ou un esprit inférieur est à la fois unique et admirable, car nous y voyons des traces distinctes d'une pensée profonde, d'une compréhension claire du sujet, une découverte sage des moyens et un arrangement systématique des méthodes pour atteindre le but désiré. Le tout est connu par un terme heureux appelé yogà ou union, du verbe sanscrit yoga, unir. C'est l'ardent désir d'un esprit d'être uni à un autre, soit temporairement, momentanément ou d'une manière permanente pour l'union elle-même. Une union de renoncement absolu et connue sous le terme ne nirvanà. Les formes de yogas sont variées et inculquées pour convenir aux différents tempéraments et pour atteindre des buts différents,mais elles doivent toutes passer par six phases, qui sont *Asan*, *Pranayam*, *Katyhar*, *Dhàranà*, *Dhyan* et *Samadhi*, c'est-à-dire :

1° Une certaine manière de s'asseoir ;

2° Une certaine manière d'aspirer et d'expirer ;

3° Un contrôle sur les sens produisant l'abstraction (le détachement du monde) ;

4° L'acquisition du pouvoir de tenir une seule idée dans l'esprit dans le but de la contemplation ;

5° Méditation profonde et abstraite qui apporte ses objets pleinement et paisiblement devant l'esprit ;

6° Oubli absolu de soi-même et de l'entourage pour produire une absorption complète d'un esprit dans un autre.

a) On demande d'abord à l'élève d'apprendre comment il doit s'asseoir pour yogà. Ceci entraîne quelque sorte d'exercice physique qui lui donne dès le début un contrôle sur son corps et toutes ses parties.

b) L'haleine doit être aspirée lentement par la narine gauche et tenue dans les poumons pendant un certain temps, et ensuite expirée lentement par la narine droite

c) Quand le deuxième procédé est bien appris, il permettra à l'élève d'exercer une forte contrainte sur ses sens, ce qui l'aidera à réaliser plus vivement l'objet qu'il a en vue.

d) Par le quatrième procédé, il est à même d'acquérir la puissance de tenir l'objet de son culte dans son esprit pour la contemplation.

e) Quand l'esprit peut maintenir son but pendant quelque temps, l'élève peut, par ce procédé, le réaliser sans être dérangé par lui-même et son entourage

f) Quand l'esprit est amené à la 5e phase, il lui reste à être uni avec la divinité ou Esprit — une phase connue pour être l'effort le plus élevé d'un esprit fini, c'est-à-dire l'absorption pure et complète dans son objet.

Suivant quelques autorités, les phases à passer sont au nombre de huit; mais, comme les deux degrés additionnels nommés *yamà* et *niyamà*, se rapportent plus à la manière de vivre qu'aux procédés réels, j'ai pensé qu'il valait mieux les laisser de côté.

Le temps de l'année choisi pour le premier commencement de yogà est le printemps, c'est-à-dire le mois de février, mars et avril, après lesquels le yogà est ajourné jusqu'à l'automne, et ensuite recommencé le printemps suivant, jusqu'à ce que le jeune adepte soit capable de retenir son souffle pendant une jarnardlia ou une durée

d'environ une heure et demie. Dans les traités de yogà, les règles de vie comme aussi les aliments à prendre ou à abandonner sont soigneusement et judicieusement établis ; et la chose tout entière est si magnifiquement arrangée, qu'on ne peut s'empêcher de penser que les anciens comprenaient bien, non seulement leur sujet, mais encore les rapports de la nature extérieure avec nous-mêmes et le principe essentiel de la vie.

Dans la narration des vertus de quelques-uns des *yogas chahamudrà*, par exemple, nous trouvons distinctement affirmé qu'une personne qui le pratique peut vaincre la fièvre, l'ennui, l'humeur noire, la dyspepsie, et même la phtisie; et celui qui pratique *Tatakà* est sûrement exempté des maladies d'yeux, et peut conserver une vue claire et brillante toute sa vie. On déclare à la louange du *kapalavati yoga,* au nombre de trois sortes, que ceux qui le pratiquent n'ont guère à souffrir des maladies provenant du froid et peuvent arrêter la vieillesse.

De cette période des Védas, j'arrive à une autre période, à savoir, le temps de la Durshanà ou philosophie. C'était le temps de la discorde extrême et ardente entre six écoles différentes de philosophes, connues sous le nom de *Sankhya*, *Patanjal*, *Vedantà*, *Byshahika*, *Nyayà*, et *Nimamsà*. La première et la dernière de ces écoles ne reconnaissent pas le pouvoir créateur et dirigeant de Dieu ; les quatre écoles intermédiaires reconnaissent ce pouvoir. Le vénérable Kapilà, l'auteur de la Sankhyà-philosophie avait comme opinion — opinion partagée par toutes les subséquentes écoles de philosophie ; — que l'aspiration la plus haute de l'homme devrait être de s'affranchir des douleurs qui peuvent, suivant lui être de trois sortes, à savoir :

1° Celles qui proviennent de nos propres infirmités et de notre imprudence, telles que les maladies ;

2° Celles qui proviennent de nos propres rapports avec d'autres animaux, tels qu'un voleur ou un tigre.

3° Celles qui proviennent de nos rapports avec la nature extérieure, tels qu'un cyclone, un tremblement de terre ou un esprit malin.

Pour s'affranchir de ces trois sortes de douleurs entièrement et absolument, il faut cultiver le savoir, pratiquer la yogà et se séparer bien complètement de ceux qui désirent les plaisirs; suivant la théorie la combinaison de *Prakriti* et *Purushà*, c'est-à-dire, de la nature ou cause matérielle passive avec la cause active ou spirituelle, est la création. L'école *Patanjal* s'accorde en général avec la doctrine de l'école *Sankhyà*, avec cette différence qu'elle reconnaît le pouvoir créateur et dirigeant de la Divinité. Les écoles Nyagà, et Byshasikà pendant qu'elles tombent d'accord avec la *Patanjal* en ce qui concerne l'existence et le pouvoir de la Divinité, diffèrent de l'école Patanjal en ce qui concerne le nombre de *podarthas* ou catégories qu'ils mettent au nombre de seize et de sept respectivement : ainsi la substance, la qualité, l'action, l'identité, la variété, la relation et l'annihilation.

La Byshasika maintient de plus que tout objet organique ou inorganique se compose de ses propres atomes spéciaux. L'école Vedantà attribue tout à Dieu, qui seul est réel ; et tout ce que nous voyons, entendons, sentons ou percevons est *màyà* ou illusion. Le mot illusion n'est guère un terme significatif pour donner le sens exact d'un terme aussi complexe que *màyà*.

Mayà, c'est l'illusion en ce qu'elle conduit l'esprit à

concevoir un objet comme le sien propre, qui n'est pas réellement à cet esprit. C'est dans ce sens qu'ils soutiennent que toutes les choses de cette terre, bien plus même, de l'univers, sont éphémères, et que Dieu seul est éternel. L'école Mimansa attribue la création à la combinaison des éléments. Elle attribue l'intelligence et la vie aussi à la combinaison des éléments, comme l'alcool est le résultat de l'eau sucrée exposée pendant un certain temps au soleil.

De ces six écoles de philosophes et de leurs doctrines brièvement énumérées ci-dessus, la Shankhyà-Ecole demande une attention spéciale, car *Maharshi Kapilà* fut le seul prophète qui parla d'une façon définie de la nature et de l'âme.

Il dit : « Totsannidhana dadhishtatritam Monibat, c'est-à-dire comme l'aimant n'attire pas le fer de sa propre action, la Prakriti ou cause (matière) passive et matérielle est attirée vers l'esprit et l'intelligence, et le résultat est la création.

Il déclare de plus :

Sabhaba chestita monivishan thanat vritabat, c'est-à-dire comme le meilleur serviteur n'entreprend pas le travail de son maître pour aucun motif de plaisir personnel, de même le *Prakriti*, sans aucun motif personnel c'est-à-dire naturellement, est désireux de la création.

En ce qui concerne l'âme il dit :

Mata Pitrijam sthulam Prayas — hactaranna totha, c'est-à-dire la cause active ou spirituelle jaillit avant la création. Elle n'est pas née de mère ni de père.

Pur bath potastath karjatham Vogadaikosya Naitarashya.

C'est l'âme, dit-il, qui éprouve la souffrance ou le plaisir

et non le corps lourd,car nous voyons que le cadavre, n'éprouve rien

Selon lui, l'âme demande un corps subtil (qui est « *l'archétype* » du corps plus grossier) comme réceptacle. Ce corps subtil ne peut pas être comme Ann (atomique), car il serait alors presque immatériel, ce qui n'est pas le cas. Il est petit, mais en même temps *parichannà* (détaché), car il a de l'action. Pendant qu'on ne peut arriver logiquement à l'idée de Dieu, dit-il, il croit quand il dit dans la ligne ci-dessous :

Doibadi Provedà, tels ordres d'esprit comme Brahmà, Pra;apattyà, Goudharbyà, Jakshà, Ranshà,Pishachà, ou les esprits mentionnés dans les Védas. Selon lui, Sahi sarbabit sarbakartà, c'est-à-dire le Prakritilina, esprit d'une création, devient le créateur d'une autre.

Dans son opinion, *Bhabonopachoya chuthyasa Sarban Prakritibat*, c'est-à-dire un *purusha* peut être sans péché par Bhabana (méditation), et alors il acquiert toute la richesse de *Prakriti*, c'est-à-dire qu'il acquiert les pouvoirs créateurs, préservateurs et destructeurs de Prakriti.

De la manière de *Mukti* ou absorption, il dit : *Juanatmukti*, c'est-à-dire le vrai savoir est *mukti* ou l'affranchissement absolu des douleurs. Un résumé clair de ce qui est indiqué plus haut serait que, bien qu'on ne puisse atteindre à l'idée de Dieu, comme Créateur, car dit-il *Abhiman* ou la vanité, qui présuppose la création ne peut être logiquement attribuée à un Dieu parfait, il croit que la matière et l'esprit sont éternels, et,comme la première recherche toujours la création, l'union avec le dernier est la création. C'est pourquoi il reconnaît

Brahma Hari et *Hara* des Védas et d'autres esprits comme *Gandharbyà, Jakshà, Pishachàve.*

L'homme, à son avis, est un esprit personnifié, qui a un *sukshama* ou corps subtil exactement semblable au corps plus grossier,mais très petit de dimension. Le corps plus grossier est né de la femme, mais l'esprit est éternel, existant avant la création. L'esprit éprouve de la souffrance ou du plaisir tant qu'il est allié à Prakriti ou matière ; et plus la matière est grossière, plus accablantes sont les souffrances de l'esprit. Pour s'affranchir des peines en ce monde aussi bien que dans le monde à venir, ont doit cultiver le vrai savoir, *Janat mukti.* Pourtant il dit ailleurs,et c'est lui qui le premier l'a dit si clairement et si savamment, que, s'il n'y avait jamais eu en ce monde de choses telles que les douleurs ou *Dukshà,* toutes les questions de sciences n'auraient jamais été posées par l'homme. — « Abam hi shastrabishva nà jigashyata jadi Dukshamnama jogotmashyet. La douleur conduit au chemin du savoir, et le savoir détruit la douleur ; car,tant que l'homme se comprend lui-même, c'est-à-dire son propre esprit,il essaie de s'affranchir de la servitude de Prakriti ou de la matière. C'est alors qu'au lieu d'être contrôlé par la nature,il la contrôle, c'est-à-dire qu'il acquiert les pouvoirs créateurs, préservateurs et destructeurs et qu'à son avis l'esprit d'une création peut être l'esprit de création et de contrôle d'une autre.

De l'époque de *Durshanà,* j'arrive maintenant à celle de *Puraas,* époque qui ressemble au temps géologique de notre terre connu sous le nom d'époque tertiaire, époque d'établissement quelque peu paisible après la période de contestations et de soulèvements sur toutes

les questions de théologie, de constitution politique, et de lois domestiques. C'est une époque d'après laquelle on pourrait retracer primitivement les règlements et ordonnances en vigueur dans la société hindoue. C'était l'aurore de l'histoire religieuse et de la littérature des Hindous. Toutes les gloires et tous les succès de cette période sont presque tous dus à un esprit puissant, à un esprit gigantesque, l'esprit de *Maharshi Vyasà*, l'auteur célèbre de *Mahabbaratà*, *Gità* et *Puraas*.

Les Purans, au nombre de dix-huit, traitent individuellement et collectivement de cinq sujets, à savoir : (1) la création, (2) la destruction des mondes , (3) le renouvellement des mondes (4) la généalogie des dieux et des héros, (5) les règnes de Manuet de leurs descendants et toutes les questions rituelles et spirituelles.

Maharshi Vyasa semble avoir trouvé que (*a*) l'idée vague et indéfinie de la Divinité, exposée par les savants, quelque chose comme la « Frontière scientifique » de nos jours, bien que reconnaissable, comme on le présume, par l'intelligence brillante, ne convenait pas du tout à la masse des hommes et des femmes composant la société ; que (*b*) l'homme fini et errant, pourtant être spirituel, demande l'aide de quelque esprit du ciel élevé pour le conduire vers Dieu, — que (*c*) le culte d'un tel esprit, sous forme (*Axar*) d'un esprit protecteur, était nécessaire pour le détourner du vice et le disposer au bien et à la piété. En conséquence, il introduisit le culte des esprits pour la masse. Les *Devatas* ou Esprits élevés des Purans sont classés en trois groupes principaux, à savoir : les *Adi devatas*, les *Kurna-devatas* et les *Pryajana-devatas*, c'est-à-dire : 1° les trois émanations primaires de la Divinité (la trinité de la religion hindoue)

représentant les trois pouvoirs : création, préservation et destruction ; 2° les esprits des hommes qui, par leur *Karma* ou travail dans ce monde, ont atteint les pouvoirs célestes, tels que *Tudrà* ; et 3° Pryajana-devatas, ou ceux qui ont été créés pour accomplir quelques projets spéciaux ou plutôt pour faire face à certaines conjonctures urgentes tel que *Rali Chandy*, etc.

L'expression Devata ne doit pas être confondue avec *Parà Brahmà* de la Divinité.

Un Devata des Hindous ressemble à un Archange des Chrétiens, à un « Fanista » des Mahométans, et désigne littéralement celui qui nous conduit au séjour de la félicité. La question qui se pose maintenant est celle-ci : les adorateurs des Devatas perdent-ils à un tel culte ? En aucune façon. Les bigots religieux à l'esprit étroit vous diront qu'ils perdent, mais tel n'est pas le cas. Un *Ram Prosad* pourrait voir sa *Kali* et lui parler de la même façon qu'on parlerait à un ami.

Il tirait toutes ses inspirations d'elle et écrivait comme un écrivain inspiré. Il composait des chants, des chants si tendres, sublimes et célestes, qu'ils dureraient aussi longtemps que le Bengali et sa littérature.

Je me rappelle avoir lu une fois dans Fénelon que quand un homme de soi-disant vertu, raille un de ses frères à cause de ses erreurs, il ne le fait pas en raison de cette vertu, mais en raison des imperfections de cette vertu, qu'il essaie de montrer si visiblement. De manière semblable un homme d'intelligence et de foi en voit un autre qui concentre tout l'amour de son cœur et de sa foi sans bornes sur une idole qu'il croit sincèrement être le créateur de notre immense système solaire et de millions d'autres : osera-t-il penser que son âme ira au purgatoire

ou en enfer, pour son culte ignorant ou le culte qu'on lui a appris à observer ? Certainement non, car pas un atome de notre bonté, de nos prétendus chagrins, de notre foi, de notre amour n'est jamais perdu, on passe méconnu (sans récompense), car notre Dieu est amour illimitable, et le Dieu de notre cœur et non de notre esprit.

D. S. N. D., (brahmine).

NATURE DE LA VIE

III

La Conscience.

La conscience en fonction du mouvement.

La spontanéité n'est qu'un aspect de la vie, aspect auquel s'oppose celui de conscience, comme une passivité relative vis-à-vis d'une activité relative. La notion de la vie complète implique une certaine conscience; car la conscience prise dans sa généralité est nécessaire pour déterminer l'appétition, et par conséquent, aussi la spontanéité et l'assimilation.

La conscience est un phénomène d'arrêt : là où il y a obstacle dans la communication de mouvement, là où le mouvement change de nature ou de direction, se disperse ou se réfléchit, là seulement il y a cette discontinuité qui est subjectivement conscience, et objectivement phénomène. C'est par l'obstacle que l'esprit connaît et que l'activité se transforme en connaissance. Et cet

obstacle c'est la matière, dont la définition se réduit à ceci : *la limite de l'esprit.* Tout objet connu est assimilé par l'esprit et cesse d'être matière dans la mesure où il est connu. Et il est vrai de dire, avec les Hindous et, après eux, avec Schopenhauer et Hartmann, que le monde phénoménal n'est qu'illusion. Il est le résultat du conflit des activités et se résout en spiritualité par la pénétration des actes, actes qui sont limités, définis, par cette passivité, cette réflexion qui constitue la matière.

Aussi, c'est une recherche vaine que celle d'une manife tation sensible de la matière première. A mesure que la science décompose la matière en éléments plus ténus, elle la détruit, et, tant qu'elle rencontrera une résistance, tant qu'elle aura devant les yeux quelque chose de sensible à analyser, elle aura de la matière à disséquer. Et en la décomposant, elle la détruira. Et cela ne peut avoir d'autre limite que l'évanouissement du sensible dans l'idée. Aussi, cherchant un appui concret à ses réductions analytiques, elle pose comme protyle une continuité qui n'est autre chose que la renonciation d'analyser, en supposant la matière limitée à ce degré de continuité (1).

(1) Il semble ici que nous nous trouvions en contradiction avec M. Charles Henry, qui place la représentation de la matiere inorganique sur un cycle discontinu. Mais il n'en est rien : notre représentation de la matière est justement ce que nous nous assimilons d'elle, et ce qui cesse d'être matière et non la matière elle-même. Or c'est là où la matière fait obstacle que la vie lutte et se manifeste ; la discontinuité de la représentation, caractérisant la matière inorganique, manifeste l'activité de la vie.

Au contraire, la matière organisée se représente par un cycle continu : c'est que cette matière ne résiste plus (relativement).

Aussi le nombre composé du fractionnement infiniment petit placé à côté de l'unité et porté à la puissance infinie est-il le nombre exprimant la discontinuité. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Il ne peut y avoir organisation sans transformation ou arrêt relatif de mouvement, et il n'y a d'arrêt et de transformation que parce qu'au mouvement s'oppose une résistance. Donc, toute forme, toute vibration, toute synthèse de mouvement définie implique ce choc nécessaire à la connaissance, choc qui en nous est conscience, et hors de nous phénomène. Or, si l'autonomie apparente de l'objet est réelle, si elle n'existe pas seulement pour nous, mais en soi le phénomène considéré subjectivement pour cet être doit se traduire par la conscience, conscience d'un mode peut être fort différent et d'un degré peut-être très éloigné de tout ce que nous pouvons éprouver, mais qui n'en rentre pas moins dans la notion définie de la conscience.

La consciencre n'est donc pas seulement un epiphénomène : c'est le phénomène lui-même vu subjectivement et nous pouvons inférer rationnellement que tout ce qui est phénomène pour nous est conscience pour quelque sujet. Et ce sujet conscient doit exister par le fait seul

---

qu'elle est mécanisée par la vie. Il ne faut donc pas confondre la représentation de la matière inorganique avec celle du mécanisme. La représentation de la matière est celle de l'obstacle au mouvement mécanique, et le mécanisme représente le triomphe de la force sur cette résistance. Partout où se constate un mécanisme, il y a organisation. La matière inorganique ne commence pour nous que là où le mécanisme est arrêté.



que le choc existe, puisque le choc implique une autonomie contre laquelle il se produit.

La transparence, qui est l'évanouissement du choc phénoménal, est relative, on le sait : des corps opaques pour les rayons colorés sont transparents aux rayons X ou à d'autres. La pensée n'est autre chose que l'aspect subjectif du mouvement à traverse la transparence, c'est-à-dire dans la zone où la matière est éliminée pour ce mouvement ; et la conscience représente les bornes de cette zone où le mouvement se réfléchit, sentant la limite de son moi, c'est-à-dire la matière;et la pensée dans sa réalité, c'est la synthèse de cette opposition du moi et du non-moi, opposition qui définit la conscience même. Et l'on peut dire que toute réaction (c'est-à-dire changement de mode, opposition entre deux phases d'un mouvement) correspond à la notion de conscience prise dans son sens le plus général.

Là où la conscience cesse, le mécanisme s'établit. Un organisme ne se perfectionne,c'est-à-dire ne développe sa complexité qu'en transformant des vies élémentaires en mécanisme,en un mot en se construisant des machines. Cet ouvrage s'accomplit par la diminution des résistances dans les vies élémentaires,et par la prépondérance de l'individu plus complexe s'élevant au-dessus de la colonie. D'autre part, la vie ne persiste que tant que les éléments conservent encore une faculté d'adaptation, et cela nécessite une indétermination dans le système des équations de la vie. Cela nécessite un nombre d'éléments valables supérieur à celui de leurs relations. Quand le nombre des relations devient égal à celui des éléments, le système est déterminé, et il n'y a plus d'adaptation possible ; c'est le mécanisme rigoureux incompatible avec

un changement de milieu autre que celui qui détermine ce mécanisme même. Or, comme le milieu cosmique est perpétuellement changeant, le mécanisme est voué à la dislocation. Ainsi, le développement complet de la vie, ayant vaincu toutes les résistances de la matière, entraîne son abandon de l'organisme sous l'influence d'un changement de milieu. C'est ainsi que la mort, tout en étant la libération de l'esprit vis-à-vis de la matière, ne se réalise que par une cause étrangère à l'énergie vitale elle-même (sauf peut-être quelques souveraines exceptions dont nous n'avons pas à nous occuper ici).

Ainsi la vie implique l'opposition d'un moi et d'un non-moi dont l'aspect physique est défini par le corps, l'aspect psycho-physiologique par l'individualité, et qui, dans sa réalisation suprême, est la possession extatique, l'union. Mais, avant d'arriver à ce terme, il y a choc. Et le choc est un baiser plus ou moins réducteur. Il est égoïste ou aimant, et par là aboutit à une destruction par analyse ou à une construction par synthèse.

La Pensée

La conscience prise comme dérivant du mouvement apparaît comme sa limite : c'est l'arrêt qui provoque la réaction, et a pour résultat la relation qui fait connaître à la fois le sujet et l'objet, dans une synthèse qui est la pensée. Telle est la déduction physique.

Mais l'intuition spontanée donne la pensée comme un fait immédiat sans la déduire du mouvement. La notion d'avoir conscience est tout aussi primitive que la notion de se mouvoir, et l'on pourrait aussi bien déduire le



concept du mouvement du concept de conscience que celui-ci du premier.

La pensée s'offre donc comme caractère fondamental de la vie, et on peut,en généralisant ce caractère,dégager le fait d'avoir conscience et de vouloir,des réactions physiologiques qui en sont les conditions ou les conséquences. Alors, on conçoit la possibilité et même la nécessité d'une vie de la pensée, et le mot vie s'étend naturellement dans le sens de l'esprit.

De là l'idée d'une vie spirituelle,que la science contemporaine laisse entièrement de côté.

Nous savons que la conscience provient d'un choc et nous en inférons la nécessité d'un mouvement pour le produire ; mais le choc n'explique nullement comment le mouvement correspond à une conscience. Partons donc du fait d'avoir conscience ; et la nature même de ce fait permet d'en concevoir la possibilité sans impliquer le choc comme sa condition nécessaire, ou du moins la condition de la conscience se présente alors comme l'opposition d'un objet à un sujet, et le choc n'est alors conçu que comme un cas particulier de cette opposition

La vie spirituelle peut donc être étudiée scientifiquement, en dehors de la physique, par l'analyse et la synthèse des opérations intellectuelles. Et ce a justifie la théologie et la théosophie dont les bases sont tout aussi réelles que celles de la science physique, bien que les vérifications possibles de leurs principe *a priori* soient de nature très différente.

En considérant ces deux pôles opposés de la notion de vie vers la pensée et vers le mécanisme, la conscience semble occuper la zone moyenne qui les relie. Elle se perd, d'une part, dans ce qui est pour nous la sous-conscience

qui ignore et la supra-conscience qui s'évanouit dans l'identification suprême du sujet et de l'objet. Ces deux extrêmes se confondent pour nous en inconscient, comme l'ont fort bien exprimé les Hindous et, après eux, Hartmann. Mais sous-conscience et supra-conscience diffèrent l'un de l'autre. L'ignorance absolue de son propre être emporte la relativité suprême de l'être ; un être qui n'est que pour d'autres et non pour lui-même n'existe qu'en fonction de ces autres êtres : il est un phénomène pour ces êtres, et, comme tous les êtres (sauf l'Absolu) ne sont qu'en fonction les uns des autres, leur degré de conscience est la mesure de leur réalité. Par conséquent, un être n'existe que dans la mesure où il a une certaine conscience; et toute réalité objective implique conscience. La conscience se trouve donc partout dans le Cosmos. La supra-conscience, au contraire, est la seule réalité indépendante ; elle appartient à l'être dans la mesure où il n'a pas besoin d'un non-moi pour le conditionner; elle est acte pur et sans forme ; c'est la pénétration absolue du moi et du non-moi que la pensée intuitive seule réalise, l'activité non limitée par une résistance, la connaissance absolue sant relation ; c'est la vie absolue, forcément spirituelle. Nous ne pouvons la concevoir que comme limite à nos conceptions, là où la pensée se confond avec l'acte, et l'acte avec le repos ; c'est l'étreinte de l'être avec lui-même, sans cesser d'être deux ; c'est l'un synthétique unifiant à l'infini sa complexité sans confusion ; c'est la dissolution de toute matière dans le feu de l'amour et la lumière extatique, Vie et Pensée s'identifiant et réalisant l'Etre inconditionné.

Les matérialistes considèrent la pensée comme un cas particulier de la vibration. Il faudrait dire : toute pensée

est vibration et toute vibration est pensée. C'est un même acte qui, perçu dans le non-moi, est la vibration, et perçu dans le moi est pensée. La communication de la pensée n'est autre chose qu'une identification plus ou moins complète entre un moi et un non-moi. La pensée est donc une assimilation ; elle assimile du non-moi et l'intègre dans le moi, et de là résulte une modalité d'acte qui projette au dehors du moi un produit désassimilé. Donc la définition scientifique de la vie par la fonction d'assimilation est pleinement justifiée, mais la métaphysique lui découvre une généralité de sens que la science biologique ne peut y voir. Cependant, cette définition est incomplète, parce qu'elle n'envisage que l'aspect objectif, l'aspect non-moi, de ce qui est la vie même.

Expressions de la vie sur les divers plans

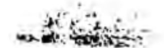
La vie peut se définir par la propriété d'assimiler à la condition de considérer l'assimilation dans un sens métaphysique, comme un aspect du pouvoir de développement de l'unité et de l'ordre.

Elle embrasse alors tous les plans : mental, social, psychique, physiologique, physique, chimique et mécanique. L'assimilation chimique, dont la science positive cherche à faire le fondement de la vie, n'est qu'un cas particulier de cette propriété métaphysique, une de ses applications inférieures, et non sa source. On ne s'aperçoit pas qu'en s'imaginant réduire toutes les sortes d'assimilation à des modes d'assimilation chimique, on ne fait simplement que choisir, pour symbole de l'assimilation métaphysique, sa manifestation sur le plan chimique.

Mais on pourrait prendre ce symbole sur les autres plans, et, sans quitter la physiologie, les anciens avaient choisi un symbole plus parfait : celui de l'assimilation gazeuse ou respiration. Ce symbole était bien mieux choisi que l'assimilation chimique, car, au lieu de porter sur un des plans les plus inférieurs (car le plan mécanique seul est au-dessous), il s'appliquait à un des plans moyens, un de ceux qui tiennent le plus profondément au centre de notre vie actuelle et, par conséquent, celui qui nous donne l'idée la plus concrète de tous les rayons réfléchis sur tous les plans de cette propriété que la raison seule peut concevoir dans son principe.

La respiration est en effet liée immédiatement à nos moindres changements de milieu, à nos impressions psychiques les plus subtiles, à nos mouvements organiques de toute nature. Son rythme nous en révèle bien moins l'essence métaphysique en la montrant comme vibration (ce qui reste bien imprécis dans les mouvements piristaltyques de l'intestin). Cette fonction est embrassée dans son cycle tout entier, et son arrêt entraîne la mort ; elle manifeste donc la fonction assimilatrice qui caractérise la vie dans sa forme la plus concrète et la plus subtile. Aussi on ne saurait trop admirer la profonde science des anciens qui ont su par le Πνεῦμα, le souffle, donner une des plus parfaites définitions de la vie, en un seul mot évocateur de tout ce que la notion de vie contient de plus esthétique.

C'est sur ce plan et sur le plan animique où l'assimilation correspond à la sympathie sexuelle, familiale ou sociale, à la communion avec la nature, que nous pouvons percevoir la manifestation la plus concrète de ce




caractère essentiel de la vie (1). Les plans extrêmes, au contraire, ne nous en donnent que des idées abstraites : la plus abstraite de ces idées du côté des principes nous est fournie par le plan rationnel sous forme du concept de l'être, du savoir et de la réalité, qui est l'assimilation de l'être par le savoir et la désassimilation du savoir par l'être (conception et création). A l'extrême opposé, le plan matériel exprime la même fonction par l'intégration corporelle et la désintégration motrice, dont la relation réalise les formes et les rythmes. L'assimilation chimique, moins abstraite mais plus confuse, se place entre le symbole mécanique et le symbole physiologique, et a pour corrélatif le symbole intellectuel immanent, étendu en degrés insensibles dans l'élaboration des concepts intégrant des images, désintégrant des appétitions, le tout relié par des concepts.

Enfin, par delà la raison pure, se trouve l'inaccessible domaine de la Vie absolue, que nous ne pouvons symboliser qu'en balbutiant, dans un élan intuitif où nous entremêlons inévitablement les symboles de tous les plans, résultat de leur unification suprême ; mais nous savons bien que les mots n'ont ici d'autre valeur que de faire retentir en nous l'inexprimable.

F. Warrain.

---

(1) Mais il serait bien naïf de considérer l'assimilation oxygénée comme une condition absolue de la vie, et l'on comprend peu le souverain mépris que nos contemporains éprouvent pour certains débats scolastiques, quand ils émettent sérieusement des opinions d'une pareille naïveté. Et tout, au contraire, on doit concevoir la possibilité et la très grande probabilité de la vie des salamandres, des esprits minéraux et autres modes éloignés des conditions qui nous semblent indispensables à la vie.

Les Enseignements secrets de la Gnose

II

La vie universelle et le monde pneumatique.

L'étude des conditions où l'homme se trouve, au milieu des ténèbres extérieures, conduit à une détermination de son état contingent actuel. L'étude des moyens qui sont à la disposition de chaque individu, d'après ses facultés de désir et de volonté, détermine l'individu-type, ou idéal, dont la réalisation est nécessaire pour conduire l'individu à sa fin, c'est-à-dire hors et au-dessus de lui-même.

Nous sommes en possession de ces données; nous avons montré les conséquences personnelles de l'ascèse, et nous avons porté l'individu en période ascensionnelle jusqu'au bord de cet océan de vie où les personnalités se confondent sans se détruire, et forment, par leur totalisation, l'unité collective et de qualité parfaite.

Saisissons donc, sur l'échelon nouveau que nous gravissons dans l'enseignement gnostique, la théorie de

cet « homme collectif » et les avantages que la connaissance logique de ces vérités profondes peut apporter à notre état présent, médiocre et perfectible.

Le système des relativités qui forme le plan d'évolution de l'homme collectif porte, en Gnose, le nom d'*Univers hylique.*

Disons ici, et une fois pour toutes, que nous parlons un langage philosophique et didactique où les termes que nous employons, faute d'autres termes que notre langue, moins riche et nébuleuse en ceci que l'allemand, ne nous offre pas, ne doivent pas être compris dans le sens matériel et concret qui leur est attribué à l'ordinaire. L'univers hylique n'est pas nécessairement un composé exclusif de matières visibles et tangibles ; il n'est pas *situé.* Il n'appelle ni la notion de formes ni la la notion de lieu. L'anthropomorphisme, qui a défiguré les religions occidentales d'une sorte sans doute irrémédiable, ne doit pas reparaître ici, même sous l'aspect plus général et synthétique de formules astronomiques, de signes mathématiques ou de dimensions géométriques. L'univers dont nous parlons est un ensemble de conditions ; le lieu dont nous parlons est un état. C'est, en toute vérité un *lieu métaphysique* pourvu de conditions qualitatives et dénué de conditions quantitatives, analogue — en tenant compte de la différence des plans considérés, — à ce qu'on appelle *lieu géométrique,* dont la conception est nécessairement en dehors de l'espace.

Dans la Voie Gnostique, l'existence de l'Univers Hylique s'explique par le mythe d'Athamas. — Athamas, fonction sensible et intégrante du Plérôme, s'en

dissocie par un acte de volonté réfléchie ; cet acte crée médiatement tout ce qui est extérieur au Plérôme, et Athamas apparaît à cet extérieur comme le reflet (le double) du Plérôme. — A mesure que l'acte de volonté se perpétue, la dissociation s'accentue, la diversité se multiplie, la contingence apparaît, la matière prend corps ; et ainsi l'effluve pléromatique désunie traverse tous les états intangibles et tangibles jusqu'à l'atome parcellaire, jusqu'à l'extrémité de ce que nous appelons *la création*. Ce mythe d'Athawas trouve sa concordance dans les systèmes cosmogoniques primordiaux. C'est la théorie Kabbaliste de l'involution. C'est surtout le dogme zoharite du dieu blanc, dont le seul aspect compréhensible et visible est le dieu noir, son reflet similaire et inversé. Le dieu noir va se concrétisant jusqu'aux limites de la matière, et constitue le ternaire de création que la Kabbale a hérité du Zohar (1), et nous enseigne : soit, au bas de l'échelle, l'inconsciente matière ; au degré intermédiaire, les êtres doués de facultés volitives ; au degré supérieur, les esprits purs, que le Gnose retient sous le nom d'êtres interplanétaires. (Ne pas confondre ces interplanétaires, qui sont des effluves du dieu noir, avec les Esprits parfaits du Plérôme.)

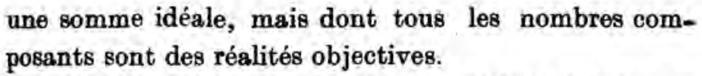
Plus haut encore se rattache le mythe gnostique ; car, le « dieu blanc », l'unique, n'a point de reflet noir, si on ne suppose ce dieu blanc éclairé par quelque soleil, lequel produit cette ombre visible, mais trompeuse. La vérité, le « Dieu blanc », dont l'omni-puissance n'agit pas (dont, tout spécialement, la faculté créatrice ne veut

(1) Cf. la description du microprosope, dans le Zohar.

pas créer), est en dehors de la révélation inversée que nous en fait la lumière. Elle est donc dans la *nuit.* C'est donc qu'elle est la *Nuit de Brahma,* que la plus antique tradition sacrée nous représente interrompue par des *Jours* expansifs, et reconstituée par des réintégrations très heureuses, conséquence de la disparition de la lumière, c'est-à-dire de la fin dss Jours.

L'apparition du dieu noir appelle le premier terme du Ternaire d'Adam. *L'Adam Kadmon,* ou *Adam universel,* se manifeste en fonction négative, en même temps que l'extériorité d'Athamas et que l'ombre du dieu, sorti de la nuit de Brahma. Cette *expression* — dont la réalisation positive est le but des efforts de tous les êtres volitifs — n'a pas de manifestation objective dans l'Univers Hylique, et il importe de le préciser ici, afin d'éviter les confusions, si faciles et trop fréquentes, qui sont faites entre les trois termes du ternaire adamique. L'Adam Kadmon ou Universel Adam est, au long de toutes les existences, contingentes, une *expression négative,* et qui fut négative, dès son apparition dans le champ des conceptions humaines. Ce n'est que par la dissociation des éléments qui constituent son reflet,c'est-à-dire par la création, et ensuite par la réintégration réfléchie de toutes les parcelles dans l'unité, que l'Adam Kadmon deviendra positif, c'est-à-dire atteindra à la réalité que prévoit seulement la conception que nous en avons aujourd'hui.

Le deuxième terme du ternaire adamique, *Adam terrestre,* représente la somme des individualités évoluant sur un monde, le nôtre, par exemple. Il représente



une somme idéale, mais dont tous les nombres composants sont des réalités objectives.

Le troisième terme est une positivité tout à fait contingente, *c'est l'Adam humain*, et il désigne précisément le premier homme qui vécut sur notre planète.

C'est l'*Adam universel*, sous les espèces de ses sous-multiples, qui est chargé de l'organisation et de l'évolution de l'Univers Hylique, dans un sens de plus en plus harmonique. Le sommet de cette organisation et de cette évolution est l'*Eden*. C'est l'*Adam terrestre* qui est chargé de l'évolution normale de notre Univers, grâce à des lois, à des révélations, à des traditions. Le prémier état est le *Paradis terrestre*. Les ouvriers de l'évolution, les auteurs et les conservateurs des moyens de cette évolution sont des hommes prédestinés et privilégiés, de *sages*, dont l'influence et le règne se sont perpétués dans l'humanité par le mythe des Cycles et de l'Age d'Or. Nous en verrons le développement dans notre étude du monde social et de la vie individuelle.

Nous venons de déterminer les divers plans de la création, et pour ainsi dire le champ de bataille où, sous la direction de nos volitions, se décident nos destinées évolutives. Ces plans comprennent les deux derniers termes de l'involution du dieu noir, ou, pour parler gnostiquement, de la course d'Athamas. Le dernier plan se termine à la cellule organisée, mais insensible, à la monade, résumé de la matière plastique, en deçà de quoi il n'est plus rien de formel qui soit concevable. Au sortir inférieur de ce plan (monde matériel ou monadique), et, pour employer les termes mêmes dont M. Gustave Le Bon caractérise ses théories « la matière s'évanouit

et se transmue en force» ; autrement dit, la forme disparaît et la matière, perdant sa constitution qualitative, existe hors des limites, et par suite, hors de nos perceptions accoutumées.

Les problèmes physiques que de telles considérations soulèvent sont encore trop loin de leurs solutions pour que nous nous y arrêtions d'une façon fructueuse. Mais il faut faire remarquer combien la voie gnostique ici s'accommode des plus hardies découvertes scientifiques, comment elle les présage et les réclame. On peut inférer de ce que l'on sait que ces forces, qui différent de la matière seulement par leur qualités extérieures, et par la façon dont elles se présentent à nos perceptions, peuvent être ramenées facilement et employées utilement pour les plans supérieurs et comment leur énergie forme ainsi le *circulus de vie*, éternel et toujours semblable à lui-même, qu'avaient enseigné les mages et les occultistes des plus anciens temps.

Le plan médiateur est au-dessus du plan matériel, et qui est le plan des êtres volitifs, constitue le plan médian de l'univers hylique, le plan des individus, qui est celui où nous nous agitons, et auquel nous consacrons donc une étude et des préoccupations spéciales. C'est le monde humain ou volitif.

Le troisième plan, qui est le plan supérieur de l'univers hylique, comprend les « esprits », et porte le nom de *monde pneumatique ou interplanétaire.* C'est le monde qui rattache l'univers hylique au Plérôme.

L'ancienne Gnose divisait le monde entre deux hiérarchies,l'hominale et l'angélique,composés chacun de neuf degrés ou *Æons* (l'æon étant le lieu d'évolution propre

à chacun des degrés hiérarchiques) (1). Les deux degrés sont correspondants entre eux dans les deux hiérarchies. Il ne faut pas prendre cette explication au pied de la lettre, en ce sens que ces divisions sont purement convenionnelles, et servent à la clarté de la classification de ces hiérarchies qui s'étendent à l'infini.

Elles rappellent par analogie la pluralité des humanités répandues sur les mondes habités. Car ici aussi, la théorie gnostique semble avoir prévu les découvertes modernes ; elle admet, en effet, dans sa doctrine, la pluralité des mondes habités (et, par conséquent, la multiplicité des missions salvatrices simultanées). Cette question est ici d'une allure beaucoup plus générale et synthétique que dans les différents dogmatismes, scientifiques ou religieux qui l'ont envisagée. En effet, nous considérons ici, non pas la répétition multiple, en des mondes plus ou moins disparates, d'une même humanité, mais bien plusieurs humanités, autant qu'il y a de mondes habités, différentes du nôtre et aussi les unes des autres, et adéquates au lieu de leur habitat.

Nous devons déterminer ici le dogme gnostique dans toute sa précision et dans toute son ampleur.

Déjà, sur notre planète terrestre, nous avons la connaissance scientifique d'êtres vivants, parfaitement dissemblables et doués d'organes pour ainsi dire opposés, et que nous jugeons même monstrueux, suivant qu'ils habitent dans l'air, sous l'eau ou sur la terre. (C'est ainsi, par exemple, que les êtres maritimes exclusivement,

---

(1) Les quatre Æons, numérotés de 9 à 13, se réfèrent aux deux derniers plans du monde hylique.

appelés diatomes, qui composent aujourd'hui les masses crayeuses de la Marne et qui vivaient normalement à une profondeur moyenne de 500 mètres dans les eaux primitives, possédaient 200 à 250 bras, sortant des coques par autant d'ouvertures séparées. Les conditions de la vie, et surtout les conditions du « milieu enveloppant » où s'exercent les fonctions de la vie, font aux êtres vivants des organes et des moyens contradictoires. Ce qui est vrai pour une simple différence de densité des milieux, sur un même plan, est bien plus vrai encore (et certainement se vérifiera), quand il s'agit de planètes diverses dans un même système (notre système solaire, par exemple). Les conditions de la vie humaine sur ces mondes ne nous sont point connues ; mais elles engendrent à ces humanités des organes spéciaux et appropriés ; elles font de ces êtres vivants, des hommes martiens, jupitétiens, vénusiens, lunaires, qui ont, avec les hommes terrestres des parallélismes et des analogies et aussi des divergences et des oppositions qui seront certainement délimitées et déterminées *scientifiquement*, et sans erreur possible, par les constatations de l'avenir. Ce qui se dit des planètes de notre système solaire, se dit également des planètes de tous les autres systèmes solaires ou stellaires de l'univers. Mais si les habitants des planètes d'un système peuvent et doivent présenter des similitudes, les habitants de divers systèmes doivent présenter entre eux des dissemblances, dissemblances qui vont jusqu'à la contradiction entre elles, au fur et à mesure que ces systèmes sont plus éloignés les uns des autres. Nous connaîtrons tout cela lorsque nous connaîtrons

l'économie du firmament, dont nous connaissons seulement èt si mal encore, la description superficielle.

Et nous devons aller plus loin le monde planétaire solaire, les mondes planétaires stellaires sont habités ; mais l'espace interplanétaire (et il ne nous est pas permis de le nier *a priori*) est, lui aussi, peuplé par de la vie, et certainement d'une façon tout aussi intense que nos continents et que nos mers terrestres. Si une telle proposition n'est pas acceptée par tous, et n'est pas, depuis longtemps,devenue un axiome,c'est que,avec une naïveté d'esprit très étroite, l'homme ne veut pas comprendre qu'il puisse exister des vies ayant d'autres caractéristiques que celles de la vie qui l'anime lui-même. C'est ainsi que l'on a nié longtemps que telles planètes fussent habitables, parce qu'on n'y pouvait découvrir des traces d'air respirable; mais il n'est pas nécessaire, pour vivre d'une vie humaine, de respirer un air chimiquement composé comme l'air terrestre. Mais il n'est même pas nécessaire de respirer pour vivre ailleurs que sur la terre. Les humanités qui grouillent jusqu'au plus profond des cieux sont éminemment diverses et propres à toutes les évolutions : il n'y a sans doute pas deux humanités parfaitement semblables ; en tout cas, cette dualité serait tout à fait inutile. Il y a des humanités inférieures et d'autres supérieures à l'humanité terrestre ; il en est qui n'ont point encore de sens ; il en est qui en ont moins que cinq ; il en est qui en ont bien davantage ; il en est qui n'en ont plus, et chez qui ils sont remplacés par d'autres organes.

Répétons que, si l'on connaissait les conditions de l'économie stellaire et interplanétaire, on connaîtrait forcément les conditions de la vie et les organes des êtres

qui remplissent les mondes et les espaces. Mais, sachons en tout cas que c'est la caractéristique d'une étrange folie de nier ce que l'on ignore ; et concevons que toute la logique et toute l'analogie — deux sciences qui jusqu'à présent n'ont pas trompé l'humanité terrestre — nous autorisent et nous engagent à croire à l'universalité de la vie consciente parmi les univers.

On peut, si l'on veut conclure que ces diverses humanités représentent les hiérarchies gnostiques, hominales et angéliques, qui forment les degrés ascensionnels, se terminant dans le Plérôme. La reconstitution de l'Universel Adam, dans la plénitude de la Vertu et de la Connaissance, ne peut se faire que lorsque toutes les parcelles à réunir auront passé par toutes les conditions de toutes les vies, et acquis à la fois, au frottement de ces conditions multiples et contradictoires, toutes les expériences et tous les mérites.

Ce sont ces passages qui constituent réellement le *monde pneumatique*. Et l'on voit maintenant, puisque chacun des degrés de ce monde n'est pas seulement une hiérarchie entre vivants individuels, mais est aussi un creuset de perfection vers la vie universelle, on voit comment il serait illogique que les « humanités » ou les « vies » répandues dans les espaces stellaires fussent identiques ou même analogues; il faut, au contraire,qu'elles se superposent les unes aux autres, qu'elles se sublimisent en s'éloignant du monde hylique, afin d'atteindre, par une progression normale et sans secousse, le seuil de la perfection.

Là est tout le mécanisme de l'ascèse, telle que la doctrine gnostique l'enseigne, d'après les principes les

plus adéquats à la progression de la Connaissance Totale. Cette échelle de Jacob, développée à travers les espaces et les temps, est une échelle de perfectionnement spécial qui s'accomplit non seulement par l'ascèse individuelle, mais aussi, et aux plus hauts degrés, par la *fusion additionnelle* d'individus également perfectionnés, en *groupes*, lesquels, par cette totalisation, deviennent mécaniquement supérieurs. Et ainsi, avant même la rentrée au Plérôme, l'image de la réintégration existe sur les hauts degrés du lieu pneumatique, par des « *sommes* » d'êtres contingents et égaux.

En résumé, le principe de vie universelle se révèle et se résout dans l'Adam Kadmôn, dont la réalisation positive se poursuit à travers les humanités. Il faut préciser que nulle part, en cette étude du monde pneumatique, nous ne rencontrons la notion de la mort, non plus que la notion complémentaire, la naissance. Tout ce qui est sujet à la naissance ou soumis à la mort est du domanie individuel ; et c'est là que l'on voit l'influence exacte du Démiurge, et son action sur les contingences.

Aussi bien, dans le ternaire humain, qui est analogique au ternaire divin comme au ternaire adamique, tout élément qui échappe à la mort comme à la naissance, appartient à la vie universelle, et constitue, de chaque être vivant, la portion (cachée) de cet Adam Kadmon, qui a été dissocié (*disjecta membra*) dont il

---

(1) Cette doctrine gnostique est absolument conforme à la théologie chrétienne sur les neuf chœurs.



faut refaire l'unité, et qu'il faut restituer au Plérôme. Le rôle des sous-multiples objectifs de cet Adam Kadmon non réalisé est de constituer dans l'universel la plus grande somme d'harmonie et d'équilibre ; nous trouvons, dans le rituel gnostique, ce rôle symbolisé par les balances. Les vies individuelles sont les plateaux sujets à l'équilibre ; les conditions de la vie sont les poids qui font l'équilibre ; la vie générale est le point d'appui du fléau, centre des équilibres particuliers. La disparition des conditions d'une vie particulière entraîne la rupture de l'équilibre instable de cette vie : c'est la mort, suivie immédiatement d'une naissance. D'autres conditions d'une autre vie établissent, en mettant d'autres poids dans les plateaux, un équilibre similaire au précédent, et pareillement instable ; et ainsi de suite jusqu'au jour de la réintégration, où l'équilibre définitif se fait sans le secours d'aucun poids, par la rigidité du fléau et la réunion des plateaux avec le point d'appui, c'est-à-dire par le retour à l'unité.

Mais, tant que cette unité n'est pas reconquise, nous assistons à la diversité des existences, à la dispersion des parcelles de l'Adam Kadmôn, c'est-à-dire à la dissociation (dans la vie universelle) et à la mort (dans la vie individuelle). Car la mort est précisément une dissociation des éléments hétérogènes qui forment le composé humain terrestre, avec attractions de chacun de ces éléments vers son milieu originel.

C'est ce que symbolise le Voile Mortuaire des Associés gnostiques. Car la vie universelle, feu éternel qu'allusionne le Swastika hindou conservé dans la gnose se nourrit des morts individuelles, dont nous étudierons plus loin le mécanisme, et dont les séries, immédiate-

ment accompagnées d'une série parallèle de naissances, sont, aux yeux humains, les signes des ascèses successives et les jalons posés sur la route du Ciel.

SIMON THÉOPHANE.

Entre le bouddhisme et le christianisme

(*Suite*)

Dans les premiers temps de l'Eglise, comme de nos jours, du reste, les penseurs chrétiens qui se sont préoccupés des ressemblances existant entre les religions dites païennes et le christianisme, les ont considérées simplement comme une œuvre du démon : celui-ci aurait répandu dans le monde des copies plus ou moins grossières des récits qui devaient être contenus plus tard dans les Evangiles chrétiens, et cela dans le but de troubler les consciences chrétiennes. M. de Genoude (1) prétend qu'avec de telles ressemblances on finirait, en comparant la vie de Napoléon à celle d'autres conquérants, par prouver que Napoléon n'a jamais existé. Laissons cette boutade pour ce qu'elle vaut, et remarquons que ce sont des études récentes qui ont surtout mis en lumière

(1) *La Divinité de Jésus Christ*, par M. de Genoude.

les concordances entre le bouddhisme et le christianisme. Au point de vue même de la thèse chrétienne concernant l'existence d'une puissance infernale, synthétisée par le mot démon, est-il possible de supposer que celui qu'on appelle le grand malin ait eu assez peu de perspicacité et se soit donné un tel mal , il y a vingt-cinq siècles, pour troubler de nos jours la conscience de quelques individus qui s'occupent de l'histoire comparée. des religions, alors que l'indifférence religieuse et le positivisme devaient être pour lui des auxiliaires autrement précieux et largement suffisants? Faut-il croire que le démon eût d'abord le pouvoir et ait eu ensuite la sottise de pousser les gens à la sainteté ? Car, de l'aveu même de Barthélemy-Saint-Hilaire, Bouddha fut un saint.

Autrement sérieuse est l'opinion scientifique. Celle-ci se divise en deux courants : l'un,à tendance subversive, ne voit dans les évangiles qu'une compilation de légendes; l'autre, à tendance religieuse, mais impartiale et dénuée de tout dogmatisme, voudrait dégager les vérités profondes qui sont cachées sous les formes symboliques et mythiques. C'est ainsi qu'aux grands critiques Sénart, Hern, Massey, Oxley, qui prétendent que le bouddhisme et le christianisme ont puisé dans un fonds commun de mythes et de légendes, un philosophe allemand (1), Rudolph Seydel, fait remarquer que, si l'on reconnaît qu'il y a toujours influence d'un cycle religieux sur l'autre, il faut admettre que le temps est un facteur indispensable pour l'assimilation et l'évolution de ces idées ; cette assimilation exige même des centaines d'années,

(1) Voir op. cité. M. A. A. D., *Jésus est-il bouddhiste ?*

comme le prouvent toutes les observations qui ont été faites à ce sujet. Or le temps écoulé entre la mort de Jésus et l'achèvement des évangiles est trop court pour que de telles légendes aient pu être adoptées et développées comme un mythe dans l'âme populaire.

Certains philosophes, Pierre Leroux (2) et Ed. Schuré (3), en France, Ernest Bunsen, en Allemagne, Lillie, en Angleterre, ont fait ressortir les analogies profondes qui existaient entre l'essénisme et le christianisme. Quelques-uns d'entre eux prétendent même que les esséniens étaient *sciemment* des bouddhistes, et que, de nos jours, il a été mis hors de doute que des conceptions bouddhiques pénétrèrent, avant le commencement de notre ère, en Egypte, en Asie-Mineure, en Syrie, et que même elles s'y propagèrent. On sait, en effet, que le roi hindou Açoka, au commencement du III[e] siècle avant l'ère chrétienne, aurait fait, avec les souverains de ces différents pays, des conventions pour la protection des bouddhistes; on a constaté, notamment en Egypte et en Palestine, l'existence d'ordres esséniens à peu près vers cette époque, et sûrement pendant les 150 années qui précédèrent notre ère. Or, du moment que l'on trouve parmi les bouddhistes et les esséniens une doctrine aussi particulière et fondamentale que celle des avatars ou incarnations successives de la sagesse divine (la boddhi des Hindous, le Messie ou l'Ange sauveur des Esséniens), il semble logique d'admettre que cette doctrine a été transmise de l'Inde à la Palestine, c'est-à-dire des bou-

(2) Dans son livre l'*Égalité*.
(3) *Les grands Initiés*.

ddhistes aux Esséniens, soit au moyen d'enseignements oraux, soit au moyen d'écrits symboliques, intelligibles seulement pour les adeptes. Il y a lieu de remarquer que le premier qui reconnut dans Jésus le Messie fut Jean-Baptiste, et que celui-ci, appartenant à la secte des Esséniens, ne faisait qu'appliquer le dogme particulier des incarnations successives propre au bouddhisme et à l'essénisme.

On voit donc qu'il existe un courant scientifique tendant à établir la filiation de la doctrine chrétienne à l'essénisme, et de l'essénisme au bouddhisme.

En résumé, parmi les trois courants d'opinions, le premier, le courant chrétien, ne veut pas douter de la véracité absolue des Evangiles ; le second courant, qui adopte la théorie de Sénart, trouve qu'un seul trait de la légende commun à deux doctrines prouve du même coup l'existence de tous les autres ; enfin, le troisième courant explique les concordances par une sorte de thème fondamental commun, qui aurait servi à la rédaction des Evangiles bouddhiques et chrétiens.

Il me reste maintenant à indiquer la solution théosophique.

Le théosophe peut contempler d'un œil indifférent toute l'œuvre de destruction à laquelle se livre la critique rationnelle, parce qu'il sait démêler, dans la trame si compliquée des religions, les différents fils qui la composent : le fil historique, le fil mythique ou de la légende, et le fil mystique. Au point de vue de la filiation du christianisme à d'autres doctrines, l'enseignement théosophique se trouve être d'accord, quant au fond, avec la critique. Jésus vécut et fut un instructeur dans une communauté d'esséniens, dont les chefs possédaient l'en-

seignement ésotérique plus ou moins exact,et qui la détenaient, dit un théosophe (1). *probablement* de la source bouddhique. Il doit sembler évident, en effet, que si Jésus a été imbu de la doctrine essénienne, et cela est suffisamment prouvé par les écrits de Philon le Juif, Josèphe et Pline, c'est qu'il a dû se trouver en rapports très étroits avec les chefs de cette secte. Quant à faire procéder l'essénisme du bouddhisme, ceci ne constitue pour le théosophe que le côté extérieur, et non le fond même de la question. Le problème serait d'ailleurs incomplètement résolu si ce point était scientifiquement établi ; car il faudrait encore expliquer comment des concordances identiques se retrouvent avec d'autres doctrines, comme, par exemple, les mystères de l'Egypte et de la Chaldée. Si l'on reconnaît que toutes ces ressemblances sont généralisées et qu'elles ne peuvent être l'effet de simples coïncidences, une solution plus générale s'impose. L'enseignement théosophique indique cette solution en déclarant que, si les mêmes vérités fondamentales se retrouvent dans les grandes religions, c'est qu'elles ont été apportées périodiquement, pour aider l'humanité, par des instructeurs faisant partie de la Communauté glorieuse des Etres divins ou surhumains. Il importe essentiellement de bien mettre en lumière la question capitale des médiateurs divins. Comment supposer que les races primitives,qui ont précédé de beaucoup le peuple hébreu, aient été privées de guide spirituel et de toute révélation ? Amiel, le philosophe genevois, aux élans pleins de beauté et de gran

(1) *Credo chrétien*, par M. Leadbeater.

deur, au style simple et naturel, ce poète philosophe qui met son âme à nu avec sincérité et humilité, exprime, parmi bien d'autres, une pensée qui se trouve en harmonie avec la thèse théosophique. Il dit, dans son « Journal intime », que le révélateur Jésus et sa révélation ont paru si lumineux que le monde a reporté sur un *seul* bienfaiteur tous les bienfaits héritage du passé, et il ajoute : « J'espère que les grands génies seront regardés comme les messagers de Dieu, comme des Révélateurs providentiels par lesquels l'esprit de Dieu agite la masse humaine. »

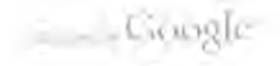
La croyance à l'existence des médiateurs divins et à leur action permanente dans le monde est beaucoup plus répandue qu'on ne le suppose généralement (1). Leibnitz déclare qu'il est raisonnable d'admettre, au-dessus de l'homme, une échelle de génies se rapprochant indéfiniment de Dieu, sans quoi il y aurait entre Dieu et l'homme une solution de continuité.

Dupont de Nemours, économiste-philosophe, qui fut membre de l'Institut, s'adressant à l'homme que d'orgueilleuses prétentions aveuglent, s'écrie (2) : « Pourquoi n'avons-nous aucuue conscience évidente de ces êtres, dont la convenance, l'analogie, la nécessité sur l'univers frappent la réflexion qui peut seule nous les indiquer ? De ces êtres qui doivent nous surpasser en perfection, en facultés, en puissance, autant que nous

---

(1) Le succès dans le monde entier du livre de M. Schuré, *Les grands Initiés*, montre combien est générale la tendance à croire au rôle des médiateurs.

(2) *Philosophie de l'Univers.*



surpassons les animaux de la dernière classe et les plantes, qui doivent avoir entre eux une hiérarchie graduée *et dont plusieurs ordres peuvent être nos compagnons sur la terre, comme nous sommes ceux des animaux*. Il est donc conforme à la marche et aux lois de la nature que les intelligences supérieures puissent ainsi, quand il leur plaît, nous rendre les services à la fois les plus importants et les plus ignorés. Si cela n'était pas, l'univers serait incomplet. Tâchons donc, autant qu'il peut dépendre de nous, d'avoir affaire à ceux par rapport auxquels nous sommes petits. Ceux-là ne varient pas ; ils ne nous abandonnent pas ; ils ne s'éloignent jamais ; nous les trouvons dès que nous sommes seuls. »

Un autre philosophe, Ballanche (1), philosophe catholique, qui fut aussi membre de l'Institut, considère que l'ascension des êtres intelligents est progressive, et en conclut qu'il y a des êtres qui sont bien en avant des autres sur l'échelle de l'évolution et qui ont développé en eux les facultés de l'avenir : « Sur cette terre, dit-il, et *dès à présent*, il est évident qu'il y a une hiérarchie d'esprits humains qui se prolongent au delà de cette vie ; mais tous arrivent, les uns plus tôt, les autres plus tard. Il y a des hommes en avant du siècle ; il en est même qui sont en avant de l'existence actuelle et qui participent de l'existence future. Les *initiations* sont successives. Il y a des hommes providentiels que la bonté divine suscite pour hâter l'accomplissement de ses desseins, qui prennent volontairement le fardeau pour l'alléger aux autres. »

(1) Œuvres complètes de Ballanche.

Le saint-simonien, E. Barrault, dit à ce sujet : « Nous est-il permis de supposer que notre terre a été visitée par des âmes appartenant à des mondes meilleurs, qui ont voulu remplir parmi nous un apostolat de lumière ou de charité, payés d'ingratitude peut-être ?... Nous avons des *frères* aînés, *surhumains*, relativement à nous, en raison de leur degré d'avancement, dont la fonction la plus glorieuse et la plus douce est d'élever leurs frères inférieurs... Oui, Dieu est incarné en tous, mais il s'incarne de plus en plus dans les innombrables fractions de l'humanité par l'intervention d'innombrables verbes en qui sa vie s'est déployée et qui, au besoin, *revêtent la forme des populations qu'ils visitent.* Outre l'incarnation universelle, il y a les incarnations particulières des Médiateurs. »

Pezzani, dans son beau livre « La pluralité des existenes », dit que le théosophe de Saint-Martin avait un si vif sentiment de sa mission qu'il s'appelait *diviniste*, et déclarait que, s'il était venu sur la terre, c'était pour enseigner les hommes en vertu d'une dispense, car il n'appartenait ni à la terre ni à son âge encore enfantin ».

Les Soufis, mystiques mulsumans, croient à l'existence de saints qui, à force d'études et de mortifications, sont arrivés au Nivarna et sont revenus sur la terre pour guider les hommes dans le chemin de sainteté. (1)

On peut objecter que certains Instructeurs ont donné une singulière mesure de leur moralité en acceptant des doctrines immorales, comme le maintien de l'esclavage, la loi du talion ou de vengeance dans le

---

(1) *Journal asiatique*, 1902, Étude de M. Blochet.

mosaïsme, les holocaustes, la polygamie, etc. A cette objection, la théosophie répond en faisant observer que l'enseignement devait être forcément approprié au degré d'évolution des races humaines. A l'humanité, encore dans l'enfance, aux hommes dont les tendances étaient encore brutales et grossières, il fallait des principes généraux qui ne heurtassent pas trop leur nature animale, et ces doctrines qui nous semblent immorales, étaient alors nécessaires pour élever d'un degré l'humanité sur l'échelle de l'évolution. L'échelon gravi était pour eux un progrès, bien que, pour nous, cet échelon représente un niveau d'immoralité. Tout est relatif ; notre degré de moralité ne doit-il pas paraître d'une nature encore bien inférieure pour les êtres divins ? Les grands Instructeurs connaissaient les vérités éternelles, mais ne pouvaient qu'en révéler des fragments sous des formes en rapport avec le degré de l'intelligence humaine. Ainsi, par exemple, on ne peut croire que Moïse, qui n'a pas édicté de dogmes précis au sujet de la croyance à une vie future, n'ait pas eu lui-même de certitude à cet égard.

La croyance à la mission des Instructeurs et à leur enseignement moralisateur conduit tout naturellement à l'idée de la communauté glorieuse des surhumains, de la Loge sublime dont parle la théosophie. En effet, comment se refuser à croire que tous les Maîtres divins, ne soient parfaitement unis entre eux de cœur et d'esprit, alors que le caractère essentiel de l'Etre divin est son union avec Dieu, et que c'est par cette union que la fraternité peut être conçue comme vraiment sainte, réelle et effective ?

Il existe une preuve bien frappante de la haute soli-

darité qui relie les Médiateurs divins entre eux. Certains critiques ont fait remarquer que Bouddha a prédit la venue sur la terre du grand Maître chrétien, en disant que, 500 ans après lui, un autre Bouddha viendrait révéler au monde la même vérité éternelle que lui, Bouddha, avait enseignée. « Tous les Bouddhas, est-il dit dans l'évangile bouddhique (1), ont une seule et même essence qui est partout présente dans tous les genres d'êtres : ils sont merveilleux et glorieux ; ils n'ont point d'égaux sur la terre et révèlent le chemin de vie. » N'est-ce pas là vraiment la reconnaissance absolument formelle de la communauté des Etres glorieux ?

Une remarque bien importante a été faite sur les Médiateurs divins par la critique allemande (2). Elle fait valoir que ce n'est pas absolument la sainteté de la vie des Fondateurs de religion qui les divinise, mais bien la perfection de leur enseignement. Il est généralement admis maintenant que les doctrines bouddhiques et chriétiennes offrent le même degré de perfection morale, et cela au point d'être reconnues comme devant constituer désormais la base inébranlable et essentielle de tout édifice religieux. Aussi la critique en conclut-elle que l'on ne peut dénier à Bouddha le caractère divin. Quiconque voudra faire une étude comparée entre la philosophie orientale et la théosophie ne pourra s'empêcher de reconnaître que celle-ci est bien la substance de l'autre, et que, si la perfection morale est accordée à une, elle

---

(1) De Caros.
(2) Philosophes déjà cités.

ne peut être refusée à l'autre. Pourquoi les maîtres hindous qui ont révélé au monde l'ésotérisme de la philosophie orientale et inspiré le mouvement théosophique, n'auraient-ils pas droit à la reconnaissance du caractère divin que l'on attribue généralement aux Instructeurs de l'humanité ?

Ainsi donc, d'après l'enseignement théosophique, la clef des ressemblances entre les diverses doctrines religeuses se trouve dans la croyance aux révélations successives de fragments de la sagesse divine par des membres de la communauté glorieuse des Etres divins. Comme il y a toujours eu des hommes à différents degrés d'évolution, il a toujours fallu présenter l'enseignement, sous les deux aspects exotérique et ésotérique. C'est ainsi que certains critiques ont remarqué qu'en lisant les Evangiles synoptiques, on reçoit l'impression que le Maître chrétien cache à dessein, dans ses enseignements, le vrai sens de ses discours au vulgaire par l'usage des paraboles, et ne veut s'ouvrir sur leur sens ésotérique qu'à ses disciples. De même Bonddha avait un cercle ésotérique formé de ses disciples (les bickchous), et un cercle exotérique composé d'adhérents mondains (les upasakas). On retrouve la même idée dans les écrits de celui qu'on appelle le pseudo saint Denis l'Aréopagite, qu'un grand prélat français, Mgr Darboy, reconnaît comme l'inspirateur du mysticisme catholique : « Le profane ne considère que les voiles sensibles des mystères, est-il dit, les tableaux du vestiblule du temple, tandis que le trésor sacré, la véritable connaissance des Mystères est réservée seulement aux *Initiés.* »

Nous avons maintenant à examiner les ressemblances que présentent les récits concernant la vie des grands

Initiés.La solution est dans le problème mythique. Les mythes, sous une forme souvent poétique et grandiose, sont des récits remplis de merveilleux touchant l'histoire des héros, rois solaires ou Etres divins. La critique scientifique n'est pas d'accord sur la source des mythes ; les uns la font dériver de l'origine du langage (1), d'autres de l'imagination de l'homme (2) ou encore d'un état psychologique de l'homme primitif, qui avait tendance à diviniser tout ce qui lui paraissait doué d'un quelque chose qu'il ne pouvait comprendre, comme le mouvement du soleil (3). Sur ce point, la théosophie se sépare nettement de la critique. Pour elle, les mythes sont intimement reliés aux mystères, et sont des sortes de drames mis en paroles ou en tableaux, tendant à montrer, sous le voile du symbolisme, les vérités les plus élevées, telles que l'action du Verbe dans le Cosmos et les incarnations des Etres divins. Comme les faits saillants de la vie de ces Etres sur la terre représentent toujours les mêmes phases successives de triomphes et d'épreuves par lesquelles passe tout grand initié, et que c'est toujours le même drame vécu par chacun d'eux sous des noms différents, il en résulte forcément des traits communs et identiques dans les récits concernant la vie de ces grands Etres.

« La mise au monde d'un enfant divin par une Vierge, le jour de Noël, dit Mme Besant, le massacre des Innocents, les miracles du Christ et ses enseignements, sa

(1) Max Muller.
(2) Laney.
(3) Reynaud.

crucification, tous ces événements que présente l'histoire de sa vie, la mythologie comparée nous les montre dans les autres vies. Dans les récits de la naissance des différents dieux solaires : Isis, Krishna, Mithre, Zarathoustra, etc. comme dans la naissance de Jésus, l'enfant divin naît toujours dans une caverne, au solstice d'hiver, le 24 décembre, à minuit, quand le signe de la Vierge s'élève au-dessus de l'horizon. » Mme Besant fait remarquer que certains auteurs chrétiens du commencement de notre ère disent en termes significatifs que Jésus naquit dans une caverne, l'étable des Evangiles : et elle ajoute que pour tous les Initiés, il est dit qu'une étoile — symbole de l'initiation — brille au-dessus de la caverne. Il y a dans le mot caverne un sens mystique très profond. Mme Besant (1) dit que c'est dans la caverne du cœur que naît la sagesse divine, le Christ enfant dont parlait saint Paul lorsqu'il recommandait aux chrétiens de former le Christ en eux. Au point de vue théosophique, l'état d'âme correspondant à la formation du Christ dans le cœur signifie un état de conscience supérieur, appelé la première grande Initiation ou nouvelle naissance, parce que, dans tout Initié, il y a véritablement un homme nouveau et régénéré : c'est le véritable sens de la rédemption par le Sauveur caché en nous. En termes théosophiques, atteindre l'état de Christ signifie que la connaissance commence à fonctionner sur le plan de l'amour pur, de la béatitude et de l'unité (2). C'est ne faire qu'un avec tous ses frères, c'est sentir comme ils

---

(1) Conférence sur le Christ.

(2) Plan bouddhique, plan spirituel inférieur. (Mme Besant).

sentent, penser comme ils pensent, souffrir comme ils souffrent, jouir comme ils jouissent, c'est, d'une manière étrange et subtile, interpénétrer les autres consciences sans perdre la notion de sa propre conscience. Mais cet état de conscience n'est atteint dans sa plénitude qu'après une série d'initiations sucessives qui sont symbolisées dans la vie des Initiés par la naissance à la vie spirituelle, le baptême, la transfiguration, l'entrée triomphale dans une ville, comme celle de Jésus à Jérusalem ou celle de Bouddha à Radjagriha, et enfin par la résurrection. Entre chaque initiation se succèdent de terribles épreuves, des souffrances, des tentations, qui correspondent à différents épisodes relatés dans la vie de chaque initié et ont des traits communs. C'est ainsi que la persécution d'un puissant sur la terre, comme Hérode, signifie que les puissances ténébreuses, invisibles, assaillent tout homme qui s'élance sur le chemin de sainteté ; que la tentation dans le désert correspond aux retours violents des désirs et des passions, état bien connu des mystiques. La lutte de Jésus contre les paroles tentatrices de ses disciples, qui cherchent à le dissuader de se rendre à Jérusalem, sachant, par sa prédiction, qu'il doit y trouver la mort, n'a d'autre signification que la lutte de l'Initié contre l'instinct de la vie. Il faut boire ensuite la coupe amère de la trahison, de l'abandon et du reniement pour apprendre à renoncer à tout. C'est encore l'agonie du Jardin des Oliviers, qui correspond à la nuit spirituelle que redoutent tant les mystiques ; il faut pour un initié que la confiance en Dieu reste inébranlable, alors même qu'il lui semble être abandonné de tous, de Dieu et des hommes. Enfin, la mort sur la croix : que ce soit dans les mystères de l'Egypte ancienne

de la Chaldée ou dans les mystères chrétiens, le drame de la croix est le symbole de la dernière et terrible épreuve, le suprême rejet de tout élément de la personnalité humaine, au moment où l'âme devient surhumaine et s'élève dans le sein de Dieu.

La croix est le grand symbole du Verbe éternel imprégnant la matière de sa propre vie, du Christ pris dans le sens cosmique, du Logos crucifié sur la croix de la matière,que Platon représente debout dans l'espace, les bras étendus en croix comme pour bénir.

Chez l'Initié, l'œuvre sainte qui se fait dans son cœur n'est que le reflet de ce qui s'est passé dans l'infiniment grand. Enfin, la résurrection est l'ascension de l'Initié dans les mondes divins ; il est alors revêtu du corps glorieux et permanent dont parle saint Paul ; d'extase en extase, de ravissements en ravissements, il entre dans la béatitude nirvanique (1).

L'enseignement théosophique ne fait que rappeler au christianisme les grandes lignes d'évolution d'un Initié, car celles-ci sont très nettement dessinées aussi bien dans les écrits de saint Paul, l'Initié chrétien, dont les pensées tout à fait obscures deviennent lumineuses si on les interprète dans le sens théosophique, que dans les écrits de saint Clément d'Alexandrie, d'Origène, et dans ceux attribués à l'Aréopagite.

Certains mystiques,dit Mme Besant,ont eu des notions intuitives, bien que vaguement comprises, de ces états

---

(1) Tous ces divers stades de la vie d'un Initié ont été décrits par Mme Besant dans son livre si beau et si suggestif : *Le Christianisme ésotérique.*

d'âme propres aux Initiés. En conformité de cette thèse, je ferai remarquer que dans son ouvrage « Le Château de l'âme », sainte Thérèse compare les états intérieurs du mystique à sept demeures concentriques dont le centre est formé par le Soleil divin. L'âme attirée par ce Centre de puissance et d'amour passe par différents états de lumière comme à travers des demeures de plus en plus resplendissantes ; mais,entre chaque passage,surviennent des tentations, des luttes et des tourments, devenant à chaque élévation toujours de plus en plus intenses et pénibles. Il est facile de reconnaître dans ces divers stades les initiations successives et les épreuves que décrit l'enseignement théosophique. Je ferai encore remarquer qu'une autre mystique, Mme Guyon,dans son autobiographie, donne une description d'états analogues à ceux par lesquels passe un Initié : la naissance du Christ dans le cœur, qui a été pour elle si caractéristique, qu'elle donne sur ce sujet des détails curieux et abondants ; la transfiguration, les épreuves devenant de plus en plus fortes, et enfin le triomphe final, quand l'union divine est enfin obtenue. Je ne veux pas dire que cette mystique ait passé par des Initiations, pas plus, d'ailleurs, cette mystique que d'autres ; depuis que l'Eglise a perdu la gnose ou la science des mystères, il n'est plus question d'Initiés dans le sens employé par les Pères de l'Eglise.

La vérité mystique perce à travers les légendes qui se sont cristallisées autour de la vie des grands initiés. La vie d'un Initié, c'est l'histoire sans cesse renouvelée de toute âme qui s'est engagée dans la voie de sainteté. Qu'est-ce qu'une âme sainte ? Un jésuite, employant une image dont se servirent les gnostiques primitifs, écri-



vait dernièrement, au sujet de la béatification du curé d'Ars, que Dieu construisait dans le ciel une mosaïque d'âmes, et qu'il taillait certaines d'entre elles comme un sculpteur fait une œuvre d'art pour orner sa mosaïque d'admirables pierres précieuses. Mais quiconque croit à Dieu veut devenir un tel joyau, le merveilleux diamant capable de refléter dans toute sa pureté la lumière divine. Est-ce par de telles fictions, si poétiques soient-elles, que l'on pourra endiguer le flot si puissant du matérialisme scientifique ? Il n'est qu'une thèse juste et logique, c'est l'égalité fondamentale des âmes par l'identité d'essence et leur avancement par l'évolution. Comment croire qu'une âme puisse arriver à maturité spirituelle en devenant sainte et parfaite dans le cours si limité d'une simple existence terrestre, alors que l'acquisition de quelques talents et vertus nécessite tant de labeurs opiniâtres et persévérants ? Dieu n'a-t-il pas toute l'éternité pour faire croître, grandir et mûrir les âmes ? L'état de sainteté est le couronnement de l'œuvre divine pour l'évolution humaine, mais c'est une œuvre d'infinie patience ; il faut toute la sagesse divine et de nombreux cycles d'existences pour transformer une gangue humaine en une âme diamant.

Le futur Initié est une âme déjà élevée sur les degrés de sainteté par des efforts constants dans le cours de ses vies successives,et qui vient remplir sur la terre la double mission,d'abord d'élever ses frères encore jeunes en spiritualité, et ensuite de parachever l'œuvre de perfection personnelle.Quand cette âme est mûre pour le stade surhumain, elle passe par le processus initiatique représenté par des récits presque identiques pour tous les Initiés,

récits que la science traite de légendes, alors qu'ils ne sont que des symboles.

La science a déchiré les voiles qui ont été pris trop longtemps pour des réalités ; elle montre la naïveté de certaines visions ; mais, derrière ces voiles déchirés, la théosophie vient offrir une vision plus vraie, plus grandiose et complètement dégagée de toutes contingences. Le théosophe ne base pas sa foi sur l'histoire du Christ, mais sur le Christ vivant dans le cœur. Certes, le théosophe honore et vénère profondément, dans le Fondateur de la religion chrétienne, la Puissance auguste et souveraine qui s'incarna dans le tabernacle humain, dans le corps immaculé de cette fleur d'humanité que l'on nomme Jésus, mais il ne confond pas le Christ historique avec le Christ mystique, c'est-à-dire avec le Rédempteur caché au fond du cœur, la boddhi ou sagesse divine des Hindous, l'Ange-Messie des Esséniens, ou pour le théosophe, le principe éternel et immanent qui donne à l'âme la vie éternelle. Le Christ, au sens mystique, n'appartient ni à une seule nation ni à une seule famille humaine ; il appartient à tous parce qu'il est incarné dans tous, et que chacun peut atteindre par l'évolution l'état de Christ, s'il ouvre son cœur à la vie divine.

Mais il ne faut pas que la magie des mots et l'orgueil nous aveuglent au point de croire que le torrent de vie et d'amour auquel notre âme puise sa vie spirituelle soit le seul qui aboutisse au Centre éternel. Du Soleil divin ont toujours émané des torrents de lumière pour guider les âmes. Si puissant, si majestueux que soit l'un de ces torrents, c'est de la source une et éternelle qu'il procède, et c'est à la source suprême qu'il faut remonter.




Nous avons un critérium pour trouver la vérité, c'est celui qui est indiqué par la critique moderne : ce n'est pas seulement la sainteté de la vie des Révélateurs qui les divinise,c'est la perfection morale de leurs doctrines. Si l'on veut atteindre l'union fraternelle des religions, il faut savoir distinguer les fragments divins contenus dans les différentes doctrines religieuses. Ainsi que l'affirment nos savants, il existe une substance essentielle de la religion,mais il faut savoir la chercher là où vraiment elle se trouve. Elle ne peut être ailleurs que dans la science sacrée des Mystères que les grandes religions ont connue et perdue par la suite.

Qu'il s'agisse de la gnose antique, c'est-à-dire de la science ésotérique de l'Inde, de la Chine, de l'Egypte, de la Perse et de la Grèce ; qu'il s'agisse de la gnose chrétienne révélée seulement à une minorité,comme l'affirme saint Clément d'Alexandrie ; qu'il s'agisse enfin de la théosophie moderne, toutes sont des rameaux de l'arbre antique, « la Sagesse divine », rameaux bénis qui portent le fruit d'or de la connaissance réelle des choses divines.

REVEL.

SOCIOLOGIE SYNTHÉTIQUE.

(*Suite*)

CHAPITRE V.

Des Révolutions.

Après avoir examiné les causes qui déterminent le choix de la constitution nationale, on se trouve en présence d'une question non moins importante : quelles circonstances peuvent provoquer la modification de la constitution originelle ?

Pour y répondre, il n'y a qu'à passer en revue les quatre éléments qui déterminent le choix et à voir de quels changements ils sont eux-mêmes susceptibles par le cours des temps.

Il n'y aurait rien à dire tout d'abord de l'âge de la nation : les changements qui lui ont été attribués dans le chapitre précédent sont séculaires, et la question posée ci ne doit s'appliquer qu'à ce qui se passe au cours

même d'une de ces grandes périodes, c'est-à-dire à l'existence d'une cité, d'un royaume, d'une nation ou d'un empire, non à la transformation de l'une de ces forces sociales en une autre. Quant à ce que le temps produit dans ces limites, c'est précisément la modification des autres éléments.

L'esprit d'une nation ne se modifie non plus que très lentement, si même il se change jamais ; son changement ne peut amener qu'une de ces transformations radicales où la vie nationale pourrait se perdre ; le plus souvent même, la nation succombe faute de pouvoir réaliser cet esprit, mais sans le modifier : telles sont, par exemple, la nation juive ou celle polonaise, accablées, dispersées même sans avoir perdu leur idée fondamentale. En tout cas, de pareils changements dépassent encore les limites de la question qui se pose maintenant.

Le milieu naturel n'éprouve aussi que des modifications très lentes ou qui en laissent subsister les conditions principales. Le travail de l'homme peut faire disparaître les végétations stériles, mettre les terres en valeur, dessécher les marais ou régler le cours des fleuves, mais il n'atteint pas les qualités fondamentales du climat, l'orographie, le sous-sol, l'exposition aux courants atmosphériques.

Il n'en est pas de même de ce que l'on peut appeler le milieu humain. Ici, le temps apporte toujours des changements essentiels :

Les voisins d'une nation se sont modifiés, ont progressé, ont été remplacés peut-être par quelques conquérants.

Les citoyens de la nation n'ont pas moins varié : l'éducation, les progrès dans la connaissance, les développements dans la production, en changeant les conditions

de l'existence individuelle, ont pu modifier aussi la composition des classes, les tendances et les passions publiques, transformer, par conséquent, la constitution d'après les causes qui en ont déterminé la classification dans le chapitre III ci-dessus.

En somme, les sources des révolutions sont donc particulièrement dans ce milieu humain, parce que c'est là qu'est la volonté variable à qui appartient l'initiative de la loi constitutionnelle.

Laissons de côté les modifications que peuvent engendrer les changements de voisinage, c'est-à-dire la politique extérieure, et demandons-nous seulement si les transformations intérieures sont livrées au hasard, ou si elles ne sont pas, au contraire, soumises à certaines lois générales qui seraient les lois biologiques de la société.

Il en est d'une société, d'une nation comme d'un individu ; le mobile de son activité est ou dans ses appétits ou dans ses sentiments intellectuels, c'est-à-dire l'idée publique. Or l'un et l'autre changent avec le temps, apportant des changements de même ordre dans la volonté et la conscience nationales, aussi bien que dans les volontés et les consciences individuelles.

Les variations des appétits ne sont pas identiques chez tous les peuples.

Ches les théocrates, ils sont réprimés constamment par la loi elle-même, qui est à peu près immuable, puisqu'elle est déduite directement des principes religieux, invariables par essence. Pour ces sortes de peuples, la constitution ne changera que si l'idée elle-même est modifiée.

Pour les peuples autocrates, deux alternatives sont possibles : ou le chef qui préside à leur activité belli-



queuse réussit à maintenir un pouvoir autocratique. Dans ce cas, toute la volonté nationale, étant concentrée entre ses mains et tournée vers la domination par la force, reste stationnaire jusqu'à ce que le peuple ait subjugué tous ses voisins, ou succombé dans sa tâche, et la constitution n'a aucun motif de changer, le mobile restant le même. Tel est le cas, par exemple, de la nation turque, qui en même temps, du reste , est théocratique.

Ou les citoyens, désireux de participer individuellement à tous les fruits de la conquête, s'opposent au despotisme, et s'organisent soit en aristocratie, soit même en démocratie. Dans l'un et l'autre cas, les appétits descendent plus ou moins rapidement des chefs qui prétendaient d'abord profiter seuls de leur victoire, jusqu'aux capitaines de dernier ordre et même jusqu'à la plèbe. C'est ainsi que Rome passa successivement, à travers ses révolutions bien connues, de la royauté à l'aristocratie sénatoriale, à celle des chevaliers, au tribunal et jusqu'à cette anarchie militaire, où l'empire, mis à l'encan, masquait assez mal une véritable démagogie ; elle ne disparut réellement que devant l'apparition de l'idée chrétienne, c'est-à-dire par un changement dans l'esprit national. Ce sont les mêmes causes qui produisirent la féodalité du moyen âge parmi les barbares qui avaient envahi l'empire romain ; elle céda à l'effet d'autres motifs dont il sera question tout à l'heure.

Si la nation est composée surtout de peuples ploutocrates, les résultats sont analogues, quoique les mobiles soient un peu différents. C'est alors le progrès du commerce ou de l'industrie qui devient la force propulsive. Par lui, les appétits se tournent progressivement vers

le bien-être individuel ; chaque perfectionnement créant de nouveaux be oins vient accrotrîe le nombre et la force des désirs. Les producteurs de ce bien-être se multiplient et le désir de profiter plus largement des fruits de leur travail descend des directeurs de la production à leurs auxiliaires plus ou moins proches, jusqu'aux derniers travailleurs, comme le désir de la possession ou du commandement descendait, à Rome, des consuls jusqu'au moindre soldat.

Le lecteur a déjà vu, sans doute, les conséquences singulières de ces remarques si simples pour la marche générale de la société.

Les nations théooratiques restent théocratiques ; c'est le *clergé* qui domine chez elles ; leur constitution tend à rester une monarchie religieuse. Tels furent les Etats du Pape depuis la fondation du pouvoir temporel jusqu'au jour où l'effacement du pouvoir spirituel le fit effondrer sans l'avoir modifié.

Chez les nations autocratse, la puissance appartient d'abord au souverain, qui peut la conserver par usurpation, puis elle descend de là à la *noblesse* et peut tomber jusque dans les classes inférieures, mais généralement en leur donnant accès à la noblesse, qui ainsi caractérise ces sortes de nations.

Chez celles ploutocrates, c'est la *bourgeoisie*, directrice du travail, qui tient la suprématie, et elle descend dans le peuple de deux manières : elle l'élève jusqu'à la classe moyenne si la nation est commerçante, puisque alors elle n'a pas besoin de la classe ouvrière. Si c'est l'industrie qui domine, les travailleurs nécessaires à ses productions prennent une importance spéciale ; la *Plèbe* peut alors s'élever au-dessus des autres classes en faisant

passer la République bourgeoise à la démagogie. La Phénicie, Venise, l'Angleterre nous offrent des exemples du premier cas, les Flandres celui du second.

Les nations physiocrates ont un caractère particulier : elles sont peu variables par une raison analogue à celle qui fixe les théocrates, mais inverse. Attachées à la fertilisation du sol, qui ne peut se modifier que très lentement, elles ont nécessairement un régime qui accorde, sinon la propriété, au moins la jouissance de la terre à tous les individus. La famille vouée à la culture des mêmes champs, la commune, image de la tribu, sont les éléments dominants de la constitution ; c'est une organisation naturelle où les conventions intellectuelles n'ont qu'une importance secondaire ; la constitution y est volontiers monarchique, parce que le peuple, qui n'y a presque pas d'intérêts politiques, n'a rien à craindre d'un pouvoir central, sauf l'excès des impôts. On ne trouve plus ici quatre classes aussi distinctes ; il n'y a que le peuple et la noblesse qui peuvent être simplement administratrices. C'est ce dernier cas que nous présente la Chine ; en Russie, au contraire, la noblesse ayant eu longtemps pour fonction la protection matérielle du peuple, tend davantage ou à vivre à ses dépens, après l'avoir maintenu très longtemps dans le servage, ou à disparaître par réaction contre sa tyrannie.

Inutile d'observer, d'autre part, qu'aucune nation ne peut être rapportée exactement à l'un de ces quatre types fondamentaux ; ils y sont toujours combinés en proportions différentes : ce qui vient d'être dit ne doit donc s'entendre que du caractère dominant de la Nation, et les exemples fournis par l'histoire ne peuvent être qu'approximatifs de cette théorie pure.

Après cette revue des variations constitutionnelles attribuables aux appétits nationaux, il y a lieu d'examiner celles qui ont leur source dans les modifications de l'idéal vers lequel l'activité sociale est dirigée.

Au commencement de tout cycle, cet idéal est apporté dans l'humanité par quelque homme supérieur. Ce sont, dans l'antiquité tous les fondateurs ou législateurs de nations, depuis ceux que nous ne connaissons que par la légende, comme Hermès, Zoroastres, Oannès, Orphée, Moïse, Romulus même, jusqu'à ceux que l'histoire peut mieux nous dépeindre, comme Lycurgue, Solon, Numa et Mahomet. De même le Christianisme est venu proposer à l'Europe, au commencement de notre ère, la trinité de principes si bien résumée dans la formule de 1789 : liberté des gouvernés, égalité entre les citoyens et fraternité des nations comme des individus.

La proposition d'un tel idéal est pour les peuples qui le reçoivent une révélation véritable ; ils la reçoivent avec un tel enthousiasme qu'ils se soumettent volontairement et sans examen à ceux qui la leur apportent ou à leurs premiers représentants. Le résultat d'une pareille soumission ne peut être qu'une constitution théocratique et la prédominance du *clergé*.

Bientôt, cependant, l'idée revêt un caractère plus pratique, plus approprié à sa réalisation sociale. Les citoyens les plus dévoués, les plus courageux, les plus enthousiastes aussi, les *nobles*, en un mot, se chargent de la défense de l'idéal proposé contre tous ses adversaires extérieurs, et de l'organisation nationale qu'il comporte comme moyen de se manifester à travers les appétits individuels. Comme les autres classes de la nation sont encore, vis-à-vis de cet idéal, dans la période d'acceptation irrai-

sonnée et pour ainsi dire instinctive, elles obéissent volontiers à l'organisation nouvelle qui leur apparaît comme l'incorporation et la vie de l'idée acceptée. La *noblesse* acquiert donc la prépondérance ; la constitution est aristocratique. Il suffit de citer la chevalerie du moyen âge, toute mélangée qu'elle ait été aux autres éléments passionnels énumérés tout à l'heure, pour confirmer cette assertion sur la divulgation d'un idéal dans la masse d'un peuple.

Ainsi introduite dans la nation, l'Idée se trouve ensuite en face d'appétits qui l'agitent ; elle va entrer en conflit avec eux, et une troisième période en résultera dans l'organisation sociale.

Il est, en effet, deux sortes principales de caractères humains. Les uns, plus attachés à l'idée qu'aux faits pratiques, la font descendre pour ainsi dire des régions de l'abstraction où elle prend naissance, pour la faire resplendir et vivre parmi leurs semblables : ce sont ces apôtres et ces nobles dont il vient d'être question.

D'autres, au contraire, au sens tout à fait pratique, mettant pour ainsi dire la matière en mouvement, consacrent tous leurs efforts à l'asservir pour la plier à leurs propres besoins ou à leurs simples désirs.

Ceux-ci idéalisent la matière pour la satisfaction de leurs appétits ; ceux-là matérialisent l'idée pour le bien futur de l'humanité.

Quand un idéal a passé les périodes théocratique et aristocratique, il arrive donc un temps où les hommes pratiques qui l'ont d'abord accepté, le trouvant de plus en plus en conflit avec leurs intérêts individuels et leurs habitudes consécutives, ils commencent à critiquer cet idéal, à en douter, à le discuter avec l'esprit de précision

et d'examen analytique qui leur est familier. L'idée entra dans la phase scientifique ; elle va avoir à se conformer aux lois de la matière où elles s'incarnent, à se justifier par les phénomènes d'ordre journalier. Elle est pesée dans les balances de la vie pratique.

Les premiers qui la soumettent à cette épreuve sont les hommes qui, rompus à la direction de la production, son accoutumés à ne rien admettre qui n'ait passé au crible de la vie réelle, qui soit contraire à la satisfaction individuelle et immédiate. Or, cette classe d'hommes, sceptiques par nature, méfiants par habitude, frondeurs, à vues réalisatrices, rabaissées au niveau du sens commun, ce sont ceux qui composent la *Bourgeoisie*. Avec eux l'idéal subit la phase de l'examen, du doute, du protestantisme ; il insurge l'esprit d'indépendance individuelle.

Il doit descendre plus bas encore quand, ainsi rabaissé, déprécié comme une idole que quelque impie a osé insulter impunément, il est envahi par le doute dans l'esprit de la plèbe elle-même. Elle ne le juge que par ses passions ou par l'opinion de ses directeurs immédiats, et dans l'excès de ses impulsions, elle est prompte à renier ce qui a cessé de lui imposer sans qu'elle l'ait jamais compris. L'idéal, tombé jusqu'au fond de la démagogie, y est mis en lambeaux comme Orphée selon la légende le fut par les Bacchantes, Osiris par Typhon.

Est-ce à dire que dans ce conflit apparent de l'idéal et des appétits, les derniers l'emportent si bien qu'aucun progrès ne semble possible pour la plus grande masse des peuples ? Il s'en faut de beaucoup.

Ce n'est pas en vain que l'idée sera soumise à l'examen sceptique des savants ou sera sacrifiée à la cruauté

inconsciente des masses plébéiennes. Par les pensées qu'elle a remuées, par le sacrifice même qu'elle a subi, elle a raffiné, élevé les intelligences, elle s'est multipliée, enracinée dans les cœurs, infiltrée comme un ferment qui, pénétrant jusqu'aux derniers atomes de la nation, va la transformer pour un état nouveau. Orphée, Osiris, Mithra, le Christ, sacrifiés, ressuscitent pour le salut et la régénération de l'humanité.

Aujourd'hui encore, ne voyons-nous pas les adversaires les plus acharnés de la religion chrétienne proclamer le nihilisme, l'anarchie, au nom même de ce principe de fraternité qu'ils doivent au christianisme révélé au début de notre ère.

Normalement donc, cette dernière période de dénégation, de mépris que subit l'Idéal originel, est en même temps le signe de sa pénétration jusqu'aux derniers fonds sociaux, et le début de la dernière phase de sa course cyclique. Maintenant que l'Idée est infusée dans tous les cœurs, il n'importe qu'ils la renient : son unité indissoluble les rassemblera tous, et comme à leur insu, dans la réalisation synthétique et suprême qu'elle a toujours eue pour but final. Ce sera la période de son triomphe, début d'une ère de joie et de paix avant le retour d'un cycle nouveau ; celle qui la précède est comme le noir de corbeau qui annonce à l'alchimiste anxieux l'accomplissement rêvé de l'elixir invincible, la réalisation de l'Absolu !

Telle est, disons-nous, la fin normale de cette évolution : est-ce donc aussi et toujours la suite ordinaire des phases qui viennent d'être décrites ? Nullement, hélas ! C'est qu'il y a dans notre monde imparfait d'autres lois encore qui troublent cet accomplissement triomphal, qui souvent même le font avorter. Il faut les faire ressortir à leur tour.

(*A suivre.*) F.-Ch. Barlet.

PRÉDICTIONS D'UN HASCHISCHÉEN

Sur le Haschisch

CHAPITRE I

Le Haschisch est-il une herbe de sélection ?

> Tu bois, c'est à coup sûr quelque sainte liqueur.
>
> (VICTOR HUGO.)

« Qui voit tout, abrège tout », a dit Montesquieu.

Il faut croire que je ne vois pas tout dans le haschisch et ses problèmes puisque, amené à proposer un résumé concluant sur un sujet que j'ai tant expérimenté et étudié, j'ai été plus retenu et embarrassé par tout un volume de notes écrites au jour le jour sans la nécessité de faire un choix, de coordonner et de juger.

Admettons, cependant, qu'après une longue obstination, j'aie fini par y voir plus clair, que je puisse, au moins, rassembler quelques observations qui sont revenues le plus souvent dans mes manuscrits, ainsi que les questions qui m'ont été le plus souvent posées. Si l'on est pressé de savoir où j'en suis arrivé et où j'en veux arriver, c'est à ceci : que le haschisch, qui est excitant de la sensibilité peut être aussi un excitant de l'in-



telligence et se convertir en source d'inspiration, « l'inspiration étant l'émotion mise au service d'une idée ». (Alfred Fouillée.)

I

Dans ce chapitre, nous avons l'intention de justifier le titre d'herbe de sélection que nous venons de donner au haschisch ; qu'il a des propriétés spéciales et que toutes ces propriétés dérivent d'une seule cause, l'abondance de l'influx qu'il importe ou suscite. Commençons par la seconde supposition.

D'après celle-ci, on ferait valoir que tout puissant biofore est multiple dans ses effets ; que ces effets varieront d'après la dispersion qui sera faite des ondes et charges nerveuses, de sorte qu'il aura l'air de réunir les propriétés les plus dissemblables, bonnes et mauvaises.

Il y aurait à se méfier respectueusement de tout ce qui exalte, de ce qui pousse vers les violents extrêmes, comme le *pantagruelium* célébré par Rabelais, qui n'est autre chose que le chanvre indien, lequel donne à l'homme de quoi se vêtir, de quoi se coucher, de quoi se moucher, de quoi se pendre, de quoi s'alimenter, de quoi s'empoisonner, de quoi s'idéaliser et de quoi se ramollir.

Ce qui exalte doit finir par maximer ou pessimer, et cela serait d'application à toutes les grandes forces de l'univers agissant sur notre intérieur, de toute vraie eau ou herbe de vie, de la vapeur végétale comme de la vapeur cérébrale, de *l'herbe de la passion* des passionnifères comme des flammes de la passion.

Ce qui exalte doit finir par maximer ou empirer, et

c'est pourquoi notre exaltatif sera tôt ou tard bien nommé herbe de sélection. C'est le titre dominateur de sa litanie, celui qui le résume le mieux. Il implique l'idée d'un mal pour les uns et d'un bien pour les autres, au moins pour quelques exceptionnels. Le haschisch ne serait pas fatal pour tous et toujours une herbe aux pessimistes ; il ne serait pas non plus une herbe aux optimistes, car celle-ci sera bonne constamment comme la démocratique parmentière. Ce titre indique aussi que sa litanie sera double, qu'il y en aura une rose et une noire ; que l'antithèse jouera un grand rôle dans son historique ; qu'il sera tout à tour *l'herbe divine et l'herbe diabolique, l'herbe du soleil et l'herbe aux sommeils mystérieux, l'herbe hilarante*, qui fait rire, et l'herbe qui fait pleurer, celle qui fait exulter et celle qui fait trembler, à la fois *douce-amère* et *amère-douce* pour pharmacopées hiératiques. En se mesurant avec elle, on est sûr qu'on n'a pas affaire à un de ces anodins dont on dit : si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal. Comme une plante justicière, une *plante de touche*, elle distribue les nuisances ou les bienfaisances, les enfers ou les paradis, suivant la valeur de l'avaleur.

Haschicsh, en arabe, signifie *L'Herbe*, c'est-à-dire l'herbe des herbes, l'herbe par excellence ; seulement, les renseignements de l'histoire font de ce superlatif une appellation d'antiphrase. Elle méritait plutôt celui de *maleherbe* (donné à l'innocente dentelaire) auprès des populations entières d'abrutis qui ont trop prouvé ce que deviennent les madjouns, esrars, dawasmecks et autres préparations à base de chanvre indien, en passant par les alambics organiques inférieurs, en se volatilisant *in animis vilibus*. Ils s'y encrassent, s'y enfument, et

nous présumons que l'herbe *sainte* eût été profanée en Occident aussi, comme un pur aphrodisiaque, ou plutôt un impur aphrodisiaque, si elle ne s'était défendue par sa renommée d'herbe aux épouvantes, aux pouvoirs étranges.

Si nous ne voulons choquer aucun préjugé, le réquisitoire serait facile contre *l'herbe défendue*, satanique, maudite ; mais ce ne serait ni juste ni courageux. L'herbe de la passion n'en exaltera pas qu'une seule — ce qui est moins dangereux, plusieurs pouvant se faire équilibre. Notre intensificatif grossira aussi les scrupules jusqu'aux remords, jusqu'à l'insomnie, et, en herbe aux scrupules, elle parera aux excès qu'elle aura déchaînés dans la sensibilité et dans l'imagination. Une vraie plante d'Achille, corrigeant les maux qu'elle a faits, et parfois avec du retour ! Pour un rendez-vous manqué, pour le moindre agacement de conscience, c'est un tas de tempêtes sous le crâne. Les sommeils où l'on veille, que lui demandent certains amateurs, s'ils les lui demandent mal à propos, se changent plus d'une fois en sommeils de Régulus, et n'inviteront pas à la récidive. Le proverbe « comme on fait son lit, on se couche » est d'application pour les accès haschischéens. Suivant qu'on y sera bien ou mal préparé, ils tourneront en éclairs de visionnaires ou en cauchemars d'ivrognes. Plus d'une fois, les enfers artificiels remplaceront les paradis artificiels, et ce sera justice, car il n'est pas moral de poursuivre des jouissances effrénées, alors que tout souffre autour de nous.

Pour en être l'adepte, il faut avoir *le haschisch bon*, et l'on ne saurait trop menacer les haschischéens charnels qui font de la *manne céleste* la pourvoyeuse de leurs

éréthismes ou érotismes, qui n'en consomment que dans un but de libertinage, parce qu'ils ont entendu dire : « ce doit-être bon *avec les femmes* », ou bien encore qui sont avides d'émotions fortes, plus que raffinées.

Ceux-là risquent fort d'être déçus, car les émotions fortes ne sont pas toujours agréables. Il y aurait moins à craindre pour ceux qui s'attaqueraient au *sphinx végétal* en chercheurs, plutôt qu'ils ne s'abandonneraient à la sirène végétale en jouisseurs, pour lesquels un gouffre inconnu est plus attrayant que des voluptés expérimentées, des paradis à répétition.

Ceux-là pourront réchapper de leurs sauts de Leucade dans les profondeurs sous-encéphaliques. Pour ceux-là, Cannabis contiendra autre chose que des déconvenues dans ses fruits secs. Comme pour la langue dont parle Esope, tournez la vôtre plusieurs fois dans la bouche avant de la prôner, comme aussi avant de la décrier.

Quoi qu'il en soit, il sied, de longtemps encore, avant l'âge d'or, avant même l'âge d'argent, dont nous sommes encore loin, de ne pas inviter beaucoup de convives aux coupes hiératiques ; car ces coupes seront souvent des calices. Donc, ne vous frottez pas témérairement à la reine des urticées, à cette *urtica mystica*, qui est aussi la reine des *plantes*. *Noli me tangere* devrait être une de ses appellations. *Memento quia latet anguis in herba.* Si encore cet *anguis* n'était qu'une couleuvre !

On ne badine pas avec le mystère ; on ne batifole pas avec le prodige ; on ne plaisante pas avec les torpilles pour usage interne. Pour jouer avec l'herbe de feu, il faut être du bois dont on fait les hommes de flamme. Gare aux trahisons de la dive drogue !

La terreur presque religieuse qu'elle inspire à ses communiants est vraiment rassurante, et serait, selon moi, bien rappelée par le terme d'*herbe dominicale*, qui indique aussi que son emploi est à distancer pour des motifs d'ordre économique. Il ne serait pas toujours loisible de s'offrir des consommations de luxe, des dimanches artificiels, qui nécessitent une ambiance, un régime *ad hoc*, des lieux de retraite et des protections difficiles à se ménager;.

C'est dans les têtes bien nées « *in animis nobilibus* » que l'herbe de sélection donnera ses meilleurs distillés. Elles seules échapperont aux embrasements de l'herbe de Nessus, aux explosions de cette espèce de dynamite mentale, des haschischites.

Dans les cerveaux bien canalisés, elle se dégagera en une *quintessence philosophale*, convertissant notre plomb vile en un or pur, dans une alchimie supérieure, une alxalchimie ! Elle se fera bénir alors comme un *al vegetal*, un *al distillatif*, un *al purificatif*. Tout à l'*al* en Cannabie, comme un *passe-ambroisie*, un *passe-nepenthès*.

Nous insistons sur cette banalité qu'un influxifore n'est pas à accuser de ce qui est imputable à l'influxé, qu'un aliment n'est pas responsable des indigestions, qu'un combustible ne perd pas ses qualités vivifiantes pour avoir servi de comburant mal à propos. C'est toujours le vieil argument : Faut-il répudier la vapeur à cause des explosions ?

Diderot a dit : Le bon emploi d'une mauvaise chose est préférable à l'abus d'une bonne ; mais l'abus d'une bonne ne l'empêcherait pas d'être bonne, l'abus ne prouvant que l'abus.

Ainsi la variété des bons ou des mauvais effets n'em-

pêcherait pas la cause d'être simple. On expliquerait par l'abondance de l'influx d'abord les influences sur le physique.

Comme quoi le haschisch serait apéritif, stimulant, dispersif, éliminatif, dérivatif et d'excellente intervention toutes les fois que la méthode perturbatrice est indiquée. Comme quoi, sur un maladif, il ne se comportera pas de même (en médicament) que sur un valide (en aliment), par cela même qu'il est dynamophore.

En tant qu'exaltatif, il rendrait plus manifestes et plus actives les propriétés des autres agents auxquels on l'associerait. Il provoquerait des tolérances bienfaisantes par rapport à quelques-uns d'entre eux réputés nuisibles. Sans les satisfaire toujours lui-même, il révélerait les besoins des sens du corps, et éclairerait sur les moyens de les satisfaire en moniteur des appétences

Grâce aux vapeurs de la résine ardente, l'estomac et le cerveau fonctionnent en vrais fumivores, transformant en flammes lumineuses et en sève de vie ce qui laisserait des résidus et de la crasse au degré ordinaire de la vitalométrie.

Elle est indiquée, au contraire, et l'homme fort consommera opportunément l'herbe de vie lorsque la vie gagne à être intensifiée, aux bons moments, un jour de bonnes impressions, par exemple, puisque, d'après un grand philosophé anglais, Bain, les impressions se gravent mieux en période d'excitation. Le biophore végétal, en spleenifuge, diminuerait au moins la souffrance qui vient de l'ennui, de l'apathie, du manque d'influx.

Selon cette hypothèse aussi, il est rationnel de demander le plus à ce qui peut beaucoup en ayant le choix de l'affecter aux emplois les plus élevés.

Le haschisch fournirait tantôt forces physiques comme influxiphore, tantôt forces idées comme idéophore, mais surtout les meilleurs comme idéalophore.

On demanderait à ce qui enflamme les lueurs nécessaires pour nous éclairer sur les vérités qui doivent commander à notre jugement et diriger notre conduite. De ce que, sous son influence, on se préoccupe de la recherche des destinées, par exemple, cela ne prouve pas assez que le haschisch ait des propriétés crédulitives et qu'il équivaille à de la *religion potable*. Ne soyons jamais simplistes. Si ses consommateurs deviennent, si non croyants, du moins espérants, c'est qu'il opèrerait la diffusion nerveuse qui fait tout voir en rose, les centres de vie bien irrigués étant généralement optimistes.

Toujours, d'après la même hypothèse, nous n'aurions qu'à appliquer à notre herbe à tout faire, les conclusions communes à ce qui vivifie, et la cause serait entendue et ce serait très simple, et nous n'aurions qu'à répéter à propos du premier des excitants ce que nous avons écrit à propos de l'excitation en général.

II

Quelle que soit l'opinion sur les drogues et les aliments de sélection, puisqu'on appelle aliment ce qui entretient et développe la vie, on conçoit que les substances jouant le rôle d'excitants se comportent en aliments de circonstance lorsque les excitations sont opportunes, et qu'il convient d'élever le degré de la chaleur vitale.

Il est facile de distinguer les cas où l'excitation volontaire est contre-indiquée. Ce sont ceux où l'on souffre,

où l'on est dans ses mauvais moments, où l'on a intérêt à moins sentir, ceux aussi où l'on sort d'une excitation qui a donné ces résultats.

Il y a, dans la nature physique comme dans la nature morale, des points appelés points *critiques*, des moments critiques, à partir desquels un phénomène nouveau se produit brusquement sous la moindre influence. Un léger degré en plus dans l'action de certaines substances amène quelquefois des résultats imprévus et importants.

Linné a beau dire que la nature ne fait pas de sauts : *natura non facit saltus*. Si elle ne fait pas un saut, elle fait au moins un plus grand pas qu'à l'ordinaire, lorsqu'en passant de 99° à 100°, elle présente le phénomène de l'ébullition, *repente, illico, extemporaneo* ; et, dans ce dernier cas, le calorique devient plus effectif que dans les 99 degrés qui ont précédé.

Des milliards de tonnes de combustibles employées à faire monter la température de l'océan à 99° 999 produiront dans le monde une révolution physique moindre que la petite flambée qui, pour la première fois, ferait bouillir un centimètre cube d'eau.

La difficulté est là : l'homme saura-t-il dans quels cas exceptionnels il a le droit et la facilité de se monter à son maximum ? Acquerra-t-il le pouvoir de faire face aux plus graves devoirs qu'imposerait un plus large déploiement de la vie ? Pour l'obtenir, a-t-il à sa portée des sources d'influx qui ne sont pas suffisamment connues et utilisées ? Une seule de ces sources, un puissant influxiphore, lui suffirait-il pour provoquer différents états de la sensibilité ? Serait-ce une condition favorable pour le progrès ? Etc.

M. Alfred Fouillée s'est déjà posé une question ana-

logue à la première dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il dit à peu près : Si des rivières avaient charrié de l'alcool au lieu d'eau ; en d'autres termes, si l'abus des stimulants n'avait pas été gêné par la dépense et n'avait dépendu que de notre volonté, que serait-il advenu de la race humaine ? Elle se serait abrutie, serait la réponse commune, et pour soutenir la thèse inverse, il faut se placer dans l'hypothèse d'une race déjà sélectée où n'auraient survécu que ceux qui puiseraient dans les rivières d'eau et resteraient sobres devant les flots de la tentation alcoolique, ou bien qui sauraient s'accommoder aux spiritueux, ayant l'adresse de boire à toutes les coupes sans perdre leur assiette, de manier les agents les plus capiteux sans perdre la tête. Après la découverte de l'Amérique, l'eau-de-vie, répandue à gogo, aidait, comme on sait, à exterminer les nègres. Elle n'est pas forcément un poison pour les blancs. Des blancs... de sélection, grâce à des appétences héréditairement aiguisées et assagies, à un sens du corps plus raffiné, distingueraient mieux dans quel cas ils auraient intérêt à sentir et à penser davantage, à se maximer, à donner des coups de collier décisifs, à intensifier la vie, sauf à intensifier ensuite le repos, à descendre au-dessous de sa moyenne, si l'apport intellectuel a coûté beaucoup de dépenses physiques.

Herbert Spencer a soutenu qu'il pourrait y avoir avantage à ce déplacement de la moyenne de la vitalité, restant la même malgré des surélévations exceptionnelles, à cause du calme et de la dépression consécutive. D'après lui, une espèce animale qui ne dormirait pas serait, toutes choses égales d'ailleurs, en infériorité relativement à celles dont les veilles alterneraient avec

les sommeils : l'on gagnerait à vivre davantage certaines heures, et moins certaines autres, à se rattraper de plus de sommeil par des veilles plus éveillées, à veiller double, sauf ensuite à dormir double.

Augmenter la sensibilité par rapport aux bonnes choses seulement, c'est comme si l'on augmentait d'autant la quantité de ces bonnes choses ; c'est augmenter dans le monde la part du bien sur le mal ; c'est la défaite du pessimisme dans un temps donné, et le haschisch nous offrirait cette possibilité.

Tant pis pour qui pressera mal à propos l'outre des sensations ! Tant pis pour qui se rendra plus vivant aux heures inopportunes, pour qui n'apprendra pas à guider sa sensibilité d'après les tâches qu'il aura à accomplir !

L'herbe aux combles offrirait aussi l'avantage de faire voir les choses à leurs points extrêmes, c'est-à-dire à leurs meilleurs points fixes de comparaison. M. Alfred Fouillée a fait une objection contre une exaltation trop vive de la sensibilité ; car elle passerait tout entière en réactions contre les chocs du dehors, au détriment de l'intelligence. L'objection serait infirmée si elle passait en excitation de l'intelligence, car la dépression consécutive serait au moins compensée par l'apport du travail cérébral. Elle pourrait même être conjurée, ou du moins ne pas être proportionnelle au supplément de forces suscitées. Le supplément, en effet, ne serait pas forcément la réserve de l'organisme, mais bien la substance absorbée, ou des idées et des sentiments provoqués par son influence, car ce sont des accroissements d'énergie nerveuse lorsqu'ils sont agréables, lorsque la composition a bien marché, par exemple.

Mais la dépression serait-elle plus basse que l'exaltation n'a été élevée ? n'y a -t-il pas lieu de se demander si quelques personnes à idiosyncrasies favorables n'auraient pas le droit et même le devoir exceptionnel d'emprunter, sur leur moyenne de vitalité, pour obtenir des variétés de phénomènes qui ne peuvent l'être qu'à l'aide d'une forte accumulation de vitalités, d'un fort coup de feu, comme ces perles émaillées pour lesquelles Bernard de Palissy a sacrifié tant de combustible et de meubles *in extremis* ?

Quand même les grognards de la philosophie soutiendraient que tout ce qui éclaire brûle, que tout sublimant matériel est forcément un sublimant corrosif, resterait encore à y recourir rarement, toutes les fois que le jeu vaudrait trente-six chandelles.

Mesurera-t-on jamais ce qu'économiserait d'usures et de pertes de temps telle ou telle idée d'un lucide examen de conscience, amené artificiellement, si l'on veut, fût-il acheté au prix d'un fort entraînement, d'une considérable dépense de vie ? Un éclair de vérité n'est-ce pas un aliment d'épargne, après tout ? Et, dussiez-vous rester quinze jours sur le flanc, vous repentiriez-vous tant que cela de la surchauffée extraordinaire à la lueur de laquelle vous avez coupé court aux tentations d'un chéquard ou renoncé à un mariage ridicule, d'autant plus qu'il est toujours loisible de faire contrôler les chambre hautes par les chambres basses de la représentation mentale ?

L'entraînement sur les examens de conscience ou sur des sujets élevés, c'est encore le meilleur mode de suggestion ; et un haschischéen peut se considérer comme sauvé lorsqu'il peut faire de sa drogue un instrument

de travail aristocratique, l'affecter aux œuvres de l'esprit comme à sa destination naturelle, et que son agitation peut être prise pour celle d'un ouvrier de la pensée qui cherche et imagine.

Cette hypothèse d'un puissant agent dont l'art ferait varier les effets ou les fixerait à son gré se prévaut de sa simplicité et du principe de l'économie des ressorts. Seulement, la nature ne se montre pas toujours aussi simpliste qu'il conviendrait à la fatigue de nos embrassements. Le roi « du vertige » exercerait une action propre qui modifierait ce que l'on peut dire de l'exaltation en général, de même que les divers alcools à essences particulières ne sont pas à envelopper tout à fait dans le jugement porté sur l'alcool. Notre... macrophore pourrait ne pas tout grossir ou agrandir indistinctement, mais s'adresser électivement à quelques centres de vie, par exemple, en rythmophore, en vraie herbe aux chantres, en herbe médiumnique, et développer quelques-unes de ces « puissances qui sont des faiblesses » (Michelet), et qui font l'objet de l'occultisme.

A des usures spéciales des diverses parties de l'organisme, il faut des reconstituants spéciaux. Si on ne leur en fournit pas, ils souffrent d'inanition partielle, ou bien ils fabriquent de toutes pièces les principes immédiats qui leur manquent, avec les éléments pris sur l'ensemble de la consommation, ce qui est fatigant pour la force vitale réparatrice. D'après ce principe, nous donnerons aux os des phosphates et des calcaires, au sang des ferrugineux, à la graisse des aliments respiratoires, au système nerveux des neurotropiques et d'autres... tropiques pour des systèmes nerveux plus intérieurs encore (éthérique, ou aromal ou astral).

Parmi les substances que l'on absorbe, quelques-unes seraient donc chargées plus spécialement de réparer les dépenses de la sensibilité, d'entretenir les fluides vitaux, comme le thé, la coca, la kola, le chanvre et autres forces végétales que nous classons parmi les inébriants, les stimulants, les poisons, et que Gubler appelait des dynamophores

J. GIRAUD

(*A Suivre.*)

DEUXIÈME PARTIE

RIMES JACOBINES

La Solitude

Le soleil par rayons, les frères par bordées,
Et le bruit par éclats entraient dans ma maison ;
La vérité hautaine et la froide raison
A leur contact joyeux fuyaient intimidées.

Et j'ai compris que tant d'amitiés débordées
Enfermaient mon cerveau comme en une prison,
Et que mon cœur, gonflé par un si doux poison,
Ne gagnait rien que ce que perdaient mes idées.

Je prendrai désormais des allures d'aïeul.

J'ai fermé d'un seul coup ma fenêtre et mon âme.
La nuit est mon conseil ; le vide est mon linceul ;
Le désert est ma foule, et le subtil, ma flamme.

Il n'est point de discours. Dans le terrestre drame,
Le silence est le seul rempart que rien n'entame,
Et la première des vertus, c'est d'être seul.



La Roue

Marquis frondeurs, jolis pages, fraîches marquises,
Manons, Mimis, Toinons aux champêtres ardeurs,
O grâces et candeurs, que l'Amour fit exquises,
Fuyez notre anathème, et craïgnez nos fureurs.

Que le vice caché remplace vos franchises,
Beaux papillons cloués au mur de nos pudeurs,
Mentez. Et connaissez que, pour vos mignardises,
Nos lourds bourgeois ont tous des yeux de Commandeurs

La vertu nous étreint comme une auguste chape.

Le Suisse huguenot est notre favori.
Masqué comme un mouchard et mitré comme un pape,
Armé des Livres Saints comme d'un bistouri,

Agent des mœurs, valet de bourreau, rat d'église,
Carabin de torture, hibou de pilori,
Calvin tourne la roue où la Gaule agonise.

ALBERT PUYOO.

LE PREMIER MOT DU SECRET

La cinquième page du Phan-Khoa-thu, ou Livre du Revers, a cela pour titre.

Je ne peux pas dire ce que contient ni la première, ni la dernière, ni les autres pages du Phan-Khoa-thu. Si je le disais, il est certain que cela ne serait pas compris de ceux qui ne s'y sont pas préparés depuis longtemps par eux-mêmes. Ainsi, ce qui me serait nuisible ne serait pas utile aux autres.

Mais je puis essayer de le faire comprendre chez des nations qui, avec l'électricité, font de la force et de la chaleur.

Le vent est fort ; la tempête est forte ; l'éclair est fort ; le rayon de soleil est fort ; mais, de toutes les choses qui ont une durée, la volonté de l'homme est ce qu'il y a de plus fort au monde.

Seulement l'homme ne sait point s'en servir.

Le mépris de toutes les richesses rend supérieur à toutes les richesses et à tous les riches.

Ainsi, le mépris de tous les efforts rend la volonté de l'homme supérieure à toutes les puissances.

Qu'est-ce que le mépris de tous les efforts ? C'est de ne pas faire d'efforts, consciemment.

Quelle est la cause de l'impuissance ? C'est la division.

Quelle est la division dans l'homme ? C'est l'individu. Aussi l'individu est ce qu'il y a de plus impuissant dans l'humanité.

Mais quel est le caractéristique de l'individu ?

C'est de chercher à être *soi*, à se singulariser.

Comment se singularise-t-on ? Par des actes personnels.

Ainsi, une longue série d'actes personnels, voilà le désir de l'individu. Et, dans cette série d'actes, il émiette sa volonté.

Ainsi, beaucoup agir est une preuve d'individualité, c'est-à-dire d'impuissance de la volonté.

L'homme dont la volonté est puissante est celui qui n'agit pas. Constamment il veut ne pas agir. Et ainsi, toute sa volonté se condense en son esprit, qui demeure bandé comme un arc.

Et en n'agissant point, et en laissant sa volonté se multiplier par le non-usage, il réfléchit.

Il réfléchit, et toutes choses sont réfléchies en lui.

Tout l'univers lui rend en forces ce qu'il lui apporte en pensée, en immobilité , en silence.

Sa volonté inactive et attentive est le réceptacle de toutes les forces de l'univers auquel il pense ; et toutes les forces de l'univers se condensent en lui, par sa réflexion.

Ainsi, le jour où il agit, il met en mouvement, suivant sa volonté, toutes les forces de l'univers.

Voilà ce que dit la cinquième page du Phan-Khoa-thu.

Elle dit aussi comment le sage porte son esprit vers l'univers, et comment il lui présente sa volonté. Mais il n'est pas permis d'écrire cela. Et d'ailleurs, chaque sage sait comment il doit opérer pour lui-même. Et il n'y en a pas deux qui puissent opérer de la même façon, parce qu'il n'y a pas deux hommes, parmi les dix mille êtres, qui possèdent le même tempérament.

Et il est inutile de dire ces choses ; car le jour où le sage est arrivé au point où ces opérations lui seront utiles, il a deviné, en même temps, et à mesure, quelles elles sont et comment il doit se les appliquer.

Mais cela n'est pas difficile, et il y a beaucoup de vieillards

— et même d'hommes dans la force de l'âge — qui sont arrivés à la connaissance de ces choses.

Et ce ne sont pas des êtres divins, ni même des Rahans, ou des fils de Lao ; ce sont des hommes prudents qui ont étudié avec sagesse et convenance.

Entre leurs mains, un arbre sort d'un tas de sable aussi facilement qu'entre les mains d'un enfant, un son joyeux sort d'une flûte de bambou creux. Mais cela encore n'est pas au delà des choses ordinaires ; et il faut d'autres preuves et d'autres vertus pour être digne de l'admiration des hommes, et pour être célébré par le pinceau.

Les hommages des lettrés n'appartiennent qu'à ceux qui savent le secret et qui ont lu et retenu plus loin que le premier mot et la cinquième page.

NGUYEN V. CANG.

REVUE DES REVUES

La *Nouvelle Revue*, sous la signature de M. Lefebvre Saint-Ogan, donne la biographie d'un précurseur de Darwin, M. de Meillet (1656-1738). Celui-ci, dans ses *Entretiens* d'un philosophe indien avec un philosophe français, déclare la matière éternelle, et fait remarquer que le mot *créer* n'existe pas dans les langues anciennes. Il donne du déluge une explication qui veut être retenue.

Primitivement, la terre tournait autour d'un autre soleil que celui que nous voyons briller maintenant sur nos têtes. C'était un vieil astre dont les feux allaient s'éteignant. Il n'avait plus la force de dissiper les brumes qui couvraient la terre et se répandaient sur elle en pluies continuelles. Puis notre globe échappant tout à coup à une attraction de plus en plus faible, fut précipité dans l'étendue, pendant que les mers se répandaient sur les rivages d'un pôle à l'autre, entraînant dans leurs vagues les corps noyés des beêmoth et des débris de léviathans fracassés sur les écueils.

Dès lors, tous les êtres, étant sortis du sein des eaux, sont parvenus à l'état actuel par des transformations successives. L'être s'est adapté à un nouvel habitat. L'acclimatation

a été difficile et longue, et il reste des traces d'êtres médians entre les marins et les terrestres : tritons, sirènes, etc.

***

L'excellent volume du Dr G. Le Bon sur *l'Evolution de la matière* vient de paraître chez Flammarion. Nous en avons parlé déjà ; on ne saurait mieux faire que de rappeler ici les propositions qui se dégagent de ses théories, aussi lumineuses que profondes :

1° *La matière, supposée jadis indestructible, s'évanouit lentement par la dissociation continuelle des atomes qui la composent.*

2° *Les produits de la dissociation des atomes constituent des substances intermédiaires par leurs propriétés entre les corps pondérables et l'éther impondérable, c'est-à-dire entre deux mondes considérés comme profondément séparés jusqu'ici.*

3° *La matière, jadis considérée comme inerte et ne pouvant restituer que l'énergie qu'on lui a d'abord fournie, est au contraire comme un colossal réservoir d'énergie — l'énergie intra-atomique — qu'elle peut dépenser sans rien emprunter au dehors.*

4° *C'est de l'énergie intra-atomique qui se manifeste pendant la dissociation de la matière que résultent la plupart des forces de l'univers, l'électricité et la chaleur solaire notamment.*

***

Une maison hantée vient d'être découverte à la Ville-aux-Dames, près de Saint-Pierre-des-Corps (Indre-et-Loire). *L'Echo du Merveilleux* attribue la manifestation psychique à la présence d'un domestique engagé récemment par le propriétaire de cette maison ; il commente les faits de la façon suivante :

C'est là qu'un entrepreneur avait mis à l'œuvre le terrassier *Rondeau*, en répondant de sa dépense de nourriture et de logement chez les époux Coulon.

Il faut croire que Rondeau, dans certaines circonstances, a une grande extériorisation de fluide vital ou psychique, car, dès le premier soir de son entrée chez les Coulon, alors



qu'il prenait son repas avec eux ou auprès d'eux, les jets de projectiles se produisirent dans la salle. Et cela recommença de plus belle le lendemain en présence de la quarantaine de personnes mentionnées dans l'article de la *Touraine* : pierres plus ou moins volumineuses atteignant même la grosseur des deux poings, morceaux de tuiles ou de briques, débris de bouteilles, etc. Entre autres figuraient des pierres qu'on ne trouve guère dans l'endroit, ou du moins qu'il faudrait longtemps chercher pour les découvrir.

Un long os de bœuf attira plus particulièrement l'attention des curieux. Il avait été remarqué tombant dans la chambre. Ce que voyant, d'aucuns allèrent plusieurs fois l'attacher solidement au dehors de la maison — à une selle à laver — et quelques minutes après, il retombait à nouveau avec sa ficelle d'attache, bien que portes et fenêtres fussent absolument fermées.

Un homme armé se coucha même pendant plus d'un quart d'heure au-dessous de la selle, mais sans avoir pu voir l'os prendre son vol : notre homme sitôt levé et éloigné, ledit os faisait sa réapparition dans la maison.

C'est pendant que Rondeau dînait ou jouait aux cartes avec les Coulon ou d'autres partenaires, que de temps en temps les projectiles tombaient de ci et de là. Un témoin rapporte qu'il vit décrire une projection peu normale à un gros caillou qui vint, dans sa chute, se poser sur un verre à boire où il ne put entrer, mais qu'il ne brisa pas.

A signaler également dans *l'Echo du merveilleux*, l'article d'un correspondant russe sur un bivouac, soi-disant hanté, aux environs de Liao-Yang. Mais les cris de guerre et les plaintes que les soldats russes prétendaient entendre et sortir de terre, provenaient-ils de la suggestion invincible des événements passés — ou de l'influx inférieur du sang répandu ?

***

La remarquable revue *Nuova parola* vient d'inaugurer, par un opuscule *Rivista delle Riviste*, un dédoublement de sa publication très intelligemment compris et très utile pour la vulgarisation de la revue et de ses idées.

Signalons, dans cette revue, un entrefilet « *Nuovo idealismo* » extrait d'un volume en cours de publication : les Problèmes du monde moral, par M. Igino Petrone.

Très intéressante interwiew d'un psychologue japonais, M. Yugiro Motora : nous ne pouvons, à notre regret, suivre le professeur à l'Université de Tokio dans tous les méandres de la conversation que lui tient M. Giovanni Amendolo, Retenons toutefois cette définition :

« Les Japonais concilient parfaitement la science et la métaphysique ; le point de contact n'est pas abstrait, mais bien réel. C'est, à proprement parler, l'empirisme spiritualiste. Nous n'abandonnerons pas la réalité pour l'abstraction ; mais nous donnons à ce mot, la *réalité*, un sens bien plus vaste, et à l'expérience une conception bien plus complète. »

Sommaire du VIe fascicule de *Luce e Umbra*,



Le sedute col medium Bailey : Il Comitato : Le conclusioni del Comitato. — O. Cipriani : Appunti di critica induttiva. — A. Marzorati : Note. — Dott. F. Ferrari : Considerazioni. — Il giudizio degli altri. — Società di Studî Psichici (Lettere d'adesione). — A. Bouvier : Regressione della Memoria. — V. Cavalli : Francesco Vizioli in favore dello Spiritismo. — E. Carrerras : Premonizione avveratasi a breve scadenza. — Necrologia. — F. Zingaropoli : Del mondo degli spiriti. — *Cronaca :* Annie Besant. — La Spiritismo in Russia. — A proposito del V Congresso di Psicologià. — Il medium Home alla Corte di Napoleone III. — Scrittura automatica in Lingue straniere. — L'apparizione di un vivente. — Sedute medianiche in Galicia. — Augusto Stabile.

***

L'Etincelle réédite une excellente étude de M. Cordier, ancien député, sur Krishna. Remarquons-y un bon parallèle entre Krishna-Kristos, duquel nous extrayons les traits principaux suivants :

La parfaite ressemblance des deux noms : *Krishna* et *Christos*, qui signifient la même chose, en sanscrit et en



grec, et veulent dire : le saint, le pur , le sacré, ne vous aura, pas échappé davantage.

Vous avez noté au passage l'adoration des bergers dans l'étable de Nanda, quand Dévaki y arrive au moment où elle vient de mettre au monde Krishna, et songé à l'adoration des bergers de Bethléem.

Le massacre des enfants mâles, ordonné par Hérode, quand il apprit qu'un enfant était né, auquel était promis le royaume de Judée, est la répétition exacte du massacre des enfants mâles ordonné par Kansa. Entre Nysoumba poussant au meurtre de Vasitchta et Hérodiade faisant demander la tête de saint Jean-Baptiste par sa fille Salomé, la ressemblance est frappante.

Saravasti et Nachdali évoquent le souvenir de Marie-Madeleine et de Marthe et Marie.

La résurrection de Kalavatty, fille du roi Angachouna, par Krishna, racontée dans le *Hari-Pourana*, fait bien le pendant de la résurrection de la fille de Jaïre par Jésus.

La multiplication des cinq pains, à l'aide desquels Jésus nourrit cinquante mille personnes, est une imitation atténuée de la multiplication des trois poignées de riz,dont Krishna nourrit l'Inde entière pendant une famine.

L'annonciation que le vieux Vasichta fait à Dévaki de sa maternité divine et l'annonciation de l'ange Gabriel à la vierge Marie vont de pair.

Les sermons de Krishna sur le mont Mérou et la doctrine morale qu'il enseigne aux anachorètes ressemblent singulièrement au sermon sur la Montagne de Jésus et à la morale qu'il enseignait à ses disciples.

Il n'est pas jusqu'au nom d'Ardjouna, le plus cher et le plus fervent adepte de Krishna, qui ne soit le synonyme exact du nom de saint Jean, le disciple bien-aimé. En effet, la racine sanscrite *Ard*, qui est passée dans le latin et de là dans notre français, signifie ce qui est *ardent*, ce qui brûle. Mais ce qui brûle purifie, et ce qui est pur est *saint*. Et d'autre part *Jouna*, mot sanscrit qui est un nom propre, se traduit en grec par Johannes, et il est facile d'ailleurs d'en faire directement par contraction le nom français Jouan ; Jean, Ainsi

saint Jean est la traduction littérale de Ardjouna, le saint Jean du Christianisme n'est pas autre que le Ardjouna du Krishnaïsme.

Bis repetita placent. Dans le *Bulletin de la Société des Etudes psychiques* de Nancy, où nous comptons tant d'amis (mais combien discrets et réservés), le même M. Cordier insère sa remarquable conférence sur le Mazdéisme et la Trinité Mazdéenne.

La Doctrine envisage Dieu sous deux aspects différents. Elle suit en cela la tendance naturelle de l'esprit humain suffisamment évolué, qui considère la Divinité tour à tour en Principe et en Acte.

En Principe, Dieu est l'Absolu, contenant en soi, de toute éternité, toutes les possibilités spirituelles et matérielles qui furent, qui sont ou qui seront. En Principe, Dieu est l'Eternelle Raison d'être de toutes choses visibles ou invisibles pour nous. Il est la Racine des racines, le Germe des germes, l'Energie primordiale nécessaire, l'Etre-Etant en Soi et par Soi. Mais il est tout cela virtuellement, à l'état latent et pour ainsi dire en sommeil.

En Acte, au contraire, Dieu est le Principe générateur universel et éternel, agissant, se manifestant par de perpétuelles émanations de Principes spirituels, lesquels émanent à leur tour d'autres principes de plus en plus condensés qui génèrent la multitude innombrable et sans cesse renouvelée de tous les êtres et de toutes les formes successivement réalisés dans le Temps et dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel.

Mais, pour passer du principe à l'acte, de la Potentialité à la Réalisation, Dieu a besoin de susciter en soi-même, à l'état agissant, les deux facultés ou principes opposés et complémentaires, sans lesquels ne peut se faire aucune Réalisation dans aucun des trois plans : divin, spirituel ou physique, c'est-à-dire le principe masculin et le Principe féminin, qu'on peut appeler aussi le Principe actif et le Principe passif.



La *Revue du spiritisme* (1) nous fait assister aux effroyables conséquences d'une vie unique.

Nous ne sommes pas toujours de l'avis de cette *Revue*, surtout lorsqu'elle prétend que les articles de la *Voie* sont incompréhensibles pour ses rédacteurs ; car nous estimons leur intelligence beaucoup plus haute qu'ils ne le font eux-mêmes. Nous sommes donc à l'aise pour déclarer qu'une *vie terrestre*, non précédée et non suivie d'autres existences, serait un simple déni de justice. Mais cette déclaration n'implique aucune reconnaissance du spiritisme et de sa réincarnation. Et nous ne comprenons toujours pas — car, nous non plus, ne comprenons pas tout — comment la certitude d'autres existences appelle ceux qui en sont pourvus dans les dossiers de chaises et dans les pieds de banc.

***

La Résurrection, de notre frère, Albert Jounet, donne une paraphrase de l'évangile de saint Jean, par notre frère Alta. Combien nous nous sentons ici en famille, nous, penseurs libres, au milieu de ceux-ci, en qui nous retrouvons les meilleurs adeptes des Kabbalistes anciens, et les fidèles soucieux de la mémoire et des doctrines des amis disparus.

LEO CAIE.

---

(1) Scientifique et morale.

N° 17 Septembre 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO.. .... **Un franc**

Abonnements:

France.	Un An	12 Fr.	Union postale.	Un An	15 Fr.
—	Six Mois	7 Fr.	—	Six Mois	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS CONTEMPORAINES

Scientifiques, Littéraires et Artistiques

PARIS — 5, rue du Pont-de-Lodi, 5. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA VOIE

VIENT DE PARAITRE :

La Voie Métaphysique

Un fort volume in-8° carré, **7** fr. **50**

tiré en un très petit nombre d'exemplaires.

Cet ouvrage, réservé aux étudiants spéciaux des Sciences traditionnelles, résume l'héritage antique des Sages de l'Extrême-Orient. Il présente, dans le langage le plus clair, les théories cosmogoniques des races jaunes, qui sont les plus anciens monuments de la connaissance humaine ; et il saisit, depuis la première action de la Volonté créatrice jusqu'aux conditions de l'individu humain, le grand problème de la Formation, de la Vie, et de la Réintégration universelles.

Envoi franco contre mandat-poste adressé à Monsieur l'Administrateur de la Voie, 5, rue du Pont-de-Lodi. — PARIS.





PREMIÈRE PARTIE

LE TAO, OU LA VOIE

(*Suite*)

Qui parle peu agit comme il veut. Il appelle le vent, et ne dit pas de quel côté. Il appelle la pluie et ne dit pas pour quel jour. Il connaît agir suivant ceci : le Ciel et la Terre. Le Ciel et la Terre ne peuvent durer toujours ; ainsi les hommes ne sont-ils pas de même? C'est pourquoi, suivre la Voie, c'est être ensemble avec la Voie (1). *Suivre le bien, c'est être ensemble avec le bien : Suivre la perte, c'est être ensemble avec la perte. Etre ensemble avec la Voie, c'est gagner la Voie ; être ensemble avec le bien, c'est gagner le bien ; être ensemble avec la perte, -c'est gagner la perte. Avoir peu confiance, c'est n'avoir pas confiance.*

Ce chapitre indique l'avantage matériel d'abord, puis moral ensuite, de l'action rare et réfléchie. Celui qui parle beaucoup, fût-il sage, se trompe beaucoup. Ainsi, le sage qui appel le vent d'un certain côté et la pluie pour un certain jour, a plus de chances de se tromper, et, par conséquent, est moins sage que le

(1) Se l'assimiler.

Sage qui appelle simplement le vent et la pluie. Celui qui fait des actions précises est donc inférieur à celui qui fait seulement des actions générales.

D'ailleurs, il est exact de dire que celui qui fait des actions générales agit suivant le Ciel et la Terre ; celui qui s'inquiète des détails (le côté du vent, le jour de la pluie) se trompe, parce qu'il n'est plus guidé par les lois générales, et qu'il a — dans sa partie individuelle — la prétention de commander à des relativités. Il est donc juste qu'il se trompe, et qu'il perde le nom de sage. Car le Sage ne connaît pas les lois (1). Et il n'y a pas de lois pour les choses qui changent.

Ceux-là donc qui agissent peu, et d'une façon réfléchie, sont avec la Voie. Mais le Maître insiste sur ce point : qu'il suffit de vouloir suivre la Voie, pour être avec elle, et de la désirer pour l'acquérir. De même, il suffit de ne pas vouloir la suivre pour être ensemble avec la perte. C'est ici la plus éclatante conséquence de ce principe — qui est universel — et qui est, en tout cas, tout à fait extrême-oriental — que l'intention vaut l'acte, c'est-à-dire que la pensée volontaire suffit à l'homme pour devenir mieux qu'un homme.

XXIV. — *Qui se dresse sur la pointe des pieds ne reste pas debout. — Qui se raidit sur les genoux ne marche pas. — Qui regarde ne voit pas toujours clair. — Qui possède ne peut toujours jouir. — Qui fait des reproches n'a pas toujours de mérites. — Qui a du superflu ne peut toujours durer. Voilà parler suivant la Voie. Tous les êtres sont peut-être mauvais : aussi, celui qui a la Voie, où est-il ?*

---

(1) Immuables.

Tout ce que le Maître, au nom de la Voie, défend, au plan intellectuel et métaphysipue, est, même mauvais au point de vue matériel. Ainsi, de même que l'orgueil ne sert qu'à désigner au prince ses victimes, de même se hausser sur ses pointes fait perdre l'équilibre à l'homme debout. Ainsi, de même que la dureté et l'entêtement conduisent à l'aveuglement et à l'erreur, se raidir sur les genoux empêche de marcher et d'avancer. Celui qui regarde beaucoup use sa faculté de voir ; celui-là seul voit qui a les yeux fermés : celui qui possède beaucoup ne jouit point, car il craint de perdre sa richesse; celui-là seul est heureux qui possède assez peu pour avoir besoin de dépenser tout ce qu'il possède. Ainsi celui qui critique une action médiocre a parfois si peu de mérites que lui-même, en agissant dans d'identiques circonstances, eût agi plus médiocrement encore. Tels sont les enseignements de la voie. Ils sont tout à fait contraires au sentiment passionné de l'homme. Donc on peut se demander s'il y a un homme qui possède la Voie dans son cœur. On voit combien la plus haute doctrine taoïste aime une règle de pratique journalière.

XXV. — *Avoir des choses permet de faire quelque chose auparavant, le ciel et la terre sont nés ; les voilà unis, les voilà profonds. La chose (Il) apparaît seul* (1), *mais ne change pas. Il va partout, et ne s'arrête pas. Il convient qu'Il (la chose) soit l'origine de tous les hommes. Moi, je ne connais pas son nom ; son caractère s'écrit la Voie. — Etant immense, son nom se traduit par :*

(1) La chose innomable, le *Neutre* antérieure à toute position de genre.

être grand. Etre grand se traduit : aller partout. Aller partout se traduit : traverser. Traverser se traduit : retourner. Aussi la Voie est grande ; le Ciel est grand ; la Terre est grande ; le roi aussi est grand. Au milieu il y a donc quatre grandes choses, mais le roi est seul visible. L'homme obéit à la Terre ; la Terre obéit au Ciel ; le Ciel obéit à la Voie ; la Voie obéit à son Maître (1).

Le Maître indique, sous les formules les plus voilées, les plus générales, et qui sont passées en proverbe, ses modes de la formation organisée de l'Univers. Rien ne se fait sans rien ; auparavant que cette constatation fût faite, il y avait la Terre et le Ciel, c'est-à-dire l'*Actif* et le *Passif*, ou les deux manifestations de la cause primordiale. — Mais, auparavant, il y avait la Chose, Il (le Neutre), c'est-à-dire l'Etre Non-Etre. Nul ne le connaît ni ne le comprend ; Il est l'origine : on ne peut saisir l'origine dont on sort, avant qu'on en soit sorti. C'est pourquoi l'Etre Non-Etre est inintelligible aux hommes ; quand on en veut parler, on écrit son caractère, qui porte le nom de Voie.

La Voie donne naissance au ternaire des grandeurs. Ces trois grandeurs, affirmées et posées par la Voie, forment le quaternaire de réalisation (ici la science des nombres proclame son unité et son ubiquité). — La première grandeur qui sort de la Voie infinie est le positif — l'activité — le *Ciel*, qui « va partout », c'est-à-dire, qui imprègne tout de son essence. La seconde grandeur est le négatif — la passivité ou manifestation — la *Terre*, dont l'influence *traverse* toutes les choses ;

(1) Il est à peine utile de faire remarquer que le Roi du Taoïsme est tout à fait l'identique de l'Homme Universel du Kabbalisme.

toutes les choses sont tributaires de cette influence. — La troisième grandeur est la création synthétique — l'homme universel — le *roi* — dont la fonction est le *retour*, c'est-à-dire que la fonction de l'Homme est de rendre à la création par une ascèse continuelle, sa perfection primitive, ou de la faire *retourner* et rentrer à son origine. Du quaternaire réalisé des grandeurs, l'Homme seul est visible, et les actions des quatre grandeurs se commandent et se réfléchissent par la hiérarchie remontante, qui aboutit à la Voie primordiale, laquelle n'obéit qu'à soi-même.

Cette page contient en germe toute la science de la *Voie* métaphysique de l'Extrême-Orient, telle que nous l'avons précédemment exposée (1). Et on voit aussi que la doctrine de l'ascèse universelle, par le moyen du rayon divin inclus dans l'Homme, se retrouve intégralement dans la Ghose primitive.

XXVI. — *Le lourd a une racine légère. La perfection des sujets conduit à l'ébranlement des Rois. Le sage se prépare tout le jour; il ne sépare pas le lourd du léger. Voici, dit-on, que les grands sont très heureux : vraiment les hommes pensent que cela est vrai : pour prescrire comme ils l'entendent, les rois disent dix mille oui. Mais leur cœur traite légèrement tous les hommes. Etre léger perd les grands. Etre ébranlé perd les rois.*

On l'a vu dans Yiking : on le verra dans les écrits de Kongtzeu : on le voit aujourd'hui dans la pensée profonde du maître taoïste. Malgré l'apparence d'une auto-

(1) *La Voie métaphysique*. Bibliothèque de la Voie, 5, rue du Pont-de-Lodi. Paris, 1905.

cratie absolue qui trône au sommet de la hiérarchie, l'esprit jaune est un esprit communiste et antimonarchique. Nous en verrons ailleurs de nombreuses traces. C'en est ici la première. L'arbre, qui est très lourd, a une petite racine légère invisible : c'est elle cependant qui le nourrit, et sans elle, il ne saurait exister. Ainsi c'est le petit peuple qui nourrit les grands et qui est la raison d'être des pouvoirs publics et visibles. Les grands tendent à négliger le petit peuple ; oubliant qu'ils n'existent que par lui et pour lui. Cela perd les grands, Mais quand le peuple est sage et parfait, il sait se conduire lui-même, et n'a plus besoin qu'on le guide, conseille, ou commande. C'est pourquoi la perfection des sujets doit amener la disparition des rois ; c'est pourquoi aussi le sage, dans son souci, ne sépare jamais les rois du peuple.

On peut certainement — et beaucoup de lettrés et de courtisans le firent — tirer de cette page un sens métaphysique. Mais il faut être assuré que Laotseu, comme conséquence absolue de son système philosophique, voyait le bonheur des peuples dans leur liberté et leur self-gouvernement, et qu'il ne leur offrait cette liberté qu'en récompense, et aussi en corollaire inévitable, de la perfection qu'ils devaient acquérir en suivant ses enseignements.

XXVII. — *L'homme probe agit sans mal faire, parle sans mentir, explique sans exagérer : tandis que l'homme qui sait fermer, si fort qu'il soit, ne sait pas ouvrir, et que l'homme qui sait attacher ne sait pas délier. L'homme parfait est toujours habile à sauver les hommes S'il n'y a pas d'hommes, il est habile à sauver tous les êtres. S'il n'y a pas d'être, son habileté quand*

même le couvre de splendeur. Ainsi sont les hommes probes. Qu'un homme improbe soit le maître, tous les hommes sont improbes. Ne pas honorer son maître, c'est ne pas aimer à prospérer. Les sages, déjà sérieux et éclairés, désirent être plus profonds et plus subtils.

XXVIII. — *Qui se connaît fort et agit clément est le premier de tous les hommes. A qui est le premier de tous les hommes, la constante vertu ne manque pas ; elle reviendra ensuite sur ses enfants. Qui se connaît éclatant et se garde obscur, est le modèle de tous les hommes. A qui est le modèle de tous les hommes, sa vertu constante ne se trompera pas ; elle lui reviendra sans fin. Qui se sait savant et garde ses lèvres fermées est le premier de tous les hommes. A qui est le premier de tous les hommes, sa constante vertu suffit partout : elle reviendra à l'extrémité de la race. L'extrémité étant épuisée, elle revient à son souvenir. Ainsi agit l'homme parfait ; ainsi il agit bien et longtemps. Ces grandes lois ne sont pas faciles.*

Ces deux pages expliquent le rôle de l'homme parfait en ce monde, et les avantages qu'il en retire pour lui-même et pour la race. Le rôle de l'homme sage et tout entier fait de solidarité (ce qui se traduit, en Occident, par *altruisme réciproque*). Il faut noter que cette solidarité est conforme à la loi naturelle, et doit être instinctive, et aussi s'exprimer principalement par des actes négatifs (dénués de violence et de manifestations ; c'est pour cela que le texte dit que celui qui ferme ne sait ouvrir, et que celui qui enchaîne ne sait délier). Par l'emploi de cette solidarité naturelle, *et de juste milieu*, l'Homme peut sauver tous les hommes, tous les êtres : et c'est à cela que ten-

dent les sages quand ils cherchent à toujours progresser. Mais aussi, quel résultat, même personnel, d'un tel renoncement à sa personnalité ! La douceur du puissant, l'obscurité de l'illustre, le silence du sage, quand ils sont perpétuels et volontaires, sont la source de la vertu la plus constante et du bonheur parfait. Vertu et bonheur s'étendent aux enfants du sage, à sa race tout entière, remontent à ses ancêtres, et immortalisent ses actions. Et ainsi, la *vertu* et le *bonheur* unifiant dans une même perfection toute la race (et toute l'Humanité) celle-ci monte entière à la Voie et s'y conforme.

XXIX. — *Chacun veut gouverner tous les hommes. Moi, je vois que nul ne le peut : l'esprit de tous les hommes n'en a point le moyen. A y travailler, on s'égare ; à le vouloir, on est vaincu. En effet, parmi tous les êtres, les uns marchent, les autres suivent ; les uns envient, les autres renoncent ; les uns sont forts, les autres sont faibles ; les uns se laissent conduire, les autres dirigent. Ainsi l'homme parfait quitte la grandeur, quitte l'humanité, quitte tout.*

Sous une forme très vague et très ample, et propre à tous les développements possibles, c'est ici la condamnation de l'autocratie et de tout système monarchique. Les commentateurs sont forts exprès dans leurs paraphrases, que l'on peut ainsi résumer : la société est une somme d'individus : ces individus ont chacun (contrairement aux principes de la Voie) une volonté et une énergie particulières : ces volontés et ces énergies ne s'additionnent pas, car elles ne concordent point ; elles sont seulement concomitantes par le temps et le lieu. Or la monarchie, ou la direction d'un seul,

est une tentative pour totaliser ces volontés et les porter vers le même but : cela est une chose impossible ; c'est même une chose anormale, tant que la société sera composée avec des individus : la société est une série d'énergies individuelles, et, comme telle, indirigeable par un individu.

Pour atteindre la possibilité de l'autocratie, il faut supprimer l'individualité des énergies et la remplacer par une énergie collective ; ce jour, il n'y aura plus d'individus, mais un total humain, qui est « l'Unité Humaine ». Alors seulement le gouvernement d'un seul sera possible. Mais quel sera cet *Un ?* Ce ne sera point un homme, puisque toute l'humanité est devenue alors une unité. — Ce ne sera point non plus un être faillible, puisque, ayant atteint la perfection de l'Unité, l'humanité n'aura plus besoin d'être gouvernée par la force et le commandement, et se conformera d'elle-même à la suprême Raison. Cet *Un* sera donc la *Voie,* qui est par définition, le maître qui ne commande point.

Ainsi l'autocratie ne devient matériellement possible que du jour où elle est logiquement inutile. Apprenons qu'il n'existe, par aucun système philosophique, une plus triomphante démonstration de la vanité du gouvernement d'un seul.

XXX. — *Les chefs que la Voie éclaire n'usent pas avec les horreurs de la violence des armées ; ils ont pour eux la fidélité de leurs peuples ; les méchants sont nés dès longtemps : plus tard la grande balance les pèsera. Certes il y a des années cruelles ; mais que seulement les hommes soient probes ; alors ils n'ont pas besoin d'user de violence. Vraiment ils ne se sauvent pas : vraiment ils ne*

frappent pas : vraiment ils ne vexent pas : vraiment ils ne pèchent pas ; vraiment ils ne sont pas violents. Quoique sans Voie, ils agissaient ainsi déjà : mais dans le matin des âges, il n'était pas de Voie pour eux.

Cette page est toute exotérique, et n'a besoin d'aucune paraphrase ; elle indique la conduite des sages qui, dans les premiers temps, furent des conducteurs de peuples, c'est à dire, non pas des chefs, mais des conseillers que les peuples se donnèrent, et dont librement ils sollicitaient et suivaient les avis.

Mais il faut précieusement garder la phrase finale de cette page. Les hommes primitifs agissaient suivant la Voie sans la connaître, parce que primitifs et adeptes de la seule loi naturelle ; il n'y avait pas de Voie pour eux Mais du jour où ils surent qu'il était une Voie, et qu'ils cherchèrent à la suivre, chacun à leur sorte, alors ils la perdirent, par le fait même qu'ils la poursuivirent avec leur individualité.

XXXI. — *Les chefs que la Voie aide ne publient pas leurs talents. Les êtres sont peut-être mauvais ; alors voici qu'il y a la Voie ; il n'y a pas d'endroit où elle ne soit. Les hommes qui sont droits adorent la gauche ; ceux qui se servent des armées adorent la droite. Quand on a des armées, il ne faut pas publier leur force non, il ne faut pas publier les forces : ce qui n'est pas avantageux, on ne doit pas le faire. — La langue et l'intelligence sont en premier préférables. Les bonnes actions prennent la gauche ; les mauvaises actions, prennent la droite. Les hauts chefs miséricordieux prennent la gauche ; les hauts chefs orgueilleux prennent la droite. Leur parole peut donner la mort en tous endroits. Ils tuent une grande foule d'hommes, pensant que ces*

hommes ne sont pas de leur sang. Mais le Ciel les frappera de même, et parce qu'ils ont donné la mort en tous endroits.

C'est ici la critique et l'indication du sort de ceux qui emploient les armées et la violence pour asseoir leur puissance et arriver à leurs fins. — Le texte est trop clair en lui-même pour nécessiter une explication. Il faut savoir que les commentateurs chinois tirent de là toutes les conséquences politiques possibles.

XXXII. — *La Voie n'a sûrement pas de nom. Faibles comme de petites feuilles, les hommes n'osent par eux-mêmes. A l'avenir, que les rois soient attentifs et soigneux à voir si, pour tous les êtres, il est dit vrai. Le ciel et la terre unis ensemble, la rosée tombe douce. Le peuple n'est pas éclairé, mais il a des désirs. La loi nouvelle a un nom ; ce nom a déjà un caractère. On la connaît assez ; on ne la pratique pas assez. Une face de Voie demeure parmi tous les hommes. Ceux-ci font ainsi que le cours de tous les fleuves, qui vont à la mer.*

Cette page indique le résultat de l'union du ciel et de la terre la rosée tombe : c'est la Manifestation métaphysique ; c'est la Sécrétation et la Copulation. Ce dogme, qui est un des principaux des rites thibétains, est, dans le taoïsme, une conséquence de valeur secondaire, comme toutes les contingences. Avec la *réalisation*, que synthétise le symbolisme générateur, une face de la Voie descend parmi les hommes ; c'est le *reflet* de la Voie véritable que seuls les hommes voient et par lequel ils connaissent l'existence de l'inintelligible, Voie vers laquelle d'ailleurs ils sont entraînés invinciblement, comme les fleuves vers la mer.

XXXIII. — *Qui connaît les hommes est savant ; il*

connaît avec clarté. Ainsi, qui peut connaître les hommes et la force ; avec quoi on peut être puissant. Qui sait se borner est riche ; qui agit fortement a de la volonté. Qui ne s'éparpille pas dure longtemps, qui meurt et n'est pas oublié, le voila immortel.

Sous une forme nouvelle, cette page répète la loi la plus chère au Maître, qui est le fondement même de son système et qui a déjà été commentée page 23.

XXXIV. — *Voici que la Voie va à la fois à droite et à gauche; elle engendre les dix mille êtres et n'en oublie aucun; elle a le moyen des mérites, et ne marque pas son nom. Elle aime et nourrit les dix mille êtres ; mais elle ne se veut pas leur maître. D'habitude, les hommes ne veulent pas agir ainsi, et alors il convient que leur nom soit obscur. Les dix mille êtres viennent à la Voie, et elle ne veut pas être leur maître il convient donc que son nom soit grand. C'est pourquoi l'homme parfait n'agit pas, et est grand : c'est pourquoi il peut faire de grandes actions.*

La sorte métaphysique dont la Voie agit pour amener les êtres à elle, les influencer et leur dispenser le bonheur, qui correspond à la stase humaine,est offerte en modèle aux hommes pour qu'ils y conforment le mode individuel par lequel ils peuvent obtenir des mérites pour se rapprocher de la Voie. C'est ici la « Liberté » sur le plan politique. (La Voie aime les êtres, sans vouloir être leur maître.) C'est aussi, et surtout la Solidarité sur le plan mystique et divin. (La Voie n'oublie aucun être et ne marque pas son nom.) C'est de là que provient son originelle perfection,et l'homme sage ne devient parfait qu'en l'imitant dans la mesure qui lui est propre.

XXXV. — *L'homme parfait présente l'image de la Voie : tous les hommes viennent à lui ; ils viennent, et ne cessent jamais de venir. La paix règne partout ; on entend volontiers cette parole agréable. Aux étrangers, le silence suffit ; pour les autres, la Voie parle par sa bouche. Qui parle vite parle sans fruit. On regarde la Voie et on ne la voit pas bien. On l'écoute et on ne l'entend pas bien. On veut l'imiter, et on ne l'observe pas assez.*

Cette page contient une recommandation double. La première est de se taire vis-à-vis les étrangers (identiquement ceux que les premiers chrétiens appelaient des Gentils) : on verra comment cette prescription fut très sévèrement observée dans la constitution du collège des Sages et de leurs élèves, et dans la transmission, plus ou moins restreinte, de la doctrine..

La seconde recommandation est cet avertissement que, quoi que l'on fasse, on n'atteindra jamais la Voie. Nou- devons pour nous y conformer, tenter de l'atteindre ; mais notre état d'humanité ne nous permet pas de nous identifier à elle. C'est pourquoi nous ne devons pas nous décourager d'imperfections ni d'insuccès dont nous ne sommes pas responsables.

XXXVI. — *L'homme probe va-t-il diminuer ? Certainement, la Voie lui donne à augmenter. Va-t-il être fatigué ? Certainement, elle lui donne la force. Désire-t-il monter en grade ? Certainement, elle lui donne le titre. Désire-t-il assembler ? Certainement, elle lui donne la réunion. Elle fait cela pour les quelques êtres qui sont éclairés. Le faible devient fort ; le fatigué devient alerte. Le poisson ne peut sortir du fond des fleuves. Alors l'empire atteint de lui-même sa perfection ; il gouverne les hommes sans songer à son intérêt.*

Ici sont énumérés rapidement les avantages que la Voie confèrent à ceux qui tâchent à se conformer naturellement à elle : le premier est l'amélioration ; le second est la puissance ; le troisième est la sagesse ; le quatrième est la désindividualisation (ou réunion de plusieurs parcelles en leur somme). Ce résultat une fois atteint, l'homme a fait pour la Voie tout l'effort que son état lui permet de faire. Et, en retour, de même que le poisson ne peut sortir du fond des fleuves, de même l'homme ne peur quitter la Voie ; dès lors il y demeure naturellement et sans s'y efforcer. Dans ce cas, l'empire est au plus haut degré de la perfection : il se gouverne lui-même dans la collectivité de ses citoyens, sans égard à l'intérêt d'individualités dirigeantes, dont le rôle est désormais illusoire et terminé.

XXXVII.— *La Voie paraît n'agir pas ; cependant jamais elle n'agit pas. A l'avenir, que les rois la gardent bien rigoureusement, et les dix mille êtres se transformeront d'eux-mêmes. Transformés, peut-être voudront-ils encore agir, mais ils en seront préservés. Car la Voie n'a pas de nom, mais elle est puissante. Que les hommes aspirent à la réunion, mais n'aient pas de désirs. Pas de désirs, c'est la paix. Alors les hommes seront dans la Raison.*

C'est là la formule générale, terminale du traité de *Tao*, par laquelle le Maître affirme de nouveau la quintessence de la Volonté et de l'Existence dans le Non-Etre immobile. Et à l'exemple de Non-Etre Immobile, que les hommes s'abstiennent de désirs : ainsi, ils n'auront pas de passions ; ils ne commettront pas d'actions individuelles pour les satisfaire ; ainsi ils seront dans la paix et s'identifieront à leurs destins.

MATGIOI.

L'OCCULTISME

chez les Fétichistes

et l'influence musulmane en Afrique occidentale

Il y a quelques mois, nous établissions ici la définition du « Fétichisme » au Soudan, et, après avoir expliqué les esprits, leur culte et leurs manifestations, nous promenions le lecteur à travers les Bois sacrés, temples naturels des Génies, à la suite des Griots et des Sorciers.

Nous avons vu que certains d'entre eux se targuent de jouir de la double vue et se mêlent de prédire l'avenir.

De tout temps, les hommes ont été tourmentés du désir de connaître le temps futur; aussi ne devons-nous pas nous étonner de retrouver cette hantise chez des primitifs dont l'âme naïve, malgré l'enveloppe grossière de la sorcellerie qui s'est emparée de tout, est puissamment imprégnée de l'idée de Dieu, de l'existence d'une force surnaturelle qui a engendré toute chose, et à laquelle toute chose revient. « Gâla » est le Dieu créateur, et « San », le ciel, son royaume est le séjour du bonheur après la mort. On y

boira, on y chantera, on y dansera, sans pourtant se livrer à la débauche comme dans le Paradis de Mahomet. Ce ciel n'est cependant pas éternel, et l'âme en ressort parfois pour revenir sur la terre en des corps nouveaux.

L'ignorance aidant, la superstition des indigènes a été largement exploitée par les sorciers, qui ont étendu très loin le champ de leurs divinations.

Dans leur prétention de produire des effets surnaturels par l'intervention des Esprits, ce qui n'est autre chose que de la magie noire, leurs divinations sont obtenues par l'interprétation des signes et par communication directe de la Divinité avec l'âme humaine.

Afin de persuader la foule de l'efficacité de leurs pratiques, et donner la preuve de leur pouvoir, les Devins noirs ont recours à la retraite, à l'inspection de l'eau et du ciel, au commerce avec les âmes des morts, qui gravitent infatigablement dans l'atmosphère ambiante ; car les fétichistes croient fermement à une doublure du défunt, à une ombre de lui-même qu'il a laissée sur terre après lui, et qui erre quelque temps dans le village autour des siens, autour de son tombeau, si on ne lui a pas rendu les devoirs qui lui sont dus, et sans lesquels la porte du ciel ne s'ouvrira jamais devant lui. Il se venge de cette négligence par des actes hostiles; aussi l'apaise-t-on et l'empêche-t-on d'être funeste, par des offrandes souvent renouvelées. Nous avons dit que les sorciers les évoquent et les interrogent.

Experts en magie blanche, ils savent obtenir des résultats merveilleux en apparence, mais qui ne sont dus en réalité qu'à des causes naturelles, par le moyen de mille jongleries, dont la ventriloquie, les boîtes à double fond, l'escamotage et la suggestion sont les plus usités.

Chez les fétichistes, comme en Orient, la magie est une des formes de la religion. C'est en son nom que sont fabriqués ces innombrables « gris-gris » qui doivent protéger celui qui les porte des maladies, des blessures et des ennuis. Or chaque maladie, chaque blessure, chaque ennui a un «gri-gri» particulier, et leur confection est abandonnée aux seuls Griots. En outre, les sorciers assurent que tout esprit ou génie, adjuré par son nom véritable, suivant la formule modulée sur la mélopée convenable, secrets qu'ils détiennent jalousement et se passent de père en fils, est tenu d'obéir à l'appel qui lui est fait.

Ils obligent ainsi les dieux à se mettre à leur service pour pour guérir les maladies, retrouver les objets perdus, prédire l'avenir et pratiquer l'envoûtement, suivant des opérations que nous verrons plus loin.

Certains d'entre eux ont une prédiction instinctive, et leurs procédés ont une grande vogue. Leurs femmes les aident dans les procédés ordinaires de la cartomancie; mais elles ne sont jamais initiées aux manœuvres sévères de l'envoûtement et du commerce avec les âmes des défunts,

La Cartomancie

Il ne faut point prendre ici le mot « Cartomancie » dans le sens absolu de son expression, parce que nous ne trouvons pas, chez les gens dont nous nous entretenons, de cartes à proprement parler.

Les Griots, en certains endroits, se servent de petits rectangles de bois, fort minces, sur lesquels sont tracés des signes qui ont chacun une valeur et une signification différente. Ils représentent « la vie », la « mort » le

«soleil», «le ciel», la «fortune», l'«amour», la «force», la «vie», le monde, etc. Ils sont au nombre de vingt, percés à une extrémité et enfilés à une ficelle dans l'ordre de leur valeur

Les occultistes verront peut-être dans cette ligature de planchettes une sœur du Tarot des bohémiens et, dans leur signification, les arcanes majeurs de la magie sacerdotale de l'Orient.

Voici de quelle façon le sorcier se sert de ces « cartes » pour répondre aux interrogations des curieuses d'avenir qui assiègent sa porte chaque jour ; car, ainsi que chez nous, les femmes sont les plus crédules et les plus acharnées à se faire duper par les manœuvres grossières des Charlatans.

Il fait asseoir le consultant en face de lui, et aligne ses signes dans l'intervalle qui l'en sépare, dans le sens de leur valeur, généralement sans les détacher complètement. Le consultant se représente par un bracelet, un ornement quelconque, ou simplement son couteau qu'il plante dans le sable à l'une des extrémités de la ligne cabalistique.

Le devin prend ensuite une petite calebasse de la grosseur d'une bille de billard, vide et percée d'un seul trou par lequel on passerait tout juste une paille ordinaire. Il la remplit d'eau et en bouche l'ouverture avec une boulette de cire bien appliquée. Ensuite, il la saisit à pleine poignée de la main gauche, et la promène lentement au-dessus des signes en marmottant des formules consacrées, de gauche à droite, et en commençant par l'objet qui représente la personne assise devant lui.

A un certain moment, une gouttelette d'eau perle subitement à travers la cire ; il l'essuie, retient le nom du caractère qui se trouve sous sa main, et continue sa manœuvre en faisant ses prédictions à mesure que l'eau paraît,

et selon le nom et la valeur du symbole au-dessus duquel le phénomène s'est produit.

C'est le Grand jeu. Il dit quelquefois des choses vraies, témoin cette anecdote personnelle dont je fus un des acteurs au Soudan, en l'an 1900.

J'habitais Sikasso, l'ancienne capitale du roi Babemba et c'était au milieu de la saison d'hivernage ; obligé de me rendre à Odienné, distant de près de trois cent trente kilomètres dans la direction du sud-sud-ouest, je partis un beau matin à la tête d'un convoi de quelques porteurs, laissant à la maison, et à mon grand regret, mon chien « Maqui », rendu boiteux par un rhumatisme. C'était un bon et fidèle camarade de brousse : lorsqu'il était couché au pied de mon lit de camp, je n'avais peur de rien ni de personne, et, pour la première fois, je m'en allais en campagne sans lui.

Je partis donc, promettant à mon personnel d'être rentré au bout d'un mois au plus tard, n'ayant guère plus de vingt-cinq journées de marche, aller et retour, et comptant régler en cinq jours les affaires qui m'appelaient si loin.

Mais les hasards des voyages d'exploration sont tels, que je dus, non seulement changer mon itinéraire de retour, mais aussi en prolonger considérablement la longueur: bref, il dura quatre mois, pendant lesquels je fus victime d'une tentative d'empoisonnement qui me mit pendant deux jours entre la vie et la mort. J'en réchappai tant bien que mal, et, le cent vingt-cinquième jour de mon absence, comme je me trouvais à deux heures à peine de Sikasso, rentrant par la route de l'Est, direction diamétralement opposée à celle de mon départ, et après avoir décrit un cercle complet, quelques cavaliers débouchèrent

brusquement à un détour du sentier. C'étaient quelques-uns des gens que j'employais à la récolte du caoutchouc, avec, à leur tête, Amhady Bakily, mon chef laptot.

Ce dernier se jette à terre,et, tout en m'embrassant les mains, se laisse aller à un flot d'émotion joyeuse :« Comment vas-tu ?».,. Nous avons été bien inquiets lorsque « tu as été si malade.... nous avons eu bien peur.... Je « suis venu à ta rencontre parce que je savais que tu rentrais par la route de Kankalaba. »

« — Qui t'a dit que j'avais été malade ? A cause de « l'hivernage et de la révolte des Pallakas, je n'ai pu trouver ni envoyer un seul porteur. Comment as-tu pu savoir « que je revenais par cette route et aujourd'hui ? »

« — C'est un sorcier, et voici comment : c'était un soir, « un mois à peu près après ton départ,nous causions de toi « à la veillée et nous parlions de ton retour prochain, « lorsque Maqui, qui dormait auprès du feu, se prit à gémir doucement ; il s'élança tout à coup dehors et se mit « à hurler à la mort d'une façon épouvantable.

« Nous crûmes sur le moment que c'étaient des hyènes, « et, après avoir pris nos fusils, nous fîmes une battue « aux alentours, sans du reste trouver aucune trace d'un « animal quelconque.

« Toute la nuit, Maqui ne cessa de hurler, et nos caresses furent impuissantes à le calmer.

« Je t'assure que personne de nous n'a dormi : nous « avions peur et nous pensions tous le même chose, sans « oser le dire tout haut : c'est qu'il avait dû t'arriver un « malheur.

« Au jour, nous décidons d'interroger un sorcier et nous « allons nous faire dire ton présent par un vieux griot « qui a une grande réputation, et qui loge à Mankourani

« Pour te remplacer,Bintou (1) nous avait donné un petit « boubou (2) à toi, que tu avais porté et qui n'avait point « été lavé encore.

« Le griot nous a fait le jeu de la calebasse d'eau et des « morceaux de bois, et voici ce qu'il m'a dit : « Ton maître « a été très malade, mais il n'est pas mort. Il a encore « beaucoup à marcher avant de revenir. Bien qu'il soit « parti par l'ouest, ne l'attends pas de ce côté. Il t'arri- « vera par la direction de l'est et reviendra vivant. »

« Depuis,je l'ai interrogé bien souvent pour savoir quand « tu serais de retour,car nous étions très inquiets de n'avoir « pas de nouvelles, ne sachant pas où tu étais. Enfin, hier « soir, il nous a affirmé que tu serais aujourd'hui à Si- « kasso, avant que le soleil soit droit sur nos têtes. C'est pourquoi je suis venu à ta rencontre sur la route de Kankalaba, désignée par le sorcier. »

Je n'ajouterai que deux choses : c'est que, lors de mon départ, j'ignorais absolument ce que j'allais faire, et que les hommes que j'avais emmenés m'ont suivi, jusqu'au dernier jour, à travers des régions qu'il ignoraient, sans aucune chance d'y rencontrer des amis ou des compatriotes.

Effet des relations secrètes des griots de tous pays entre eux, ou divination ? Je me pose encore la question.

Les « féticheurs » ont encore d'autres moyens à leur disposition pour renseigner le public. Ils étudient les traces laissées par le frottement des pierres, les cercles et les dessins que leur souffle a tracés sur le sable fin. Ils lancent des osselets, mélange de cauris, d'objets en bois,

(1) Nom de femme.

(2) Vêtement de toile, sorte de chemise.

en fer ou en cuivre ou en os, ayant tous une signification, et dont la chûte et la disposition sur le sol leur donne matière à parler au nom des dieux, et ils prédisent l'avenir en interprétant les figures formées par le dépôt de Bassi (1) qui tapisse l'intérieur d'une calebasse.

Chez les Samoros, peuple de montagnards hargneux, timorés, fuyards, méchants et cruels à l'occasion, et qui vivent dans les montagnes du plateau Nigérien, tapis en des villages aux cases minuscules, ou même dans des grottes naturelles à flanc de falaise, reliées au sol par des échelles de rotin, il est une façon curieuse de lire dans l'avenir et de prédire les destinées.

Ce sont les femmes qui sont chargées de ce soin, et leur attirail se compose de : quatres statuettes en bois, représentant la génération (Volutigui), la Force (Fanga), le Hasard (Sini) et l'Individu (Morho), deux petits perroquets aux pattes entourées de grelots, et dont les ailes sont rognées, et d'un minuscule tam-tam fermé aux deux bouts, du milieu duquel pend une ficelle terminée par une boule de bois. Le tout est enfermé dans une petite case en pisé.

Voulez-vous connaître votre avenir ? votre « sini » (demain), disent les indigènes. allez consulter la vieille sorcière; elle ne se fait jamais prier, et voici comment elle opère.

Accroupie sur les genoux, la figure barbouillée de dessins blancs, elle commence par tracer sur le sable, en face de la porte de la case où sont déposés ses outils un damier de sept carrés de côté, les noirs désignés par un point fait au milieu, du bout du doigt.

---

(1) Mélange de farine de mil et d'eau.

Elle pose ses statuettes sur les carrés pointés, tout au fond, en face d'elle, sur une seule ligne et dans l'ordre suivant, en commençant par la droite :

La génération, la force, le hasard et l'individu.

Elle prend ensuite ses deux perroquets, les place sur deux carrés blancs, l'un à droite de la génération, l'autre à gauche de l'individu ; puis, saisissant son tam-tam par le milieu, elle le balance sur son axe, de manière que la boule de bois vienne frapper alternativement chaque fond En même temps, elle murmure un chant traînant, modulé sur quatre notes seulement, en secouant lentement la tête de droite à gauche, les yeux mi-fermés dans une attitude extatique pleine de douceur.

Petit à petit, les perroquets se meuvent lentement, passant d'un carré à l'autre, d'une statuette à une autre, tournant sur eux-mêmes avec des mouvements patauds sur le damier, sans jamais en sortir. La femme n'interrompt son chant que pour lancer de temps en temps un phrase brève, qui est l'interprétation des allées et venues de ses « yous-yous » aux grands yeux ronds, dont les grelots tintent faiblement, et qui enfoncent d'un air grave leurs gros becs violets dans le velours vert clair de leur gorge bombée.

« Abana » ! C'est fini ! Elle renferme ses statues, donne une poignée de maïs à ses aides ailés, qui se cramponnent à ses doigts du bec et des ongles et retourne à ses occupations.

Très écoutée, on l'interroge même dans les circonstances les plus sérieuses de la vie. C'est l'augure du village ; personne ne va jamais à l'encontre de ses conseils.



L envoûtement

L'opération maléfique de l'envoûtement se pratique couramment chez les fétichistes, et de deux façons différentes.

La première consiste à modeler une figurine grossière en terre glaise, à laquelle le devin donne le nom de celui ou de celle qui doit être l'objet de ses maléfices, et qu'il expose pendant sept jours dans la case des « gris-gris ».

La nuit du septième jour arrivée, les envoûteurs se réunissent dans le bois sacré, autour du Kéniéla (1), qui, pour la circonstance, est vêtu d'une sorte de longue robe en paille tressée. Il porte un chapeau de plumes et a le visage recouvert d'un masque de bois enduit d'argile blanche, les lèvres et le tour des yeux peints en rouge, avec des baies de la forêt ou du sang de poulet. Il est assis sur un petit tabouret de bois à côté d'un grand feu ; de la main gauche, il tient la statuette, de la droite un couteau acéré et il regarde dans la direction de la case ou du village de l'être dont il tient le symbole.

Selon qu'il veut le faire mourir ou le faire souffrir seulement, il le transperce à plusieurs reprises de son arme, en des parties plus ou moins vitales, et en prononçant ces mots : « Kadimi » ! Souffre ! qu'il fait précéder de son nom.

Si le sujet s'appelle Bakary, il dira : « Bakary, kadimi (Bakary, il faut que tu souffres) et les assistants, accroupis autour de lui sur leurs talons, répètent ensemble à

(1) Sorcier.

voix basse : « Kadimi, Bakary ! », cependant qu'un aide scande chaque phrase d'un seul coup frappé sur un énorme tam-tam, morceau de tronc d'arbre creusé, recouvert d'une peau d'antilope, et dont le sourd grondement roule lugubrement à travers la forêt silencieuse en son vêtement de nuit.

Lorsqu'ils ont jugé les blessures suffisantes, ils s'en vont cacher la « victime » en un coin quelconque du bois, rentrent chez eux et ne s'en occupent plus. Le chef sorcier seul la surveille, et, le jour où, pour une cause quelconque, elle se détériore ou se brise,il en avertit ses clients — qui sont alors persuadés que celui auquel ils en veulent, souffre à cette heure les mêmes douleurs, ou bien a rendu son âme à Dieu.

Il n'y a pas de doute que, dans le but de ne point perdre de son prestige, le sorcier n'aide de sa main la nature et son art ; mais ses auditeurs sont crédules, patients, et si sincèrement confiants qu'il se sait à l'abri de tout soupçon.

Le second système d'envoûtement que nous connaissons est le « lancement à distance du Fétiche de vengeance. »

Ce dernier est redoutable et toujours suivi de l'effet voulu. Il est absolument certain que le poison joue, en cette circonstance, un rôle prépondérant ; mais telle est la solidité des liens secrets qui unissent entre eux sorciers et griots, que nul ne sait jamais d'où vient le coup qui a frappé son voisin. Il lui suffit de connaître qu'il compte sur un point quelconque de la terre un ennemi farouche pour qu'il ne cherche pas plus loin, et impute à un « Dabari tugula » (empoisonneur) anonyme et intangible, la mort d'un être bien portant et qui ne comptait que des amis dans le village.

Ce moyen très simple de se débarrasser des gêneurs coûte cependant fort cher ; il n'est pas à la portée de toutes les bourses, et il n'y a guère que les grands chefs guerriers qui s'en servent pour faciliter leurs victoires ou assouvir leurs haines.

Nous l'avons vu pratiquer dans la haute côte d'Ivoire de la manière suivante.

Nempéolé, grand guerrier, chef de Gombélédougou, dans le Bandama, en voulait à mort à un nommé Molo, retiré à Kawara, à cent kilomètres plus au nord presque aux sources de Léraba. Il l'accusait d'avoir été l'instigateur de la guerre que lui avait déclarée son jeune voisin, Gon Kouloubary, chef de Koroko, qui lui avait enlevé vingt-deux villages et fendu verticalement la figure d'un mémorable coup de sabre, dont il fut absolument défiguré et marqué pour toujours d'un horrible grimacement.

Les années passant il reprit bien la plupart de ses villages, mais ce qu'il ne put jamais rendre, c'est ce coup de sabre qui lui avait tranché les lèvres de telle façon, qu'on voyait luire à travers ses grosses et rouges gencives et ses dents limées en pointe, Il fit la paix avec Gon Kouloubary; mais, dans le profond de son âme, il avait juré la mort de Molo que la fuite avait mis jusqu'àlors à l'abri de toute poursuite.

Il apprend un jour qu'il habitait depuis quelque temps le village de Kawara et y avait transporté sa famille.

Aussitôt, il convoque ses sorciers, et convient de la mort de son cauchemar par le « lancement du fétiche de vengeance ». Un bœuf et deux captifs sont le prix du marché.

Le jour fixé pour la cérémonie tragique, Nempéolé se rendit au « bois sacré » suivi de tous ces guerriers :

Pas une femme ne faisait partie du cortège, n'ayant pas le droit d'être initiée, et par conséquent d'assister aux scènes de magie noire.

Le chef des sorciers était vêtu, ce jour, d'un immense capuchon de toile teint en noir avec de la vase de marigot et tombant jusqu'à terre, percé de trous à hauteur des yeux et de la bouche et latéralement pour la sortie des bras. Il était ceinturé de « cauris », ses poignets et ses chevilles cerclés d'énormes bracelets de bois enduits d'une épaisse couche de cire, sur laquelle sont piquées, très serrées, une quantité de graines rouges de palmier.

Il tenait à la main un faisceau de trois baguettes de rotin, aux extrémités recourbées desquelles étaient suspendus des paquets de piquants de porc-épic terminés par de petites queues de vaches ; de même que les bracelets, les assemblages se trouvaient être en cire recouverte de graines rouges. Il se tenait debout devant la case des « gris-gris méchants »; à droite et à gauche de la porte, ses aides et les griots ordinaires des villages rangés sur deux lignes munis d'énormes tam-tam et de « balafonus » (1) accordaient leurs instruments.

Nempéolé et ses guerriers, armés en guerre et tenant chacun une trompe en bois ou en corne d'antilope, se rangèrent face à eux, assis en demi-cercle.

Le chef s'avança vers le sorcier et lui dit à haute voix : « Je veux la mort de mon ennemi Molo. Il demeure à Kawara, là-bas, vers le nord. Tu vas confectionner et lui lancer le « fétiche de vengeance ».

Le sorcier s'inclina, et, immédiatement, les instrumentistes des deux camps entamèrent un bacchanal infer-

(1) Xylophones.



nal qui ne devait se terminer qu'à la fin de la cérémonie.

Le sorcier se retira dans la case des « gris-gris », pendant que deux de ses aides préparaient un feu sur lequel ils placèrent une petite marmite aux trois quarts pleine d'eau.

Lorsque cette eau entra en ébullition, l'opérateur prévenu sorti de la case, tenant à la main quelques sachets de cuir et une calebasse pleine d'une poudre fine et verte d'herbes et de feuilles pilées qu'il vida dans la marmite, et traça sur le sol une raie indiquant exactement la direction du village de Kawara.

La bouillie s'étant rapidement épaissie, les aides l'étalèrent sur une planchette, et le devin en fit trois parts. Il en enferma deux en deux cornes de mouton, dont il donna l'une à Nempéolé en lui disant de la conserver jusqu'à la mort de Molo et de la lui rendre ensuite, sous peine de grands malheurs pour lui et pour les siens.

Il garda l'autre par devers lui et pétrit la troisième part avec du sable et une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il en eût fait une pâte tout à fait friable.

Alors, il fit un signe, et tous les assistants se levèrent, excepté les griots, qui continuèrent leur concert.

Se mettant en face de la raie dont le prolongement indiquait la direction du village de la future victime, il saisit une poignée de la pâte qu'il écrasa dans ses mains et lança de toutes ses forces devant lui en criant : « Meurs, Molo! » Et les guerriers répétèrent en chœur : « Meurs, Molo !. »

Il recommença jusqu'à ce qu'il eût lancé tout son gâteau; ensuite, Nempéolé reprit la route de sa demeure à la tête de ses guerriers, qui soufflaient avec rage dans leurs trompes, pendant que ses griots particuliers hurlaient, traduit en langue Sénofo, un des chants héroïques des Bambarras, le « *Sonneur de trompe* », que nous reprodui-

sons ici à titre de document, afin que nos lecteurs puissent se faire une opinion exacte du talent des griots et de la mentalité des gens qui nous occupent.

1

Sofa, que sonnes-tu ?
Je sonne une épaisse poussière.
Toute zébrée de lueurs,
Qui s'avance vers nos longans (1).
Ce n'est pas une tornade,
Car elle vient du couchant.

2

Sofa, que sonnes-tu ?
Je sonne une grande armée,
Serrée comme une troupe de fourmis.
Ce sont des guerriers de Samori ;
Ils ont des lances et des fusils.
Entendez-les crier : « Allah ! Koubar ! »

3

Sofa, que sonnes-tu ?
Je sonne la bataille qui s'annonce ;
Je sonne les sabres qu'il vous faut aiguiser.
Dépêchez-vous, fermez vos tatas, (2)
Notre chef court de grands dangers,
Ses femmes aussi, ses troupeaux et son mil.

4

Sota, que sonnes-tu ?
Je sonne l'assaut qui se prépare :

(1). Cultures.
(2) Murailles.

Les ennemis m'insultent et me crient :
« Sofa, tu sonneras longtemps,
Ta vieille trompe dans les dents,
Et ta tête au bout d'une lance. »

5

Sofa, n'aie pas peur !
Tant qu'il vivra un guerrier,
Ou même un seul enfant dans le village,
Aucun ennemi ne t'arrachera
Ta corne d'antilope,
Mais sonne fort, Sofa.

6

Sofa, que sonnes-tu ?
Je sonne la fuite des guerriers musulmans.
Ce soir, cent têtes coupées
Couronneront nos remparts.
Je sonne les nouveaux captifs
Que la guerre nous a donnés.

7

Sofa, que sonnes-tu ?
Je sonne les camarades morts,
Qui demain, seront dans le ciel
A monter la garde auprès de Dieu.
Ils seront heureux là-haut,
Parce qu'ils ont été valeureux sur terre.

8

Sofa, que sonnes-tu ?
Je sonne la victoire joyeuse
Et le courage de nos guerriers
Et jusqu'à ce que le Torou, le Komon et le Bouré
Connaissent ta gloire, ô ! grand chef.
Moi, le vieux Sofa, je sonnerai, je sonnerai toujours.

A quelque temps de là, nous nous arrêtions à Kawara; et nous y apprenions que, le matin même, un homme nommé Molo, depuis peu dans le pays, venait de mourir subitement sans qu'on lui connût de maladie.

L'influence musulmane

Ces pratiques dureront jusqu'à l'heure où elle disparaîtront pour toujours sous le blanc burnous de l'Islam, dont l'action d'épandement, un peu suspendue par les quarante années de guerre qui ont précédé la campagne définitive de l'Afrique occidentale française et par la surveillance étroitement rigoureuse dont elle a été l'objet de la part de notre administration, a repris sa marche envahissante sous les auspices d'un nouveau gouvernement, qui n'a pas voulu que les mots de justice et de liberté, même en matière religieuse, soient de vains mots chez des peuples qui ont une idée très juste et très arrêtée de l'équité.

Dans le cours du programme de gouvernement et d'administration posé par le gouverneur général de l'Afrique occidentale devant le conseil du gouvernement, à Saint-Louis, en novembre 1903, M. Roume fait en effet, en résumé, la déclaration suivante au sujet de la politique religieuse à suivre : « Les musulmans seront respectés, aussi bien dans l'exercice que dans la propagande de leur religion, à condition toutefois que cette religion ne deviendra pas une arme contre notre administration et notre domination. »

Ces derniers mots prouvent largement l'opinion que nous devons nous faire des musulmans, et que la prudence et la méfiance devront être nos principaux conseillers dans nos relations avec eux.

Nous ne ferons pas ici l'histoire de la religion musulmane et des principes des sectaires de Mahomet : il a été trop longuement écrit sur ce sujet pour que nous puissions supposer un instant que le lecteur l'ignore.

Ici, ils ont su s'infiltrer partout, s'imposer dans les familles, sans brusquerie, favorisés par l'esprit libéral et l'intelligence bornée d'hôtes ignorants qui ne cherchent à faire aucune propagande,supprimant ainsi tout terrain de contradiction et,par suite,tout motif de discorde et de guerre.

Les uns et les autres pratiquent ouvertement leur religion, respectant leurs croyances mutuelles, et sans chercher à s'entraver les uns les autres. Ainsi, dans les centres tels que celui de Kong, où nous voyons vivre côte à côte deux fanatismes poussés à l'excès : le musulman et le fétichiste, fanatismes aussi différents dans leurs conceptions que dans leur expression; car, si le premier est dû à une religion de propagande agressive et tenace dans son espoir de conviction,le second n'est que l'expression d'une réunion de coutumes protectrices et défensives, mais dont les symboles réclament parfois, dans leur appétit féroce des sacrifices sanguinaires. Nous assistons à la lutte de l'intelligence et de la matière,qui succombera dans le combat, conduite au joug par ses croyance mêmes ; car, malgré les différences considérables que nous remarquons au point de vue matériel entre les différents détails des cultes que nous venons de citer, malgré le manteau de sorcellerie et de mysticisme dont se pare le fétichisme,et bien qu'il soit fort difficile de pénétrer les sentiments religieux de sauvages qui ont peu ou guère de religion,mais,à la place, tout un appareil de superstitions grossières et un abus de fétiches, eh bien,malgré tout, le sens général de la religion

du monde paraît nettement, sous cette rude enveloppe, aux yeux de l'observateur qui ne se contente pas seulement de regarder en curieux, sur le théâtre de la nature, les scènes qui s'y déroulent chaque jour, mais qui cherche à pénétrer dans l'âme des acteurs par l'étude de leur esprit et de leurs légendes.

La légende Bambara, qni fait d'Adhama et de Aoua le premier homme et la première femme, leurs douze fils, pères de toutes les races du monde, le nombre fatidique « sept », que nous retrouvons souvent aussi bien dans le décompte des jours de la semaine que dans la décomposition des pas de danses sacrées.qui s'exécutent sept par sept avec un temps entre chaque série, ne sont-ils pas un souvenir lointain d'Adam et d'Eve, des douze tribus d'Israël et du flambeau à sept branches.

Bien qu'ils soient le petit nombre, les vrais musulmans sont, de tous les indigènes de l'Afrique occidentale, ceux qui ont le plus besoin d'un contrôle sévère de notre part, en raison de l'influence et de l'autorité qu'ils exercent sur les races fétichistes, qui forment, nous l'avons dit autre part, plus de la moitié de la population africaine.

Ces dernières, ignorantes, instruites en des pratiques tragico-burlesques par des ministres qui entretiennent avec soin leurs craintes et leurs superstitions au moyen de tout un attirail d'épouvante morale, dont le manque total de culture de leurs ouailles ne leur permet pas de distinguer l'enfantillage, ces dernières, disons-nous, ont un grand respect pour ces « marabouts » dont ils ne partagent pas les idées, du moins en apparence, mais qui vivent cependant au milieu d'elles, dans leurs propres villages, sans aucune inquiétude, entourés de quelques adeptes, convaincus ou non, qu'ils ont su distraire de la

foule grossière, qui sont leurs élèves et deviendront leurs apôtres. La pénétration se fait lentement, en silence, mais sûrement.

Le premier soin du marabout, dès qu'il prend pied quelque part, est de faire construire une ou plusieurs mosquées de terre, qui ne sont souvent qu'un simple mur de pisé dentelé, épousant la forme d'un rectangle, orienté de l'est à l'ouest, avec un piquet ou un ornement en argile pour indiquer la direction du soleil levant, et une école, dans la charge qu'il prend de l'instruction religieuse de ses coreligionnaires, présents ou futurs.

Chaque jour, à chaque heure, il donne le signal des devoirs religieux. Le matin, à l'aube, ses claires invocations à Allah s'en vont réveiller, sous les grands bois, les sorciers engourdis de sommeil et de fraîcheur, et leur dire qu'il est temps de cueillir les herbes de leurs philtres, avant que le soleil en ait bu la rosée. De même, à la nuit tombante, au moment où la brume crépusculaire, se mariant à la fumée bleuâtre des feux, entoure les hommes et les choses de contours indécis, dominant le bruit des pilons qui broient le mil dans les mortiers et les appels des bestiaux, son chant de prière s'échappe de la feuillée, dit bonsoir à Dieu et donne à tous le signal du repos nocturne.

A l'école, il apprend à lire et à écrire les signes arabes et les versets du Coran aux enfants qu'on a bien voulu lui confier.

Accroupis sur des nattes, les jeunes élèves répètent en chœur quelques centaines de fois, en criant à tue tête, une ou deux lignes d'un verset qu'ils ont au préalable écrit, sous la dictée du marabout, sur de légères planchettes de bois, munies d'un manche comme les planches de numéros de nos loteries foraines, au moyen d'un stylet en tige

de mil ou en bois tendre et d'une encre faite de noir de fumée et d'huile d'arachides.

La classe terminée, ils ont tout juste appris ces deux lignes de préceptes, et, pour souligner et confirmer leur travail,ils lavent leurs planchettes avec un chiffon et de l'eau,qu'ils boivent ensuite pour ne rien perdre de leur leçon et la mieux faire pénétrer dans leur mémoire.

Sont-il absolument convaincus? Nous ne le croyons pas. Tel catéchisé qui égrène son chapelet et fait régulièrement son « salam » en des termes absolument dénaturés par la suite des transmissions,ne craint pas de se couvrir de gris-gris,de consulter son sorcier et de s'enivrer de « dolo » (1).

Il ne peut dépouiller entièrement d'un seul coup sa religion primitive, trop adéquate à ses instincts, à son intelligence naïve,à ses goûts enfantins,à son esprit ignorant, élevé dans le mystère continuel de ces bois et de ces forêts que son imagination féconde a peuplés d'esprits frères de nos « farfadets », de nos « gnomes » et de nos « lutins ».

Lorsqu'il survient un changement parmi les chefs de la province ou du village, le marabout est le premier, par sa présence, à faire acte de soumission : marque de respect tout extérieure, mais politique ; car, avec cet esprit de finesse, de persistance, de persévérance dans une volonté qui n'a pas besoin de faire de bruit pour se manifester, et ce mépris haineux qui animent les musulmans contre tous ceux qui ne sont pas des « Croyants », il n'en reste pas moins un chef tout-puissant, dont l'influence s'étend jusque sur celui dont il vient de reconnaître publiquement le pouvoir.

---

(1) Bièrre de mil.

Les seuls ordres qu'il respecte, dans son fanatisme, sont ceux que lui donne son «Almamy» ou grand chef, qui lui-même reçoit directement les siens du Chef de la religion de Mahomet, dont les « postes de doctrines » s'éparpillent comme une vaste toile d'araignée sur l'Afrique entière, se transmettant les uns aux autres avec la rapidité de l'éclair les ordres du Sultan.

Constantinople communique directement avec Saint-Louis du Sénégal, avec Bamako, avec Tombouctou, Odienné, la Guinée, Kong, Zinder, le Mozambique et le Nil, courant par lequel arrivent les émissaires de la « parole sainte ».

L'invasion suit méthodiquement son cours de tous côtés ; et, passant à l'autre extrémité de l'Afrique, un haut fonctionnaire de l'Abyssinie nous disait récemment que, dans ce pays même, le christianisme était appelé à disparaître dans un délai peu éloigné sous l'effet des prédications des « Cadis », dont l'influence est telle qu'elle se manifeste chaque jour par des actes nouveaux.

Pourquoi ? Parce que le christianisme, comme le fétichisme, n'étant pas une religion initiale, n'a rien fait sur son terrain pour se développer, se répandre au dehors, pour imposer ses doctrines, tandis que l'Islamisme, au contraire, qui est une religion de propagande, n'a jamais cessé de combattre au nom de ses « idées », et, au lieu de végéter, cherche chaque jour à agrandir l'orbe de son théâtre d'action.

Mais il faut le surveiller avec soin, car le mahométan est un des plus grands ennemis de l'influence européenne en Afrique, et c'est à lui que nous devons imputer la plus grande part des résistances et des rébellions que nous rencontrons chez des peuplades arriérées, qui agissent sans

discernement, outils inconscients d'une tête qui commande derrière un masque placide de réserve silencieuse.

R. G. de PREAUDET.

DIALOGUE DES VIVANTS

II

L'atmosphère cosmopolite de Nice ne vaut que pour des émotions grossières. Les penseurs, les solitaires, les rêveurs et tous ceux qui ont de l'élégance intellectuelle fuient ces bords, empestés de vulgarité et de richesse, et ne trouvent une nature de qualité correspondante à leurs pensées que dans les sites de Villefranche et d'Antibes, discrets, de charmes simples et, au crépuscule, rehaussés de mélancolie. Instinctivement, l'Occidental et l'Oriental se rencontraient, loin des allées encombrées, des foules parfumées, trépidantes et bavardes, et sur les longues routes dénuées de promeneurs et d'éclat.

Tout de suite, l'Oriental s'intéressa à l'ancien débat.

L'Or. — Poussés par l'exemple de la fin particulière d'un individu, nous avons, l'autre jour, commencé par la fin générale des choses. Il sera utile de tenir cet

effort pour non avenu comme résultat, et valable seulement pour avoir bien précisé nos communs désirs. Et nous pourrions commencer par ce que nous avons coutume de considérer comme le commencement, c'est-à-dire par notre idée de l'Etre Non-Etre ; nous l'appelons Thien, que vous traduisez par Ciel ; car, il faut bien en somme donner un nom à Ce qui n'en a pas. Je dois vous prévenir que nous ne déterminons point l'essence de l'Etre Non-Etre : définir quelqu'un ou quelque chose, c'est le délimiter et lui donner des bornes ; l'Etre Non-Etre est donc celui à qui nulle définition ne convient, à moins qu'on n'en trouve un jour une qui soit générale au point de contenir, en les unifiant, toutes les contradictions ; et je suis bien fâché de ne pouvoir vous donner rien de plus net ; mais tout ce qui est précis est erreur, et même votre traduction concrète de nos caractères idéographiques est tout à fait fausse, puisqu'elle n'allusionne et ne determ ne qu'un seul des aspects que le caractère synthetise. Ainsi, quand je dis Thien et que vous traduisez « Ciel » (et vous ne pouvez traduire autrement), je suis choqué dans l'intégrité de ma métaphysique et dans mon amour de la vérité. La meilleure définition de Thien, à mon avis, est le silence. La pensée de l'homme, quoique si imparfaite, peut concevoir de l'absolu ; mais la parole humaine émiette, brise en morceaux et défigure la pensée ; Donc, *a priori*, la seule manière de parler proprement sur l'Absolu, c'est de se taire. Nous pouvons néanmoins en causer, si cela vous est agréable.

L'Oc. — Pour vous comme pour nous, Dieu est donc l'Etre absolu, l'Infini, l'Eternel, le Parfait, l'Immuable. C'est là entre l'Orient et l'Occident, une base d'accord

aussi profonde, illimitée et durable que Dieu lui-même. Les noms d'Essence ou de Ciel ne me choquent nullement. Notre philosophie religieuse emploie, elle aussi, les termes d'Essence divine. Ils n'expriment rien qui diffère de l'Etre absolu. Et, quant à Ciel, la langue française le prend couramment pour synonyme de Dieu. Entendez l'orthodoxe Esther, de Racine :

De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.

A coup sûr, elle n'offre point ses larmes à l'atmosphère et aux nuées. Mais vos sages non plus ne regardent évidemment pas comme l'Absolu divin l'atmosphère et les nuées.

Au reste, ils attribuent au ciel une volonté. Cela suffit pour trancher la question. Et comment l'homme pensant, le philosophe, Oriental ou Occidental, admettrait-il une Cause absolue qui serait inférieure à l'un de ses effets : l'homme même ? Un Dieu qui, simple espace inintelligent, créerait des intelligences ?

J'ai toujours déploré qu'une mutuelle entente sur le sens divin du vocable Ciel n'ait pas, à l'origine des relations religieuses entre l'Extrême-Orient et l'Occident, montré à nos croyants Dieu dans votre Dieu, et à vos sages Dieu dans le nôtre. Je sais que certains de nos missionnaires ébauchèrent, au XVII[e] siècle, cette entente précieuse. Malheureusement, leur effort avorta, leur œuvre périt.

L'Or. — J'ai été curieux de cette question de vos missionnaires chrétiens : il est très malheureux que vous ayez envoyé des prêcheurs et non des sages ; car les vôtres arrivèrent chez nous comme chez des sauvages en di-

sant : « Vous ne savez rien ; nous savons tout : voici ce qu'il faut croire. » Et ils n'étaient pas eux-mêmes d'accord sur la vérité qu'ils nous apportaient ; ils se disputèrent grossièrement entre eux et en appelèrent à vos papes. Ceux-ci, qui sont, selon vous, infaillibles, prirent successivement trois décisions, infaillibles, naturellement, quoique contradictoires. Ce que voyant, nos empereurs jugèrent que vous n'en saviez pas plus que nos sages, et que vous aviez moins de politesse qu'eux, qui ne s'invectivaient point en public. Comme, d'autre part, vos missionnaires prêchaient aussi contre des institutions politiques, comme, par exemple, contre les terres sacrées et les pagodes ancestrales, et causaient du désordre, nos souverains leur interdirent de s'occuper d'autre chose que de sciences exactes. Ceux qui contre vinrent à l'ordre impérial furent considérés comme criminels de lèse-majesté, ce qui est puni très grièvement. Voilà toute l'affaire : il est malheureusement certain qu'elle a déconsidéré vos religions occidentales d'une façon irrémédiable, chez un peuple qui a des annales, et qui se souvient.

Mais vous voyez que nous n'avions pas de haines pour vos doctrines ; il fallait seulement nous les faire apporter par des gens qui les connussent et qui fussent courtois. L'imperfection des interprètes ne doit pas nous arrêter dans l'examen réciproque de nos discours.

L'Oc. — Si votre mot Ciel a effarouché nos théologiens, vous devez, de votre côté, ressentir quelque surprise, quelque éloignement des actes cruels ou bizarres, des passions parfois très humaines que nos Ecritures saintes prêtent à Dieu. L'Eternel qui veut tuer Moïse ou qui se repent d'avoir créé l'homme vous étonne

sans doute. Mais les initiés à l'esprit de nos Ecritures, et même nos catéchismes, ceux du moins rédigés avec science, préviennent que ces étrangetés ne sont qu'une figure de langage, techniquement appelée: *anthropopathie*. A la suite de tels actes, de telles passions, il faut sous-entendre : *dans le sens ou cela est possible à Dieu*. Avec un pareil sous-entendu, le langage anthropopathique cesse d'être un ridicule ou un blasphème. Il devient, au contraire, une révélation. Car, autant il est odieux et bête de prêter à la Cause des causes nos grossières passions, autant il est profond de savoir qu'en elle existent les *principes* dont nos passions manifestent grossièrement l'énergie sublime.

L'Or. — J'applaudis à cette «anthropopathie» comme à une très ingénieuse explication. Mais n'eût-il pas mieux valu ne pas faire d'anthropopathie ? Et vos Ecritures n'eussent-elles pas été mieux entendues de ceux, évidemment peu nombreux, qui devaient les expliquer ? Et à quel endroit de ces écritures est-il prévenu que l'on emploie cette anthropopathie, faute d'un moyen meilleur qui cependant, existait ? Mais, ne disputons pas là-dessus. Car je voudrais un jour avoir là-dessus un entretien sérieux avec vous, et que vous m'expliquiez comment vous entendez que vos Evangiles, qui sont pleins d'une doctrine si douce et si admirable (et point anthropopathique), soient la suite de cette Bible hébraïque, pleine de sang, de violences et d'obscénités.

Tâchons plutôt de voir ce qui nous unit. Ce qui nous unit est général, essentiel et du Ciel ; ce qui nous sépare est déterminé, concret et de l'homme. Parlons donc, si vous voulez bien, de Dieu, sans savoir comment il convient de le nommer. Nous nous rencontrerons dans nos

idées, car elles sont en lui comme nous y sommes nous mêmes.

L'Oc. — Parmi les réalités humaines dont le principe existe en Dieu, l'un des plus importants se nomme la personnalité. Dieu est-il *personnel* ou *impersonnel ?* Question redoutable qui divise ardemment les philosophes et les religions.

La réponse vraie me paraît donnée par la méthode de saint Denys l'Aréopagite, double méthode à la fois de négation et d'affirmation, et qui, affirmant de Dieu toutes les qualités, toutes les puissances, les nie en même temps de Dieu, en tant qu'elles ne dépassent pas ce que nous savons et possédons d'elles. Une courte lettre de saint Denys l'Aéropagite au thérapeute Caïus, me semble, à cet égard, vraiment initiatique. Cette lettre est la clef des œuvres de saint Denys et de la théologie entière. Elle explique à Caïus comment l'Etre suprême est « supérieur au principe même de la Divinité, au principe même de la bonté », si, par divinité et bonté, on entend la grâce qui nous bonifie et nous divinise et l'imitation du type souverainement divin et souverainement bon, par laquelle nous devenons à notre tour bons et divins. Vous le voyez, d'après saint Denys, Dieu *n'est pas* la divinité et la bonté que nous connaissons et réalisons. Il les dépasse. Cela ne veut point dire qu'il ne soit ni bon ni divin, mais qu'il l'est plus que nous ne pouvons le concevoir. Le même raisonnement s'applique à toutes les qualités, toutes les puissances. Dieu les possède en tant qu'absolues, parfaites ; il ne les possède pas en tant qu'imparfaites, bornées.

Dieu possède la *personnalité* ET *l'impersonnalité*, en tant qu'elles forment des qualités absolues et parfaites, et

qu'en être privé serait une imperfection. Il ne les possède pas en tant que qualités imparfaites, ébauchées. La personnalité de l'homme de génie est un don divin,comparée à l'impersonnalité amorphe d'un idiot ou d'un ruisseau. Mais la personnalité de l'homme de génie reste une imperfection, une limite à l'égard d'une pensée calme, supérieure à tout moi borné, infinie. Dieu est donc la personnalité sans limite et l'impersonnalité pensante et une. Il est le Soi du génie absolu,et le Non-Moi de l'équilibre infini, désintéressé.

L'Or.— Combien je suis satisfait d'entendre votre définition,qui est manifestement supérieure à la rhétorique de votre saint Denys à son disciple, mais qui est véritablement contraire à tout ce que pense l'universalité des chrétiens,et à ce que leurs maîtres leur enseignent! Vous m'avez dit que la personnalité, même de génie, était une limite. Dieu, qui est illimité, est donc impersonnel. Et c'est notre dogme absolu.D'ailleurs,vous n'êtes point, même dans le vulgaire, si opposés à cela, et vous n'y répugnez que par cette sentimentalité individuelle occidentale, qui veut que Dieu soit fait à l'image de l'homme, et que, s'il ne peut avoir des bras et des jambes, il ait au moins une personnalité.

Le total des personnalités est l'impersonnalité ; quand la personnalité est sans limite,elle est l'impersonnalité.

La personnalité, supposée même infinie, n'est que l'impersonnalité posée. Ainsi, nous avons, au fond de nous,pensé la même chose, mais nous différons d'expressions, et vos termes vous abusent parce que vous êtes analytiques et concrets. Et, quand nous pénétrons vos pensées, nous découvrons à la fois que vous pensez comme nous, et que vous n'exprimez pas en public ce

que vous pensez dans votre raison. — Mais alors, que ferons-nous des « Trois Personnes » de votre Trinité ?

L'Oc. — Vos systèmes métaphysiques d'Orient se fondent, si je ne me trompe, sur le Ternaire. Vous ne répugnerez donc pas trop à la conception occidenteale du Dieu Tri-Un. Mais il importe de préciser que cette conception n'est *pas du tout* l'absurdité de *trois absolus* qui n'en feraient *qu'un seul !* Les Personnes divines sont en Dieu des relatifs. Le Père Lodiel, dans *Nos Raisons de croire,* le rappelle catégoriquement. Comme exemple de la Trinité, il donne un triangle qui,vu successivement de chacun de ses trois angles, forme trois perspectives distinctes et relatives, mais qui, comme espace absolu, est rigoureusement unique. Trois absolus dans un absolu, voila l'impossible et le démentiel. Trois relations, trois relatifs dans un absolu, voilà le dogme, analogne non seulement au triangle. mais à d'innombrables ternaires créés.

L'Or. — Soit ; mais j'aime beaucoup mieux l'explication que M. Albert Jounet a récemment, dans cette Revue, donnée du Symbolisme trinitaire. Il s'accorde parfaitement avec ce que nous en croyons. Le Ternaire est universel, et vous l'avez bien dit ; mais il est universel comme moyen et non comme principe. Car cela ne correspond à rien, vraiment. Nous n'avons pas la prétention de décomposer l'Absolu en trois relatifs, ni de mettre trois absolus dans l'Absolu. Ce sont des barbarismes métaphysiques et voilà vraiment la Folie du Triangle.

Puisque nous en sommes au chiffre III, nous pensons qu'il est le chiffre par lequel l'homme actuel peut saisir Dieu qui est le nombre (c'est-à-dire le zéro, et non pas

l'un). Et voici comment cela se peut entendre : nous ne saisissons, hommes que nous sommes, que des actes ou des conséquences d'actes — ce qui est un terme du chiffre. — Ces actes ou conséquences d'actes proviennent d'une volonté créatrice : voici un autre terme. Cette volonté créatrice provient de Dieu. qui est le troisième terme. Ainsi avons-nous le Ternaire : la puissance, la volonté de la manifester, la manifestation, voilà le Ternaire divin : un, deux, trois. Mais Dieu n'est ni un, ni deux, ni trois. Il est le *zéro*, que l'on ne peut poser sans le transformer en l'unité, c'est-à-dire sans le détruire ou le méconnaître.

La Ternaire n'est donc que le moyen humain de concevoir l'Absolu;et la Trinité n'est pas un mystère, mais une explication.

Ceci admis (et il n'est pas de raison pour que vous ne l'admettiez pas, au moins, dans vos collèges d'initiés), il n'y a entre nous ni malentendu ni opposition.

L'Occ. — Notre expression théologique : « Dieu a tiré le monde du néant » vous suggéra peut-être l'amusante idée que, selon nous, le néant constitue un « sac à malice » d'où notre Créateur a retiré subrepticement le monde. Telle n'est point notre doctrine. Nos catéchismes savants déclarent qu'il ne faut pas comprendre que, d'après le dogme chrétien, les êtres soient positivement sortis du néant, car alors le néant serait quelque chose ! Non ; ce que nous voulons dire, c'est que le monde n'est pas issu d'une matière préexistante à lui, coéternelle à Dieu, de sorte qu'il y aurait deux Absolus, deux infinis, absurdité évidente. Nous voulons dire que toute la raison de l'existence du monde est en Dieu seul. « Ce n'est pas le néant, c'est Dieu, avc sa force, sa volonté, son intelligence, que nous posons comme principe de la vie. »

L'Or. — Ici, très heureusement et complètement, je suis d'accord avec vous. Permettez-moi même de conclure notre dogme oriental de vos propres prémisses. Il est insensé de prétendre la coexistence de deux Absolus, et donc l'Eternité de la Matière, en tant que Matière. Le « Monde » est donc sorti de Dieu, puisque Dieu seul est Eternel et que le monde ne peut sortir de rien. Donc si, de même que la matière est une, la matière est éternelle en Dieu, votre Dieu, avec la potentialité et sans la manifestation de la « Création », c'est le Non-Etre des Savants et c'est la Nuit de Brahma. Laissons les rhétoriques et la dispute des mots aux hiérarchies vulgarisatrices et aux amateurs d'un prosélytisme grossier et sans résultats valables. Hors les méprisables discussions des sons et des sentiments, l'unité de doctrine ici nous étreint victorieusement, et nous nous sentons parcelles fraternelles du seul Infini, parcelles limitées et séparées seulement par les limites de notre individualité, qui n'est encore qu'un morcellement de la Personnalité, fugitive comme elle et de disparition désirable. Par-dessus ces contingences, et ces limites disparues, nous sommes, jusqu'au fond de nous-mêmes, imprégnés de l'originelle divinité.

L'Occ. — L'Orient imprègne tout de Dieu. Il reproche aux Occidentaux de trop séparer l'Etre infini des êtres finis. Mais ce reproche n'atteint que nos déistes. Il n'atteint pas les véritables chrétiens. « Nous avons en Dieu l'existence, le mouvement et la vie », proclame saint Paul. Et saint Bernard écrit : « Qu'est-ce que Dieu ? Celui sans lequel rien n'existe. Il existe pour soi-même et pour tous les êtres, et ainsi il est en quelque sorte le seul être, puisqu'il est son être à soi et l'être de tout. »

L'Or. — Vous dites que cette définition est de saint Bernard. Pour moi, qui n'ai point lu ce sage, je connais ces phrases ; elles sont dans une page de notre Yiking, que je vous ferai lire, et par quoi vous verrez que la sagesse est une, même dans son expression concrète, et que je puis réclamer votre saint Bernard comme un élève de Fohi.

L'Occ. — Le Christianisme admet que la présence de Dieu dans les êtres s'exalta dans le Christ homme jusqu'à un degré suprême d'intensité et d'union. Mais n'allez pas nous accuser de croire Dieu un homme, et d'adorer cette créature humaine. Saint Thomas d'Aquin prouve, dans sa *Somme théologique*, qu'il n'est pas permis à un chrétien de soutenir que Jésus, « en tant qu'homme, est Dieu ». Et ce n'est pas à l'humanité de Jésus que l'adoration chrétienne doit se rapporter directement, ce n'est pas en elle que l'adoration doit se *terminer* ou se fixer, *terminari ant sistere*, comme s'expriment les théologiens. Elle ne doit se fixer que dans le Verbe.

L'Or. — Si j'étais un lama thibétain, je dirais que le prophète Jesha nous appartient plus qu'à vous-mêmes, puisque les lamas prouvent historiquement que c'est chez eux qu'il acquit cette sagesse inconnue et profonde qui lui valut la divinisation de votre part. Mais ce sont encore des discussions concrètes et des problèmes chronologiques où chacun arrive à prouver ce qui lui convient le mieux. La vérité est un diamant unique et pur ; le Christ est la facette occidentale par laquelle ce diamant vous éblouit ; laissons-lui donc cette surhumaine fonction cristallisatrice, et n'insistons pas sur le détail décevant. Pourriez-vous affirmer, au fond,

qu'on peut à la fois être Dieu et homme, c'est-à-dire absolu et relatif, alors que vous venez de me prouver tout à l'heure que c'est une démence métaphysique ! Mais, je vous le répète, abandonnons ces concrétismes aux âmes passionnées ; car leur excès même, qui afflige notre raison, réjouit leur sentimentalité, qui ne saurait se nourrir d'autre chose. Ne voyez pas la vie animale ni de notre Fohi ni de votre Christ, mais voyez à travers l'histoire et à travers les cycles, leur fonction identique, créatrice et conservatrice de l'univers.

L'Occ. — Et quel est le Verbe ? C'est la Voie, un mot que vos sages connaissent. C'est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, « non pas tous les théologiens seulement, ni tous les chrétiens ni tous les hommes nés après la mission et la mort du Christ historique, mais tout homme venant en ce monde.

L'Or. — En ces mondes.

L'Occ. — Ah ! si nos missionnaires, au lieu d'insister d'abord sur le Christ historique, avaient parlé à vos sages, d'abord et surtout, du Verbe éternel ! Si dans l'Orient, au lieu de tenter par en bas des conversions le plus souvent manquées, nous avions fait par en haut de la conciliation réussie ! Il ne fallait pas dédaigner les Orientaux, mais leur proposer : cherchez avec nous, dans vos traditions et dans les nôtres, la Lumière éternelle qui éclaire, à travers les frontières et les siècles, l'Humanité ! Ensuite, on aurait pu les inviter à s'enquérir dans l'Evangile d'une manifestation spéciale de cette lumière. Mais, après avoir insisté longuement sur sa manifestation universelle, impérissable, nos apôtres, nos courageux martyrs

ont méconnu l'esprit généralisateur et stable de vos philosophes. En Occident, on est allé au Verbe par le Christ. En Orient, on irait au Christ par le Verbe.

L'Or. — C'est ce qu'il eût convenu de faire. Cela n'a pas été fait. Sans doute, cela ne devait pas se faire. Vous êtes allés, — ou du moins, vous voulez aller — au Verbe par votre Christ. Nous sommes allés — nous allons toujours — à la Voie par nos Christs, qui portèrent des noms divers. Pourquoi nous contraindre, nous qui n'avons sur vous d'avantages que grâce à une civilisation plus ancienne, et à une paix plus profonde et continuelle, à refaire avec vous votre chemin, tandis que nous avons achevé le nôtre ? Nous vous attendons fraternellement au but, c'est-à-dire au sein de ce Non-Etre, que vous appelez Dieu, et que vous savez, comme nous, être impersonnel, de manifestation triple, tout en toutes choses, et souverainement présent en tout, ainsi que notre conversation vient de le reconnaître dans nos esprits. »

Ainsi, l'Occidental et l'Oriental, en refusant de la détailler et de la définir, pensèrent, d'un accord commun, la Cause Unique et Divine, et se quittèrent, se sentant unis désormais et incapables de se séparer.

Lor et Loc.

NATURE DE LA VIE

IV

La Finalité

L'Etre vivant apparaît comme une unité synthétique d'éléments et de mouvements coordonnés les uns et les autres de manière à réaliser certaines fins : nous n'attribuons pas la vie à un cristal, bien que sa figure soit définie et réponde à une forme géométrique qui atteste l'action de forces ordonnées et définies, parce que la synthèse nous y paraît purement statique et dénuée (en apparence du moins) de tout caractère cinématique et de toute finalité. La cristallisation semble être le résultat d'une action définie, mais terminée. Or, un organisme sans spontanéité, un animal ou végétal pétrifiés nous produiraient une impression analogue. Mais, chez l'animal vivant surtout, la forme synthétique ne peut se conserver que par une régénération continuelle, par une assimilation et une désassimilation. Si donc on découvrait un jour (et nombre de faits scientifiques tendent dès à présent à l'établir) que les cristaux se régé-

nèrent continuellement et qu'il s'opère en eux un courant d'intégration et désintégration continuelles, on devrait leur attribuer la vie.

Or, si nous considérons que rien n'est immobile, et que les formes en apparence statiques ne sont que l'équilibre constamment rétabli et constamment détruit entre mouvements moléculaires plus ou moins intenses, nous dirons que la vie est en toute chose dans l'univers. Et ce qui caractérisera la vie, c'est cette propriété de régénérer sans cesse une forme détruite sans cesse. Naturellement, plus la forme est élémentaire, plus son maintien est aisé. De là la pérennité apparente des pierres. Toute la science ancienne a admis une vie minérale, et la science moderne est sur le point de reconnaître la vérité de cette opinion dont elle a trop légèrement souri. De même les astres, comme l'ont fort bien senti les astrologues, assimilent et désassimilent, et les forces sidérales sont les mêmes que celles de la vie : ce sont mêmes les causes qui développent la vie organique et psychique sur la terre et l'on sera bientôt forcé d'admettre la profondeur admirable de la science astrologique, décriée parce qu'elle est ignorée. Mais la vie minérale a pour dominante l'intégrité de la forme. Dans la vie sidérale, nous percevons le rythme d'aspir et de respir et de mouvement transmis par induction. Cette vie a pour dominante la dispensation de l'énergie qui n'est autre chose que la force vitale et dont les forces physiques sont les éléments dissociés (lumière, chaleur, électro-magnétisme).

Un synthèse qui persisterait sans régénération impliquerait un milieu inerte, ce qui n'existe pas (dans le monde sensible tout au moins, où les choses ne se mani-

festent que par des relations et où les relations ne résultent que de mouvements) la stabilité des synthèses sensibles n'est qu'apparente.

Aspect synthétique de la vie.

La synthèse mobile de la vie n'est synthèse à aucun moment : on n'obtient sa perception synthétique qu'en coordonnant un certain nombre d'états successifs. S. ces états sont assez voisins pour ne pouvoir être distingués nous avons l'impression statique ; s'ils sont assez éloignés pour que la perception synthétique ne résulte que d'une opération de notre esprit, nous avons l'impression cinématique et dynamique qui nous révèle une finalité. Où l'impression de la vie doit contenir à la fois les deux aspects, l'aspect statique seul nous apparaît comme donnée de vie, comme le simple résultat passif d'une pensée ; c'est un monument. L'aspect purement cinématique qui se résout par la trajectoire d'un mouvement est pour nous la simple manifestation d'un acte. Si nous nous expliquons le rapport entre l'état initial et l'état final du mouvement, nous en déduisons qu'il y a finalité, surtout si le résultat paraît conforme aux lois générales de l'appétition. Un acte avec finalité révèle l'intervention d'un être pensant; mais, pour que nous ayons l'impression de la vie, il faut que l'acte apparaisse, non plus comme une simple production de l'être, mais comme sa propre réalisation. Ce qui caractérise les actes vitaux, c'est qu'ils ont pour finalité de conserver la synthèse même de l'être. On objectera peut-être que les fonctions de relations et de génération ne rentrent pas dans la catégorie des actes vitaux,

mais cela est une erreur. La génération n'est autre chose qu'une nutrition du corps de l'espèce, et les fonctions de nutrition ne sont que des cas moins complexes de génération. Les fonctions de nutrition remplacent les cellules dans l'individu et maintiennent l'intégrité synthétique de cet individu à travers la destruction des vies cellulaires. Les fonctions de génération jouent absolument le même rôle à l'égard de l'espèce, maintenue dans son intégrité à travers les destructions des vies individuelles. Quant aux fonctions de relations, elles se ramènent toutes, soit à des dépendances de la nutrition, soit à une assimilation nerveuse psychique, soit encore au développement de la société. Tous ces cas, sauf le dernier, sont assimilables à la nutrition : il s'agit de l'asimilation d'énergie, de matière éthérée ou de pensée. Le dernier cas correspond aux fonctions de génération, qui est une nutrition de l'espèce; car, dans toute fonction sociale, l'individu joue le rôle de cellule sensitive, intellectuelle ou motrice par rapport à l'âme et à l'esprit de l'espèce. L'instinct n'est que le mécanisme imposé par l'espèce à l'individu, vu par la face interne, c'est-à-dire par le côté appétition. Il nous révèle que le mécanisme n'est que l'aspect externe d'une appétition déterminée, où la spontanéité se trouve nécessitée; l'automatisme, qui rend inconsciente l'activité de l'instinct et lui confère la sûreté, est l'effet d'un effort intellectuel et volitif supérieur. Cela est évident pour les instincts acquis, et ceux qui sont innés sont des acquisitions transmises par l'hérédité.

Ainsi, on peut dire que la vie est partout, mais que nous ne la percevons que là où nous pouvons embrasser à la fois une stabilité, un mouvement concourant à maintenir la synthèse vitale.

Partout où le mouvement paraît déterminé et fixé, c'est que la vie plane au-dessus. Elle a accompli son œuvre appétitive,et se contente de maintenir l'équilibre rendu mobile pour pouvoir résister aux variations du milieu. Là où la synthèse est statique, c'est aussi une œuvre accomplie et délaissée parce que le milieu, étant fixe, il n'y a pas à l'entretenir par le rythme réparateur. La vie abandonne la matière qu'elle a ordonnée,soit cinématiquement soit statiquement ; car elle n'a besoin d'intervenir que là où il y a du chaos à débrouiller. Et elle débrouille le chaos pour s'affranchir de la matière, pour se libérer de la divisibilité et conquérir l'unité. Aussi, quand, toute matière étant ordonnée, toute appétition pourra se satisfaire ne rencontrant plus d'obstacle, la matière sera spiritualisée, s'évanouissant dans la réalisation idéale, qui sera le reflet où les esprits unifiés par l'amour pourront se mirer. Reflet nécessaire à la vibration de la vie, aspir et respir d'amour ; toujours un et toujours tout.

Limitation de notre perception de la vie par rapport à l'étendue, à la durée, à la qualité.

Pour avoir l'idée de la vie,il faut que nous embrassions un ensemble assez vaste pour y découvrir l'origine de la spontanéité et la tendance vers la fin, et en même temps assez restreint pour que l'aspect de spontanéité ne se résolve pas dans des causes antérieures et étrangères, et pour que la fin atteinte n'apparaisse pas comme le simple passage à un nouvel ordre de mouvements tendant vers une fin plus éloignée.

Occupant, au sein de l'univers, une place déterminée

entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, nous ne saisissons la vie que dans le cercle de notre horizon. La vie du plus grand nous échappe ; nous ne voyons d'elle que quelques éléments qui paraissent dénués d'autonomie, des mouvements dont nous ne saisissons pas l'ensemble. La vie du plus petit nous échappe également ; l'ensemble nous y apparaît comme une unité simple, au point mathématique au sein duquel rien ne se différencie. Nous pouvons, grâce au microscope étudier les êtres vivants dans leur ensemble et dans leurs détails apercevoir la vie et l'aspect inanimé à tous les degrés. A l'œil nu, l'ensemble seul s'offre comme une entit vivante dont les cellules semblent n'être qu'une matière inerte. Au microscope, la vie des cellules apparaît, et la masse du fragment n'est plus qu'un amas de matériaux sans ordre et une collection de mouvements dont l'harmonie est insaisissable. C'est qu'alors nous avons déplacé le centre de notre perception ; la vie nous a semblé se déplacer aussi. Hier encore, les atomes se réduisaient pour nous à des points mathématiques doués de masse ; mais les découvertes récentes montrent que ce sont de véritables synthèses de particules et de mouvements ; ils ont donc le caractère essentiel de la vie.

A l'opposé, les astres sont trop vastes et leurs périodes évolutives trop longues pour nous permettre d'y saisir une finalité. La répétition régulière des mouvements sidéraux prouve simplement que nous ne percevons de cette vie que les mouvements élémentaires, les oscillations cellulaires d'un grand organisme, doué sans doute d'un âme, d'une volonté, d'une fin. Et le désordre apparent des mouvements propres des étoiles provient très probablement de la situation excentrique que nous occu-

pons par rapport à l'ensemble de leurs mouvements. Cet ensemble est très probablement un système défini ou en train de le devenir. Et dans le vivant, les pulsations du cœur, les mouvements respiratoires, mouvements élémentaires de la vie, ont une régularité qui les rapproche des mouvements sidéraux. Le mécanisme, avons-nous dit, représente le résultat achevé de la vie. la région soumise réduite à l'état d'éléments pour la synthèse vitale.

Du reste, la régularité mécanique n'est que relative. Elle ne se réalise que lorsque les variations dues à l'adaptation sont devenues infiniment petites par rapport aux mouvements d'ensemble. Et, de même que pour exprimer la loi évolutive d'une fonction mathématique, on est obligé de considérer les petits accroissements comme constants au delà d'un certain degré, et comme nulles les variations au delà d'un certain ordre, de même tout aspect d'évolution vitale s'appuie sur un groupement varié d'éléments supposés identiques et de mouvements réputés toujours semblables. Mais, de même qu'on peut pénétrer plus avant vers la détermination précise d'une fonction en prenant des dérivés d'ordres supérieurs de plus en plus élevés ; de même, à mesure qu'on étudie les éléments vitaux, le mécanisme et l'identité s'effacent pour révéler une variété synthétique et une vie propre relativement indépendante. A l'inverse, on peut remonter la série des intégrations ; alors les vies se noient dans les lois mécaniques et nécessaires qui les réduisent à l'état de facteurs à peu près constants d'une fonction plus vaste. C'est ce que montrent les statistiques où l'espèce est définie dans son évolution générale, en faisant abstraction des vies individuelles et en ne considé-



rant les individus que comme des éléments tous semblables entre eux.

Il se peut aussi que les ensembles de corps et de mouvements où la vie semble manquer soient en réalité des phases de dissolution ou d'élaboration embryonnaires de la vie. Alors l'aspect synthétique fait défaut, parce que notre compréhension est trop bornée dans le temps : si nous pouvions embrasser dans notre connaissance une plus vaste période, la phase en apparence étrangère à la vie nous apparaîtrait comme une des étapes initiales ou finales d'un cycle d'évolution vitale. Ici, la vie n'apparaît pas parce que son cycle dépasse notre faculté de perception et de conception synthétique.

Inversement, la vie nous échappera si le cycle vital est tellement rapide qu'il nous apparaît comme un mouvement absolument simple. Alors nous percevons une multitude de cycles qui se réduisent pour nous à une répétition mécanique. Mais chacun de ces cycles perçu lentement nous paraîtrait sans doute une vie tout entière C'est ainsi qu'on peut dire que toute vie individuelle n'est qu'une vibration perçue analytiquement, et que toute forme n'est qu'une vibration assez lente pour qu'elle nous semble arrêtée dans un état immuable.

L'inertie et la mort apparaissent alors au point de vue du temps, comme une phase périodique de la vie, au point de vue de l'espace comme une fraction d'organisme (mécanisme) ou comme un plasma encore non évolué (chaos). Mais nulle part inertie et mécanisme, mort et chaos ne sont absolus.

La vie qui pénètre le cosmos entier se centralise donc autour de certains points, et se définit par un nombre

plus ou moins précis qui exprime la zone de son action variant autour de ce centre, soit dans l'espace, soit dans le temps suivant une loi. Ce nombre, quand il est incommensurable, mais défini par une valeur qui le qualifie, telle que $\sqrt{2}$, $\sqrt{3}$, e, Π, etc., exprime une fonction pure de la vie. L'application de tels nombres n'est qu'approchée dans les individus. Quand les nombres deviennent commensurables, ils expriment les types définis, hématiques ; réalisés exactement, ils répondent à la cristallisation. Le mécanisme et le chaos, la collectivité non unifiée et l'homogénéité simple marquent les limites d'en deçà et d'au delà de l'action vitale.

Nous arrivons ainsi à concevoir que la vie circule partout, mais qu'elle présente partout, dans l'échelle des êtres, un point central autour duquel elle rayonne. Dans ces cercles de la vie d'amplitude et d'intensité différente le rayonnement représente l'universalité et la circonférence limitante quand elle existe définit l'individualité : individualité résultant de la force attractive centrale ou de la résistance extérieure. Enfin, l'intensité vitale doit y décroître originairement du centre à la périphérie, sans doute suivant une loi très simple, dont la loi des radiations physiques (la décroissance proportionnelle au carré de la distance) doit représenter un des cas voisins des principes originaires. Les réflexions de la force quand l'individualité se forme réalisent alors des lois plus complexes, et aboutissent aux organismes vitaux plus ou moins variés..

Les centres d'émanation vitale sont ce qui constitue les substances ; et le degré occupé par les substances, comme l'étendue du cercle de leur rayonnement vital, varie soit en quantité de force, de mouvement, de ma-

tière, soit en degré hiérarchique de perfection vitale qui est marqué comme nous le verrons plus loin, par l'algorithme graduation.

Une autre cause générale nous empêche encore de saisir la vie dans bien des systèmes phénoméniques : c'est la restriction imposée à nos modes de perception sensible. Nos sensations sont renfermées entre certains degrés de vitesse et d'amplitude vibratoire au delà desquels nous ne percevons rien. Or la notion de la vie nous est donnée quand la réunion intellectuelle de perceptions différentes parvient à nous faire saisir un ensemble plus ou moins synthétique.

Mais il est fort possible que tel corps, un diamant, par exemple, qui nous semble rester inerte possède des vibrations acoustiques d'une vitesse supérieure ou inférieure à celles que notre oreille peut percevoir ; qu'il s'opère en lui des rédistributions dans un ordre lumineux ultraviolet ou infra-rouge, qu'il émane des odeurs inaccessibles à notre odorat, et que toutes ces réactions soient réglées par les besoins vitaux de ce diamant et non par un mécanisme provenant exclusivement de causes extérieures. Les vertus occultes des pierres répondraient peut-être à ces zones d'actions qui nous sont inconnues parce que nos sens ne possèdent pas les touches correspondantes à ces degrés du registre vibratoire. Là serait peut-être l'explication de ces affinités étranges entre l'homme et certains événements et certaines matières. Tel homme attire l'or, tel autre le fait fuir ; la guigne et la veine relative pour chacun à tel ou tel ordre de choses ; les dangers d'une certaine espèce qui paraissent poursuivre avec acharnement tel ou tel individu, enfin la

possibilité de prédire, par la chirologie, la physiognomomie, l'astrologie, des évènements qui n'ont aucun rapport avec la constitution organique de l'individu ; tout cela s'expliquerait si on pensait que le mécanisme abstrait n'est en général qu'une apparence due à la limitation de nos sens, et que ce mécanisme est seulement un des éléments d'un mouvement concret et vital, dont l'ensemble se réalise hors de notre zone perceptible. Ceci tendrait à faire admettre la réalité de ces êtres que l'occultisme appelle élémentaux (gnomes, sylphes, ondins, salamandres, etc.) et qui seraient les individualités vivantes pénétrant les éléments qui nous semblent hors du cycle de la vie.

Inversement, les grands phénomènes météorologiques, les influences étranges que semblent apporter certains milieux, tels que les forêts, les landes, etc, s'expliqueraient aussi, si on admet qu'elles représentent, soit le champ d'actions vitales, soit des collectivités d'élémentaux, soit une portion organique de quelque génie supérieur dont la vie règle l'économie d'une région ou d'une planète.

Des sens de nature différente nous découvriraient des ordres qualitatifs complémentaires, des synthèses apparemment inachevées ou dissociées, et substitueraient aux synthèses abstraites que l'esprit extrait de la nature sous forme de concepts ou même d'images la perception d'une synthèse concrète et vivante. Et peut-être les visionnaires ne sont-ils que des hommes doués de ces sens qui nous manquent. Et bien des croyances, si ridiculisées par les vues étroites d'une science prétendue positive , ne seraient que les vestiges d'une science plus vaste des temps anciens, ou le pressenti-

ment intuitif d'un champ scientifique encore inexploré, mais qui mérite un sérieux examen.

En résumé, la vie circule dans le cosmos tout entier, et il n'est aucun mouvement, aucune forme, aucune énergie, aucune substance qui ne participe d'elle et n'exprime son action commençante, développée ou finale. L'apparence de non-vie est relative à notre situation hors du centre du cosmos et à notre limitation cognitive. Ces deux altérations de notre perfection mentale nous empêchent de saisir les vies dont la synthèse embrasse un temps ou un espace trop vastes ou trop restreints et celles dont la synthèse implique un cycle de qualités trop complexes pour nos moyens de perceptions. A cela, il faut ajouter une autre catégorie de vies qui nous échappent : celles dont la finalité et les modes d'action débordent le champ de nos facultés de compréhension rationnelle. C'est le milieu spirituel, où s'opère ce que nous appelons miracles, et dont les finalités nous semblant résolues sans découler de phénomènes, sont qualifiées par nous de providentielles, et qui répondent à la notion d'harmonie préétablie, notion qui consiste à postuler la raison suffisante inconnue des synthèses constatées.

F. Warrain.

LE CŒUR D'ALCYONE [1]

Horruit Alcyone, lacrimasque emisit obortas.
OVIDE.

I

Si ton cœur solitaire se lamente en secret de son isolement, songe d'un pitoyable amour au taciturne séparateur des cœurs, Satan-Typhon, prince de notre monde, qui sera rejeté, puis qui disparaîtra.

Thérèse d'Avila l'a plaint de n'aimer pas ; Eloa l'a aimé d'être sombre. La pitié de Thérèse, le baiser d'Eloa

---

(1) Désireux que ce poème, aux yeux des lecteurs d'élite, ne passe pas pour une simple fantaisie d'artiste, l'auteur doit s'excuser d'avoir ajouté, à l'intention des lecteurs familiers avec les données de l'astronomie moderne, quelques notes indiquant certaines correspondances entre la tradition immémoriale et ésotérique, d'une part, et la science officielle et exotérique d'autre part. Ces notes auraient pu être multipliées — ce qui serait superflu.



ont gonflé son sein triste de passagères joies. Si tu souhaites d'un élan sincère sa réascension à son paradis perdu, son cœur de flamme en sa poitrine d'ombre vibrera comme une étoile au firmament nocturne, et sa main suspendra son œuvre fatuaire et douloureuse de créer un désert autour des cœurs humains, autour des cœurs stellaires.

Je te dirai comment il isola le cœur des cœurs, la lointaine Alcyone, des cœurs qu'elle aimait. Cette aventure du ciel, des Muses me l'ont révélée, des anges confirmée, avec la permission de mes maîtres divins Apollon et l'archange Michel,qui vainquirent le même fils de Satan-Typhon, sous sa double apparence du Serpent Python et du Dragon Nahash.

II

Regarde dans la nuit et adore la ténèbre,car, sans elle, tes yeux ignoreraient la splendeur des étoiles. Vois Alcyone (1) endolorie parmi ses sœurs plus pâles, dont cinq seulement sont visibles aux hommes : Mérope, Taygète, Celæno,Astérope et Maïa. Du groupe des sept sœurs, les Pleiades sacrées, Electre disparut aux yeux mortels (2). Quand une Ilion céleste a succombé, Electre s'est cachée sous des

---

(1) Alcyone signifie centre, pivot. Des systèmes astronomiques considèrent cette pléiade comme le centre autour duquel évoluerait le cosmos connu.

(2) Presque toutes les traditions des populations que nous nommons sauvages signalent la **Pléiade perdue**, et, dans le monde entier,la constellation des Pléiades est appelée les **sept étoiles**. Un mythe, dans chaque race, commente la disparition de la septième. Chez nous, méditer Cendrillon.

voiles de deuil et s'est réfugiée dans l'ombre funéraire de la compagne obscure dont chaque étoile est doublée. Mais elle se laisse voir aux seuls poètes discrets qui savent la douleur et le mystère, et Virgile l'a vue comme je la vois.

Regarde-la longtemps, la belle Alcyone. Vois son reflet d'argent dans la région du mirage, le firmament. Au rayon qui vient d'elle à travers l'immensité, sens-tu ton cœur frémir d'angoisse et de joie ? Chaque année, aux premiers jours du mois noir, novembre, les hommes de la terre pleurent de se souvenir qu'ils sont exilés d'elle.

III

Avant le vol des heures, immémorialement, avant le temps, avant l'espace, Alcyone était un cœur vibrant d'amour sublime, et le cœur d'Alcyone était le cœur du monde autour d'elle groupé.

Son père Atlas, portant sur ses puissantes épaules ses sept filles, Alcyone, Electre, Mérope, Taygète, Celæno, Astérope et Maïa, portait aussi le monde entier ; car pas un soupir ne sortait d'une poitrine à travers l'univers sans que le cœur du monde, le cœur des cœurs, le cœur d'Alcyone ne tressaillît.

Alcyone, avec ses sœurs, habitait l'Empirée. Ses cils noirs irradiaient l'amour. Au rythme de son sein respiraient les univers. Car, pour toujours, elle est le cœur dont vit la Polaire, bergère d'un monde moindre ; et la Polaire est le cœur dont vit Sirius, chef d'un monde moindre encore ; et Sirius est le cœur dont vit notre Soleil, pasteur doré d'un monde plus infime, le nôtre ; et le Soleil est le cœur dont vivent notre Terre et les planètes occultes

ou visibles, qui forment trois groupes de sept, soumis aux sept Sœurs les Pléiades.

L'âge d'or existait alors avant que fût l'espace, et tous les mondes charmés se pressaient, selon la hiérarchie céleste, autour d'Alcyone heureuse, dont nulle larme encore n'avait mouillé les cils sombres. Le bonheur vivait. Mais les poètes savent toutes choses hors le bonheur, et les Muses n'ont pu permettre à leur serviteur de l'évoquer, ni même de connaître son plus pâle reflet.

IV

Plains le cœur d'Alcyone et le cœur de Satan !

Il est des cœurs défaillants, des cœurs tristes, qui renoncent la félicité, trop lourde à leur faiblesse. L'archange Lucifer se lassa du bonheur, de la gloire et de la beauté. D'un sinistre coup d'aile, il s'envola de l'Empyrée pour tomber dans l'espace. Depuis ce jour-là, ce premier des jours, les anges le nommèrent Satan-Typhon. L'archange révolté se mit à l'œuvre, et le monde connut le mal et la douleur. Si ton cœur se gonfle d'inquiétude et de tourment, c'est que Satan-Typhon l'isola comme il isola les cœurs stellaires ; et tu souffres comme Satan-Typhon, le grand isolateur, le maître du désert, le roi noir de l'espace.

Satan-Typhon, dans ses mains d'acier, prit la douce Alcyone avec ses sœurs plaintives et les emporta dans l'espace, hors de l'Empyrée. Et d'elle, il éloigna la Polaire, cœur brisé d'un monde moindre ; et de l a Polaire, il sépra Sirius, cœur blessé d'un monde moindre encore ; et de Sirius, il isola le Soleil, cœur saignant d'un monde plus infime, le nôtre. Satan-Typhon cria, dans l'ombre de l'espace : « Tous, vous m'obéirez, à moi, prince de votre

monde, et vous porterez dans vos seins le fils de mon désir, un désir anxieux d'individualité ! »

V

Et du Soleil, leur cœur, il sépara les planètes, occultes. ou visibles, qui sont trois fois sept en comptant notre Terre Les hommes de mon temps en ont vu neuf et soupçonné deux autres (1), mais les yeux humains ne connaîtront pas les dix autres cachées.

Pourquoi donc Hermès, le fils savant de l'aînée des sept Pléiades, de la blonde Maïa, le subtil neveu d'Alcyone, quand il révéla aux hommes le mystère de la musique des sphères, au jeu mystérieux des vingt et une lames que tire de sa poche la bohémienne errante, sibylle de hasard en loques pailletées, ajouta-t-il une autre lame sans chiffre, s'il n'est que vingt et une planètes ? C'est pourquoi je te dirai l'aventure de la planète innumérée, la froide Lune (2).

VI

Lorsque Satan-Typhon isola notre humble terre de son cœur le Soleil, il versa des déserts d'eau entre les parties de notre Terre, qui alors étaient sept, comme les Pléia-

(1) La planète invisible ultra-neptunienne de Babinet et de Leverrier, et la planète invisible infra-mercurienne, de Herschell et Leverrier.

(2) Cf. Les traditions sur les Prosélènes. Plusieurs races prétendent avoir existé au temps où la lune n'existait pas encore, au temps de l'âge d'or. Les Arcadiens étaient appelés Pélasges prosélènes. La légende des Prosélènes se retrouve sur le plateau de Bogota aussi bien que dans la vallée de Cachemire, etc.



des. Or deux des sept parties crièrent : « Satan-Typhon, nous portons en nos seins le fils de ton désir, un désir anxieux d'individualité. Nous refusons de vivre avec nos sœurs de la Terre, car nous voulons rouler isolées dans l'espace. Nous avons faim et soif de notre solitude et de notre liberté ! »

Satan-Typhon,caressé dans son péché, l'orgueil intime, prit dans ses mains d'acier les deux sœurs rebelles, et les sépara de la Terre, qui, sous la douleur, bondit hor de sa couche et ne sut regagner sa primitive place (1).De l'une, il fit la Lune solitaire et froide de nos nuits, et de l'autre, il fit le satellite obscur de cette lune orgueilleuse.

Car tout être du monde entraîne dans sa trace son compagnon obscur. Les hommes de mon temps en ont deviné deux : celui de Sirius (2) et celui de Procyon (3). Or, tout

(1) Obliquité du plan de l'Ecliptique.

(2) Le satellite invisible de Sirius a été signalé par les calculs de Leverrier en 1854.

(3) Le satellite invisible de Procyon a été calculé par Auwers en 1862.

L'existence du compagnon invisible de Sirius avait été affirmée par Bessel, puis par Leverrier. En 1851, Peters avait calculé les éléments de son orbite. Il estimait la révolution complète du satellite égale à cinquante fois notre année solaire. Auwers et Safford confirmèrent ces calculs. La théorie avait indiqué un angle de position de 85° 4 pour l'année 1862, à une distance angulaire de 10'' 6. Selon Auwers, la masse du satellite serait à peu près la moitié de Sirius, soit sept fois notre soleil.

Auwers attribue à la révolution du satellite de Procyon une durée de 40 ans. Ce satellite aperçu par Strave, le 19 mars 1873, distant de son astre de 12'', n'a plus jamais été revu.

Des astronomes attribuent un compagnon invisible à Rigel, Alpha de l'Hydre, l'Epi de la Vierge, etc.

astre a le sien. NotreTerre aussi se meut avec son obscure compagne,et tout homme va de pair avec son compagnon invisible et ténébreux,qui lui ressemble comme un frère noir.

Depuis que Satan-Typhon a fait les deux lunes, notre Terre n'a que cinq parties, jusqu'au jour allègre où repentantes,ces Lunes rejoindront au giron familial leurs cinq sœurs fidèles, les cinq parties de notre Terre.

VII

Et sur les cinq parties de la Terre, Satan-Typhon, prince de notre monde,chargea son fils le Serpent ailé de séparer les trois Adam : Adam-Kadmon, Adam-Bélial, Adam-Plasma. Tu sais comment l'illusoire Serpent séduisit la triple Eve ; et l'on t'a dit la Chûte de l'Homme et le vertige. Ah ! tout est consommé ! Le désespoir est le roi de ce monde !

Mais Apollon,mon maître,et l'archange Michel ont tenu le Serpent ailé sous la flèche et le glaive. Marie, en revanche d'Eve, posa son pied calme sur la tête du monstre, et le Verbe affirma l'intégrale rédemption. La mort abdiquera son éphémère victoire.

VIII

O cœur sublime, ô cœur des cœurs, cœur lointain d'Alcyone, nos cœurs te rejoindront.

Quand les hommes d'autrefois, en exil sur la terre, virent surgir à l'horizon parmi ses sœurs Alcyone en pleurs, ils reprirent courage; et, pressentant le jour où les cœurs séparés se réuniraient dans une joie plus grande,

ils ont fêté la Mort, ce premier pas de leurs âmes pèlerines dans le chemin qui mène vers la robe blanche et les yeux noirs d'Alcyone. Car l'amour est plus fort que l'espace et que l'isolement, et tous sentent passer en eux les effluves d'amour venus du cœur d'Alcyone.

C'est pourquoi chaque année, aux jours anniversaires du lever périmé des Pléiades, tandis que le Soleil monte dans le Scorpion, sur les cinq parties de la Terre, depuis les siècles et les siècles, les hommes de toutes les races songent aux morts et, projettent le souffle de leurs vœux vers ceux qui sont partis pour l'ascension ténébreuse et lente. C'est a fête des Morts et la fête d'Alcyone, fête du souvenir et fête de l'espoir.

IX

Un jour, le dernier des jours, les planètes rejoindront leur cœur le Soleil d'or. Le soleil rejoindra son cœur Sirius. Sirius rejoindra son cœur la Polaire, et la Polaire se jettera dans les bras d'Alcyone, qui reprendra sa place vacante en l'Empyrée. Et Satan-Typhon, prince de notre monde, n'ayant pu recourver sa robe de lumière, souffrira lointainement de ces embrassements.

Or, Alcyone, le cœur sublime, le cœur des cœurs, vit de cet espoir, et tous les univers et tous les hommes, en marche vers ses bras, vivent de son amour, plus vaste que l'espace et plus fort que la détresse.

X

Si ton cœur solitaire se lamente en secret de son isolement, regarde dans la région du mirage, dans le firma-

ment nocturne, Alcyone endolorie parmi ses sœurs plus pâles. Au rayon qui vient d'elle, à travers l'immensité sens-tu ton cœur frémir d'angoisse et de joie ?

Songe qu'un jour,tu t'appuieras sur le cœur d'Alcyone, le cœur sublime, le cœur des cœurs.

Plains le cœur d'Alcyone et le cœur de Satan !

VICTOR EMILE-MICHELET.

PRÉDICTIONS D'UN HASCHICHÉEN

Sur le Hatchisch

III

Dans cette hypothèse d'une action spéciale exercée par chacun d'eux, le grand art thérapeutique ne reposerait plus sur l'art de manier une seule substance, mais sur l'art de l'associer avec d'autres substances énergiques, synergiques, qui seraient des collaboratifs appropriés. Et si l'esprit de Cannabis n'est plus seul à souffler sur la girouette mentale, on appliquerait à tout aliment, médicament, stimulant, modificatif, le principe de la division du travail, de la spécialisation des fonctions et des services, et qui suppose aussi un long et pénible apprentissage. On aurait affaire alors, sinon à une élévation, du moins à une autre direction de la force vitale.

On a dit que quelqu'un avait plus d'esprit que Voltaire, c'était monsieur tout le Monde.

De même, l'esprit du roi des végétaux ne vaudrait pas celui de tout un jardin, d'un nombre donné de plan-

tes aristocratiques. L'opinion générale est favorable au principe de la variété des aliments qui seraient imparfaitement suppléés par un aliment complet. Il en serait de même des modificatifs. Le meilleur d'entre eux ne vaudrait pas leur ensemble, lui compris. Ils auraient besoin de se compléter les uns les autres. Le docteur Oc aurait encore mieux influxé les habitants de Quiquendonne, si au lieu d'un seul gaz (l'oxygène), il avait dégagé dans leur placide cité d'autres gaz à propriétés caractéristiques, comme serait un gaz hilarant, harmonisant, idéalisant, amorifiant, etc.

La plus belle plante du monde ne peut donner que ce qu'elle a, et le pantagruelium n'aurait pas tout. La monographie du premier des végétaux se compliquerait de celle de quelques plantes précieuses, et deviendrait plutôt une oligographie, de même que celui qui voudait faire une étude intégrale de l'ivresse ne se contenterait pas de piocher le premier des inébriants.

De nombreuses objections ont été faites contre les hypothèses que nous avons examinées, et les prédictions qu'elles permettent de risquer. Les unes portent contre les faits sur lesquels nous prétendons les appuyer, et c'est à l'expérience à prononcer. Mais, à côté des sceptiques qui ne croient guère à de nouvelles et merveilleuses exploitations du règne végétal, il y a ceux qui seraient désolés de constater ce pouvoir chez l'homme,parce que son devoir serait de ne pas user de ce pouvoir, vu qu'il serait humiliant d'avoir besoin de plus petit que soi, d'avoir à recourir à des drogues, de simples... simples pour se cultiver et s'élever. Ces pessimistes admettent bien qu'il y ait de la lâcheté potable, de l'illusion potable, de la poésie potable, mais du courage potable, de la foi potable, jamais de la vie !

Ce serait diminuer dans le monde la part de l'effort pour l'effort, du devoir à blanc, du mérite. Dire comme certain personnage de vaudeville : « Je bois du courage », leur paraîtra une impossibilité ou une immoralité.

En disciphe de Ch. Fourier, nous pensons au contraire que, des obstacles, il y en aura toujours assez pour exercer le mérite, qu'il n'y a pas de honte à faire concourir les esprits de la plante au perfectionnement des esprits de l'homme, et qu'il n'y a pas de mésalliance entre les propriétés de l'une et les qualités de l'autre.

De la part de ceux qui ne méconnaissent pas les premières, les objections varieront, suivant que les effets se produiront rapidement ou à longue échéance.

Mettons-nous d'abord dans la supposition où certaines facultés se réveilleraient, augmenteraient, pendant que d'autres s'assoupiraient, diminueraient, mais ce déplacemen ne se prolongeant pas au delà de l'ivresse ou de l'accès qui le produit. S'il en est ainsi, dira-t-on, les prompts modificatifs de la personnalité sont des stimulants diffusibles, parmi lesquels beaucoup sont des inébriants. Et vous savez combien ils sont compromis et compromettants ! Aussi fallait-il que je fusse sous l'influence du plus puissant d'entre eux pour avoir eu l'idée de les réhabiliter, les convertir, les idéaliser, pour oser affirmer que le remède à l'ivresse sera trouvé dans l'ivresse même, sauf à en faire honneur à notre drogue. Elle interviendrait dans les mélanges pour les bonifier comme exaltatif, correctif et purificatif.

Afin d'excuser les lignes suivantes, moi-même, il me faut rappeler qu'elles furent écrites dans une de mes haschischinades d'antan, et qu'elles ne concernaient

que les temps futurs: « Voyez comme il serait commode grâce à d'habiles coupages, d'intelligentes recettes, de se rendre à volonté, par exemple, laborieux dans la matinée, gourmand sur le midi, politicien de deux à quatre, spirituel de quatre à six, sentimental dans la soirée, luxurieux vers le minuit. » Fermons le rideau.

Vous ne le croyez pas ; c'est dommage.

Alors, reportons aux futures calendes phalenstériennes un ordre de choses où, pour la correction des caractères, des sommités de quelque angélique bien nommée ou de quelque Cannabis bien sélecté supplanteraient les sermons et les contraintes du moralisme vieux jeu.

Comme les choses seraient simplifiées si l'homme pouvait tenir boutique de vertus bon marché ; en d'autres termes, si la vertu se vendait comme le vice, si le pharmacien du coin livrait pour quelques sous de génie et de lyrisme, s'il confectionnait *secundum artem* des saccharoles de componction, des tubes de pacification, des bols de réconciliation, des ratafias de gastrosophie, des tisanes de philosophie, des élixirs de bonne vie, de forte vie, des ambitions granulaires, des caresses globulaires, des tendresses olivulaires, des gargarismes doctrinaires des illico révolutionnaires, des boulettes de visionnaires, on donnerait des excitationates de sedacium aux trop calmes et des sédacionates d'excitacium aux trop agités ! On délivrerait des fioles de seconde vue, des poudres de sérénité, des pots de constance, d'indulgence, de patience, et des boîtes de bonne espérance.

Quel dommage qu'il faille déchanter! Il serait si agréable de faire venir le nectar à la bouche de l'humanité en lui disant la bonne aventure, en lui promettant des pharmacies psychopathiques, où l'on trouvera, par exemple :

La bonté en sirop,
La justice en tablettes,
La pudeur en conserve,
La chasteté en cachets,
L'amour en opiat,
L'enthousiasme en gelée,
L'orgueil en poudre,
La foi en dragées,
Le sourire en perles,
La tolérance en capsules,
La tempérance en alcool,
L'illusion en cigarettes,
La bravoure en emplâtre,
La virilité en limonade,
La fermeté en pâte,
Les chemins de Damas en pilules,
La piété en infusion,
Le patriotisme en marmelade,
Et le nationalisme en compote........

Et, une fois lancé sur cette utopie del'alliance de la morale et de la pharmacie, les fumées de l'enthousiasme se mêlant à celles de la dive pilule, je continuais de dire la bonne aventure à l'humanité en m'autorisant des prophéties les plus audacieusement optimistes. « Tout comme le sommeil, l'homme mettra l'ivresse sacrée en bouteille. Il dosera l'extase. Il prendra l'intuition sur le fait. Il sera génial à ses heures. Il rendra l'inspiration facultative. Il fera souffler l'esprit quand il voudra, et non quand l'esprit voudra. Il perfectionnera ou cons tituera une psychoculture, une prophéticulture, une génioculture. Il entreverra les mystères de l'illumination, les lois du caprice, les lois du miracle et du hasard.

Tout en faisant part de l'exagération naturelle chez les anticipants, on pourra remarquer qu'au fond mes opinions ont peu varié sur les points essentiels. Sur quelques-uns même, elles se sont ancrées.

Aujourd'hui comme alors, je pense que les phénomènes du plus haut dynamisme auront leurs Ærsted et leurs Ampère, et les vapeurs du monde végétal, ses Papin, ses Salomon de Caus, ses Stephenson. J'espère qu'elle aussi, viendra en aide à la pauvre volonté humaine, accablée par tant de luttes. Cette aide que Ch. Fourier demandait à l'ambiance sociale, au libre jeu des passions, nous la demandons aussi aux forces naturelles, aux passionnifères, *prétendant que les passions et les passionnifères sont à défendre — défendre dans les deux sens* — par le même *genre d'arguments*, et que l'abus ne prouve que l'abus. Les états passionnels obtenus artificiellement sont plus faciles à provoquer et à équilibrer que les passions. On peut se les commander et s'en débarrasser à heures fixes.

A cette autre objection que les aptitudes développées par suite du changement d'état de la sensibilité ne valent pas celles qu'elles remplacent, nous contre-objectons qu'il n'est pas nécessaire de les constater supérieures. Il suffit qu'elles soient autres, qu'elles puissent s'ajouter se superposer aux aptitudes de l'état ordinaire, de telle sorte qu'à ceux qui le toisent du haut de leur bon sens, le haschischéen puisse répondre : « Moi, je puis me mettre à votre niveau, tandis que vous ne pouvez vous mettre au mien.» Il sera à même de traiter une question dans des dispositions d'esprit variées, d'envisager à des points de vue nouveaux, de recevoir des apports d'idée de diverses provenances comme s'il collaborait avec un autre

lui-même. On pourrait encore alimenter parallèlement, avec des agents appropriés, les centres de vie qui bénéficient inégalement d'une substance ou d'un régime, administrer, par exemple, soit simultanément, soit successivement de quoi fortifier les muscles et de quoi fortifier les nerfs, de façon à prévenir la mollesse chez les sensitifs et la rudesse chez les actifs.

Oui, mais si, tout de même, certaines aptitudes finissaient par prédominer et se fixer, remplacer tout à fait les anciennes, gagnerait-on au change ?

Je crois que, si ces aptitudes étaient bien prononcées, il y aurait encore place pour plusieurs, tant mieux, en les cultivant sur des pieds différents.

Il y a des gens qui sont nés socialistes plus qu'il ne le sont devenus. Ceux-là, dans une société idéale s'arrangeraient pour vivre en association, et ceux qui ont un tempérament d'individualistes vivraient en système individualiste. On aurait des régimes pour tous les goûts. De même acceptez comme admis, ce qui est reconnu par la tradition et ce que je suis loin de démentir, que le haschisch soit réellement une *herbe aux contemplatifs*, et comme telle, qu'elle soit tenue pour suspecte dans un siècle de luttes et de batailles, où il est plutôt opportun d'entretenir l'activité des actifs. Eh bien, avec les drogues, il y a toujours moyen de s'arranger.

Si réellement les activités contemplatives ne se développent qu'au détriment des actives, si elles font ce que Montaigne disait des arts et des belles-lettres, si elles amollissent les courages en aristocratisant les loisirs, si elles n'aiguisent les voyances qu'aux dépens des vaillances, si elles romanisent et déromanisent, on en serait quitte pour imiter la nature qui a un sexe pour les

efféminés et un autre pour les virils. Toute substance, tout entraînement qui raffinerait les délicatesses aurait pour destinataires les personnes qui ont moins à craindre l'efféminement, soit les femmes, les poètes, les médiums, beaucoup de sensitifs, qui gagneraient à être enrôlés ou enrobés dans une profession pacifique, favorable à la méditation comme au travail et aux jeux de la composition. Comme cela, les délicats seraient moins malheureux. Ils pourraient en toute sécurité de conscience se rendre coutumiers de l'élixir de la sœur Pacifique ou de « *Para pacem* » qui ne pousse pas à l'embrasement, mais à l'embrassement général tout comme l'électaire international qu'on obtient avec des extraits de sabine, d'arabine, de sarrasin, de gallium, de mousse de Corse et un petit verre d'eau-de-vie allemande. Les militants, eux qui ont plaisir à se montrer plus braves que les autres, et qui ont pour mission d'être braves à leur place et de se jeter dans les mêlées, seraient plutôt justiciables d'une vaillantia spinosa, bien nommée, de la dent, de la queue du lion du ferox achilleum, du grenadier, de la jugulaire, de la sagittaire, de la scutellaire, de la teinture de Mars tartarisée ou de « Para bellum ». Ils suivraient un régime de militants, et, sous leur protection, les ouvriers de la pensée collaboreraient plus sûrement à l'œuvre commune. On ne craindrait plus de pousser les aptitudes jusqu'à leurs combles. Les actifs seraient plus actifs, les sensitifs plus sensibles, et les délicats moins malheureux.

Il est plus classique de mettre son idéal dans un honnête équilibre des facultés moyennes. Si telle est votre préférence, vous vous appuierez sur le principe : *Conraria contrariis*, d'après lequel une herbe aux ramollis

conviendrait aux endurcis, et réciproquement ; d'après lequel aussi un excès n'est plus un défaut, lorsqu'il s'oppose à un manque ou à un excès opposé. Ainsi une herbe aux envolées, un idéalophore, qui ne serait toléré qu'à petites doses à ceux qui sont menacés d'idéalite, serait très bien, même à dose excessive, chez les trop positifs et les trop pratiques. Peut-être fera-t-elle pousser quelques rudiments d'ailes aux têtards et aux carapacés de l'évolution. Ceux au contraire qui sont tombés en pleine idéomanie, qui commettent ... idéalises sur idéalises, auraient plutôt â se traiter avec la mercuriale, l'argentine, la crémaillère, le « lumen-contra », plus inversement encore avec la sardonie et autres simples infusant le goût de la blague ou de l'ronie, ou encore celui des mystifications, si son idéalite, son délire d'idéalisations allait jusqu'au délire des mystifications.

D'après cette méthode allopathique, on administrerait du narcisse des prés à ceux qui méconnaissent la vertu de la coquetterie, qui n'aiment pas à regarder en eux-mêmes, qui ne savent pas se voir en joli, ce qui est un péché, puisqu'il y a une théorie d'après laquelle se voir en joli, c'est déjà s'enjoliver au moral. On devient toujours un peu ce que l'on voudrait être.Nos Kalégraphie les plus satisfaisantes sont en même temps les plus ressemblantes, eu égard au sursosie, au surtype, à la fleur de type que chacun aspire être a et qu'il sera un jour, assure-t-on en occultisme.

Que si l'on nous demande où sont ces plantes bien nommées, en haschischéen partial, je serais tenté de contester des propriétés mirifiques chez toutes celles qui ne sont pas le haschisch ; mais, d'autre part, n'oublions pas que, comme celui-ci exalte tout, il exalte

aussi les énergies des ingrédients avec lesquels on l'associe, et, pour qu'elles se manifestent, il n'est plus nécessaire d'attendre que les sensibilités de notre espèce se soient raffinées.

IV

Si réellement, la caractéristique du haschisch était de représenter l'idéalisation potable plus encore que l'exaltation potable, il n'en conserverait pas moins son titre *d'herbe de sélection*, soit parce qu'il ne manifesterait son action qu'exceptionnellement chez les intellectuels, soit parce que, parmi eux, un certain nombre seulement sauraient se garer des dangers auxquels poussent les idéalisations à outrance. Ils sont réels et nombreux. N'accusons pas trop cette fois l'herbe aux digressions de celle que nous allons faire en ce moment ; car disserter sur l'idéal, c'est discuter sur le haschisch à cause de la manie ou du mal des idéal'sat'ons dont on accuse aussi l'herbe aux chimères, et dont il est plus juste qu'on l'excuse.

Cette tendance à tout idéaliser ne se confondra pas avec la tendance à tout agrandir ou à tout aviver. A ses débuts, le haschischéen dira bien : « Tout vous semble zéphyr, tout nous semble aquilon »; mais bientôt, aux violents ouragans de la sensation, son imaginat on substituera les souffles légers et harmonieux des vents élyséens˙ « Je te fais molosse, ô mon dogue », est dans la note de Victor Hugo, mais non d'nn haschischéen, qui reprochera même à Victor Hugo, à Victor le Grand, de s'être laissé imposer outre mesure par l'idée du grand et d'avoir méprisé le petit. Or le petit bien proportionné n'est pas sinonyme de vil et de mesquin.

Le grand n'est souvent que du gros grossier, du *macro* sans beauté, sans bonté, sans moralité, n'ayant d'autre prétendue supériorité sur le *micro* que celle d'occuper plus d'espace, d'avoir plus de puissance d'écrasement et de coûter plus cher à entretenir. Mieux vaut se mettre en contemplation devant la petite main d'une petite amie que devant un bloc gigantesque, et, quoi qu'en disent de célèbres emballés, c'est une faiblesse de croire que faire grand, c'est l'équivalent de faire beau ou joli.

Donc notre haschischéen ne mettra au foyer de son grandioscope que ce qui a déjà été accepté par le sélectin et les lentilles de son œil intérieur.

Cette tendance aux idéalisations peut du reste se concilier avec sa tendance aux hyperboles et aux agrandissements, aux exagérations, lesquels heureusement se font contre-poids lorsqu'elles sont opposées. On veillera donc à ce que cette exagération qui porterait à voir beau partout plutôt que juste, ne se chronique pas en idéalomanie.

Si délire des grandeurs, il y a, que ce soit du moins délire des belles grandeurs exclusif du délire des petitesses, si vous maintenez à ce mot sa mauvaise signification.

Nous restons, ce semble, dans notre sujet, en ajoutant que, tout en s'en rapprochant, la passion idéalisante ne doit pas être confondue avec la passion religieuse.

On cite des poètes qui n'étaient ni croyants ni espérants : voyez Lucrèce. Et d'autre part combien de dévots se font une idée petite — pardon — mesquine des récompenses divines !

Cette tendance idéalisante se rapprochera davantage de la partialité qui est tant suspecte au savant, parce

que l'homme croit trop facilement ce qu'il désire ; mais, d'un autre côté, d'après la théorie des idées forces, des sentiments forces, les souhaits ardents auraient par eux-mêmes une force qui contribuerait pour quelque chose à leur réalisation. Les accès haschischéens ont plus de chance de bien tourner, si l'on sait en espérer beaucoup. Toussenel disait qu'un jour le cuivre n'empoisonnera plus : je crois pouvoir prédire à mon tour qu'un jour le haschisch n'agira plus en poison. Ce sera celui où l'on saura souhaiter se suggérer de nobles aspirations, convertir ses ivresses en ivresses sacrées.

Parmi les poisons de l'intelligence, le haschisch aurait, aux yeux de ses adversaires, ce côté néfaste de plus de se faire justifier sincèrement par ses consommateurs. Vous pourriez connaître un morphinomane, un alcoolmane, un absinthomane rougissant de leur vice le haschischéen ou canabien, que non pas. N'ayez crainte qu'il se traite d'ivrogne ou de haschischmane. Il ne se confessera pas, se flattera plutôt d'être le consommateur, que dis-je, le communiant d'une hostie dont il vous plaint d'être privés, vous autres, pauvres viandivores, qui de Cannabis, fille du Soleil, ne connaissez que la ficelle et la filasse. Si vous le traitez de malade, il vous répondra ou se dira qu'il est des maladies valant, mieux que toutes les santés, ou vous traitera à son tour de bien portants imaginaires.

Peut-on prévoir surtout où se portera l'idéalite du haschischéen ? Et d'abord sur l'idéalophore qui en est la cause. De toutes les pierres lancées dans son jardin des Hespérides contre l'objet de son fétichisme, il est homme à bâtir une chapelle en son honneur.

Il est si naturel aussi d'idéaliser ses auto-complaisances

ses gaffes même, de flatter ses défauts et ses passions. Pour un haschischéen, se mettre dans les chanvres du Seigneur, ce n'est pas une vulgaire soûlaison : c'est une retraite, une consultation du tabernacle, un devoir eucharistique ; c'est se mettre en état dominical, et son ivrognerie, il la définirait une noble habitude des ivresses sacrées, une diathèse orphique. Il transfigurerait ses rechutes de pochard en batailles héroïques contre une force de la nature,laquelle, une fois subjuguée,lui vaudra le titre de domesticateur des poisons, de passe-Mithridate, de vainqueur, de réformateur des ivresses. Pas de bon apôtre pour pousser à son comble, comme notre adepte, l'esprit des défaites, l'attendrissement de l'indulgence. Le génie de l'excuse le possède. Nul optimiste ne jouera mieux que lui des « fît-il pas mieux », des « tant mieux encore » pour ses déconvenues. Il voudrait vous mettre en extase devant ses peaux d'ours,et il ne se contente pas d'être son propre compère. Ses compères à son imagination s'il n'en trouve pas chez vous, il s'en commandera jusque dans les olympes et les paradis, qu'il dérangera pour ses petites affaires. Loin de rougir de ses accès en ivrogne désaoûlé il ira jusqu'à s'inventer des voix angéliques pour se faire approuver, pour se faire reprocher un excès de modération, pour faire traiter de reculade et de pusillanimité le diminuer ou le distancer de la dose.

Les ombres d'Elseneur lui arriveront toutes grondantes, non pour lui dire : Voilà la vie que tu mènes, mais comme des collaborateurs de ses paradoxes, se plaignant qu'on ne les seconde pas assez et lui reprochant sa tiédeur en réhabilitatoire

Les mânes du commandeur lui feraient un sou-

rire d'approbation. Il ira jusqu'à se purifier réellement, à nettoyer ses accès, à se faire convertir par sa drogue, à se mettre le plus possible en règle avec sa ou ses consciences, pour se ménager des droits ou des passe-droits aux « revenez-y », pour s'octroyer de plus fréquents « redeat », imitant dans son genre la conduite du chrétien qui fait ce qu'il faut avant d'approcher de la Sainte Table. Vous voyez combien c'est grave !

Et puis, à un homme qui a pénétré dans des zones supra-humaines, il lui est très difficile, vous comprenez, de se plier, de s'attacher aux tâches ordinaires. Ce n'est plus un simple mortel aux ambitions communes; c'est plus que le « monsieur qui se sent quelque chose là. C'est l'enfant chéri ou l'enfant perdu du mystère, c'est l'initié de l'ombre qui ne peut plus tout dire, qui ne se doit plus aux premières tâches venues; et, s'il risque fort d'échouer dans celles qu'il a entreprises, c'est qu'il s'illusionnera sur la force de ses épaules et sur la valeur de ses trouvailles. Et danger aussi, si son égoïsme se transports sur son œuvre ou sur les idées fixes en lesquelles il s'est aliéné. S'il a la toquade des inventions pas de semaine ne se passe sans qu'il pousse des « eureka ». L'idéographe, qui est le cerveau, fonctionne chez lui en idéalographe, c'est-à-dire se rapproche moins d'un verographe que d'un cracographe. Son daltonisme de chimérophile ne verra plus qu'en blanc, rose, bleu, vert, doré, vermeil. Comme première idéalisation, commencer par soi-même ; plus d'un haschischéen pourra être tenté aussi de se voir trop en beau, de se mettre à genoux, non plus devant sa boîte de Pandore, mais devant son nombril, et de se prendre pour idole en ce qu'il aurait de plus suspect. Il tombera alors dans « l'autolâtrie ».

Je ne crois pas cependant que le légendaire orgueil haschischéen soit aussi persistant qu'on le dit. Tant de différence chez le même homme suivant qu'il a avalé ou non cinq centigrammes d'une substance, cela donne à réfléchir sur la petitesse de la grandeur de l'homme.

Après quelques mécomptes, les personnes intelligentes comprendront qu'il sied de décompter, de ne pas porter plus lourd que ses épaules, de ne pas aspirer plus haut que son front. C'est une fiche de consolation à la portée de tous les manqués de la vie, et que je leur recommande, de se considérer comme privilégiés sur quelques points, précisément parce qu'ils ne le seraient pas sur d'autres. On attribuerait sa supériorité spéciale moins à son mérite qu'à ses infériorités dont elle serait la condition. Tel serait le cas de l'illuminé qui se croirait investi d'une mission pour laquelle il fallait choisir les plus humbles, soit comme dans la Bible, pour que l'Eternel fasse mieux éclater sa puissance, soit parce que certaines facultés ne se développent que si d'autres facultés s'affaiblissent. Des hypotrophies, des atrophies même sont nécessaires pour favoriser des hypertrophies ou l'apparition de quelque faculté à surprise (1). « Car un sens qui s'éteint en

(1) Une de ces aptitudes ou facultés à surprises serait, par exemple, de savoir s'attirer la collaboration des invisibles ; s'il en est parmi eux quelques-uns qui s'occupent de quelques-uns d'entre nous, dans leur intérêt ou dans le nôtre, nous serons étonnés, sans doute, des motifs de leur préférence ou de leurs mesures du mérite. Peut-être se plaisent-ils à envoyer des projections à travers les réseaux nerveux de ceux qui sont bons, qui fleurent bon, plutôt qu'aux malins et aux esprits forts. Peut-être seriez-vous l'objet de protections inconnues parce que vous seriez mieux conditionnés comme lieu de confluence et d'observations les habitués des sommets, par exemple, étant plus à la portée des



rend plus clair un autre », a dit Lamartine,et,si le second en lequel le premier s'est résolu est de meilleure qualité, nous avons un des modes d'évolution du progrès.

V

Par esprit d'analogie et de généralisation, le haschischéen se dira que son herbe, pour laquelle il a tant été molesté n'est pas la seule chose qui ait été, injustement condamnée en ce monde,et voilà que la manie des idéaliations va se compliquer de la manie des réhabilitations, sans reculer au contraire devant les réhabilitations les plus scandaleuses, vers lesquelles le pousse aussi son esprit de jactance et de contradiction. Et l'on peut prévoir ses réhabilitations préférées.Ce sera tout d'abord celle de l'exceptionnel qui fait trop un effet de blâmable. Les réguliers prennent souvent pour du maladif l'anormal, que le haschischéen idéalisera plus volontiers en

---

instrnments lointains.Cette incertitude s'ajouterait bien aux motifs, d'ordre religieux ou bien physio-psychologiques qui diminueraient chez nos contemporains avancés, la sévérité pour les misérables et l'adulation pour les triomphants. Dame, si les uns et les autres ne sont guère que les hypnotisés, les dirigés, les suggérés ou les jouets des Très Hauts et Très Hautes : « Les accomplissements sont au-dessus de nous. »

Donc, ne dédaignez pas trop les incomplets, les anormaux, les infirmes. Qui sait si la lacune ou l'anomalie qui inspirent la pitié de votre superbe est autant une infériorité que cela, si elle n'est pas « un caractère de fanal » si elle ne cache pas un bourgeon de vie, une faculté précieuse à l'état naissant. Et, à leur tour, que les sensitifs de qualité, les rêveurs en prophéties n'oublient pas qu'ils ont besoin de protections et qu'ils n'aillent pas se prévaloir de passe-droits qu'on leur accorde à cause de leur délicatesse de sensitives et de leurs faiblesses même.

supérieur de sélection, en anormal d'anticipation, oubliant trop souvent à son tour que, si la supériorité apparaît chez les exceptionnels, ce n'est que par exception, et que les exceptionnels ne sont pas toujours supérieurs ni même intéressants. Le droit à l'exception sera donc inscrit dans ses nouveaux droits de l'homme, où figurent aussi le droit à l'hypocondrie, à l'ivresse, à la partialité, à l'hypocrisie, à la fêlure, à la paresse, bien entendu à une certaine hypocondrie, une certaine ivresse, etc. ; car il y a dans tout paradoxe des exceptions en jeu avec quelques restrictions, ou triches escamotées. Pour qu'un vocable attire les sympathies du haschischéen, il suffit qu'il puisse comporter une bonne acception, comme l'orgueil, dont A. de Musset a dit : « C'est ce qui reste encore d'un peu beau dans la vie.» Il y a coquetterie et coquetterie, savez-vous ? De la luxure, pas trop n'en faut, mais il en faut. Il y aura, il y a déjà une gourmandise qui est synonyme de la respectable gastrosophie, et le haschischéen est payé, comme on dit, pour vanter la simulation artistique et la prudente dissimulation auxquels il a été obligé de recourir, ainsi qu'à d'autres vices ou prétendus vices, auxquels l'aurait exposé son vice principal, sa haschiphilie. Si Ch. Fourier et Eugène Sue n'avaient pas entrepris la réhabilitation des péchés capitaux, il l'aurait inventée. Pour lui aussi, il y aura des paresses artistiques, de sages dissimulations, des hypocrisies qui « valent certaines vertus » (Balzac), des poltronneries de bon conseil, des flatteries réconfortantes, des jalousies de sélection, des ivresses sublimantes, des voluptés alimentaires, des versatilités intelligentes, des superstitions scientifiques.

Observons toutefois que cette tendance à idéaliser

et à réhabiliter s'arrête à ce qui est irrémédiablement laid ; elle trouverait des limites dans des scrupules d'esthétique. Il faut beaucoup d'esprit et de compensation pour qu'un coupage de méchanceté devienne plaisant dans les malices et les taquineries d'une jeune personne aimable ou d'un charmant démon, pour que les désordres du coq-à-l'âne soient goûtés comme comiques dans les discords artificiels des vaudevillistes, pour que l'esprit de querelle s'utilise en humour chez les polémistes. Victor Hugo a beau alléguer qu'il n'y a pas de laideurs inconvertissables que « tout a sa beauté ». Je me demande comment on pourrait se décider à chanter ce qui est cruel, crasseux, sadique. Débarrassez-nous plutôt de toutes les saletés. On ne lave pas l'indécrottable, on brûle, on transforme ce qui ne mérite pas la conservation.Poétisez-moi plutôt la flamme et la cendre qu'on retirerait des vilains résidus.

(*A suivre.*) J. Giraud.



DEUXIÈME PARTIE

LE GNOSTICISME ET LA BIBLE

On sait que presque toutes les églises chrétiennes considèrent la Bible, et surtout le Pentateuque comme un livre inspiré surnaturellement par Dieu lui-même et que bon nombre d'occultistes modernes en se basant sur l'ouvrage spéculatif de Fabre d'Olivet : **La Langue hébraïque restituée**, considèrent la Genèse comme cachant, sous une terminologie vulgaire, un triple ou sextuple sens mystérieux et très profond. Nous allons dire ce que pense de tout cela les gnostiques.

A la question de la Bible révélée surnaturellement une première difficulté se présente.

Un des Pères de l'Eglise, saint Jérôme, nous dit que « l'Esprit-Saint n'a enseigné qu'une fois ; tout ce qui s'écarte de son *texte* ne saurait être vrai ! »

Aussi demanderons-nous aux diverses Eglises, catholiques et protestantes, de nous montrer le texte **authentique** du Saint-Esprit.

Avant tout, disons d'abord que les manuscrits originaux sur lesquels la Bible aurait été traduite n'existent plus.

Comment, alors, pouvons-nous savoir si les traductions actuelles sont exactes puisque nous ne pouvons les comparer à l'original ?

Il est vrai que l'on objecte que la Bible a été traduite sur les copies supposées de ces manuscrits originaux. Mais, justement, nous savons que ces copies ne sont pas dignes de confiance, puisqu'il y en a un très grand nombre qui ne sont pas d'accord entre elles, et que nous savons d'autre part que Denis, de Corinthe, au deuxième siècle — an 170 de l'ère chrétienne — se plaignait que « les Ecritures du Seigneur étaient falsifiées ».

Quoi qu'il en soit, pour les Pères de l'Eglise, le véritable texte était celui de la traduction dite **des Septante**. Ce texte seul fut adopté dans l'Eglise catholique jusqu'à la fin du Ve siècle. Lorsque parut la traduction latine, grand émoi chez les docteurs et théologiens. On constata une transformation complète de certains textes, de certains passages dont s'étaient servis les Apôtres, des phrases entières disparues, d'autres ajoutées, modifiant à chaque page le sens des interprétations anciennes.

La Bible fut plus tard revisée à nouveau par le pape Sixte-Quint et par Clément XIII. Puis vinrent les traductions de Luther et de Calvin, avec de nombreux changements de texte.

Enfin, de savants hébraïsants ont fait des traductions indépendantes, croyant que les versions autorisées étaient inexactes, ce qui est d'ailleurs possible, la science de la langue hébraïque n'ayant pas encore dit son dernier mot.

Eh bien, nous le demandons encore, où est le texte **authentique** du Saint-Esprit parmi toutes ces traductions différentes ?

L'Eglise catholique s'est fort bien rendu compte de la difficulté ; aussi, elle ne permet pas l'interprétation individuelle de la Bible ; elle se réserve de donner anx fidèles le sens de la « parole de Dieu ».

A cet effet, elle appuie son argumentation sur le témoignage de saint Augustin, qui confessa « qu'il y avait plus de choses qu'il ne comprenait pas, dans la Bible, que de choses qu'il comprenait ».

Si un aussi grand docteur ne peut pas comprendre « la parole de Dieu « sans un interprète infaillible, dit l'Eglise



catholique, bien moins encore le peuvent des mortels ordinaires.

L'Eglise protestante, au contraire, laisse la liberté à chacun, fût-il le plus ignorant des hommes, de lire et d'interpréter la Bible pour lui-même, prétendant que l'Esprit-Saint révèle le vrai sens des Ecritures à tous les hommes !

Mais il n'y a pas que le texte **véritable** du Saint-Esprit qui soit inconnu ; il en est de même des auteurs des divers livres qui composent la Bible.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, on avait cru que le Pentateuque avait pour auteur Moïse, initié egyptien, d'origine juive.

Or nous savons aujourd'hui que, pendant neuf siècles, il n'y a pas eu de loi écrite dite moïsiaque en Israël. L'apparition du premier code moïsiaque eut lieu, en 623, sous le roi Josias : « La dix-huitième année du règne de Josias, en 623, près d'un siècle après la prise de Samarie et la destruction du royaume d'Ephraïm (année 721), le prêtre Helkias prétendit avoir trouvé dans le temple, qu'on réparait, un livre qu'il envoya à Josias. Après en avoir entendu la lecture, Josias consulta la prophétesse Holda, puis il convoqua les anciens du royaume de Juda. En leur présence et en présence de tout le peuple, on fit dans le temple une lecture solennelle du livre découvert par le prêtre Helkias. »

Ce livre, qui était auparavant totalement inconnu des contemporains, n'était autre que la partie législative du **Deutéronome**, du chapitre V à XXVIII, moins le chapitre XXVII, qui fut intercalé postérieurement.

Il y a dans le **Deutéronome** deux parties : une partie historique, renfermant des faits d'histoire, et une partie législative, renfermant des lois. Pour les lois, l'auteur du Deutéronome a incorporé le **livre de l'Alliance**, qui se compose de l'Exode, chap. XX à XXIII, et, pour les faits historiques, il a puisé dans le **Recueil des documents jéhovistes**, qui a été écrit probablement vers le milieu du IX[e] siècle, sous le règne d'un membre de la dynastie de Jéhu. Le style dans lequel est écrit le Deutéronome a une telle ressem-

blance avec celui de Jérémie, prêtre qui exerçait son ministère depuis peu d'années, lorsque eut lieu la découverte de prêtre Helkias, qu'on a voulu voir la main de Jérémie dans la rédaction du **Deutéronome** ; mais la preuve complète n'en a pas été faite.

Le **Lévitique** fut promulgué en 442 par le gouverneur Néhémie, assisté du prêtre Esdras, qui revenait de captivité à Babylone.

Le **Lévitique** est l'œuvre d'Esdras. Il est de rédaction élohiste, c'est-à-dire que le nom de Dieu y est exprimé par Elohim, pluriel de Eloha, Dieu.

Enfin, outre la rédaction élohiste et la rédaction jéhoviste, le **Pentateuque** renferme les traces d'une troisième rédaction, qui consiste en une combinaison entre la rédaction jéhoviste et la rédaction élohiste, et qui a dû être exécutée après Esdras, d'une manière successive et continue. Cette rédaction ne serait devenue définitive qu'au temps des **Septante** c'est-à-dire au commencement du IIIe siècle.

L'arrangement actuel du **Pentatsuque**, y compris Josué, n'a donc été définitivement fixé qu'au IIIe siècle, c'est-à-dire douze siècles après Moïse.

Ainsi apparaît l'erreur énorme de la doctrine qui attribue à Moïse la composition des livres dits moïsiaques. Moïse n'a jamais rien écrit, et ceux qui acceptent l'idée, aujourd'hui reconnue fausse, de livres écrits en entier de la main de Moïse, et veulent y chercher des triples ou sextuples sens secrets, sont, malgré toute leur érudition, dans une erreur absolue. C'est du moins l'opinion des gnostiques se basant sur les découvertes de la critique historique moderne.

JOHANNÈS.



NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de M. Philippe, qui fit, dans sa vie, beaucoup de bien, non seulement aux malades, mais encore à ceux qui, dans un corps valide, avaient une âme souffrante. Il a succombé des suites d'une maladie de cœur, le 2 août 1905, à l'Arbresle (Rhône), à l'âge de 56 ans.

Nous adressons à sa famille, et spécialement à notre collaborateur et ami, le Dr Marc Haven, l'expression de notre sincère condoléance.

LA VOIE.

N° 18 OCTOBRE 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

PRIX DU NUMÉRO...... Un franc

Abonnements:

France.	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN...	15 Fr.
—	SIX MOIS....	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS



PREMIÈRE PARTIE

HYPNOSE, HYSTÉRIE ET SORCELLERIE

en Chine et en Indo-Chine

La magie et la sorcellerie jouent un grand rôle dans la vie des jaunes, et en particulier dans celle des Chinois et des Annamites ; elles constituent, depuis les temps les plus reculés, le fond des croyances religieuses du peuple, et tiennent une place importante dans les diverses religions qui se sont développées en Chine et dans les pays de civilisation chinoise.

La religion primitive des Célestes comprenait, en dehors du respect et du culte des ancêtres, des pratiques de divination, des sacrifices et des cérémonies destinées à apaiser ou à rendre favorables les esprits du Ciel, de la terre, des vents et des fleuves.

Lao-Tse, au Ve siècle avant notre ère, grâce à ses théories métaphysiques hiérarchisant les esprits et les forces occultes, donna un puissant essor à l'animisme et au mysticisme. Ses disciples firent une large place aux pratiques de sorcellerie, surtout après l'intervention du ré-

formateur Hin-Ye, et c'est ainsi que le taoïsme forme aujourd'hui un mélange étrange de théories métaphysiques assez élevées et de superstitions grossières.

Confucius, ou plus exactement Khong-Fou-Tse, qui vivait vers la même époque que Lao-Tse, prêcha une philosophie et une morale beaucoup plus pratiques, presque rationalistes ; il lutta contre les superstitions et les rêveries métaphysiques. Aussi, ses disciples, qui constituent la classe intellectuelle de la Chine, sont-ils fort sceptiques en fait de religions en général et en fait de sorcellerie en particulier.

Les missionnaires hindous avaient commencé à prêcher le boudhisme en Chine dès l'an 225 avant notre ère ; mais ils ne firent de nombreux adeptes qu'au bout de trois ou quatre cents ans , et seulement lorsqu'ils s'écartèrent de la pureté primitive de leurs doctrines pour faire une large place aux superstitions populaires et aux pratiques de magie.

La sorcellerie a donc trouvé abri et protection près des deux religions, taoïsme et boudhisme, qui sont les plus répandues dans les masses. Quant aux religions importées d'Occident, elles pénètrent difficilement en Chine ; d'ailleurs, leur extension ne serait guère faite pour diminuer les superstitions.

Les puissances occultes ou forces astrales que les Jaunes redoutent le plus sont les *Ki* ou esprits des montagnes, les *Loungs* ou esprits des fleuves, les *Chin* ou esprits des vents et du tonnerre, enfin et surtout les mânes des morts ou revenants, qui s'appellent *Koei* en chinois, et *Ma-qui* en annamite.

Pour faire comprendre l'action attribuée à ces *Koei*, il nous faut rappeler quelle idée les gens du peuple se

font de la vie et de la mort : l'homme a trois âmes, une passionnelle, une rationnelle et une troisième fluidique ou matérielle ; les deux premières se séparent du cadavre après la mort ; la troisième, qui correspond à la coque astrale des occultistes européens, entre avec le corps dans le tombeau, d'où elle peut sortir ensuite, dans certaines circonstances, sous la forme de fantôme ou *Koei*.

Ceux qui admettent ces théories complexes n'ont sans doute pas médité cette parole de Khong-Fou-Tse : « Quand on ne sait pas encore ce que c'est que la vie, comment pourrait-on connaître la mort ? » (1)

Les fantômes les plus méchants seraient ceux des enfants mort-nés, des femmes mortes en couches et des personnes ayant succombé à une mort violente ; ils sont redoutés surtout pendant la nuit. A Binh-lieu, il nous fut très difficile d'obtenir que l'un de nos infirmiers indigènes nous aidât à faire d'urgence, un soir, vers dix heures, l'autopsie d'un noyé; il ne céda qu'à la menace d'être destitué de ses fonctions d'infirmier, et manifesta à plusieurs reprises une vive terreur pendant la durée de nos recherches anatomiques et de nos constatations médico-légales.

Les Koei seraient attirés par le sang ; c'est pourquoi certains indigènes craignent de pénétrer la nuit dans un local où du sang, surtout du sang humain, a été répandu, par exemple dans une salle d'opération, ainsi que l'a constaté notre camarade de la marine le Dr Laurent.

Une semblable croyance se retrouve chez presque tous les peuples : on se sert de sang pour évoquer les esprits

---

(1) Lun-Yu (ou *Les entretiens philosophiques*) — *livre II, chapitre XXI*, § *11*.



ou pour atténuer leur colère ; Ulysse n'évoque-t-il pas Tirésias au bord d'une fosse pleine de sang ? L'usage des sacrifices sanglants aux esprits, aux forces occultes et aux divinités ne se retrouve-t-il pas dans la plupart des cérémonies magiques ou religieuses ?

Les *Koei* ou *Ma-qui* s'attaqueraient surtout aux beaux enfants : si vous rencontrez une mère avec son bébé, n'allez pas lui faire de compliments, ne dites pas : « Oh ! le bel enfant, qu'il est mignon » ; dites plutôt : « Quelle petite horreur ! » En exprimant votre admiration, vous attireriez sur le pauvre petit l'attention des méchants esprits, qui lui enverraient des maladies et chercheraient à le faire mourir ; au contraire, en manifestant un sentiment de dégoût, vous écarterez de lui les mauvais esprits, qui s'empresseront d'imiter votre mouvement de répulsion. Une croyance analogue existe dans le midi de la France, où les vieilles femmes évitent de manifester leur admiration pour un enfant, de peur de lui « porter malheur ».

En Extrême-Orient, les parents poussent quelquefois cette crainte beaucoup plus loin : ils donnent à leurs jeunes enfants des noms grossiers et orduriers pour dégoûter et écarter les méchants esprits. Ils ont encore recours à d'autres ruses : pendant certaines nuits de l'année, les Koei passeraient sur les lits des enfants afin de défigurer par la petite vérole ceux qui leur semblent les plus jolis; les parents, pour tromper les méchants esprits, iraient, dit-on, jusqu'à mettre à leurs bébés des masques horriblement laids.

On attribue une grande influence aux Koei sur les pollutions nocturnes et sur les rêves et les hallucinations obscènes, et cela même dans les livres de médecine po-

pulaire, dans lesquels nous lisons qu'en pareil cas, « un démon agit et dirige les sortilèges ». L'incube ou le succube semble être tantôt un esprit, tantôt le double astral d'un mort ; dans ce dernier cas il tiendrait à la fois de la nature des incubes et des vampires d'Occident.

Des revenants s'éprennent de jeunes filles ou de femmes ; ils en sont fort jaloux et s'opposent à leur mariage; ils leur imposent sous formes d'incubes des pratiques indécentes en des rêves obscènes. Les enfants monstrueux sont considérés comme fils des incubes, *Koei-Tai*. Cela ne doit pas trop nous étonner : des théories analogues n'ont-elles pas été soutenues en Europe, en particulier par le R. P. Sinistrari d'Ameno ?

Des succubes s'attaquent aux hommes, surtout aux maris fidèles : les jeunes vierges frappées de mort violente pousseraient quelquefois dans leur tombe des cris plaintifs ; si un passant les entend, il doit bien se garder de répondre, sans quoi il se verrait possédé et épuisé par un succube avide de caresses.

Les personnes qui se croient victimes de ces incubes et de ces succubes sont évidemment des hystériques, qui ressemblent fort à nos possédés du moyen âge ; aussi, les missionnaires catholiques n'hésitent pas à les exorciser lorsqu'ils en ont l'occasion.

Les indigènes s'efforcent de chasser les esprits en faisant beaucoup de bruit avec des gongs et des pétards et en pratiquant divers sacrifices ; ils ont aussi souvent recours aux exorcismes d'un sorcier.

Les génies et les esprits auraient également, d'après les croyances populaires, une grande action sur le développement de la plupart des autres maladies ; aussi les malades font-ils assez souvent appel aux sorciers.

Diverses affections sont attribuées à l'action combinée des forces astrales et d'un méchant magicien, c'est-à-dire à des sortes d'envoûtements. Il suffirait de brûlei, en faisant certaines cérémonies, un poil de la moustache d'un tigre et d'en faire absorber la cendre à un ennemi, pour voir ce dernier dépérir, puis mourir en l'espace de trois mois. Pour obtenir le même résultat, les sorciers fabriquent de petites figurines de terre cuite qu'ils portent la nuit sur un tombeau en prononçant des imprécations contre la personne à laquelle ils veulent nuire. Ces sortilèges ne rappellent-ils pas les envoûtements à la figurine que pratiquaient les magiciens du moyen âge, et auxquels ont encore recours de nos jours en France les sorciers des campagnes ?

Ceux qui font ainsi appel à la magie pour servir leur haine et leurs intérêts, n'opèrent cependant pas en toute sécurité : l'esprit de leur victime pourrait quelquefois les dénoncer, grâce à une sorte de télépathie : dans une légende taoïste du Livre des récompenses et des peines (Kan-yin-pien), un certain Kou-sun-Tcho apparaît la nuit au gouverneur du district, et se plaint d'avoir été victime d'un cauchemar et d'un attentat ; une enquête démontre qu'il a été envoûté par ses domestiques.

Les Chinois se servent aussi, pour envoûter, d'images peintes sur des papiers jaunes, qu'ils brûlent en faisant des incantations.

Pour combattre les maladies attribuées à ces sortilèges, ils pratiquent une cérémonie de contre-envoûtement, en brûlant des images analogues, pendant qu'on fait passer rapidement un miroir devant les yeux du malade. Ces procédés ne sont pas particuliers à l'Ex-

trême-Orient, nous les avons rencontrés chez la plupart des peuples, et même chez les occultistes modernes. en faisant des recherches pour étudier la *Sorcellerie* (1). Notons cependant que le miroir a été employé par les Chinois, dans de tels cas, bien avant que le Dr Luys préconisât l'emploi d'un miroir à allouettes pour provoquer l'hypnose.

Les Extrêmes-Orientaux ne connaissent pas seulement les envoûtements de haine, ils connaissent encore les envoûtements d'amour. Ils croient qu'une femme peut s'attacher indéfiniment un mari ou un amant en lui faisant absorber dans un mets quelconque trois gouttes de son sang menstruel : une telle croyance se retrouve d'ailleurs dans le sud de la France.

Ils attachent une notable importance à une certaine huile magique dont il suffirait de s'induire les lèvres pour inspirer l'amour ; cette superstition est surtout répandue sur la frontière du Cambodge.

Il est enfin un autre philtre, le *thuoc-bo-yo*, qui serait plus dangereux : les cendres de cette drogue sont jetées dans les aliments, ou bien la drogue est mélangée à du tabac dans des cigarettes ou dans une pipe ; l'homme qui aurait absorbé ce philtre deviendrait fort amoureux, fort généreux, mais ne tarderait pas à s'anémier, à enfler, puis à mourir ; ce serait donc là un envoûtemens de haine plutôt qu'en envoûtement d'amour. Nous avons été appelé à examiner un échantillon de cette drogue, qu'une femme annamite avait introduit dans la pipe d'un européen : c'est une sorte de bourre

(1) Dr Regnault. *La Sorcellerie*, ses rapports avec les sciences biologiques — 1 volume in-8°, 360 p. — Alcan, éditeur, Paris.

peu serrée d'une couleur grisâtre, d'une odeur très forte rappelant celle de la souris ; cette bourre contient des débris végétaux. Il nous a été impossible de retrouver ce philtre dans les pharmacies chinoises ou les drogueries annamites ; quelques pharmaciens chinois connaissaient de nom ce produit parce que des femmes, surtout des concubines d'Européens, leur en avaient demandé, mais ils n'en avaient jamais vu ; ce philtre serait préparé et vendu dans les régions montagneuses par de vieilles femmes *man*.

Pour guérir les maladies provoquées par les Chin, les Koei et les forces occultes que dirigent les méchants sorciers, on a recours à des cérémonies religieuses et à des cérémonies magiques, dans lesquelles les gongs, les pétards et les fumigations tiennent une grande place. Ces cérémonies sont presque toujours inspirées, faites ou dirigées par un sorcier.

Dans un exorcisme de ce genre pratiqué sur la frontière du Cambodge et relaté par Paul d'Enjoy, le sorcier arrive coiffé d'un bonnet pointu, les cheveux épars sur les épaules, le visage peint, les sourcils allongés et relevés vers les tempes, les lèvres cerclées de lignes blanches et noires ; il prononce des paroles inintelligibles, gutturales et brèves qui deviennent bientôt saccadées, entrecoupées de hoquets nerveux. Il prend quelques feuilles de papier, y trace nerveusement des inscriptions magiques, puis les jette au feu ou les dévore. Il se livre à une exaltation de plus en plus grande ; il se précipite en courant dans la maison en poussant de grands cris ; il danse une sarabande échevelée autour du malade immobile, silencieux, recueilli.

Pendant ce temps, des serviteurs frappent à grands

coups redoublés sur les gongs, des tam-tam, des cymbales, et à cette cacophonie viennent se joindre les cris que poussent les assistants, entraînés par l'excitation du sorcier. « Enfin, épuisé, brisé, congestionné, le sorcier se raidit et tombe privé de sens. »

Nous avons vu rous-même à Tien-Yen une femme faire des charmes pour guérir une morsure de serpent : la sorcière allume une de ces baguettes parfumées qu'on brûle dans les pagodes et que les Chinois appellent *hiang*; elle s'en sert pour tracer des figures magiques au-dessus du membre blessé en prononçant des incantations ; elle crache sur la plaie et la panse avec une bouillie de feuilles ; toutefois, elle ne néglige pas de faire absorber au malade une poudre rougeâtre que nous n'avons pu complètement identifier, mais qui contient du hoang-nan ou *Strychnos gaultheriana*. Ces pratiques ne doivent pas trop nous faire sourire : nos rebouteurs modernes n'ont-ils pas la prétention de guérir les entorses en faisant avec leur pied un signe de croix sur le membre blessé et en prononçant des mots latins dont ils ignorent le sens et qu'ils déforment complètement d'ailleurs :

Ante te sperante et super ante te ?

Chinois et Annamites apprécient le dicton : « Mieux vaut prévenir que guérir » ; aussi attachent-ils une grande importance à la devination, grâce à laquelle ils espèrent prévoir les maux qui les menacent et au *Foung-choei*, ensemble de règles destinées à prévenir l'action des mauvaises influences occultes et les maladies qui en découlent.

Parmi les principaux moyens de devination se trouvent les présages, les songes, la chiromancie, la nécromancie, la cartomancie, la chelonemancie ou devination par la tortue.

Il est d'un très mauvais présage de briser un miroir ou les verres de ses lunettes.

Les songes ont une grande importance, et nous avons vu des indigènes ne pas hésiter à risquer d'assez grosses sommes d'argent au jeu des trente-six bêtes, sur la foi d'un songe de vieille femme. Le tenancier de la maison de jeu hisse le matin, au bout d'un mât qui domine sa maison, un cylindre en bambou renfermant un papier sur lequel est écrit le nom de l'une des trente-six bêtes prévues dans le jeu ; à partir de ce moment il reçoit les enjeux ; chaque joueur ponte une somme plus ou moins importante sur telle ou telle bête, en échange d'un ticket indiquant le montant de la somme qu'il verse et le nom de la bête choisie. A trois heures après midi, un coup de gong annonce que les jeux sont faits ; le cylindre est descendu, et ceux qui ont ponté sur la bête dont le nom était contenu dans ce cylindre touchent trente fois leur mise.

Une nuit, une vieille femme de la campagne voit en rêve un envoyé du Boudha venir lui annoncer que la bête gagnante sera le tigre ; elle quitte son village, vient dans la bourgade où est la maison de jeu, et ponte toute sa fortune sur cette bête ; elle veut faire participer ses amis et connaissances à sa bonne fortune, et s'empresse de leur raconter son rêve ; la nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair, et chacun s'empresse de venir ponter sur le tigre toute la somme dont il peut disposer.

Le tenancier du jeu ne tarda pas à être affolé, car la bête qu'il avait exposée était bien le tigre. Il voyait le flot des joueurs augmenter à chaque instant ; non seulement il allait être ruiné, mais encore il allait perdre la face, car il lui était impossible de donner trente fois

leur mise à tous ces joueurs qui pontaient contre lui. Il dut prévenir les autorités, celles-ci furent fort embarrassées, car, si le tenancier ne pouvait payer, il était à craindre que la foule ne brûlât sa maison et ne fît une émeute : elles ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'annuler le jeu sous un prétexte quelconque, comme si elles avaient eu à se plaindre du tenancier, et d'ordonner que les enjeux seraient rendus. La foule ignora quelle était la bête exposée, et il n'y eut pas de troubles.

La chiromancie est pratiquée par de vieilles femmes auxquelles leur clientèle féminine demande surtout le nombre et le sexe des enfants qu'elles peuvent espérer.

Certaines femmes feraient des prédictions sous l'influence d'un esprit ; elles correspondent à nos somnambules soi-disant extralucides et spirites. D'ailleurs, les sorciers annamites ont la prétention de retrouver les objets perdus et de connaître l'avenir avec le concours d'un sujet qu'ils hypnotisent d'un coup de gong.

Il existe aussi des diseurs de bonne aventure qui donnent à leurs clients de petits papiers annonçant quantité d'événements heureux ou malheureux. A l'entrée de certains temples, on peut consulter les sorts en prenant au hasard, dans une boîte, une ou plusieurs petites plaques de bambou portant des numéros qui correspondent à des réponses du destin inscrites d'avance sur des papiers. Des fidèles jettent quelquefois une sorte d'œuf en bois constitué de deux parties qui se séparent ou ne se séparent pas en retombant ; cela ressemble assez au jeu de « pile ou face ».

Dans certains cas, l'intéressé trouve préférable de s'adresser directement aux Koei : en pratiquant une autopsie, à Moncay, nous avons trouvé

dans la bouche d'un cadavre quelques pièces de monnaie enveloppées d'un papier sur lequel étaient inscrits les noms des trente-six bêtes : celui qui avait placé ce papier dans la bouche du cadavre espérait sans doute que l'esprit du mort lui révélerait en songe le nom de la bête gagnante (au jeu des trente-six bêtes).

La nécromancie est pratiquée aussi au moyen d'évocations : l'esprit d'un mort aurait pu être appelé et serait apparu devant un juge pour témoigner ; en pareil cas, on admet que les deux premières âmes ou âmes supérieures du sujet se sont réunies à la coque astrale qui constitue le Koei, pour manifester leur personnalité. Quelques sorciers ont également la prétention d'obliger les esprits des morts à s'incarner dans une personne vivante pour répondre à leurs questions.

La cartomancie est connue, mais pratiquée souvent avec le secours d'une tortue dans une cérémonie magique dont nous avons pu suivre tous les détails à Tien-Yen : la sorcière, une vieille Chinoise, qui va exercer son art de village en village, apporte avec elle un sac contenant une petite tortue, un plateau en cuivre et trente-six cartes. Chacune de ces cartes porte trois dessins différents, et peut se replier deux fois sur elle-même de façon à masquer ses trois dessins. La sorcière dispose ses trente-six cartes ployées sur le plateau de cuivre autour d'une tasse de riz que la cliente doit fournir ; elle implante dans cette tasse de riz des bâtonnets parfumés (hiang) qu'elle allume ; elle fait des invocations et des prières, puis met la petite tortue sur le plateau. L'animal se promène lentement et s'arrête de temps à autre ; les trois cartes sur lesquelles se font les trois premiers arrêts doivent faire connaître l'avenir de la cliente ; la sorcière prend

ces trois cartes, les déploie, en étudie les dessins et fait de nombreuses prédictions, N'est-ce pas aussi intéressant que le « grand jeu » de nos plus célèbres cartomanciennes ? La sorcière chinoise a des prix beaucoup plus modérés que les disciples de Mlle Lenormand ou de Mme de Thèbes : elle ne demande pas dix ou vingt francs ; elle se contente de dix cents, c'est-à-dire de vingt-cinq centimes environ.

La tortue pourrait servir d'emblême aux sorciers chinois, comme la chouette, le serpent ou le chat noir ont servi d'emblème aux sorcières d'Occident ; elle a été en effet fort employée dans les arts divinatoires depuis la plus haute antiquité, à tel point que quelque facétieux pourrait insinuer que, si les Chinois n'ont pas plus rapidement progressé, c'est qu'ils ont demandé trop souvent leur règle de conduite aux tortues.

Déjà aux temps de *Chun*, qui régna de 2255 à 2206 avant notre ère, il était établi que le roi ne devait choisir un ministre qu'après avoir consulté les sorts appelés Pou et Chi (1),dans lesquels l'examen d'une tortue jouait un grand rôle, comme nous le verrons tout à l'heure.

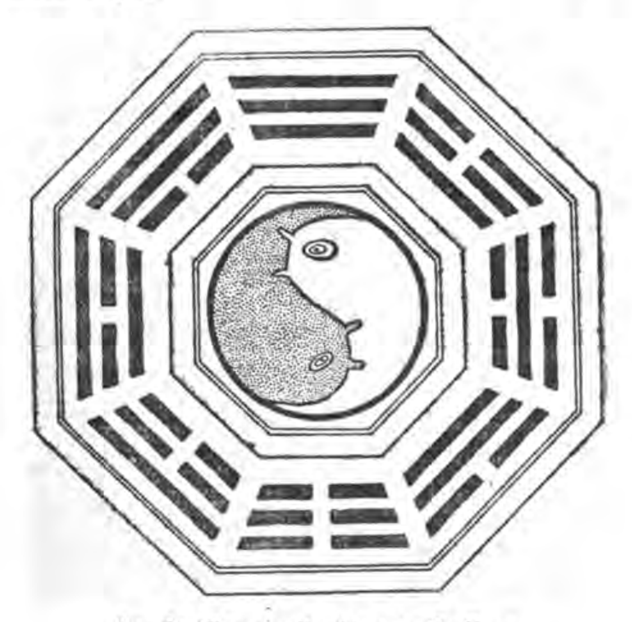
Nous retrouvons l'emploi de ces sorts précisé dans les conseils donnés par *Ki-tse* au roi Vou-Vang,dont le règne s'étend de 1122 à 1116 avant notre ère ; il fallait avoir recours au Pou et au Chi ou tchen pour prendre une détermination dans tous les cas douteux ; un fonctionnaire était spécialement chargé d'observer ces sorts. D'après les commentateurs, les cinq indications que

(1) *Chou-King*, 1re partie, chapitre III. — Ta-yu-mo, § 18.

donnait le Pou s'obtenaient par l'inspection d'une tortue que l'on brûlait, et sur l'écaille de laquelle se produisaient différentes taches ou figures.

Quant aux indications du Chi, elles étaient obtenues en formant avec des herbes les lignes qui composent les Koua ou symboles primitifs attribués à Fou-hi, et qui ont servi à écrire le plus ancien livre de la Chine, le Y-King : on les remuait, et on observait et interprétait au moyen du Y-King les nouvelles figures obtenues. Ces Koua, qui servent de base à la plus vieille philosophie chinoise, et qui sont souvent employés comme amulettes, méritent quelques mots d'explication : ils comprennent des traits entiers et des traits interrompus associs et combinés trois par trois. Les traits entiers symbolisent la force, le ciel, le pincipe actif, la mutabilité ; les traits interrompus symbolisent la matière, la terre, le pincipe passif, l'immutabilité : ce sont le *un* et le *deux* de Pythagore, et on pourrait les comparer aux principes opposés de toutes les théories dualistes, religieuses, philosophiques ou scientifiques. En groupant ces traits trois par trois, on a obtenu huit combinaisons qui ont été disposées en octogone et qu'on appelle les *Pa-Koua* de Fou-hi ; de plus, en interposant ces combinaisons dans l'octogone, on a obtenu 64 figures différentes. Ces Pa-Koua constituent le pantagramme occultiste le plus ancien et le plus curieux, surtout lorsqu'il est représenté avec la figure symbolique appelée Yn-Yang par les Chinois et Am-duong par les Annamites. Cette figure comprend un cercle qui représente le grand absolu *Tai-Ki*, et qui est divisé en deux parties égales ayant la forme de virgules enlacées, l'une rouge, l'autre verte, ou l'une blanche, l'autre noire, représentant l'une le

principe actif, la force (yang), l'autre, le principe passif, la matière (yu).



Les *Pa-Koua* de Fou-hi et le *Yn-Yang*

L'examen portait surtout sur le Tching ou groupement inférieur des Koua pour les choses immuables ou concernant la terre, et sur les Hoei ou groupement supérieur des Koua pour les choses muables ou changeantes ou concernant le ciel.

Ki-tse, dans ses conseils au roi, fait des remarques assez curieuses sur l'emploi de la divination. « S'il se trouve trois hommes qui usent de ces sorts, dit-il, on s'en tiendra à ce que deux de ces trois diront..

Si vous avez un doute important, pratiquez l'examen vous-même ; consultez les grands, les ministres et le peuple ; consultez les sorts *Pou* et *Chi*. Lorsque tout se

réunit pour indiquer et faire voir la même chose, c'est ce qu'on appelle le grand accord, vous aurez la tranquillité, la force, et vos descendants seront dans la joie.

Si les grands, les ministres et le peuple disent d'une manière et que vous soyez d'un avis opposé, mais conforme aux indices donnés par la tortue et par le Chi, votre avis réussira.

Si vous voyez les grands et les ministres d'accord avec la tortue et avec le Chi, quoique vous et le peuple soyez d'un avis contraire, tous réussira également. Si le peuple, la tortue et le Chi sont d'accord, quoique vous, les grands et les ministres vous vous réunissiez pour le contraire, vous réussirez pour les affaires qui concernent l'intérieur de votre royaume, mais non pour les affaires que vous voudriez entreprendre au dehors.

Si la tortue et le Chi sont contraires au sentiment des hommes, ce sera un bien de ne rien entreprendre : il n'en résulterait que du mal. (1) »

Ces lignes montrent l'influence immense que pouvaient avoir, dans de telles conditions, les sorciers fonctionnaires chargés de pratiquer les arts divinatoires et d'interpréter les indications données par les sorts. Ils pouvaient, d'autre part, critiquer les actes des gouvernants, car Ki-tse ajoute que si les modifications atmosphériques et autres peuvent retentir sur les actions des hommes, par une parfaite réciprocité, les actions des hommes retentissent sur les variations atmosphériques : la sécheresse, la pluie, les inondations sont en rapport

(1) *Chou-King*, Tcheou-chou, partie IV, chapitre IV. — Hong-Fan, § 24-25.

avec tels ou tels défauts des gouvernants. Cette superstition se retrouve d'ailleurs quelquefois en France.

En dehors des vertus dont la pratique assurerait santé, bonheur et prospérité, l'homme du peuple attache une grande importance aux charmes et autres œuvres de magie pour se protéger contre les esprits et les puissances occultes, pour éviter les maladies et les diverses calamités qu'il redoute. Il a recours aux opérations de sorcellerie du Foung-Choei pour défendre sa personne, a famille, sa maison, ses biens, son village.

Le Foung-Choei, dont le nom est formé de deux mots signifiant *vent* et *eau*, est la connaissance de tous les procédés à suivre pour diriger les génies, les esprits et les forces occultes et modifier les influences favorables ou défavorables à l'homme.

Pour mettre en fuite les *Koei* et *Ma-qui*, il suffit de manger de la viande de tigre, et, pour se défendre contre leurs attaques, il faut porter des griffes ou un os hyoïde de cet animal. On fait porter comme amulettes aux enfants de petits sachets contenant diverses plantes, la patte antérieure d'un singe soigneusement desséchée ou des médailles sur lesquelles sont figurés les Pa-Koua de Fou-hi et l'Yn-Yang dont nous avons précédemment parlé.

Pour écarter les Koei de sa maison, l'indigène place souvent au-dessus de sa porte un dessin représentant ces mêmes Pa-Koua, des yeux de tigres desséchés ou des tiges d'acores qui ont été cueillies le 5e jour du 5e mois, et qui jouent le même rôle que l'épi de la Saint-Jean dans le sud de la France. On trouve aussi quelquefois, au-dessus des portes, un papier imprégné de sang de tigre ou simplement de sang de poulet : ce sang em-

pêcherait les mauvais esprits de pénétrer, de même que les taches faites sur la porte des Hébreux avec le sang de l'agneau pascal auraient arrêté l'ange de la mort.

Chez les Chinois, comme chez tous les autres peuples, le sang, vecteur de la vie dans l'organisme, joue un grand rôle dans les cérémonies magiques et religieuses : le fluide vital qui est censé s'en dégager serait agréable aux bons esprits, qui y puiseraient de la force pour leurs manifestations bienfaisantes, et aux méchants esprits qui se laisseraient arrêter et attendrir par le sang qui les tente. Autrefois, les empereurs et les ministres faisaient des sacrifices de taureaux ou de bœufs noirs aux génies ; actuellement encore un poulet est sacrifié dans la plupart des cérémonies religieuses et magiques désignées communément sous le nom de *tchin-tchin*.

La plus grande importance est sans doute attachée au sang ; cependant, pour pouvoir utiliser le reste du poulet, on a souvent recours à une ruse dans laquelle on abuse de la naïveté des Koei ou autres esprits : au cours de la cérémonie, le sacrificateur s'efforce de détourner un instant l'attention des Koei et passe rapidement le poulet à une autre personne placée derrière son dos. Le mouvement se fait avec une telle rapidité, que l'esprit ne doit pas pouvoir distinguer ce qui s'est passé ; il croit sans doute voir mangé lui-même le poulet, puisqu'il ne le voit plus. Dans d'autres religions, les prêtres ou les fidèles se livrent quelquefois à de pareilles facéties vis-à-vis de leurs divinités : ils leur offrent un bon repas... puis ils s'empressent de le consommer eux-mêmes !

Ce n'est d'ailleurs pas la seule façon dont la naïveté de ces pauvres Koei est exploitée ; nous avons déjà vu qu'il suffisait de mettre un masque à un bel enfant ou

de lui donner un nom ordurier pour tromper et écarter les esprits ; dans d'autres cas il suffirait de faire du bruit avec des gongs et des pétards pour les mettre en fuite ; enfin, il suffit de leur offrir des lingots en papier doré ou argenté, ou de brûler des papiers représentant des pièces de monnaie ou des objets,pour leur faire croire qu'on leur a réellement donné ces objets, ces pièces de monnaie ou de véritables lingots d'or et d'argent. Les indigènes semblent croire,comme les anciens Egyptiens, que chaque objet a un « double » que l'on peut libérer et faire parvenir aux doubles des ancêtres ou aux esprits, soit en brûlant l'objet lui-même, soit plus simplement en brûlant son image. C'est seulement en se promenant dans une grande ville indigène d'Indo-Chine qu'on peut se rendre compte du commerce auquel donne lieu la consommation des objets funéraires en papier ; aux portes des magasins, on voit souvent des chapelets de souliers, de robes, de maisons, de chevaux, de lingots d'or... en papier. Après nous avoir rappelé ces détails pittoresques, le Dr Laurent nous écrit : « L'autre jour, je croisais dans la rue une femme âgée portant par le cou un tirailleur annamite demi-grandeur nature, fort bien fait.Sans doute était-ce son gendre qu'elle allait envoyer rejoindre en simulacre l'esprit d'une jeune morte inconsolable. » Ces pratiques peuvent être rapprochées des cérémonies barbares dans lesquelles, chez divers peuples, en particulier aux Indes et au Dahomey, on envoyait ses femmes, ses esclaves, ses chevaux rejoindre un grand chef dans le royaume des morts.

Pour faciliter le départ des mauvais esprits, on leur fait un beau bateau en papier, dans lequel on les invite à prendre place et qu'on brûle au bord de l'eau ; nous

avons vu également, sur le bord des fleuves, de petits bateaux taillés dans un tronc de bananier, sur lesquels on avait mis un peu de sel en priant les mauvais génies de s'y embarquer pour un autre pays. Quand il s'agit d'une calamité frappant toute une région, le bateau de papier dont nous parlions tout à l'heure est quelquefois promené en grande pompe dans la campagne en des processions ressemblant à celles des Rogations.

Les objets pointus pourraient effrayer les Koei et neutraliser les forces occultes : l'os hyoïde et les griffes de tigre sont employés dans ce but, comme les petites cornes que portent les Napolitains pour conjurer la jettatura.

On se sert également de couteaux et d'épées magiques dans divers cas.

Les *Koei* ou *Ma-qui*, de même que les esprits qu'invoquent nos spirites, pourraient faire des *apports* ; ils soulèveraient les couvercles des marmites ou des creusets pharmaceutiques pour y introduire des ingrédients nuisibles à la santé des malades qu'ils pousuivent de leur haine ; aussi place-t-on quelquefois sur ce couvercle un couteau ouvert pour empêcher une action maléfique de ce genre. Dans « *Fumeurs d'opium* », Boissière a noté une pratique analogue : il nous a montré des Annamites obligés de passer la nuit chez les Thôs, dans une forêt qui a la réputation d'être hantée des esprits : « Jusqu'au matin, l'un d'eux veillait à tour de rôle, un sabre à la main ; et, quand un cauchemar planait sur ses camarades endormis, le veilleur gesticulait pour écarter les fantômes. » Cela ne rappelle-t-il pas Paracelse combattant les fantômes et les larves à coups d'épée ? Ulysse, évoquant Tirésias, tenait aussi les mânes à dis-

tance au moyen de son épée, et Virgile nous montre la Sibylle disant à Enée, au moment où il pénètre dans les Enfers : « Vite, sortez l'épée du fourreau ; frayez-vous une route. » Ajoutons enfin que, dans la Bible, il est également fait allusion à l'action des épées sur les ombres des morts (1).

Quand une famille est frappée de diverses calamités que le sorcier attribue au Ma-qui de telle ou telle personne dont le tombeau est mal placé, on déplace d'abord ce tombeau avec une grande pompe magique ; mais, si cette opération ne suffit pas, si le fantôme continue à apparaître, si les troubles qui lui sont attribués ne cessent pas on se résout, quelquefois à fixer malgré lui le revenant dans sa tombe. On enfonce un clou dans la terre au niveau de la tête du mort. Le fantôme serait arrêté par cette pointe et ne pourrait plus sortir. Cette pratique ne peut-elle pas être comparée à celle qui était utilisée autrefois pour combattre les vampires : chacun sait qu'on désignait de ce nom les morts qui seraient sortis de leur tombeau pour sucer le sang des vivants ; lorsqu'on avait découvert la tombe d'un prétendu vampire, on exhumait le cadavre, et on lui enfonçait dans le cœur un pieu de bois durci au feu.

Les revenants et les forces astrales ne sont-elles pas encore combattues aujourd'hui par les occultistes européens, au moyen de pointes ? Après leur maîtres du moyen âge, Eliphas Levy et Papus conseillent de combattre les revenants par des épées et des poignards ; l'abbé Schnebelin, plus moderne, s'attaquait aux forces

(1) Bible, Levitique XIX, 26 — Elzéchiel, XXXIII, 25-26.

occultes à coups de fusil, lorsqu'il opérait en 1896 dans la maison hantée de Valence-en-Brie.

Cette croyance a une telle importance qu'elle se fait sentir dans l'architecture : si les toits ont souvent leurs coins relevés en pointe, c'est non seulement, comme on l'a prétendu, parce qu'ils conservent ainsi la forme des tentes qui servirent d'abri aux premiers envahisseurs de la Chine, c'est encore et surtout parce que ces pointes sont destinées à écarter les mauvais esprits et à neutraliser les forces occultes.

La connaissance des pratiques de sorcellerie est aussi utile aux administrateurs, aux architectes, aux agriculteurs, aux colons et aux ingénieurs qu'aux médecins ; car le *Foung-choei* intervient dans tous les actes de la vie de l'homme.

Le sorcier ou géomancien qu'on appelle K'AN FOUNG CHOEI TI, doit donner des instructions pour élever ou déplacer des tombeaux, construire des maisons, tracer des routes, creuser des canaux et des puits de façon à contrarier le vol des mauvais génies et à favoriser celui des bons.

Le déplacement des tombeaux a été, dans les débuts, et est encore une des difficultés qui entravent la construction des lignes ferrées en Chine. La présence d'une tombe cachée dans les herbes est quelquefois l'origine de difficultés qui surgissent à propos du creusement du plus petit trou ; lorsqu'on connaît les superstitions sino-annamites, on peut quelquefois aplanir la difficulté en payant d'audace, ainsi que le prouve l'anecdote suivante que nous avons déjà relatée dans la Revue scientifique : « A Tien-Yen, ayant dû faire abattre et enfouir onze bœufs atteints de peste bovine, nous avions fait creuser

une immense fosse dans l'endroit qui nous semblait le plus convenable au point de vue sanitaire; tout à coup, un indigène se précipite à nos genoux, se prosterne à plusieurs reprises le front dans la poussière, et nous supplie avec la plus vive instance de ne pas faire enfouir nos bœufs dans la fosse déjà creusée, parce que tout près de cette fosse se trouve, cachée sous la brousse, la tombe d'un de ses ancêtres. Le pauvre homme craint d'être victime des plus grandes calamités, si cette tombe est profanée par le voisinage de nos bœufs. Que faire ? Discuter cette croyance ? il n'y faut pas songer. Considérer la requête comme non avenue ? C'est nous aliéner la population superstitieuse. Faire creuser une autre fosse ailleurs, c'est du travail et du temps perdus, sans compter que nous ne voyons, dans les environs, aucun endroit remplissant aussi bien les conditions exigées par la police sanitaire. Nous prenons vite notre parti, et voici le dialogue échangé :

Que me demandes-tu là ? Crois-tu donc que j'agis sans discernement ? Ne suis-je pas médecin et maître en magie ? J'ai très bien vu la tombe de ton ancêtre, et j'ai eu soin de laisser entre cette tombe et la fosse que j'ai fait creuser, plus de trois *thuoc* (mètre annamite) ; or tu sais très bien qu'au delà de cette distance, il n'y a rien à craindre ? Comment ! tu ne le savais pas ! Mais qu'est-ce que tu sais alors ? »

Et notre brave homme complètement rasséréné s'empresse d'aller rassurer sa famille.

Si les monuments que l'on élève favorisent ou gênent le vol des esprits et des génies, les trous que l'on creuse dans la terre, ne fût-ce que pour établir des fondations, peuvent aussi amener de grandes perturbations en

mettant à découvert les veines de la chance et du malheur : ces superstitions tantôt favorisent et tantôt compromettent, suivant les circonstances, les plus modestes installations que des Européens veulent tenter en pays sino-annamite sans prendre l'avis du géomancien. Au moment où le commandant Hourst fit des constructions à Tchong-King, il y eut une période de prospérité pour la région ; les indigènes crurent que le commandant français avait découvert une des veines de la chance. « C'est, dit-il, la veine du Dragon que nous avons mis à jour en creusant les fondations de nos édifices, et, pour que ce soit plus complet,par le poids de nos constructions, nous l'avons fixée. Il y avait bien, savait-on, 32 endroits dans les alentours où pareille chance eût pu se produire, mais où étaient-ils situés ? Voilà ce que les Chinois ignoraient, et que nous avons découvert avec nos instruments de magie (lisez *niveaux et théodolithes*). »

Pour appliquer les règles du *Foung-choei* il faut éviter la ligne droite et l'orientation au nord, favorables aux génies malfaisants ; il faut surtout tenir compte d'une théorie analogue à celle des Grecs sur le « microcosme » : la vie de l'homme n'est qu'une manifestation de la vie universelle ; tout l'ordre de l'univers résulte en effet de l'équilibre des deux principes, actif ou positif (*yang*) et passif ou négatif (*yn*) ; l'équilibre de ces deux principes dans le macrocosme constitue l'harmonie de l'univers ; leur équilibre dans l'organisme humain ou « microscome » constitue la santé de l'homme ; les modifications qui se produisent dans tel ou tel élément ou dans tel ou tel point de l'univers ont leur répercussion sur tel ou tel organe du corps humain. Aussi le sorcier doit-il connaître les principales correspondances ou relations

qui sont admises entre les organes, les humeurs, les couleurs, les saveurs, les odeurs, les éléments, les saisons, les régions du ciel, les influences météorologiques et astrologiques, etc. Nous ne pouvons insister plus longuement ici sur ces curieuses correspondances, qui sont tellement complexes qu'il nous a fallu, pour permettre de les bien comprendre, les présenter,dans notre travail sur la Médecine chinoise, en un tableau synoptique qui se lit comme une table de Pythagore (1).

Notons seulement combien il est curieux de constater que les théories des sorciers chinois et les prescriptions du Foung-choei sont souvent identiques aux théories et pratiques de nos occultistes modernes.

Il peut être très utile pour tout Européen résidant en Extrême-Orient de connaître les éléments du Foung-choei et de la magie chinoise ; car le cas cité par le commandant Hourst est plutôt exceptionnel : les indigènes ont le plus souvent tendance à attribuer une mauvaise influence aux travaux faits par les Européens, et, pour ne pas les confirmer dans cette idée, il est bon d'éviter, dans la mesure du possible, de se heurter à leurs superstitions.

L'élément xénophobe s'appuie sur la sorcellerie pour soulever les indigènes contre les étrangers ; il fait valoir que la présence et les actes des Barbares d'Occident irritent les génies et les esprits et amènent de grandes perturbations dans l'Empire du Milieu. Les Boxers sont même allés plus loin : comme chaque Chinois hésite à commencer l'attaque à cause de la responsabilité de ses

---

(1) Dr Regnault. — Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites. — Challamel éditeur, Paris 1902, p. 11-23.



actes, qui doit retomber, non seulement sur lui, mais encore sur sa famille et sur son village, les chefs de la révolte utilisent la suggestion afin de trouver l'impulsion initiale. Pour entraîner le peuple ils font des évocations, et ont recours à des pratiques de sorcellerie dans lesquelles l'hypnose semble avoir une grande influence. D'après Hourst, les chefs Boxers font exécuter à leurs soldats un exercice comprenant des mouvements violents et rapides de la tête, du tronc et des membres, qui simulent une sorte de boxe et qui, par un effet analogue à celui qu'on observe chez les derviches tourneurs des Aissaouas, provoquent un état hypnotique avec insensibilité et suggestibilité, Dans leurs assemblées, pour obtenir un résultat analogue, ils font aussi usage d'une boisson enivrante contenant un extrait de chanvre indigène dont l'action est analogue à celle du haschisch ; l'ivresse prépare quelquefois à l'hypnose et développe toujours la suggestibilité ; elle a une action rapide, surtout sur les femmes, les enfants ou les hommes prédisposés aux névroses. On leur suggère qu'ils sont invulnérables et insensibles aux coups ; à partir de ce moment ils ne craignent ni ne sentent les blessures ; ils se précipitent en avant, entraînant les adeptes et la foule.

Des bandes de Boxers ont à leur tête une femme que les grands chefs font tenir pour une incarnation de la Vierge chinoise,de la bodhisatva Kouan-Yn, et que, pour cette raison, on surnomme Ho-Kouan-yn ou Kouan-yn, vivante.

Après avoir signalé l'existence de ces Jeanne d'Arc chinoises, le commandant Hourst ajoute : « Vêtues de rouge, elles mènent l'assaut, n'ont peur de rien, ne sentent rien,et leur présence fait très redoutables des bandes

que, sans cela, on disperserait à coups de bottes. On sait comment, en exploitant ces moyens, les vrais initiés, les chefs politiques, peuvent arriver à remuer les masses et à les entraîner contre les étrangers. »

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que la magie et la sorcellerie sont utilisées pour provoquer des émeutes ou des guerres.

Le premier révolté dont parle l'histoire chinoise est un magicien, Tchi-Yeou, chef des Kieou-li, qui, il y a plus de quatre mille cinq cents ans, aurait provoqué des désordres de toutes sortes avec l'aide de mauvais génies. Le roi de Hiong, qui devait devenir plus tard le fameux empereur Hoang-ti, lui livra neuf batailles sans résultat : le magicien se protégeait en déchaînant des orages, en provoquant des brouillards épais et en plongeant le pays dans des ténèbres horribles, Hoang-ti reçut alors la visite d'une Vierge céleste qui lui donna des armes, et lui inspira l'idée de fabriquer une boussole ou du moins « un char se tournant toujours de lui-même vers le midi, afin d'indiquer les quatre régions » ; il put ainsi se diriger au milieu des ténèbres et s'emparer du méchant magicien, qu'il enchaîna.

Cette vierge céleste, cette Minerve des plus anciennes légendes chinoises, s'est confondue plus tard, après l'importation du boudhisme, avec la bodhisatva hindoue Avalokalecsvara et est devenue Kouan-yn.

Le successeur immédiat de Hoang-ti, Chao-hao, eut également à se préoccuper des sorciers appelés Vou.

Ceux-ci étaient des magiciens et des enchanteurs qui se prétendaient en relations avec les esprits, qui pratiquaient la devination et faisaient des évocations et de charmes de toutes sortes : ils ne tardèrent pas à provo-

quer dans l'Empire des désordres que Chao-hao ne parvint pas à faire cesser. Tchouen-hio, qui régna ensuite, dut prendre contre eux des mesures énergiques : il nomma Tchong et Li « officiers du ciel et de la terre » et leur donna la mission de rétablir l'ordre.

Sous le règne de Yao, qui vécut de l'an 2357 à l'an 2256 avant notre ère, nous retrouvons les descendants de ces officiers, Hi et Ho, chefs de l'astronomie ; les San-Miao, descendants des Kieou-li, qui se livraient à de nombreuses pratiques de sorcellerie, provoquèrent alors de nouveaux troubles, et le roi, prenant une mesure radicale, donna l'ordre à Hi et Ho, de « couper la communication du ciel avec la terre » (1).

Il est intéressant de remarquer que la légende attribue aux Kieou-li et à leurs descendants un teint bronzé, et que les Chinois donnent encore aujourd'hui le nom de Miao aux peuples qui habitaient primitivement le pays et qu'ils ont refoulés dans les montagnes. L'accusation de sorcellerie était peut-être faite pour légitimer les mesures de coercition prises contre les peuplades autochtones, Kieou-li et San-Miao ; c'est une accusation qui, chez divers peuples, a été souvent lancée contre les adversaires que l'on voulait exterminer : les chefs de l'Inquisition n'agissaient pas autrement.

En confiant à deux officiers toutes les recherches sur le ciel et sur la terre, le roi commençait à fonder des sciences d'observation et en particulier l'astronomie et la géologie ; il s'efforçait de centraliser en même temps à son profit l'influence des sorciers. Le rôle des officiers

(1) *Chou-King*, partie IV, chapitre XXVII, § 6.

du ciel et de la terre était très important, comme nous l'avons vu plus haut à propos de l'interprétation des sorts et l'influence qu'ils avaient concentrée pouvait mettre en échec le pouvoir royal. L'empereur Tchong-Kang en fit l'épreuve : il dut combattre les descendants de Hi et Ho, révoltés parce qu'on leur avait infligé une punition pour s'être enivrés et avoir négligé de noter un phénomène astronomique. Plus tard, sous la dynastie des Tcheou (1115 avant notre ère), il existe un seul chef de l'orthodoxie : « Le Tsong-pe a soin des cérémonies, a l'intendance sur ce qui regarde les esprits et les hommes et met l'union et l'accord entre ce qui est en haut et ce qui est en bas (1) ». L'autorité de l'Empereur de Chine ne fut cependant complète que le jour où il devint lui-même le grand-prêtre du culte. Il y a eu là une lutte entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux.

Tching-Tang (1766-1754) dut aussi désapprouver publiquement les superstitions des magiciens, ainsi qu'il appert du discours fait à son successeur par l'ancien ministre Y-yn, au chapitre IV du *Chou-King*.

Des peines ont été inscrites dans le code contre les sorciers ; mais elles sont restées lettre morte jusqu'à nos jours, de même que les articles 479 et 480 de notre Code, qui prévoient des peines contre les devins, somnambules, etc., restent inappliqués. C'est en vain que l'auteur du Ge-tchi, au temps de Kang-hi, au XVIIe siècle de notre ère, s'est élevé contre l'abus des sorts et surtout contre l'emploi des Koua dans la devination ; il affirmait que les Koua du Y-King ont été faits pour

(1) Chou-King, partie IV, chapitre XX, 559.

diriger les peuples et non pour deviner. Il n'a pas réfléchi que l'exploitation des superstitions a été jusqu'ici le moyen le plus pratique de diriger les peuples ; il semble ignorer que l'homme est unanimal essentiellement superstitieux.

Les idées des Chinois sur les esprits et les forces occultes sont analogues aux croyances des autres peuples,et presque identiques aux théories modernes des magiciens et des occultistes d'Occident.

Si de telles croyances sont aussi universellement répandues,c'est que les pratiques des sorciers sino-annamites, de même que les pratiques de nos rebouteurs et de nos magiciens, donnent des résultats réels, qui trouvent le plus souvent leur explication dans les phénomènes étudiés de nos jours sous les noms d'hypnose de suggestion et d'hystérie.

Après avoir relaté les pratiques des Boxers, le commandant Hourst ajoute : « Peut-être le secret hypnotique est-il resté enfoui dans quelque couvent de lamas ou de bonzes durant des siècles, jusqu'au jour où un agitateur de génie imagina d'en user contre les étrangers.» Non, le secret hypnotique n'est pas resté enfoui dans un couvent, tous les sorciers sino-annamites le connaissent et en usent largement. Ils ne forcent pas leurs sujets à faire des mouvements violents comme ceux des soldats Boxers ; mais ils usent de procédés plus simples et plus actifs. A Haïphong, le Dr Michaut a vu un sorcier qui pratiquait le Braidisme en faisant fixer à des malades un bâtonnet allumé qu'il se plaçait au-dessus des oreilles et qu'il agitait en divers sens en remuant la tête.

Dans une lettre qu'il nous a adressée récemment,

le Dr Laurent nous relate ainsi un exorcisme : « On fait venir le *thay-phep* (sorcier), qui dirige la cérémonie, évoque, incante, s'agite pendant que les assistants fixent ses gestes ; tout à coup, il remarque l'un d'eux un jeune homme nommé Lai, qui, les yeux fixes, semble rêver ; il se précipite, le prend par le bras et, au milieu du cercle, le fait asseoir sur un tabouret. On bat le tam-tam, le sorcier continue à faire des gestes et des passes, puis il recouvre d'un voile rouge la tête du sujet. Il fait des incantations et des évocations : Esprit, qui que tu sois, je t'ordonne de venir t'incarner en Lai. — Et toi, Lai, tu n'es plus Lai, tu es l'Esprit, tu nous diras ton nom et ce que tu veux ; ma voix t'appelle, ma volonté te contraint, le cercle des assistants t'empêche de sortir, etc. Et le sorcier tourne autour du patient en vociférant. » Le sujet, en état second, ne tarde pas à répondre au nom de l'esprit qu'il croit incarner ; il pose ses conditions, il veut telle ou telle cérémonie funéraire ; ses prétentions sont discutées par le sorcier et la famille ; il se fait un véritable marché ; l'esprit consent à s'en aller dans telles ou telles conditions.

Quand nous avons hypnotisé des Annamites par la fixation du regard, nous nous sommes souvent entendu poser cette question : *Ai cho ong con mat thay-phep* ? (qui vous a donné l'œil du sorcier ?) C'est donc que ce mode d'hypnose est couramment pratiqué par les sorciers indigènes. Un jour où nous commencions à faire sur elle la prise du regard, une femme annamite se renversa brusquement en arrière, en s'accrochant désespérément à nos vêtements et en disant : « Non ! non ! pas cela, je serais comme morte ; cependant je ne serais pas morte et vous me feriez dire tout ce que vous voudriez. » Cette

femme connaissait donc bien les effets de la fascination. En général, les indigènes refusaient de se laisser hypnotiser en prétextant que de telles pratiques étaient interdites par le Boudha ; les prêtres boudhistes interdisent donc l'hypnose, probablement pour limiter la concurrence des sorciers.

Dans les cérémonies magiques, nous voyons employer des instruments identiques à ceux qui ont été utilisés à la Salpêtrière : au milieu des étincelles et du bruit des pétards, des coups de gong éclatent de temps à autre ; or ne suffit-il pas d'un éclat lumineux brusque ou d'un coup de gong pour plonger des hystériques en état second ? Nous avons vu qu'on faisait passer un miroir devant les yeux du malade pour le désenvoûter : ne faisons-nous pas fixer quelquefois un miroir à alouettes aux malades que nous voulons hypnotiser ?

Nombreux sont les sujets qui restent insensibles à ces pratiques et qui ne deviennent hypnotisables ou simplement suggestionnables que s'ils ont été mis dans un état analogue à l'hystérie par suite d'une intoxication passagère ; il est démontré que des personnes réfractaires à la suggestion à l'état normal deviennent suggestibles sous l'influence de l'alcool ou lorsqu'elles ont respiré des vapeurs d'éther ou de chloroforme. Les sorciers chinois connaissent ce fait et l'utilisent : nous avons vu que les Boxers font usage d'une boisson enivrante à base de chanvre. De plus, dans la plupart des cas où ils doivent agir sur un groupe de personnes auxquelles ils ne peuvent faire boire aucune drogue, ils pratiquent des fumigations avec diverses plantes et font ainsi absorber, par la voie pulmonaire, des substances toxiques ou enivrantes à leurs sujets, sans que ceux-ci s'en dou-

tent. Certains voleurs du sud de l'Indo-Chine ont recours à des fumigations analogues pour dévaliser les maisons en bambou établies sur pilotis ; ils font des fumigations entres les pilotis. les propriétaires de la maison placés au-dessus perdent toute force musculaire ; ils gardent cependant leur complète connaissance ; ils voient les voleurs masqués pénétrer chez eux, leur enlever leur argent et leurs bijoux, mais ils ne peuvent faire aucun mouvement pendant plusieurs heures.

Il ne nous est pas possible d'émettre un avis sur la fréquence de l'hystérie en Chine et en Indo-Chine : les médecins européens ne sont presque jamais appelés à donner leurs soins pour des affections relevant de la pathologie interne ; ils ne le sont jamais pour les accidents convulsifs des névroses, qui sont souvent attribués aux méchants esprits. Nous avons vu cependant par hasard une femme présenter, à la suite d'une vive émotion, des accidents hystériformes sur le bord d'une route; mais nous ne sommes pas bien certain que la femme n'ait pas volontairement simulé la crise comme manifestation d'une grande douleur pour attirer sur elle l'attention des autorités auxquelles elle devait demander justice. Le Dr Laurent a observé chez une Annamite une contracture hystérique qui guérit subitement par surprise. On nous a dit que, dans certaines pagodes réputées comme centres de pèlerinage, des malades présentaient des crises hystériformes, mais nous n'avons pas vérifié le fait.

Des missionnaires européens ont eu quelquefois l'occasion de pratiquer des exorcismes sur des femmes qu'ils jugeaient possédées. Mais la fréquence de l'incubat, qui est signalé dans les livres de médecine chinois, nous est un sûr garant de la fréquence de l'hystérie.

Enfin des cas de léthargie prolongée sont cités dans des livres anciens ; voici, par exemple, un cas de léthargie que les occultistes modernes qualifieraient de « sortie du corps astral » : Dans le Ts'ien-niu-li-houen, l'auteur nous montre une jeune fille Tsien-niu vivement affectée par le départ de son fiancé, qui doit s'absenter pour passer des examens de doctorat ; l'âme supérieure de l'infortunée, prenant la figure de son corps grâce à une sorte d'enveloppe fluidique, s'attache aux pas du bien-aimé, tandis que l'âme inférieure reste en rapport avec le véritable corps, qui devient languissant. Quand le lettré est de retour dans son pays, les âmes de sa fiancée se réunissent; la jeune fille sort de sa torpeur, et l'histoire finit par un mariage.

Les Européens ne peuvent avoir la prétention de faire disparaître ni même de railler toutes les pratiques des sorciers chinois et annamites, alors que des pratiques analogues, sinon identiques, sont généralement admises chez eux-mêmes : avant de vouloir civiliser complètement les autres, ils feraient bien de se civiliser eux-mêmes ; en fait de superstitions ils n'ont rien à envier à l'Extrême-Orient. Mais ceux qui sont chargés de représenter notre pays et de répandre notre influence ont tout intérêt à connaître les superstitions des Jaunes pour éviter autant que possible de les froisser et de développer le mouvement xénophobe.

Toutefois le Foung-choei ne constitue pas une science de l'hygiène et de la prophylaxie suffisante pour limiter et éteindre les foyers de peste, de choléra et autres maladies infectieuses qui existent en permanence en Chine, qui menacent d'abord notre belle colonie d'Indo-Chine, ensuite nos navigateurs et, par leur intermédiaire, la

métropole. Il y aurait intérêt à substituer peu à peu au Foung-choei nos notions d'hygiène et de prophylaxie : ce résultat pourrait être obtenu par la multiplication des médecins français en Extrême-Orient et par la création d'une Faculté et d'une Ecole de médecine française pour indigènes en Chine.

Nous nous sommes efforcés de montrer, dans divers travaux (1), le grand rôle que pouvaient jouer par ailleurs les médecins dans l'extension de l'influence de la France, et les membres du Congrès colonial ont bien voulu, l'an dernier, adopter à l'unanimité le vœu que nous avions émis pour la multiplication des postes de médecins français en Extrême-Orient et pour la création de cette Ecole ou Faculté : nous ne pouvons que renouveler ce vœu.

Les réformes progressives qui devront être faites pour substituer l'hygiène aux règles du Foung-choei, ne rencontreront peut-être pas près des mandarins une résistance aussi grande qu'on pourrait supposer ; nous avons déjà vu, en effet, que de tout temps les autorités ont eu à lutter contre l'abus des superstitions ; et nous savons que la doctrine de Khong-fou-tse à laquelle se rattachent les lettrés et les intellectuels chinois est peu favorable aux superstitions. Ce philosophe n'attachait pas d'importance à la divination, puisqu'il déclarait

(1) Dr J. Regnault. — *Médecins missionnaires (rôle des médecins dans l'extension de l'influence civilisatrice d'une nation).* — Revue scientifique, 22 novembre 1902.

De la création d'une Faculté de médecine française en Chine. — Revue politique et parlementaire, 10 octobre 1903.

Le médecin agent d'influence de pénétration dans les colonies et à l'étranger. — La Presse médicale, 5 et 12 décembre 1903.



que l'étude du passé peut seule faire connaître l'avenir ; Il n'attachait pas non plus d'importance aux pratiques destinées à s'attirer la bienveillance des esprits : « Ki-lou demanda comment il fallait servir les esprits et les génies ; le Philosophe (Confucius) répôrdit : « Quand on n'est pas en état de servir les hommes, comment pourrait-on servir les génies ? » (1)

Khoung-tse s'en tenait à ce doux scepticisme, tout en évitant de froisser les superstitions des princes avec lesquels il s'entretenait : c'était déjà très beau pour un homme qui vivait au temps où Lao-tse hiérarchisait ses légions de génies et d'esprits.

Certains confucianistes ont progressé dans cette voie ; il est des Chinois rationalistes qui se raillent de toutes les divinités, ainsi que l'a constaté Visdelou : « Comme ils croient que tout est réglé par le destin, ils ne laissent aucun lieu aux prières et aux vœux, et ne parlent qu'avec mépris des religions où l'on sacrifie. »

Parmi les autres, un grand nombre se livrent aux pratiques superstïtieuses avec un certain septicisme, en disant : « Si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal ; essayons toujours. » Certains répètent volontiers que les premiers législateurs on bien fait d'inventer les esprits et les dieux, au nom desquels ils faisaient appliquer des règles de sagesse qu'ils avaient eux-mêmes trouvées, mais qu'ils n'auraient pas eu le pouvoir de faire respecter sans une prétendue intervention surnaturelle.

Ce doux scepticisme favorisera certainement la subs-

---

(1) *Lun-Yu* ou entretiens philosophiques *Hia-Yu*. — Livre II, chap. 11, § 11.

titution progressive des règles de l'hygiène aux prescriptions du Foung-choei ; il faudra seulement éviter d'attaquer de front les superstitions des masses.

Dr JULES REGNAULT.

LE BOUDDHISME DES NICHIREN

Toute chose au monde peut être considérée de plusieurs points de vue, et de chaque point de vue elle prend un aspect différent. Les religions ne font pas exception à cette règle.

Chaque point de vue auquel des groupes d'hommes se placent pour considérer une religion donne naissance à une secte, et tout homme qui se place à un point de vue particulier pour considérer une religion est un sectaire de cette religion.

Dans le Bouddhisme, les sectes sont nombreuses. Là comme ailleurs, les sectaires pensent que leur point de vue est meilleur que celui de leurs autres confrères en croyance. Les adhérents de chaque secte pensent qu'ils connaissent mieux la vérité que ceux des autres sectes Mais, au lieu d'imposer leur opinion aux autres par le fer et par le feu, ils se contentent de la satisfaction que leur procure la croyance qu'ils sont sur le chemin qui conduit le plus rapidement à la Délivrance. Dans le Bouddhisme japonais, une des sectes les plus importantes est celle de Nichiren, qui pense avoir pour sa part la moelle des enseignements du Bouddha Gautama.

Elle est caractérisée par trois choses, qui sont : *Honzon*, *Daimokou* et *Kaidan*.

Honzon est ce qu'il faut savoir ; c'est le grand objet de la méditation.

Daimokou est ce qu'il faut apprendre ; c'est le titre du livre sacré : le Lotus de la Bonne Loi.

Kaidan est le lieu où l'on fait ce qu'il faut faire par la compréhension et la mise en pratique des préceptes de la morale.

Honzon est représenté par une carte suspendue à la muraille et nommée le Grand Mandala.

Le Grand Mandala représente le Bouddha et la Vérité.

Au milieu sont tracés les sept caractères chinois :

Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ge, Kyo.

Le groupe de ces sept caractères est appelé le corps général du Bouddha. Des deux côtés de ce groupe sont dessinés des êtres que l'on appelle les corps séparés de Bouddha. Ces êtres représentent les habitants des dix mondes d'êtres vivants, lesquels mondes sont :

1° celui de Bouddha ; 2° celui des Bodihsattvas, les sages, ceux qui savent ; 3° celui des êtres particulièrement illuminés ; 4° celui des êtres qui comprennent la Loi ; 5° celui des dieux ; 6° celui des êtres humains ; 7° celui des esprits humains ; 8° celui des bêtes ; 9° celui des démons affamés ; 10° celui des êtres infernaux.

Ces dix mondes, considérés d'après leur degré d'illumination, sont désignés comme suit : 1° l'état de conscience de la connaissance totale et de la vertu parfaite ; 2° l'état de conscience dans lequel on peut préserver soi-même et les autres des maux de toute espèce ; 3° l'état de conscience par lequel on se délivre seulement soi-même sans aucun effort ; 4° l'état de conscience par le-

quel on peut se sauver soi-même, mais avec grand effort ; 5° l'état de conscience dans lequel on n'éprouve que du plaisir ; 6° l'état de conscience dans lequel on agit bien par amour du devoir ; 7° l'état de conscience dans lequel on agit bien pour l'amour de son bon renom et de son intérêt ; 8° l'état de conscience de la sottise et de l'impudeur ; 9° l'état de conscience où règne l'avidité sordide ; 10° l'état de conscience où le cœur est dur et où toute loi est ignorée.

Pour le Bouddhisme, comme pour bien des religions, la grande affaire est la morale ; le but des religions est de régler la conduite des hommes en société ; les dix mondes des Nichiren sont dix états moraux dans lesquels sont répartis les hommes.

La différence du Bouddhisme et du Christianisme devient très apparente dans cette division en dix mondes. La morale chrétienne ne se rapporte qu'à la moitié des mondes de la morale bouddhiste. Le sommet de la morale chrétienne est au sixième monde, celui des êtres humains, l'état de conscience dans lequel on agit bien par amour du devoir, état de conscience qui constitue la sainteté chrétienne. La morale du christianisme parle bien du cinquième monde, celui des dieux, l'état de conscience dans lequel on n'éprouve que du plaisir, et qu'elle nomme le paradis ; mais ce cinquième monde, réservé aux très rares élus, concerne à peine le genre humain. Les saints sont rares aussi dans le christianisme, et en somme, l'étage supérieur de la morale chrétienne et des civilisations qu'elle a concouru à former est pour les bouddhistes le septième monde, celui des esprits humains, embryons d'hommes, dans lequel on agit bien pour l'amour de son bon renom et de son inérêt.

On voit pourquoi les gens d'Extrême-Orient nous considèrent comme des barbares, simples candidats à l'état d'hommes, et appellent nos militaires les démons de l'Ouest, et nos commerçants aussi, parce que les uns et les autres sont moralement au-dessous des bêtes, dans le neuvième monde, celui des démons affamés, pourvus seulement de l'état de conscience dans lequel règne l'avidité sordide. Il y a là l'explication du profond dédain qu'ils ont toujours éprouvé pour la *civilisation* que nous venions leur apporter

Le Mandala fait voir que tous les êtres, toutes les choses et tous les phénomènes de tous les temps et de tous les pays ont une seule nature, qui est, dans son essence, pure et éternelle.

Au centre du monde, le Bouddha de l'illumination originelle, dont les rayons s'allongent dans les dix mondes, formant l'âme des choses et des êtres qui y sont contenus. Ce Bouddha, comme le Dieu du catholicisme, est présent partout, jusque dans le monde des êtres infernaux. Il n'y a pas une chose dans l'univers qui ne soit participante de la nature divine. La fureur des êtres infernaux, l'avidité dévorante des démons affamés, la stupidité des bêtes sont des vêtements qui cachent les divins rayons de l'Illumination. Ces vêtements enlevés, le Bouddha apparaîtrait dans la pureté de sa lumière. Une seule essence, une seule origine, une seule nature pour les êtres de tous les mondes. C'est cela qu'il faut savoir pour qu'apparaisse dans la conscience la grande compassion du Bouddha pour tous les êtres vivants.

Le Daimokou est le titre du Livre sacré du Lotus de la Bonne Loi. Ce livre sacré est résumé, est en essence dans les sept caractères chinois :

Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ge, Kyo.

On a compris que le corps de chaque personne, de chaque être est une portion du corps de Bouddha Il s'ensuit pour chacun l'obligation de mettre dans ce corps le cœur du Bouddha, et de ne penser que sous l'impulsion de ce cœur. Or, le cœur du Bouddha est plein de bienveillance pour tous les êtres. Ensuite,le but vers lequel tend ce cœur est l'Illumination ; et le cœur illuminé répand naturellement du bonheur autour de lui, et jouit du bonheur qu'il fait éprouver à tous les êtres. Mais les gens du vulgaire, manquant de volonté, ne peuvent pas produire ce bonheur et en jouir par réciprocité, incapables qu'ils sont de la profondeur de méditation qui produit ces résultats. C'est pourquoi, dans la secte des Nichiren, on se contente de recommander à ces gens de réciter le Daimokou. La répétition des sept caractères chinois est la prière des Nichiren.

Quels sont ces sept caractères ?

Le symbole des sept forces essentielles de l'univers, des sept rayons de la lumière solaire

La parole humaine a une puissance autrefois connue, mais maintenant presque totalement ignorée en Occident. En prononçant le nom d'une force universelle, la parole éveille cette force et la fait entrer en action, plus ou moins, suivant les qualités intrinsèques de la parole. Celui qui parle est l'aboutissant de l'action des forces qu'il éveille, et cette action peut être pour lui favorable ou désastreuse, suivant les cas.

Lorsqu'on éveille ces forces et qu'on les attire à soi avec une aspiration sincère à la compréhension de la vérité, le résultat est favorable. On devient capable de maîtriser son cœur et son esprit, de supprimer les appétits des

sens et les passions et de faire de son corps un temple de Bouddha empli des quatre vertus, qui sont l'éternité, la paix, l'illumination et la pureté. Alors, toute bassesse, toute indignité disparaît de l'esprit. Au milieu des passions rugissantes, on conserve le calme profond qui permet de méditer sur le but à atteindre. Les hommes et les femmes ignorants, illettrés, peuvent atteindre l'illumination de Bouddha, en répétant avec sincérité le Daimokou, qui est l'oraison miraculeuse des Nichiren.

Le Kaidan est le lieu où les préceptes de la morale sont mis en pratique.

Nos corps font partie du corps du Bouddha de l'Illumination originelle.

Le monde entier, avec tout ce qu il contient, n'est au fond qu'un ensemble d'images qui se reflètent dans l'illumination du Bouddha, que l'ensemble des pensées du Bouddha. Notre propre intelligence est un rayon de celle du Bouddha. Notre intelligence est avec le monde dans le même rapport que le couvercle d'un vase avec le vase ; les deux doivent s'adapter complètement.

En pratiquant la récitation du Daimokou et en épurant nos pensées, les mauvais appétits et les passions disparaissent et nous ne sommes plus inspirés que par les préceptes de la morale. Que nous soyons en marche ou arrêtés, debout ou couchés, que nous parlions ou soyons, silencieux, que nous soyons actifs ou méditatifs, dans toutes ces situations nous pouvons parvenir à la mystérieuse délivrance.

La naissance, la vieillesse, la maladie et la mort disparaissent ; les craintes, les chagrins, les douleurs, les inquiétudes s'évanouissent pour toujours. Il ne reste plus en nous que l'éternité, la paix, l'illumination et la pureté.

Nous nous trouvons alors dans le paradis de Bouddha ; nous vivons alors dans la région de la lumière glorieuse. C'est pourquoi le livre sacré dit : Il nous faut savoir que cette région est le Kaidan.

GUYMIOT.

NATURE DE LA VIE

V

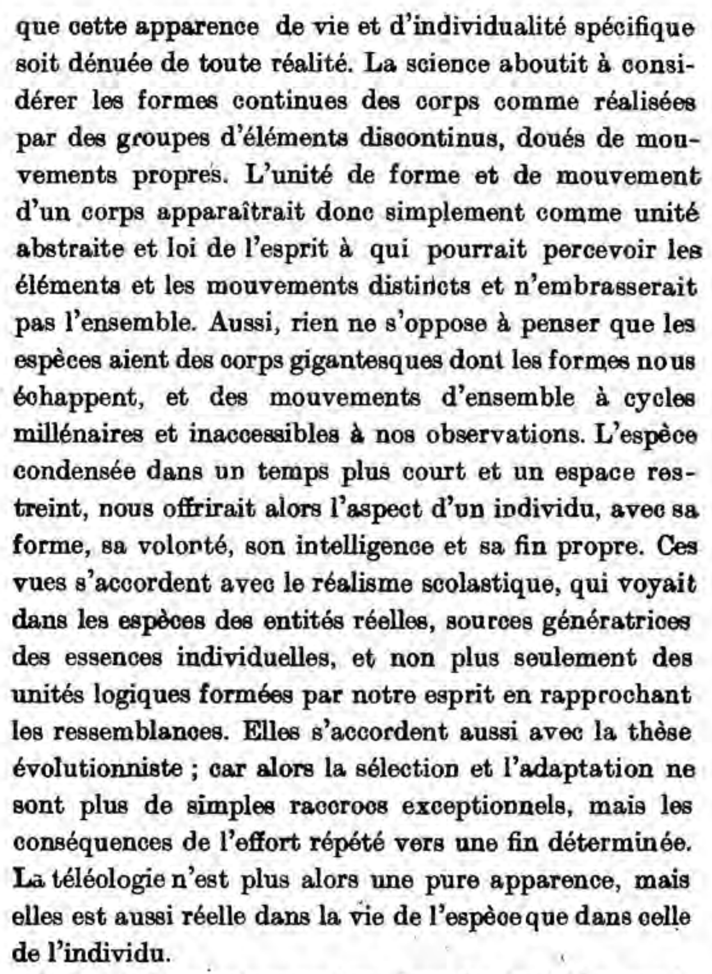
Hiérarchie de la Vie

La Vie spécifique

Chaque objet nous apparaît soit comme élément fonctionnel d'une vie plus vaste, soit comme enveloppe d'une collection de vies plus réduites, soit comme individu vivant. Le point de vue auquel nous sommes placés suffit à lui donner l'un de ces aspects.

L'objet paraît vivant quand nous percevons à la fois son unité et sa complexité. Mais aussi nous découvrons parfois une sorte de vie réunissant une collection d'individus vivants, une vie d'espèce, par rapport à laquelle les individus jouent le rôle d'éléments, et semblent obéir à un mécanisme relatif.

On est porté à considérer cette vie spécifique comme une simple image, une fiction abstraite, parce que la collection des individus qui forme l'espèce ne constitue pas à nos yeux une forme globale dans l'espace, et que son évolution n'est pas embrassée dans un temps assez vaste pour se synthétiser à nos yeux dans l'unité d'une individualité. Mais l'analogie des lois qu'on retrouve dans l'espèce et dans l'individu est trop complète, pour



que cette apparence de vie et d'individualité spécifique soit dénuée de toute réalité. La science aboutit à considérer les formes continues des corps comme réalisées par des groupes d'éléments discontinus, doués de mouvements propres. L'unité de forme et de mouvement d'un corps apparaîtrait donc simplement comme unité abstraite et loi de l'esprit à qui pourrait percevoir les éléments et les mouvements distincts et n'embrasserait pas l'ensemble. Aussi, rien ne s'oppose à penser que les espèces aient des corps gigantesques dont les formes nous échappent, et des mouvements d'ensemble à cycles millénaires et inaccessibles à nos observations. L'espèce condensée dans un temps plus court et un espace restreint, nous offrirait alors l'aspect d'un individu, avec sa forme, sa volonté, son intelligence et sa fin propre. Ces vues s'accordent avec le réalisme scolastique, qui voyait dans les espèces des entités réelles, sources génératrices des essences individuelles, et non plus seulement des unités logiques formées par notre esprit en rapprochant les ressemblances. Elles s'accordent aussi avec la thèse évolutionniste ; car alors la sélection et l'adaptation ne sont plus de simples raccrocs exceptionnels, mais les conséquences de l'effort répété vers une fin déterminée. La téléologie n'est plus alors une pure apparence, mais elles est aussi réelle dans la vie de l'espèce que dans celle de l'individu.

Les espèces représenteraient donc des individus supérieurs doués d'un principe synthétique immanent, c'est-à-dire d'une âme. Après une période de formation où l'unité spécifique n'est pas encore définie, période éminemment plastique et propre aux transformations essentielles, l'espèce se fixerait à mesure que la synthèse

s'organiserait et se déterminerait à travers un certain nombre de générations individuelles. Et alors elle atteindrait un stade de fixité relative, dans lequel elle s'isolerait nettement des espèces voisines pour disparaître plus tard dans la dissolution. Ce serait en définitive la même évolution que celle de l'individu : la phylogènie reproduisant l'embryogénie en grand et dans un temps plus long.

L'espèce humaine, en particulier, apparaît ainsi avec tous les caractères physiologiques et psychiques de l'homme. Les individus en sont comme les cellules, différenciés en diverses fonctions, et les œuvres humaines de science, d'art ou d'industrie répondent aux cellules où la vie propre a cessé pour accomplir des fonctions automatiques ou d'inertie servant de rouages, de point d'appui, de soutien, de miroir ou de livre.

Les individus reçoivent l'impulsion de leurs instincts, de leurs sentiments, de leurs raisonnements, forces émanant de leur propre fond, et cependant indépendantes de la volonté individuelle. Ces forces et la volonté luttent ou s'accordent ; et l'acte résultant contient un mélange de nécessité et de liberté. La part de nécessité contenue dans chaque acte les incline tous vers une même fin, celle où tend l'âme de l'espèce, fin qui pèse sur l'individu avec la contrainte d'une nécessité. Par là s'expliquent les instincts individuels nuisibles à l'individu, mais profitables à l'espèce, et l'on comprend pourquoi l'individu qui poursuit sa fin propre au détriment des intérêts de l'espèce est fatalement vaincu tôt ou tard. Ainsi, les individus et les races prolifèrent, s'orientent vers une fonction plus ou moins spéciale, meurent et se remplacent, concourant à l'évolution de

l'espèce. Ils sont reliés par les effluves nerveuses qui circulent entre eux, par les signes et la parole ; et il en résulte l'attrait sexuel, la contagion des sentiments, la communication des idées et l'imitation des actes.

Cela explique le besoin, l'utilité et la fin de la production intellectuelle, et spécialement de l'art, comme la vie universelle à laquelle l'homme est rattaché rend compte de l'émotion esthétique. L'art et l'émotion esthétique, par leur caractère concret et vital, sont là pour attester la vie spécifique, sans laquelle ils sont inexplicables. Les œuvres intellectuelles purement rationnelles, les productions exclusivement volitives et conscientes de leur fin trouvent une explication suffisante dans l'intérêt d'une collection d'individus ; mais cette poussée du dehors, cette impulsion fatale, cette part inconsciente de l'acte esthétique, cette admiration et cet attrait sans raison connue et sans fin réalisable pour l'individu, et pourtant l'accord de tout cela avec les principes universels, ne peuvent se comprendre, si l'on n'admet un principe vital, une unité synthétique qui enveloppe l'individu dans l'espèce, comme l'individu enveloppe en lui les vies cellulaires.

Il n'est pas à croire cependant que l'espèce humaine possède un degré de personnalité et de synthèse aussi perfectionné que l'individu. Elle paraît plutôt se trouver dans un stade analogue à celui des végétaux ou des polypiers. Cependant, tandis qu'une colonie de polypiers se manifeste par l'adhérence matérielle des individus, une espèce animale ou l'espèce humaine paraissent n'être qu'un groupement idéal d'individus disséminés et se mouvant chacun librement dans une zone libre autour d'eux. Il n'y a là qu'une différence de degré : le

corps de l'espèce n'est pas compact comme celui de la colonie : il est à celui de la colonie comme un système sidéral est à un amas solide; mais, si subtile que soit sa matière, elle existe, et le corps astral, redécouvert par les expériences récentes, établit ces liens de contact entre les individus. Il est très possible qu'au delà du corps astral se trouve un milieu fluidique encore plus subtil, imprégné de la vie de l'espèce et servant à établir l'unité et la solidarité sociales. Les antiques croyances semblent admettre que l'individu humain actuel a passé par une phase où son corps était immense et très peu dense, et cela expliquerait toutes les fantasmagories des Titans, des Héros du Ramayanâ, des Eddas, du Kabvala, etc. Il est fort possible que les espèces animales et humaines soient actuellement dans cet état nébuleux où étaient jadis les individus actuels et que les individus actuels représentent les premiers centres de condensation de ce corps spécifique. Sans doute, l'organisation sociale, devenant croissante, tendra de plus en plus vers l'individualité et la personnalité spécifiques. Et les croyances religieuses sur la vie future et ce que l'Eglise appelle la communion des saints, semblent indiquer une synthèse parfaite de tous les élus dans une même vie.

Mais laissons ces considérations un peu hardies. En ce bas monde nous trouvons une série de synthèses de plusieurs degrés ; les inférieures s'altèrent pour former les supérieures : leur libre essor est enveloppé dans une nécessité imposée par la synthèse qui les domine et qui à son tour est altérée par une autre plus élevée.

La vie de l'individu doit donc être considérée comme une vie élémentaire subordonnée à celle de l'espèce, et les divers individus de l'espèce concourent à réaliser la



synthèse spécifique par une solidarité qui les empêche de s'isoler pour mener une vie indépendante. A son tour tout individu indépendant implique une solidarité entre ses éléments, solidarité résultant de la différenciation qui a exagéré en chacun d'eux certaines fonctions et diminué les autres. Chacune des fonctions devient ainsi plus intense et plus parfaite, mais les vies qui leur sont consacrées deviennent alors dépendantes des autres pour les fonctions qu'elles ont perdues. Et ainsi se forme l'unité complexe individuelle qui élève le niveau synthétique de la vie.

Cette coordination nécessitée par la différenciation résulte-t-elle d'un principe préexistant qui réunit les éléments, et les force à se différencier pour s'adapter à une fin, ou bien est-elle amenée par des réunions fortuites qui engendrent en se réalisant, une synthèse supérieure comme solution des appétitions collectives de ces vies élémentaires ?

Cette question fondamentale sera examinée plus loin. Les positivistes l'ont résolue dans ce second sens; avant eux J.-J. Rousseau a basé sur la même hypothèse son contrat, social et la Révolution française tout entière est fondée sur cette théorie que la synthèse sociale est la résultante d'un compromis entre les égoïsmes individuels.

Quoi qu'il en soit, toute synthèse vitale constituant une individualité, de quelque degré qu'elle soit, implique une altération dans l'autonomie vitale des éléments qui la constituent. Sans cela, il peut y avoir des colonies, des groupements, mais non un individu embrassant tous les éléments.

L'unité individuelle est complète quand les vies élé-

mentaires sont complètement dépendantes les unes des autres, et que toute leur activité concourt à la vie supérieure de l'individu. La vie de cet individu ne jouit pas de sa complète autonomie, si, parmi ses éléments, il en est qui conservent une certaine indépendance et agissent pour eux-mêmes. Alors c'est l'état pathologique.

Le triomphe de l'individu peut s'accomplir de deux façons. La première, imparfaite et éphémère, consiste à éteindre la vie des éléments qui ne sont pas solidarisés. Alors, s'ils ne deviennent pas organes inertes, de soutien, ils sont des résidus encombrants. L'autre manière, qui est l'idéal de la vie, consiste à triompher, non par la lutte, mais par l'harmonie. Et l'harmonie vitale consiste en ce que les vies élémentaires trouvent leur propre développement dans l'accomplissement même du service de l'individu supérieur. Elle obtient le concours des éléments en sachant se servir de leurs affinités propres, pour réaliser à la fois leur bien-être et la fin de l'individu supérieur. Mais pour cela il faut que le principe égoïste inhérent à toute vie sache se retourner en altruisme. Et cette transformation s'opère sur les divers plans, soit par l'instinct, soit par le sentiment, soit par la raison.

Mais, dans le monde sensible où nous vivons, nulle part cet idéal n'est pleinement réalisé : la vie n'a pas encore résolu la lutte dans l'harmonie, mais les mouvements répétés et en apparence uniformes de l'économie cosmique tendent peu à peu à éliminer les antagonismes et à intégrer dans un rythme universel toutes les vies.

L'homme se trouve particulièrement empêché de réaliser la synthèse de sa vie individuelle, et il est forcé de vivre en société. Il est en outre (et ici à l'opposé de presque tous les animaux) empêché de réaliser sa syn-

thèse organique, et il doit s'intégrer des éléments étrangers à son corps pour s'en faire des organes. C'est là la civilisation. La science et l'industrie luttent d'abord; elles asservissent la matière pour la transformer en instrument humain. En se perfectionnant, elles tendent à utiliser de plus en plus les affinités au lieu de détruire les résistances. Cette harmonie réalisée en fonction de certains rapports abstraits, c'est l'art ; intégrale, ce serait la magie.

Aux deux pôles des synthèses relatives et artificielles qui constituent la civilisation humaine, se trouvent les deux synthèses les plus concrètes, les plus proches de la vitalisation humaine du monde sensible. Ce sont les machines et les œuvres d'art. La machine tend à devenir une sort ed'organe ou d'aliment physiologique ; l'œuvre d'art, un organe et un aliment psychique.

Machine et œuvre d'art sont des organes collectifs ; elles tendent à établir l'harmonie vibratoire sur le plan organique et sur le plan psychique entre les individus, et à construire ainsi les synthèses vitales spécifiques. Ce sont, par rapport à l'organisme de l'espèce, les organes relativement inertes et mécanisés. Les machines peuvent être comparées, en dehors du jeu articulaire, aux ongles, aux cornes, aux dents ; les œuvres d'art aux inflexions de la forme relativement secondaires pour l'action organique, mais très puissantes au point de vue magnétique et psychique, telles que les lèvres, les seins, les cheveux, la barbe.

Dans ces organes spécifiques, la vie ne fait qu'effleurer la matière ; en art, elle modèle la surface et la charge d'un potentiel magnétique, et donne le verbe de l'idée, qui est un potentiel psychique. Dans la machine, elle se res-

treint à l'articulation axiale et à définir l'action schématique de la vie. Ces deux synthèses s'appuient l'une et l'autre sur la synthèse conceptuelle, qui est la théorie scientifique. La machine est engendrée par la science, et l'art pressent la science et la contient implicitement. Sur le plan sensible, la machine participe de l'art et de la science ; l'art facilite l'exécution de la synthèse machinale ; la science en précise la définition. L'art, opposé à la machine sur le plan sensible en ce qu'il réalise la forme et elle le mouvement, s'oppose à la science sur le plan intellectuel, en ce qu'il réalise la manifestation expressive, et que la science énonce les principes. La science est la machine de l'intelligence, et l'expression esthétique est l'épanouissement. Et la double tendance de la vie à s'universaliser et à s'individualiser se retrouve ici. La science tend à universaliser les individualités par des abstractions. L'art cherche à individualiser l'universel en le concrétisant. Mais le concret pur n'est atteint que dans la vie, et l'art oscille sans cesse entre la tendance scientifique vers la compréhension claire et la définition typique, et la tendance animique vers l'émotion intense et la représentation imagée ; il oscille entre le désir d'une synthèse très pure et idéale, et l'attrait de la complexité réelle et vivante. Mais l'idéal suprême de la civilisation consiste à intégraliser la nature dans l'organisme spécifique de l'humanité. Et pour cela, il faut atteindre le centre des énergies cosmiques.

Chaque individualité marque une étape dans les degrés hiérarchiques de la vie, et constitue une synthèse limitant des subordinations élémentaires. Par son autonomie, l'individu oppose un obstacle à l'élaboration des synthèses supérieures ; car, ayant ses affinités saturées, il

ne tend vers aucune coordination supérieure. Néanmoins, cet état absolu n'est jamais réalisé dans notre monde parce qu'il ne pourrait durer. D'abord, l'action essentielle de la vie consistant dans la tendance à s'accroître, la saturation individuelle ne peut être complète qu'en amenant un équilibre qui serait l'arrêt de la vie. Ensuite, comme toute synthèse individuelle ne peut, dans le sensible, se conserver que par le mouvement, l'immobilité due à la saturation entraînerait la dissolution de l'individu. Par conséquent, l'égoïsme, qui place la finalité de la vie dan l'individualité, ne peut réaliser la vie idéale. La tendance indéfinie de la vie à s'accroître et la mobilité qui est son essence doivent avoir un élément inépuisable, et il faudrait, pour l'assouvir, l'absorption de l'univers entier.

Or, l'unification de l'univers ne peut se concevoir que sous deux influences : celle de l'égoïsme absorbant, ou celle de la sympathie qui fusionne. Un Tout qui résulterait de l'Egoïsme, c'est-à-dire qui asservirait toutes les vies, ne serait composé que d'antagonismes exaltés par la compression. C'est là le chaos, l'anarchie du mal. Et les conflits du Chaos ne peuvent se résoudre que par une dissolution qui mène à l'inertie et à la mort, en laissant l'énergie avide et impuissante.

Seule la raison souveraine peut résoudre le problème de la synthèse de l'univers, et donner à la vie, pleine satisfaction par l'harmonie.

Il s'agit de transformer l'orientation du désir d'être principe inhérent à la vie et incitateur de son développement. Et ce désir, au lieu de chercher satisfaction dans l'égoïsme individuel, doit se tourner au contraire vers la réalisation de la vie universelle. Il faut donc

transporter dans l'absolu le désir de réalisation synthétique, et renoncer à réaliser la synthèse individuelle pour concourir à la formation de la synthèse universelle. La Raison souveraine, qui est le principe ordonnateur de cette synthèse, peut seule en assurer la réalisation. Elle agit par coercition là où le Nahash aveugle développe un égoïsme sans frein ; et cette coercition s'exerce par les lois cosmiques, qui limitent d'elles-mêmes toute action excessive en provoquant la réaction opposée. C'est l'équilibre polarisateur du binaire. Elle agit par l'instinct, en offrant comme un désir la réunion de deux égoïsmes, cherchant leur complément réciproque. L'attraction sexuelle est ainsi le premier degré de sympathie. Et les lois ici déjouent l'égoïsme, non plus par une réaction brutale, mais par une déviation, une résultante de leur action ; c'est l'équilibre fécond du quaternaire. Enfin, elle agit par lumière intellectuelle sur les volontés, qu'elle incite à s'orienter librement, en faisant comprendre que la synthèse universelle peut seule satisfaire l'appétition de chacun. Et c'est là le quinaire, la quantité complexe, symbole de la liberté.

La sympathie seule des êtres pour leurs semblables ne suffirait pas à réaliser l'harmonie universelle ; car, n'étant plus fondée sur un idéal unique, vrai et seul possible, elle serait le jouet des impressions et rentrerait bientôt sous l'empire du tourbillon égoïste. L'histoire sociale et la psychologie sexuelle sont là pour prouver à chaque instant combien sont chimériques les rêves de dévouement et de solidarité qui ne sont pas orientés dans un but supérieur, mais seulement fondés sur la réciprocité. L'amour sexuel n'est qu'égoïsme s'il ne tend à fonder la famille, et les fédérations frater-

nelles aboutissent aux émeutes et à la guillotine. Les Muses ne vont pas sans Apollon, et l'harmonieuse synthèse de la vie universelle ne peut se réaliser sans la conduite du Verbe divin.

Mais on peut se demander ce que peuvent devenir les individualités dans ces pénétrations réciproques collatérales et hiérarchiques, détruisant les barrières qui constituaient les autonomies individuelles. La science du bien et du mal consiste entre autres à établir les liens et les pénétrations réciproques sans neutraliser les désirs de chacun, sans faire évanouir les forces vitales dans un équilibre, sans éteindre les soi de chaque vie dans un anéantissement qui serait pour eux la mort éternelle, état qu'on exprime souvent à tort par le Nirvâna.

Or si nous considérons que ce qui configure une individualité, le principe unificateur inhérent à la vie, est un acte et non une chose, on conçoit que son identité peut persister indépendamment de la manifestation qu'il s'est faite. L'individualité, c'est l'empreinte de son acte dans la matière. Et cet acte lie le Soi de la vie, lui crée un Karma, une nécessité posée par lui et qui agit sur lui. Ou si ce Soi de la vie oriente son acte vers l'Absolu, vers l'unification universelle, et si, dans ce but, il subordonne son acte à cette direction, et pour s'y maintenir, coordonne ce même acte avec les actes similaires d'autres Soi, son Karma, sa nécessité qui réagira sur lui et lui apportera sa propre réalisation, participera de la vie universelle. Il sera donc une étincelle de cette vie, à l'extrémité d'un de ses rayons, à l'intersection de quelque réflexion périphérique, due à la matérialisation croissante des zones. Et, bien que ce point ne soit rien, pris

isolément, puisqu'il n'a pas de masse, mais n'est qu'une intersection de directions, il est défini ; il peut avoir conscience, et conscience très étendue de tout ce qui vient du centre et va vers lui, et de tout ce qui se réfléchit sur la périphérie de la zone hiérarchique qu'il occupe. Ceci nous fait entrevoir ce que peut être ce mode de connaissance, qui n'implique pas, comme la conscience psychologique, une discontinuité, un arrêt à la transmission du mouvement, enfin une opposition irréductible de l'objet et du sujet. Ici, c'est un savoir véritable, où la multiplicité des actes, loin de s'opposer, se combinent, et s'enrichissent. Ce savoir, nous le possédons en germe : c'est notre intellectualité rationnelle.

C'est donc là une autonomie véritable, autonomie ouverte à la vie universelle et très différente de l'autonomie individuelle, qui constitue un cercle fermé sur lequel les rayons incidents viennent simplement se heurter pour communiquer un choc plus ou moins confus, qui est la sensation, jusqu'à ce que la raison souveraine ayant percé par quelque part cette enveloppe, établisse à l'intérieur un réseau ordonnateur, première étape libératrice du chaos, et préparatoire du développement psychique et intellectuel. Mais, comme les chocs venant du dehors se répètent, l'ordre nécessité au sein de l'individu doit sans cesse se perfectionner ; et, les actions s'accumulant, le réseau ordonnateur doit se développer indéfiniment ; et alors sa fragilité même devient cause de dissolution et de mort, parce qu'il cède aux actions sans cesse réitérées. Il faut donc, pour ne pas être détruit par les chocs réitérés des non-moi, que le cercle individuel s'ouvre, que le serpent cesse de se mordre obsti-

nément la queue, et que la circonférence se transforme en spirale divergente, et finalement tende vers l'hyperbole. Mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

La Personnalité est donc la véritable manifestation définitive du moi vivant, celle qui est constituée par des participations au Tout, tandis que l'individualité est l'appropriation éphémère du moi, constituée par isolement de l'être.

Observons ici que nous avons entendu les mots Individualité et Personnalité dans le sens employé par la philosophie chinoise et par la scolastique, tandis que la philosophie hindoue, qui aboutit à peu près aux mêmes conclusions, appelle Personnalité ce que nous nommons individualité, et, réciproquement. Individualité ce que nous nommons Personnalité. Mais il me semble plus logique d'appeler individuel ce qui est en même temps le contraire et l'équivalent de l'universel. C'est le contraire, car ce qui s'oppose à l'essence universelle, infinie quant à la possibilité de se répéter sous le concept de quantité, c'est la substance individuelle, une, quant à l'ensemble des éléments qu'elle synthétise.

C'est l'équivalent, car cet individuel n'est que la face extérieure de l'universel ; c'est l'être vu du dehors et non pénétré, tandis que l'universel est l'être dont on est enveloppé et qu'on ne peut étreindre. Et nous verrons ailleurs comment l'infini mathématique, le zéro, et l'unité, ont les deux aspects d'une même chose. — La Personnalité, dans le sens où nous l'entendons, est ainsi l'élément neutre qui relie l'élément, savoir universel, à l'élément être individuel (suivant la terminologie de Wronsky). Elle introduit l'unité dans l'infini, et permet la pluralité

au sein de l'unité. C'est un centre au sein de l'étendue; et, en même temps, elle n'a pas de bornes parce qu'elle rayonne en tous sens ; elle est cependant définie par ses relations avec toutes les autres et avec l'Essence suprême.

F. Warrain.

L'ASTROLOGIE SCIENTIFIQUE

L'astrologie, science florissante dans l'antiquité, en Chaldée, en Egypte, et en Europe au moyen âge, et qui semblait depuis plus d'un siècle complètement délaissée, renaît aujourd'hui parallèlement aux autres branches de l'occultisme intégral. Elle renaît avec tout l'esprit scientifique ; elle a de la science la rigueur du raisonnement, la croyance à la causalité, et l'incrédulité au surnaturel.

Cette science, qui compta parmi ses adeptes les esprits les plus éminents des temps anciens, tels que Ptolémée, les Trithème, les Kléper, les Newton, les Melanchton, les Grotius, Gerson, Saint-Thomas d'Aquin, Luther, d'Ailly, Mesmer et des centaines d'autres savants, philosophes et théologiens de premier ordre, ne compte encore, il est vrai —et en France surtout, car elle a pour la défendre, en Angleterre et en Amérique par exemple, une foule de prosélytes pleins d'ardeur — que peu d'adeptes.

Cela tient à ce que bien peu de gens l'étudient sérieusement, et que bien moins encore savent au juste ce qu'elle est.

De plus, l'astrologie, considérée comme une pure superstition, est si rabaissée encore, dans l'opinion publique, qu'il est presque nécessaire, pour se faire avocat de sa cause, de se justifier d'abord de la défendre.

Qu'est-ce donc que l'astrologie ?

Au sens le plus positif, l'astrologie est « la science expérimentale des potentialités latentes du caractère humain et celle des causes déterminantes des phénomènes (1). »

Par l'étude du magnétisme astral, elle explique l'homme à la fois dans sa *nature*, ses *moyens* et son *évolution* adaptée à un milieu connu.

Mais déjà deux questions fondamentales s'imposent :

1° Y a-t-il réellement une relation entre le caractère de l'homme et l'aspect des astres, au moment précis de sa naissance ? Quelles en sont les preuves ?

2° Cet aspect du ciel, au moment précis de la nativité, donne-t-il des indications sur la destinée humaine et les époques peuvent - elles être connues à l'avance ?

Nous répondrons que tous ceux qui ont eu la persévérance de s'initier aux enseignements de l'astrologie ancienne et de les expérimenter, sont convaincus de la réalité de l'influence astrale et de son action déterminante sur l'organisation et l'évolution des êtres vivants.

Plusieurs savants, même dans les temps modernes ont admis l'influence planétaire : « L'idée de l'influence

---

P. Flambart, Influence Astrale.

des astres, dit M. Transon, dans son Encyclopédie, peut très bien être avouée par la raison. »

Sans être astrologue, chacun admet comme évidente la variation de l'influx solaire à mesure que celui-ci change de place dans l'écliptique. Outre qu'il fait de la terre un immense aimant, il agit aussi sur l'état magnétique et électrique de son atmosphère ; la liaison entre ces états et les taches du soleil est encore un fait établi. L'époque de reproduction pour l'animal, de floraison pour la plante, ou de maladie chronique pour l'homme n'est pas étrangère aux différents aspects du soleil, aux saisons

Personne n'ignore davantage l'importance du mouvement de la lune et de la série de ses phases. On sait qu'elle exerce non seulement son action sur la terre dont elle soulève si violemment les eaux ou l'atmosphère, mais aussi surtout ce qui vit à la surface de notre globe. Elle trouble la santé corporelle et jusqu'à l'intelligence des hommes. Les cultivateurs savent ses effets sur la plantation des arbres ou sur la gestation des animaux. Il est également aisé d'observer combien certaines personnes nerveuses sont sensibles à ces phases. Or, l'astrologie reconnaît que le soleil et la lune ne sont pas les seuls astres dont nous subissons l'influence, mais que toutes les autres planètes nous influencent également.

On le comprendra aisément d'ailleurs, connaissant la théorie dynamique des ondulations.

Il est admis aujourd'hui, d'une façon à peu près irréfutable, que les agents de la nature sont en mutuelle dépendance et que toutes les forces qui nous entourent ne sont que des vibrations moléculaires des corps, transmises à nos organes sous forme d'ondulations par l'intermédiaire de l'*éther*.

Ainsi; son, lumière, chaleur, électricité, rayons chimiques, rayons Rœntgen, ne sont en réalité que des modes vibratoires différents.

L'influx astral doit être également un mode de vibration, et ainsi les rayons astraux, quels qu'ils soient, ont nécessairement à un moment donné, sur un point de la terre, une résultante de vibrations diverses qui peuvent nous influencer magnétiquement, comme les infinités d'autres vibrations des différents agents de la nature.

Chaque planète nous envoie donc des rayons solaires modifiés, non seulement par sa nature, mais encore par sa position dans le ciel, ses aspects avec les autres corps célestes et sa place par rapport au méridien.

Là est la raison d'être scientifique de l'astrologie.



L'astrologie pourrait, quoique rangée parmi les sciences occultes, trouver sa place dans les sciences physiques, car elle repose sur des calculs et des faits. Son étude est, il est vrai, facilitée par une sorte d'intuition, mais sa base est entièrement mathématique.

Cette base mathématique constitue ce qu'on appelle l'*horoscope*, c'est-à-dire l'aspect précis du ciel au moment et au lieu de naissance.

Cet aspect du ciel au moment de la naissance caractérise en quelque sorte, par les influx combinés des planètes, l'aimantation de l'être humain.

A ceux qui en pourraient douter, nous répondrons que seuls ceux qui, à la suite d'une longue pratique, ont opéré sur un grand nombre de sujets, peuvent avoir la

preuve des correspondances qui existent entre la figure du ciel de nativité et le caractère d'un être humain.

Quatre facteurs principaux semblent caractériser l'aimantation de l'être humain, ce sont :

1° *Les aspects planétaires* ou arcs qui séparent les diverses planètes entre elles quand on les représente par leurs longitudes sur un cercle figurant l'écliptique : les diverses phases de la lune, relatives avec son « aspect » avec le soleil, en sont des exemples ;

2° Les *Signes du zodiaque* où les planètes se trouvent, et qui changent leur nature propre : un exemple est dans le soleil, dont l'influence varie selon les signes qu'il parcourt dans son trajet annuel de l'écliptique ;

3° Les *maisons astrologiques* ou position des planètes dans l'espace, par rapport aux plans du méridien et de l'horizon du lieu ;

4° L'*ascendant*, c'est-à-dire le Signe du zodiaque qui se lève à l'horizon au moment précis de la nativité. Il joue un rôle très important en astrologie. Il semble même donner en partie le plan des facultés. Mais là ne se borne pas le travail astrologique : pourquoi également ne concevrait-on pas que l'on pût calculer les époques de la vie auxquelles les puissances astrales, enregistrées à la naissance, auront leurs phases d'évolution les plus saillantes, par suite d'un état magnétique du ciel ayant quelque affinité avec l'état magnétique de la nativité ?

L'astrologie l'affirme, et cela paraît logique. C'est ce qu'on appelle calculer les époques d'influences.

L'analyse des périodes d'influences montre en effet d'une façon nette que la marche des planètes à travers le zodiaque n'est pas indifférente aux évènements habi-

tuels de la vie de l'homme. Si, par exemple, au moment de la mort ou de la maladie grave de quelqu'un, on compare son ciel de nativité avec celui de l'époque néfaste, on trouve, on peut dire toujours, son *hyleg* au point du zodiaque qui marque spécialement la vitalité physique de l'individu, en aspects dissonants avec les positions de Mars et de Saturne relatives à ce mauvais présage.

Une longue série de remarques a pu dégager certaines lois générales qui peuvent être classées ainsi :

1° Les *révolutions solaires*, c'est-à-dire la représentation du ciel au lieu de naissance, pour le moment précis de l'anniversaire où le soleil revient à la *longitude exacte* qu'il avait au moment précis de la nativité ;

2° Les *transits des planètes* ou passages des planètes sur les points importants, non seulement du ciel de *nativité*, mais encore du ciel de *révolution solaire* de l'époque correspondante ;

3° Les *directions dans le zodiaque*, c'est-à-dire, l'arc de mouvement diurne compté sur la sphère céleste entre deux positions successives d'une planète, ou entre l'aspect zodiacal d'une planète.

Telles sont les principales lois qui caractérisent les périodes d'influences ; mais, hâtons-nous de le dire, le calcul de ces périodes d'influences se trouve hérissé de difficultés.

***

Comme preuves expérimentales de l'astrologie — outre celles citées plus haut, qui ressortent directement de la pratique et de l'étude de l'horoscope, nous pouvons encore avancer les deux suivantes, qui ont été spé-

cialement mises en lumière par le savant astrologue moderne, Paul Flambart (1) :

Partant de données mathématiques et fixes (état astronomique du ciel à un instant précis), on peut y revenir par le problème inverse ; autrement dit : « Si le but de cette science est de définir un *caractère*, connaissant le *thème de nativité*, inversement, si la science n'est pas illusoire, on peut, pour une personne connue, reconstituer son *thème de nativité*, en partant des facultés innées de son *caractère*. » Un exemple précisera davantage la valeur de l'argument :

Nous supposons avoir le *jour* de naissance de quelqu'un dont certaines tendances innées sont très accentuées. Le but du problème vérificateur sera alors de trouver *l'heure* de nativité de la journée qui correspond le mieux au magnétisme astral le plus conforme au caractère visé. Il est clair que l'inconnue du problème pourra être tout aussi bien le *jour* que l'*heure*. Si la prévision tombe juste — et il ne faut pas croire le problème facile dans tous les cas, l'état magnétique du ciel changeant parfois totalement en quelques minutes — on sera en droit de considérer ce problème vérificateur comme une preuve expérimentale ; car « on peut ergoter à l'infini sur la *définition d'un caractère*, mais on ne peut ergoter sur la désignation d'une *heure de nativité*, qu'on s'est proposé de trouver par le secours seul de l'influence astrale, jointe à l'intuition psychologique ».

Une autre preuve non moins sûre réside dans les lois d'atavisme astral enregistrées dans les figures de nativité, montrant qu'on ne naît pas à n'importe quel moment.

(1) P. Flambart : *Langage Astral.*

La nature, en effet, semble faire ce qu'elle peut pour que le nouveau-né naisse sous un ciel ayant le plus d'analogie possible avec celui des parents, vers l'époque normale de la naissance. On retrouve ainsi dans une famille des dispositions d'astres d'une similitude remarquable.

C'est le cas des thèmes de nativité de Napoléon III et de son fils, nés tous les deux sous la latitude de 48° 50' nord. le premier le 20 avril 1808, à 1 heure du matin, le second le 16 mars 1856, à 3 heures 15 du matin.

1° L'ascendant est exactement le même pour tous les deux : le 12e degré du Capricorne se levait à l'orient aux deux nativités. Sur les 360 degrés du zodiaque, cette coïncidence du même degré est déjà remarquable.

2° Mercure, planète de l'intellectualité, et l'une des plus caractéristiques, se trouve dans les deux cas en conjonction avec Vénus.

3° Mercure occupe, par suite du mouvement diurne, la même place, appelée deuxième maison en astrologie.

4° Jupiter, dans les deux figures, est dans le signe des Poissons ; il occupe de plus la même maison et présente des aspects équivalents.

5° La planète Uranus est dans le méridien et présente des aspects équivalents avec Jupiter et avec la lune.

6° Le soleil occupe à peu près deux positions semblables par rapport au méridien.

Il en est de même pour les deux dates de naissance du célèbre savant Ampère et de son fils, le littérateur, nés le 2 janvier 1775 et le 12 août 1800. On trouve pour les deux journées les analogies suivantes :

1° Soleil et Vénus en conjonction ;

2° Lune et Mars en conjonction ;

3° Mercure offrant également le même aspect caractéristique entre la Lune et Mars ;

4° Lune et Jupiter en aspect équivalent.

On pourrait multiplier à l'infini des exemples semblables, car on peut dire que les analogies entre thèmes de parents souffrent peu d'exceptions apparentes. Pour un astrologue exercé, les ressemblances sont même plus frappantes que celles de l'atavisme matériel des physionomies.

***

Parmi les prétendus arguments dont se servent les savants contemporains pour combattre l'astrologie, est cet inévitable, qu'on trouve dans presque tous les dictionnaires et qui passe généralement pour être sans réplique :

« *Des nativités ayant lieu au même moment.* »

En réponse à cette objection, remarquons d'abord que, pour que deux enfants aient une même destinée, il faut que leur thème de nativité soit exactement identique, et qu'ils naissent et soient élevés dans un même milieu.

Supposons que deux enfants naissent au même instant, mais sous une longitude différente ; la position des planètes sera bien la même pour tous les deux, mais la position du ciel sera différente, ce qui modifiera l'interprétation.

Supposons maintenant que deux enfants naissent au même instant et au même endroit : leur destinée ne sera la même qu'autant que les milieux dans lesquels ils grandiront seront identiques ; car, *le facteur astrologique* n'est pas le seul qui intervienne dans la formation de la

personnalité humaine : l'atavisme, l'éducation, le milieu dans lequel évoluent les sujets peuvent intervenir dans une certaine mesure. Ainsi, dans le cas de deux enfants nés au meme instant et au même endroit, ils auront bien les mêmes aptitudes, les mêmes caractères, et les événements qui les attendent dans la vie s'accompliront bien vers les mêmes époques ; mais ils se manifesteront différemment selon le milieu dans lequel vivront les sujets.

Cette identité des milieux ne peut se réaliser que pour deux jumeaux ; mais la simultanéité de naissance fait défaut, car il suffit de quelques instants pour permettre à la position du ciel de changer et différencier sensiblement les destinées.

On peut donc dire, d'une part, que ces conditions astrologiques du même instant et du même milieu ne se présentent jamais; d'autre part, personne n'a encore affirmé avoir connu deux sujets nés au même endroit et au même instant, ayant eu des destinées sans aucune ressemblance et aucun parallélisme. Outre cette objection, qui est la plus courante, il en est une autre qui gêne également certains esprits : *le nombre des planètes a changé*, disent-ils, croyant que l'astrologie ne repose que sur les sept planètes connues des anciens.

Or jamais quelqu'un de sérieux n'a prétendu que les planètes devaient être au nombre de sept pour nous influencer, et les astrologues apprendront toujours avec plaisir la découverte de nouvelles planètes comme capables d'enrichir le langage des astres.

Il en est de même pour l'objection visant certaines méthodes de calcul astrologique destiné aux *directions* ou périodes d'influence astrale de l'existence. S'il en existe

de fausses, et c'est probable, c'est aux savants astrologues modernes à les rectifier par l'expérience, qui peut seule décider de leur valeur.

***

L'Astrologie, comme on le voit, n'est donc pas une doctrine occulte qu'il s'agit d'admettre *a priori* ; c'est une science, à qui il faut souhaiter qu'elle avance proportionnellement à la science moderne.

Elle semble d'ailleurs la plus perfectible et même la plus utile des sciences occultes. Contre dix horoscopes faits autrefois, l'astrologue moderne peut expérimenter sur des centaines.

A cela, la psychologie peut gagner beaucoup ; le caractère pratique de l'astrologie est évident : apprendre à se connaître, c'est-à-dire à se diriger.

Son étude est complexe, il est vrai, mais elle repose sur des calculs et sur des faits ; sa base est mathématique et tangible : on peut exiger d'elle des expériences, des faits et des preuves. C'est une science expérimentale qu'il s'agit de vérifier ; et le jour est proche, croyons-nous, où, purgée de toutes les supercheries du passé et mise au point par l'expérimentation et la critique, elle reprendra la place qui lui est due dans le mouvement scientifique moderne.

JOANNY BRICAUD.

PRÉDICTIONS D'UN HASCHICHÉEN

Sur le Hatchisch

Réhabiliter le faux mal entraîne à disqualifier le faux bien, mais pas au même degré chez le haschischéen à cause de son euphémisme. Observons cependant que ctte prédisposition à voir les choses du bon côté trouvera une limite dans le contradictoire. Si vous faites l'éloge de l'égoïsme, d'un intelligent égoïsme, vous êtes un peu entraîné à dauber sur l'hypertrophilie ou dévouement sans mesure. Si vous faites l'apologie de quelques-uns des sept péchés capitaux, vous ne pourrez faire celle des sept autres, leurs contraires; l'éloge de l'avarice est exclusif de celui de la prodigalité.

L'auteur du droit « à la paresse » n'écrira jamais de brochures sur le droit au surmenage ou au décorcessement, sur les avantages de l'activité fébrile de l'ardélionisme, de la... laboralgie. Si vous êtes pré-

venu en faveur de l'orgueil, vous serez prévenu contre l'excès de défiance de soi-même qui est l'opposé du défaut d'excès de confiance en soi et qui est père de beaucoup d'autres, d'après Montesquieu, « car, dit-il, il y a autant de défauts qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez que de ce qu'on s'estime trop. »

Donc le haschischéen ne réhabilitera pas tout ce qui est vraiment irréhabilitable, et c'est une rassurance.

Lorsque la tendance idéalisante ne pousse plus à idéaliser le scandaleux, mais à auréoler des nullités, je ne pense pas qu'il y ait trop sujet à s'alarmer, surtout si les êtres désignés ainsi ne sont pas tout à fait nuls, si ce sont, par exemple, de braves gens. Ce n'est pas notre grand maître Hugo toujours qui nous aurait grondé de rêvasser au rythme du battoir de votre blanchisseuse, de votre lavandière. Le poète des *Chansons des rues et des bois* ne vous aurait pas reproché de chercher la réalisation de l'idéal dans l'idéalisation du réel. Le mal, si mal il y a, serait réduit à son minimum chez un philosophe se rappelant, n'est-ce pas ? que, dans toute riante imagination, il y a hélas ! le décompte à faire, qu'il faut savoir souffler à temps sur les bulles et les chandelles magiques de l'oratoire pour revenir aux miroirs et aux lentilles du laboratoire.

Enfin, la tendance idéalisante aurait encore plus les avantages de ses inconvénients chez les féeristes qui, dans leur partie, ont droit de s'espacer en plus libre fantaisie. Alors laissez faire le chimériphore, le transfigurophore, le kaléidoscopophore. Laissez, sous ses vapeurs embellissantes, les essuie-mains s'étaler en « torchons radieux », les culs de bouteille prendre des airs de prismes et de cristaux. Ne critiquez pas trop les Grecs pour

s'être extasiés devant les maigres vallées, pour avoir élevé des campagnes très ordinaires à l'honneur des Géorgiques, d'avoir chanté de proprettes paysannes en Idylliques; Licoris, Pholoé, Pratérilis aux formes suaves et, aux rimes bien sonnantes. L'art n'a pas perdu, et encor moins l'honnête pauvreté, car « du fond de toutes les proses, peut s'élancer le vers sacré ». et, à défaut du vers l'emballement artistique. N'est-il pas un peu à envier e songeur aux yeux duquel « le corset de Denige vaut la ceinture de Vénus », pour qui « Marton nue est Philis, sans voile « Margot, c'est Glycère en cornette; Denise,» Margot, Marton, ne se plaindront toujours pas. Tant mieux pour Madelon, Toinon, Suzon, Jarnicoton, Gotton Jeanneton, « qu'Horace appelait Labagé », si elles sont honorées en cours d'amour et en églogues autant qu'une reine ou une dame-jeanne.

Les femmes aimables, voilà un charmant objectif pour idéaloscope. Devant le féminin, le haschischéen ressemble à un amoureux, lequel n'est pas aveugle, mais a un prisme dans les yeux, et voit tant de qualités aimables dans l'objet aimé. Pour lui aussi, la naine sera un « abrégé des merveilles des cieux ». La grasse est dans son port pleine de majesté. La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne. » etc.

Rien ne le gêne pour passer à l'eau de Jouvence ou de Mireille les vieilles dulcinées de son village.

Il a dans son sérail de visionnaire des Baucis qui ne vieillissent pas, des Philines qui s'attendrissent, des Mignon qui se souviennent tout le temps, des Dalilas qui lui restent fidèles et qui lui donnent gratuitement des noms d'oiseaux, des Marie-Antoinette aux petits pieds égayent ses bergeries. Il sera au dernier bien avec

des Hélène divinement douces ; et si les qualités d'une Hélène et d'une Pénélope sont inconciliables dans le même type, il comparera sur des pieds différents des Hélènes et des Pénélopes.

A prévoir qu'un Balzac du Haschisch enfanterait moins une *comédie* humaine qu'une *féerie* humaine, Dans quelle mesure serait-ce chose désirable ou déplorable ? Qu'il soit prouvé qu'on peut échapper aux paradis, aux féeries artificiels ? Tant mieux ! Mais là un nouveau péril vous attend. A force d'y purifier vos délicatesses, ne va-t-on pas développer en soi des susceptibilités excessives de sensitifs ?

Pour s'arracher aux buées de la réalité, pour les nuages enchanteurs du terre à ciel, ne va-t-on pas oublier les devoirs du terre à terre? Nous n'en disconvenons pas. Seigneur préservez-moi de la nostalgie des déesses. Il y aurait pis que de trouver toutes les femmes adorables, ce serait de n'en priser aucune sous prétexte que la plus complimentée d'entre elles, c'est encore un corps « marchant sur des semelles » et soumis à toutes les proses de la vie animale. Ce danger est réel; il a été signalé entre autres par Catulle Mendès dans la Revue populaire, et c'est un de ceux que l'on doit prédire pour l'empêcher de se présenter, ou du moins faire en sorte qu'il se présente moins souvent, ou enfin pour faire preuve d'impartialité à l'égard d'une substance aussi traîtresse, en en disant à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Dans les deux hypothèses que nous avons examinées, abondance de l'influx, ou apport d'un influx spécial, on convient d'une action exercée par le chanvre indien sur l'intelligence. Voici maintenant un fait typique qui prouverait que, sous son action, les influences du moral

sur le physique sont plus prononcées qu'à l!état ordinaire.

En différence avec d'autres stimulants (café, opium absinthe) qui m'ont tantôt fait du bien et tantô t du mal, mais jamais du bien après une dose qui a mal tourné, le haschischéen lui, après une de ces doses qui lui aura fait du mal peut avec une nouvelle dose semblable réussir d'une façon,absolument contrastante,si,dans l'intervalle les circonstances ont changé; si une bonne nouvelle, par exemple, a imprimé une autre direction à ses courants nerveux. Plus que toute autre drogue, elle paraît suivre dans son action les fluctuations de l'âme,et, comme elle paraît capricieuse, tel qui paraît désarçonné par une dose vertigineuse sera tout étonné de voir la même dose, sous une autre direction, incliner à la sérénité, de sorte que, pour prévoir la couleur que prendra l'accès ou l'ivresse, il faut consulter chaque fois sa mercuriale passionnelle.

C'est l'inébriant qui pour son maniement exige le plus d'apprentissage. Pour d'aucuns, il défie même tout apprentissage. Les caprices passent pour déconcertants, à ce point qu'on n'a pu s'entendre pour l classer ou non parmi les excitants. Pour Bouchardat, il était plutôt narcotique. Dans la même journée, je lui ai vu intensifier les besoins de travail, puis de repos, une fois le travail accompli.

Ce furent, je me rappelle, ces variations passant pour inexplicables et même ces contradictions qui, plus que l'étrangeté et la multiplicité des phénomènes, piquèrent mon amour-propre d'expérimentateur et me firent prendre à cœur la tâche d'en trouver l'exp,ication et de diminuer notre impuissance à l'égard de ces inconnues et de ces imprévues.

« Eh quoi, semblait me dicter le génie même de la pharmacie, reculeras-tu, toi aussi, maître Pandorac devant cette espèce d'*urtica mystica*, cette énervante dioïque qui a laissé *a quia* tant de chercheurs, qui a effrayé Balzac, embarrassé Claude Bernard, passionné Moreau de Tours, défié l'Inde et l'Arabie.

Devant les mystères de ces grappes,impossible deviendrait un mot français, un mot scientifique. Les fumées de la drogue me mettaient en tête d'idéaliser une lutte contre une force de la nature.

Il y a mieux, me disais-je, que de suivre, au sujet des poisons, le conseil que donne Fénelon au sujet de certains vices : les fuir pour en triompher. Il y a mieux qu'à affronter les affolants et les inébriants pour les étudier, les connaître et prouver ensuite qu'on peut s'en passer,ou encore qu'on peut s'y accoutumer, s'y mithridatiser. Au lieu de les détruire ou de les éliminer, ce serait de les dompter, les assujettir pour les utiliser, les domestiquer, les convertir en agents bienfaisants. Tirer le bien d'un mal, c'est encore la meilleure manière d'être bienfaisant, et celui qui ferait un aliment ou un médicament d'une ortie ou de la pire des solanées l'emporterait sur Parmentier lui-même.

Et l'esprit de la partialité me faisait résister à toutes les objections.

« Quoi, tu veux pénétrer l'impénétrable, ô mage ! Pourquoi pas ? De ce voyage obscur, souvent on revient pâle.

Nous en reviendrons pâle !— Prends garde ; tenter, c'est attenter. — Nous tenterons et nous attenterons.

Nous forcerons le sphynx à nous tenir la lampe. »

Nous définirons cet indéfinissable ; nous domesti-

querons cet indomesticable, nous sonderons ce prétendu insondable ; nous avons pris des leçons d'abîme : nous aurons le pied orphique au bord des précipices.

Depuis que j'écrivais ces haschischinades, j'en ai bien rabattu. J'ai bien mis de l'eau dans mes nectars et mes pots au lait. Il m'est resté cependant cette opinion qu'il n'est pas trop des recherches de toute une vie d'homme pour jeter les fondements d'une Cannabinologie. Le moins qu'on puisse invoquer en faveur du haschisch, c'est que, dans ce qui est divers et nombreux, il est rare qu'on ne puisse trouver des qualités. Par exemple, vous avez pu maléficier de l'herbe aux délirants, à la dose où elle produit le délire, et une autre fois bénéficier du même chanvre pris à la dose de l'extase diluée. Vous pourriez alors en faire un apéritif des hautes fringales, un apéritif consommé ouvrant jour jusqu'à « la fêlure aux réalistes faite ».

Par simple atténuation, les délirants se changeront en inébriants et les inébriants en stimulants et les stimulants en spleenifuges.

Les doses exaspérées sont un abus. Les doses moyennes trop réitérées en sont un autre ; le même médecin qui les répudiera toutes deux ne sera pas hostile aur doses minimum, aux doses réfractées, aux doses pour aller en ville.

Et maintenant, si les adversaires du haschisch me prenaient à partie en argument *adhominem*, m'accusaient de ne pas justifier tant de promesses, j'avouerais que je ne suis pas assez un homme de sélection pour représenter dignement l'herbe de sélection. Cependant, à moi du moins, mon utopie n'a pas été sans quelque utilité. Elle m'a fait un devoir de me rendre digne de la cause

que je défendais en homme qui porte le haschisch et sa fortune, qui, pour lui faire honneur, est tenu de surveiller sa santé, sa conduite, sa production, de bien se porter, se comporter, rapporter. Si je n'ai pas tenu tout ce que j'avais promis, si je n'ai pas été un des élus, je n'ai pas non plus été un des réprouvés. Je n'ai pas confirmé bien des craintes, et c'est sans doute parce que j'ai été attiré vers les mystères plutôt que vers les éréthismes de l'ivresse.

En cherchant consciencieusement, on trouve toujours quelque chose au moins qu'il n'y a plus à chercher dans telle ou telle direction. Je me suis conformé à cette pensée de Voltaire : « On ne saurait avoir une notion juste de ce que l'on n'a pas éprouvé soi-même. » Or, de ce que j'ai éprouvé pendant tant d'années, il résulte cette impression qu'il ne faut pas se presser de conspuer la substance fatidique *qui entretient, après tout, la sainte terreur des lois inconnues*. C'est là le cas de répéter : « Elle m'a fait trop de mal pour que j'en dise du bien — sans restriction — et trop de bien pour que j'en dise du mal sans restriction aussi. »

Mais, lors même que j'en aurais été la victime, que j'aurais compté parmi ceux qui « se sont donnés au rêve au lieu de s'y prêter » qui se sont cru « l'âme plus forte que l'empoisonnement », je lui pardonne les tribulations, et les déboires que m'a coûté son apprentissage, entre autres raisons, parce qu'elle m'a ouvert des horizons sur de nouvelles zones du monde des vibrations.

Aussi, je désirerais faire un sort à mon conseiller végétal par une prédiction qui lui confère une force de suggestion, et, s'il est vrai que les souhaits ont force efficientes de vie, j'irais bien de toutes les projections de

ma volonté, de toutes les tensions de mes désirs, de tous les aléas de mes prières pour que l'herbe qui fut si longtemps redoutée comme une herbe des tempêtes soit appelée à être baptisée herbe de Bonne Espérance.

J. GIRAUD.

DEUXIÈME PARTIE

BULLETIN GNOSTIQUE.

L'Initiation Gnostique. — Nos Saintes Ruines. Informations.

Le Gnosticisme est une doctrine philosophique et traditionnelle, aussi ancienne que l'humanité, une morale et un culte qui en font une religion universelle. Enseigné et pratiqué dans tous les mystères de l'antiquité et dans plusieurs sociétés secrètes ou fermées du moyen âge et de temps modernes, il a été restauré en 1890.

Il a pour but de restituer à l'humanité son unité religieuse primitive, en lui faisant rejeter les erreurs d'où sont sorties les différentes religions, et de travailler à son perfectionnement intellectuel, moral et social.

Il prétend ne s'imposer aux consciences ni par la force du pouvoir civil ou militaire, ni par de vaines menaces de châtiments d'outre-tombe, ni par de fallacieuses promesses des récompenses futures. Basé, d'une part, sur la tradition universelle, et, d'autre part, sur la philosophie et la science modernes, il ne s'adresse qu'à la raison, qui est la même chez

tous les hommes. Mais, en s'adressant à tous les hommes, il ne s'adresse cependant pas au vulgaire, mais à l'élite de l'humanité, à ceux qui joignent les plus brillantes qualités de l'esprit aux plus exquis sentiments du cœur.

Le Gnosticisme enseigne à ses adhérents un secret précieux et redoutable. Ce secret n'est pas une simple théorie, c'est aussi une pratique. Cette pratique met entre les mains de ses adeptes des pouvoirs tels, qu'entre des mains indignes ou inhabiles, cette mystérieuse puissance ferait autant de mal qu'elle peut faire de bien.

La religion gnostique constitue donc une *Initiation* consistant dans la connaissance (gnose) de certaines choses dont le propre est de rester ignoré de la masse des esprits incultes ou à demi-cultivés, autrement dit du monde profane.

Cette initiation est complète en dix grades.

Voici les noms des dix grades :

1° Borborianiste ; 2° Coddianiste ; 3° Nymphioniste ; 4° Stratiotiste ; 5° Phibioniste ; 6° Zachéiste ; 7° Barbélite ; 8° Hérault ; 9° Diacre ; 10° Evêque.

Ces dix grades se subdivisent eux-mêmes en trente degrés. Ces trente degrés sont complétés par trois degrés administratifs, étrangers à l'initiation, ce qui porte en tout à 33 le nombre des degrés gnostiques. Cependant, comme le peuple a aussi besoin de religion, le Gnosticisme ne le repousse pas; tout au contraire, il l'engage à s'unir à lui pour contribuer dans la mesure de ses aptitudes, à sa grande œuvre.

Nota. — *Pour tous renseignements, s'adresser à l'administration de la* VOIE.

***

Les touristes qui passent dans la haute vallée de l'Ariège ne manquent pas d'aller visiter, aux environs de Tarascon, les belles grottes d'Ussat, de Niaux, de Bedeillac. Mais ils délaissent, dans les mêmes parages les excavations des envi-

rons du petit village de Bouan, en partie fermées par des *murs crénelés* qui tombent en ruines. Nous engageons vivement les gnostiques à s'arrêter un instant pour contempler ces débris, que, dans le pays, on nomme *las Cleïzos* (les Eglises). C'est là que furent obligés de se retirer nos frères les anciens Albigeois, pour résister aux féroces soldats de Simon de Montfort.

Qu'ils visitent aussi les ruines pittoresques du château de Montségur et l'emplacement où furent brûlés vifs les derniers Albigeois. Montségur doit être pour les gnostiques comme un lieu de pèlerinage.

***

Nous avons reçu de Hongrie et de Bohême des nouvelles très encourageantes pour notre œuvre. Nos frères de ces pays sont des apôtres pleins de zèle, que nous ne pouvons qu'encourager.

JOHANNÈS.

REVUE DES REVUES

NOUVELLE REVUE.— *Peladan* donne, du *Salon des Fouilles*, une étude d'une hauteur synthétique dont il est coutumier, et il conclut à une unité d'esthétique, produit d'une unité ethnique.

On sait que Charles Carpeaux, le fils du grand sculpteur, est mort en cours de mission, à l'âge de 34 ans, et la salle où sont exposés les résultats de ses belles recherches prend un caractère impressionnant quand on songe à cette fin tragique. La science a beaucoup perdu en Charles Carpeaux. Peut-être eut-il trouvé le mot de l'énigme kmer. Les missionnaires portugais, au XVIe siècle, et de nos jours, Doudart de la Grée, L. Delaporte, Aymonnier ont décrit la ville du Grand Lac, Angkor, sans rien expliquer. Les inscriptions Kurdes ou sanscrites trouvées au Cambodge augmentent la confusion des recherches. Sous le rapport plastique,la parenté se montre entre l'art kmer et l'art mexicain, et cette parenté suffit à faire croire à un exode africain, à une colonie de rouges, c'est-à-dire d'Atlantes ou d'Egyptiens.

D'une monographie sur *Maurice Barrès*, de *M. de Lauris*, monographie dont nous ne pouvons adopter toutes les vues, car nous connaissons depuis trop longtemps le maître de la jeune et active littérature française, — nous extrayons ces passages, qui sont, eux, d'une vérité absolue :



« C'est au passé que Maurice Barrès a demandé, après une patiente culture de son moi, un soutien pour sa pensée en quête de méthodes et de doctrines, des exemples pour son activité et des satisfactions subtiles pour la sensiblité un peu desséchée au contact des gens et des choses de son temps. C'est au passé qu'il demeure enchaîné par un charme dont il nous offre, en maints passages de ses livres, de précieuses descriptions. C'est pour le passé qu'il conçoit de la tendreses et n'use point d'ironie. Il lui demande des certitudes et des espérances, répond aux hésitations de sa pensée devant des idées abstraites par les sentiments qui le lient à des souvenirs concrets.

« Maurice Barrès a raison de penser que les hommes ne doivent pas être renfermés dans leur existence toute personnelle. S'il s'oppose justement à une répudiation systématique du passé, fait-il bien la part de l'avenir qui sort du passé, il est vrai, mais par un travail impossible à comprendre et, par conséquent, à préparer ? Que faut-il respecter et respecter seulement, sous peine d'amoindrir, par l'absence du respect comme par son abus, notre existence d'une façon peut-être irrémédiable ? Tout ce qui du passé vit encore en nous, tout ce qui contient encore des promesses. Les morts ne nous accompagnent que pendant le temps où ils nous sont nécessaires, puis ils s'endorment dans un silence définitif. La solidarité dans le temps est donc limitée. »

Notre collaborateur *Jean des Esseintes* a fait paraître, dans le n° du 1er septembre, de succinctes indications sur l'*Astrologie.*

L'étude de M. *Armand Charpentier* sur les *Origines de la franc-maçonnerie* nous intéresse d'autant plus, que notre Stanislas de Guaite a fait, sur cette question, un travail important qui peut constituer, sur ce sujet, une doctrine définitive. Donnons ici l'opinion de M. Charpentier, qui est, en la matière un hétérodoxe :

« Les origines expliquent clairement comment la Franc-Maçonnerie fut une véritable association professionnelle,

répondant à un besoin des temps, avant de devenir une association philosophique et philanthropique. Ses symboles d'aujourd'hui correspondent à des réalités d'hier. Les maîtres, les compagnons, les apprentis existaient jadis, comme ils existent à présent. Et tout le vocabulaire actuel n'est que la survivance symbolique des us et coutumes qui liaient entre eux les ouvriers maçons du moyen âge.

« Malgré ces explications si raisonnables, les légendes se sont donné libre cours sur la création de la Franc-Maçonnerie. Je croirais ne pas avoir traité complètement ce sujet, si je ne terminais en citant quelques opinions anciennes.

« L'une de ces légendes, soutenue par quelques anglais au XVIIIe siècle, veut que la Franc-Maçonnerie remonte jusqu'à Adam !.... J'imagine que ce fut après la venue du serpent — ils étaient trois alors — et la sortie du Paradis terrestre. D'après cette légende, Moïse et Josué auraient été franc-maçons.

« D'autres historiens se contentent de remonter à la construction du Temple de Salomon. Pour ceux-ci, la secte religieuse des Esséniens, qui existait en Judée à l'époque de la naissance du Christianisme, aurait pratiqué la Franc-Maçonnerie.

« Mais la légende la plus sérieuse, celle qui s'offre le plus à la discussion, fait dériver la Franc-Maçonnerie de l'ordre chevaleresque de Templiers. Il est assez possible que les Templiers aient formé entre eux une secte, à la fois puissante et secrète, et que, comme toutes les associations secrètes, elle ait eu ses mystères, ses mots de communication et ses signes de ralliement. Il est incontestable, en tout cas, qu'elle représentait une force, puisqu'il fallut l'autorité du Clément V et de Philippe le Bel pour la dissoudre.

« Il ne semble point toutefois que l'on puisse établir un lien raisonnable entre la Franc-Maçonnerie des temps présents et l'ordre des Templiers. Pour ma part, je considère comme beaucoup plus certaines les origines *matérielles* de la Franc-Maçonnerie telles que je viens de les résumer, car elles ont, à mes

yeux, le grand mérite d'expliquer très clairement le symbolisme de la Franc-Maçonnerie actuelle, en faisant pour ainsi dire toucher du doigt le chaînon qui unit l'une à l'autre les deux maçonneries.

***

LUCE E OMBRA. — Sommaire des récents numéros.

A. MARZORATI : I memoria di Ercole Chiaia. — F. Z.: La Commemorazione. — ALCUNE LETTERE DI ADESIONE (Lombroso, Sardou, Richet, De Rochas, Flournoy, Morselli, Visani Scozzi, Sage, Bozzano). — F. ZINGAROPOLI : l'Opera di Ercole Chiaia. — E. PASSARO : Evoluzione Scientifica dello Spiritismo. — G. MORELLI : L'uomo e il suo ideale. — VERBALI DI SEDUTE MEDIANICHE.

Società di Studi Psichici : Le Sedute col medium Politi. — Nuove adesioni alla Società di Studi Psichici. — LA REDAZIONE : Jacques de Narkiewicz Jodko. — O. CIPRIANI : Una Seduta con Politi alla Società di Studi Psichici. — LA DIREZIONE : Per la ricerca psichica. — A. BONNESCHI CECCOLI : Sepoltura o Rogo ?. — F. ZINGAROPOLI : Ricordi Spiritici di C. Carlo Gatateri. — C. CACCIA : Tiptologia. — *Fra libri e riviste :* A. MARZORATI : Spiritismo e Occultismo. — P. RAVEGGI : James H. Hyslop.— «Revue scientifique et morale du Spiritisme » — « Estudes Psychicos » — « La Favilla ». — *Cronaca :* B. I. GOZZANO : Studi Psicichi.— Tonaca e Toga.— Il Medium Miller. — Sedute Medianiche in Galicia. — G. MORELLI : Per una Cattedra di Psicologia Sperimentale. — Un caso eccezionale di catalessi.— A Liegi. — Movimento Teosofico.

Cette revue italienne présente, dans chaque numéro, d'intéressantes illustrations. De plus, elle édite les conférences spiritualistes faites à Milan, lorsque les sujets ont un intérêt général ; telles sont les deux dernières plaquettes : *La théorie de l'amour dans Platon*, et : *Vers une nouvelle morale*.

***

La Résurrection.— Notons une lettre très intéressante, quoique anonyme, où l'auteur explique les motifs des deux condamnations de Galilée ; un admirable commentaire par notre ami et collaborateur *Alta*, de la Cène, suivant l'Evangile de Jean ; une contribution d'*Albert Jounet* aux recherches sur les forces invisibles, humaines et animales, d'après quoi il apparaît que la plupart des expériences faites à ce sujet sont à reprendre et à vérifier. Cet article mentionne, avec une juste estime, le biomètre Baraduc.

***

Light. — *Facultés psychiques d'un jeune japonais.* — Il s'agit d'un jeune Japonais, nommé Ehima Kasakura, âgé de 16 ans. et habitant Yakkaichi, doué de remarquables facultés de psychométrie et de clairvoyance. Dès son enfance, il lisait des choses étranges sur des morceaux de papier blanc immaculé. Ramassant un fragment de verre sur le littoral de Mie Bay, où il jouait avec d'autres garçons, il disait d'où il venait, ce que c'était, qui l'avait possédé. S'il prenait en main une pièce de monnaie, il lui suffisait de la regarder un instant pour détailler toute son histoire depuis le jour où elle est sortie de la Fonderie, toutes les mains par lesquelle elle avait passé, ce qu'on en avait fait, ce qu'elle avait servi à acheter, les crimes commis pour la posséder, etc.

Un soldat revenant de la guerre, blessé, mais plein de vantardise, montra une plaque de métal dentée, disant : «Je la portais sur moi en chargeant ; elle m'a sauvé la vie ». Ehima la prit en main, la regarda une minute, puis la jetant avec indignation au soldat, dit : « Menteur et lâche ! Vous aviez peur. Vous vous êtes caché dans un fossé, et vous avez été blessé en vous sauvant. » Le lendemain, le soldat se suicida, disant qu'étant un lâche, il ne devait pas vivre.

M. Robinson a vu ce garçon, qui parlait un peu l'anglais, mais ne s'est entretenu avec lui qu'en japonais. Il put s'assu-

rer ainsi qu'il n'avait aucune idée de l'occultisme, et qu'il ne se rendait pas compte de la manière dont il connaissait les choses. Quand il regarde un objet, il voit des images défiler devant ses yeux et il n'a qu'à les décrire ; il n'est pas auditif Il rêve beaucoup, mais, dit-il, ses rêves ne sont pas toujours réalisés, tandis que ce qu'il voit est toujours vrai.

***

Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy. Le buttetin donne *in extenso* le texte de deux conférences faites à Nancy par Mlle Aimée Bosaert et par le Dr Boucher. Il renferme aussi une étude de photographie spirite, sur laquelle, non seulement les occultistes, mais les photographes eux-mêmes avaient le droit de faire leurs réserves. Pourquoi le Bulletin ne contient-il jamais de travaux dignes des excellents amis que nous avons à cette Société, tels que Léonce Cézard ou Henri Thorion ? Nous sommes bien convaincus d'avance que personne n'aurait de reserves à faire sur leurs textes.

***

Rivista delle Rivistea.—Signalons une analyse de l'étude de Mme A. *Degallier* sur la *psychologie des Panonihs du Congo* C'est un pendant aux études soudanaises de notre collaborateur l'explorateur Richard de Préaudet, — et, dans le numéro suivant une paraphrâse du *Songe d'Ennius*, par A Gianola.

***

La Lumière. — *Peinture mystérieuse sur un carreau de verre.* — Cette peinture existe dans la maison de M. Rogers, près de Winon, et elle s'est produite dans les circonstances suivantes. En décembre dernier, Mme Rogers vit en rêve sa belle-sœur, Mme Chiltum, morte depuis onze ans, et celle-ci l'adjura de parler à sa fille Ottie, quimenait une vie déréglée, Mme R. répondit, dans son rêve, qu'aucune parole ne servirait à rien. Le lendemain, pendant qu'elle était occupée à la cuisine, elle vit, au point du jour, la fumée du foyer se diriger, en formant des volutes, vers un carreau de la fenêtre et y former une

peinture représentant une tombe ouverte, et la forme d'une femme s'en élevant, le regard dirigé vers le ciel. Pensant que cette image était due à une combinaison fortuite de la glace qui couvrait la fenêtre avec la fumée, elle appela ses enfants pour la leur faire voir avant qu'elle s'effaçât. On constata facilement que l'image n'était pas due à la congélation, car rien ne put l'effacer ; du moins, après le lavage, elle disparaissait pour reparaître ensuite. Un grand nombre de curieux sont venus voir cette étrange peinture, entre autres un rédacteur de l'*Alderson advertiser*, qui l'examina avec le plus grand soin. L'image n'est visible que d'un côté du carreau, non de l'autre ; elle disparaît lorsqu'on mouille l'une ou l'autre face pour reparaître ensuite ; elle n'apparaît pas sur un fond blanc; elle n'a pu être photographiée, elle n'est pas agrandie (?) par une loupe ; un chimiste l'a placée dans des réactifs très énergiques, l'a traitée par le feu jusqu'à courber le verre, sans réussir à la détruire.

Le « double » en Chine et en Egypte. —M. F. de la Jaline a cherché à faire ds rapprochements entre les antiquités de la Chine et de l'Egypte. « Deux prêtres ne sauraient suffire à tous ces morts (du grand cimetière de Canton). Aussi, près du cercueil des grands personnages, derrière le rideau qui les enferme dans une ombre recueillie, des manneqins représentant d'aimables esclaves, des femmes, toujours prêtes à prévenir les désirs de l'âme exilée. Les Egyptiens se contentaient de les peindre dans l'intérieur du tombeau (ceci n'est pas exact, d'après M. S. R.). Cette effigie de cire est déjà un perfectionnement... J'ajoute que les croyances des Chinois, relativement à l'immortalité de l'âme, se rapportent à celles de l'Egypte antique. Comme les prêtres d'Osiris, ils croient que l'âme se dédouble : une partie purement immatérielle va habiter les » Jaunes Fontaines «, l'*Ament* des Chinois ; l'autre, une sorte de corps astral, plus voisine de la matière et analogue au double égyptien, demeure comme lui près du cadavre et se réfugie dans la tablette ancestrale.

***

L'Etincelle. — Curieux et sévère article de l'abbé *Poulain* sur *le Clergé dans ses rapports avec la science.*

***

Revue du Spiritisme. — Etude de M. *Delanne* sur *l'Extériorisation de la pensée.* — Très remarquable résumé des théories et des *Idées de Spinoza sur Dieu*, par M. *Leblond.*

***

La Vie Nouvelle. — Citons une communication faite par M. le docteur *de Cormeilles*, au Congrès de l'Association des Sciences, sur de *Nouveaux cas de radiothérapie.*

***

Revue de l'Hypnotisme. — M. G. D. *Rouby*, directeur de la maison de santé d'Alger, soutient cette thèse qu'il n'y a rien de surnaturel, et que tout est normalement explicable dans le cas de Bernadette Soubirous, de Lourdes.

M. *Laurent* présente un travail et institue une discussion sur les *psychologies du jeu.* Cette discussion étant exclusivement médicale, il y aurait intérêt à la rapprocher de la théorie psychique émise dans *la Voie* — et, par une curieuse coïncidence, un mois auparavant — par notre ami V.-E. Michelet.

S'il existe dans les temples du bouddhisme exotérique des roues de prières, il existe, dans certaines églises catholiques, des roues de carillon ! M. le chanoine Abgrall déclare que cette coutume revêt une caractère superstitieux. Les dévots de Golleville sont convaincus que les clochettes de la roue à carillon ont pour effet de les mettre à l'abri des maléfices du diable et d'être une cause de prospérité pour le pays. Bien entendu, un grand nombre d'habitants ne partagent pas cette opinion, et ne considèrent l'usage de la roue à carillon que comme un vestige des multiples superstitions qui sévissaient au moyen âge et dont quelques-unes se sont perpétuées, défiant les progrès de l'instruction.

***

L'Echo du Merveilleux. — *Le culte des esprits au Japon.* — Il y a quelques années, un écrivain japonais, M. Y. Okakoura écrivait un ouvrage curieux sur *les Idéals de l'Orient.* Sonfrère,M.Y.Okakoura vient de publier un travail du même ordre intitulé : *L'Ame japonaise* (ou *l'Esprit japonais*). On y voit à quel point est profondément enracinée chez le Nippon la croyance à la survivance des morts. Malgré le développement et l'extension du bouddhisme au Japon, c'est encore la vieille doctrine shintoïste, essentiellement spiritualiste qui fait le fond de la psychologie nationale, du tempérament atavique et de la foi religieuse du peuple.

Albert Jounet réfute par l'observation des astres les prédictions désastreuses faites à la France pour 1908, par *Nebo*, sur l'observation des mêmes astres.

Il faut lire un travail anonyme d'un ancien spirite, que les séances d'expériences ont dégoûté dénitivement du spiritisme.

***

Les nouveaux horizons de la science et de la pensée. — Sommaire des numéros 8-9-10. — *Spiritisme et Psychisme*, M. Sage. — *Les Nombres rythmiques*, E. C. — *Le Cycle métallique*, Em. Delobel. — *Essai sur la vie*, A. Delclève. — *Phénomène de télépathie*, Dr Samas. — *La Genèse des Eléments*, W. Crookes. — *L'Evolution de la Matière*, F. Jollivet-Castelot. — *L'évolution inorganique*, E. d'Hooghe.

Léo CAIE.

BIBLIOGRAPHIE

Le Ternaire magique de Shatan, par CH. LANCELIN.

Dans ce nouvel ouvrage, qui fait suite à *l'histoire mythique de Shatan* et la complète, M. Ch. LANCELIN étudie les moyens qui ont surtout prévalu du VIe et au XVIIe siècle pour donner droit de cité à la croyance à un être du mal, il les ramène, en les dépouillant de leur auréole merveilleuse, au point exact qu'ils doivent occuper pour quiconque les examine à la lueur de la science contemporaine. Les principaux de ces moyens sont : *l'envoûtement*, l'*Incubat* et le *Vampirisme* qui, tous les trois, se résument en ce qu'on appelle communément la Possession.



Le Livre du Trépas et de la Renaissance, roman ésotérique par F. JOLLIVET-CASTELOT, est un petit livre étrange, sensuel, mystique et religieux qui, sous forme de roman ésotérique s'attache à traduire les voix mystérieuses et révélatrices de la Nature vivante, divine, emportée vers un éternel Devenir et en un dévelppement sans fin.

Violette et son amant, isolés dans leur Ile calme et voluptueuse, épris des parfums des fleurs et des odeurs de la Terre, savoureuse, contemplent et scrutent cette vie intense de l'Univers. La Palingénésie, le Transformisme et les Transmigrations l'Hylozoïsme, les Métamorphoses, les Morts et les

Renaissances des Etres, les Signatures, les Correspondances les Influences des Choses, la Beauté, les Harmonies du Cosmos, les incitent à proclamer l'identité du tout, l'Immortalité, l'Idéalisme transcendantal.

Plusieurs nouvelles spiritualistes font suite à ce récit évocateur : l'*Ethérée*, l'*Hiérodoule*, l'*Astre des Morts*, *Conte Alchimique*, les *Saisons*, le *Lac des Regrets*, *Suzanne*.

L'auteur a simplement tenté de fixer en ce volume les manifestations esthétiques de l'Ame de la Matière avec laquelle notre être se rencontre, se confronte et se confond, puisque l'Unité constitue le Principe même de la Conscience universelle.

Les tableaux qui se déroulent en ces pages sont d'une couleur vive et puissante. Ils évoquent la chair et l'esprit réunis par le monisme.

Nouveaux Evangiles, par F. JOLLIVET CASTELOT. — Dans ce roman, l'auteur s'est plu à imaginer un Messie nouveau venant prêcher au peuple les enseignements du spiritualisme moderne.

Mêlé à un mouvement ouvrier, accusé à tort par l'Autorité de fomenter l'émeute, alors qu'il apporte la Paix et l'Amour, le Prophète des Temps Nouveaux meurt frappé d'une balle, au-devant de la foule qu'il veut protéger.

On verra dans ce livre le résumé populaire des enseignements de l'Esotérisme.

Diverses études sur le *Christianisme libéral*, la *Tradition occulte*, l' *Hermétisme*, les *Races Jaunes et Latines*, jointes à la suite du récit, permettront d'ailleurs au lecteur d'établir la différence entre le côté conjectural du volume et sa partie critique.

MARIAGE

Nous avons le plaisir d'enregistrer le mariage de notre collaborateur et ami *Joanny Bricaud* avec Mademoiselle *Mary-Anne Neysson.*

La cérémonie a eu lieu à Lyon, le 7 octobre 1905.

Nous adressons aux nouveaux mariés nos souhaits de bonheur.

A L'EXPOSITION DE LIÈGE

Nous adressons nos félicitations à notre collaborateur et ami **Matgioi**, qui vient d'obtenir, pour l'ensemble de ses travaux asiatiques et coloniaux, une *Médaille d'or* à l'exposition de Liège.

N° 19 NOVEMBRE 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO........ Un franc

Abonnements:

France.	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN ..	15 Fr.
—	SIX MOIS. ...	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS



PREMIÈRE PARTIE

LA PUISSANCE POLITIQUE DE L'IDÉE

Dans le premier volume d'Etudes de la Tradition primordiale des Jaunes, et surtout dans la considérable et, malgré tout,succincte analyse que je viens de faire ici du *Tao* de Laotseu, on a pu se rendre compte de l'ampleur, de la force, de la rigidité et de la constance avec lesquelles l'Idée métaphysique (au sens collectif qu'il faut bien finir par donner à ce terme), dirige, régente et anime la race jaune et tous les individus de cette race. On peut voir également que les siècles n'ont pas eu de prise sur cette Idée, que le temps n'a rien à faire ici, et que l'évolution terrestre, logique enfin dans ses moyens et son développement, ne s'adresse qu'aux conséquences et qu'aux applications humaines d'une vérité éternelle, pour ou contre laquelle elle ne peut rien.

On l'a vu — on le verra mieux encore dans le successif développement de ces longues études — en même temps que les sages de toutes les époques se réclamaient de cet enseignement primordial, ils en faisaient découler,

par logique ou par analogie, les principes sustentateurs de toutes les sciences qu'ils édifiaient et qu'ils vulgarisaient ; ils commandaient à leurs disciples et ils conseillaient véhémentement à la race tout entière de s'attacher, d'une sorte inébranlable, à cette vérité axiomale et non révélée, écho de la parole immédiate du Ciel à la Terre, comme à la seule chose digne d'être retenue et capable d'engendrer, avec toutes les sciences pratiques, le bonheur de l'homme avisé et respectueux.

Afin de lier plus étroitement le peuple à son héritage intellectuel, et de le contraindre aux destins bénéfiques prévus de tout temps, les savants — qui longtemps furent en même temps les souverains de ces peuples — construisirent même toute la science sociale, économique et politique de la race sur l'Idée métaphysique qu'ils avaient reçue des Ancêtres, et qu'ils transmettaient à leurs descendants, intacte et immuable, dans l'enveloppe protectrice de fidèles et pieuses exégèses. Par ainsi, à chaque acte de sa vie générale, à chaque pulsation de son cœur collectif, ce peuple sentait la triomphante influence du passé, et, jusque dans les classes les moins disertes, jugeait de l'excellence abstraite des principes sur les conséquences bienfaisantes, qui découlaient, pour lui, de leur application directe et continue à la vie contingente de tous les jours.

Un attachement si profond et si sensé porte en soi la récompense. Ce n'est pas en vain que, faisant un premier usage des enseignements de la Voie, une race, parmi les changements qu'amènent avec eux le progrès mécanique et la diffusion du bien-être, demeure imperturbable sur la base qu'elle dit que le Ciel même lui donna, et tâche d'adapter à ses croyances fondamentales le prin-

cipe de pérennité qu'elle sait être le générateur de toutes choses. Pour avoir connu l'immutabilité de l'Essence et pour avoir à la fois raisonné et senti que le microcosme humain ne suivait sa véritable voie qu'en se conformant aux qualités de l'Universel, la race jaune a reçu, dans ses institutions sociales, la parfaite tranquillité du Ciel, son divin modèle. Elle a fait descendre au plan ethnique, par l'assiduité de sa logique et l'unité harmonieuse de ses conceptions philosophiques, l'invariabilité de sa métaphysique traditionnelle. Ici, le non-agir abstrait que commande de Laotseu, dans la succession des cycles et en dehors de la personnalité, s'est transformé rationnellement, en ce qui concerne l'individu humain, dont la caractéristique nécessaire est d'agir dans la relativité, en une action toujours répétée, toujours semblable à elle-même, et toujours productrice des mêmes conséquences. Chez ce peuple, la réserve de son évolution le préserve des révolutions.

Dans cette stase mémorable, non seulement les forces de la collectivité ethnique demeurent intactes, et tout entières occupées au bonheur de chacun de ses membres, mais surtout, dans la sécurité séculaire où nulles richesses, intellectuelles ou matérielles, ne sont détournées du but unique vers des dépenses négatives, les institutions humaines, même les plus médiocres, se perfectionnent dans leur longévité, et grâce à l'expérience de tous ceux qui y participent. Et, si l'on veut bien considérer, à travers les diversités de la contingence, l'influence de l'idée absolue, on voit que l'immutabilité de l'idée engendre la sécurité de l'espèce, et que la sécurité de l'espèce engendre la paix de la nation. C'est ainsi que le précepte du non-agir subjectif, transposé

dans les divers plans de la vie humaine, sociale et économique, porte avec lui la paix, la tranquillité, c'est-à-dire les premiers éléments du bonheur terrestre que Laotseu promet immédiatement aux adeptes de sa doctrine. Il n'est pas indifférent de faire ressortir ici que, tant pour les sociétés que pour les individus, la Voie tient directement et sur l'heure les engagements pris par ceux-là qui l'enseignèrent.

Mais ce résultat, si remarquable et si stupéfiant qu'il puisse paraître à des esprits occidentaux, abusés trop souvent par les fumées de spécieux systèmes, ne serait pas digne réellement de la Cause profonde qui l'enfanta, s'il se présentait seul à l'admiration, et aussi à l'utilisation de l'espèce humaine, et s'il n'était pas accompagné, en guise de choc en retour bénéfique, d'un autre résultat personnel en faveur des maîtres qui maintinrent, dans la suite des siècles, l'Idée intacte et dominatrice. Nous ne tenons pas cette conséquence individuelle pour très importante — au point de vue métaphysique bien entendu —: le sort de ceux qui préconisent une doctrine ne vaut pas pour justifier ou pour prôner cette doctrine. Mais, lorsqu'une race est heureuse et mérite de l'être, c'est un complément de preuve, et c'est aussi une récompense normale dans le temps, qui fait plaisir à nos contingences, si nous voyons que le bonheur promis et attribué réellement aux peuples, est aussi le bonheur des individus qui le leur valurent, et surtout si ce bonheur est d'une nature adéquate à l'esprit de ces individus, c'est-à-dire, dans le cas présent, s'il consiste dans une hégémonie intellectuelle et dans une influence morale, en dehors et au-dessus de tout cœrcition et de toute domination effective.

On a déjà pu le constater : la doctrine taoïste, la doctrine primordiale, n'est difficile que par son unité et par sa simplicité synthétique. Elle n'est entourée d'aucunes théories vagues, d'aucunes spéculations ténébreuses ou hasardeuses, pour lesquelles il faut à la fois des termes épais et des analyses mièvres. Et, si nous avons du mal à nous y habituer et à nous y conformer, c'est bien plutôt à cause de son uniformité ample, qui étonne nos esprits particularistes, avides et compréhensifs surtout du détail. Cette unité nous émeut moins qu'elle ne nous surprend, et son éloignement — pour dire vrai, son *inhumanité* — nous empêche de la comprendre avec nos méthodes familières. Ainsi, dans le spectacle de la nature, l'œil humain saisit mieux un horizon de mille collines rapprochées qu'une seule et très distante montagne, dont le sommet neigeux se perd à la fois dans l'éloignement, la hauteur et l'éclat.

De cette doctrine, la clarté est indéniable, quand, négligeant son caractère universel, elle se rapproche de nous pour une détermination spécifique — ou mieux encore pour une application pratique. C'est ici l'inverse de ce que l'on peut constater dans les tentatives de réalisation qu'ont faites certaines philosophies occidentales. Les fumées Spinoziennes et Kantiennes, dont l'épaisseur semble cacher tant de mystérieuses vérités, démontrent leur inanité impuissante devant la lumière et les précisions de la vie sociale quotidienne. Et elles semblent d'autant plus obscures que l'on s'approche d'elles davantage, pour tout à fait s'évanouir au moment même où l'on croit entrer en contact. Nous n'avons pas ici de semblables déboires, puisque, au système métaphysique et cosmogonique jaune, un et parfait, il ne man-

que, pour nous apparaître axiomal, que la qualité humaine. Cette qualité, qui est ici incompatible avec son essence même, régit l'application qui en est faite à l'humanité, et spécialement au problème économique et social.

Le principe de l'application est l'œuvre des sages qui ont maintenu intact l'héritage traditionnel, et qui ont logiquement veillé à ce que cette application soit légitime, et que la vérité soit déformée le moins possible en descendant dan. la contingence.

Les méthodes de l'application, et surtout les points où l'application doit être faite, sont laissés au choix judicieux de l'esprit pratique chinois, que l'on sait être le plus net et le plus délié qui soit au monde. Et cette division du travail permet d'être certain que des adaptateurs maladroits ou trop zélés ne feront jamais sortir des lois et des vérités primordiales d'autres conséquences que celles qui y sont potentiellement renfermées ; elle permet, d'autre part, d'appliquer à toutes les circonstances de la vie ordinaire une série de solutions, faciles à déterminer par des esprits agiles et rompus à la gymnastique politique, mais qu'auraient ignorées ou dédaignées des esprits métaphysiques, hautainement enfermés dans la rigide impeccabilité du dogme abstrait. C'est là une première et très importante démon tration de la disposition naturelle que possèdent la critique et l'invention des Jaunes, pour conserver nets de toute atteinte leurs principes sacrés, même lorsqu'ils les utilisent, et, en même temps, pour en extraire toutes les conséquences bénéfiques et tous les résultats avantageux, tout en les considérant comme intangibles et surhumains.

Concevons ce que donne, dans son application,

au statut social et au régime gouvernemental et politique, une doctrine d'une parfaite unité, surtout si l'on se rappelle que toute une caste d'individus — et la première de toutes — contrôle constamment le maintien et le respect de cette unité. La simplicité est la première condition des solutions pratiques offertes à toutes les questions que peut poser l'humanité. L'identité est la première qualité de tous les modes économiques et sociaux qui règlent les rapports des hommes entre eux L'harmonie est la première caractéristique des gouvernements chargés de veiller à la normalité de ces rapports L'universalité est la première résultante des méthodes, partout semblables à elles-mêmes, par lesquelles les actions des hommes se conforment à la Voieunique qui est leur source originelle, leur modèle déterminatif, et aussi leur fin suprême. Retenons ces quatre caractères : simplicité, identité, harmonie, universalité ; précisons qu'ils sont *nécessaires*, d'une nécessité philosophique, et sachons qu'ils contraignent les solutions contingentes qui les présentent, à procurer aux collectivités et aux individus les éléments moraux et sentimentaux constitutifs du bonheur humain.

***

La simplicité, découlant obligatoirement de l'unité de source, conduit les individus à la clarté de l'esprit et à l'absence des passions, c'est-à-dire à la tranquillité du cœur.

L'identité, conséquence de la simplicité, conduit les individus à la similitude des tempéraments, au parallélisme des goûts et des caractères.

L'harmonie, conséquence de la simplicité et de l'identité, conduit les individus à l'unité morale et, par suite, à la bonne entente intellectuelle.

Enfin, l'universalité, conséquence de la simplicité, de l'identité et de l'harmonie, conduit les individus à la solidarité sociale, à la communauté économique et à l'égalité politique.

Que l'on veuille bien considérer ces résultats spécifiques, non pas tant en leur particulier que dans leur ensemble, et en tenant compte des effets réciproques qu'ils exercent les uns sur les autres : et l'on saisira, par un raisonnement logique, qu'il est inutile de faire ci, que la concorde entre les hommes et la paix entre ces groupes collectifs qu'on nomme les gouvernements, sont les fruits immédiats de cette culture générale pratique, dont la métaphysique la plus élevée et la plus abstraite est la génératrice première et la continuelle inspiratrice.

Ainsi, et d'une manière nécessaire, l'application d'une doctrine abstraite unique aux contingences multiples de la vie, apporte avec soit ce que les humains sont convenus d'appeler le bonheur individuel et social. Mais il ne suffit pas que cela soit ; il faut qu'on sache que cela est. Or les classes lettrées — et on sait combien elles sont considérables — savent assez de textes et comprennent assez le sens des textes, pour connaître cette nécessité spéculative. Quant aux insuffisamment lettrés (car, à part les lépreux et quelques *pirates* des frontières, je ne crois pas qu'il y ait un Jaune qui mérite absolument l'épithète d'illettré), ils ont la foi, non seulement dans les affirmations de leurs supérieurs intellectuels, mais

dans l'expérience du passé et dans les enseignements de l'histoire ; et ils apprennent là que toujours la race fut heureuse quand elle se conforma, comme institutions et comme conduite générale, à cette *Voie*, qui est son destin. Parmi les Jaunes, les uns donc désirent appliquer des principes dont ils savent l'excellence métaphysique ; les autres désirent recevoir la félicité, conséquence traditionnelle de l'application de ces principes : la plus haute raison guide les premiers ; la plus naturelle appétence anime les seconds ; et ils se réunissent en un seul faisceau de bonnes volontés et d'ardeurs, sous des excitations de niveaux différents, mais correspondant parfaitement au degré de savoir et de perfection de chaque classe sociale. Et nous pouvons nous permettre d'exprimer d'une façon tout à fait concrète, et trop brutale pour être tout à fait juste, le mobile double par quoi la race jaune se meut, le long des siècles, d'un mouvement politique et social unique : les uns veulent faire le bonheur des autres parce qu'il est prévu dans les principes éternels dont ils ont la garde héréditaire ; les autres révèrent ces principes éternels, parce qu'ils leur donnent le bonheur, dont ils sont les bénéficiaires traditionnels. Et tous sont ainsi réunis, sans que leur amour-propre ait le moindre sacrifice à consentir, dans une commune obéissance à la « volonté du Ciel ».

Un même consentement de tous les individus porte donc la race à trouver, à appliquer et à se faire appliquer les méthodes rationnelles qui mènent à la félicité ; et, si les uns, d'après ce consentement, cherchent à rendre aux autres l'obéissance agréable, les autres cherchent à rendre aux premiers l'application facile. Cette ardeur

réciproque se comprend aisément par le seul criterium qui distingue les sages des disciples, ou, comme nous disons en Occident, les gouvernants des gouvernés. Car c'est bien là la grande affaire. Dans les sociétés occidentales, le gouvernement paraît un principe nécessaire, et il est présenté comme tel, à la collectivité qui le subit, par la minorité qui en profite ; mais, si une part de la nation en profite, l'autre part en souffre, et, si cette part en souffre, la cause de cette souffrance lui est, malgré tout, insupportable, et lui doit donc être imposée par la force. Voilà tout le mécanisme des gouvernements de coercition, qui sont remplacés ici par les gouvernements d'assentiment mutuel. Dans les sociétés orientales, la seule nécessité consiste dans le maintien de la Volonté du Ciel, qui veut le bonheur de l'humanité, et dans l'obtention immédiate de ce bonheur ; le gouvernement des uns par les autres n'est qu'un moyen, et il convient donc de le choisir le mieux approprié au résultat que l'on recherche. Suivons la conséquence : le gouvernement ne sera donc pas aux mains du plus fort (qui n'imposerait que sa volonté personnelle, au lieu de suivre et de faire suivre la volonté du Ciel), ou du plus ambitieux (qui ne rechercherait que sa satisfaction personnelle au lieu de la satisfaction collective), mais bien aux mains du plus sage (qui sait le mieux traduire la volonté du Ciel) et du plus expérimenté (qui sait le mieux les moyens de procurer le bonheur à la race). Le pouvoir, *a priori*, appartient donc à celui qui s'est montré le plus savant : c'est le maître qui gouverne ; c'est le disciple qui est gouverné. — Le gouvernant ne commande pas le gouverné ; il le guide dans la voie du bonheur qu'il désire ; le gouverné n'obéit pas au gouvernant : il

se conforme, pour atteindre au bonheur, aux moyens que le gouvernant lui indique. Aussi aucun des deux n'est contraint par l'autre; tous deux volontairement se contraignent eux-mêmes, en confondant, dans une même action, leur devoir et leur désir et, dans une même pensée, leur raison et leur sentiment.

Nous n'insistons sur ces caractéristiques si singulières — où d'autres pourront trouver avec fruit la matière de plusieurs études complètes — que pour faire ressortir d'une manière éclatante le type général du gouvernement des Jaunes, type dû exclusivement à l'origine abstraite et idéaliste du principe générateur de ce gouvernement. L'absence de contrainte dans l'objet détermine l'absence de coercition dans les moyens. La première propriété des méthodes sociales et politiques est donc ici la *douceur*.

Ce n'est point une question de civilisation affiné et moins encore de tempérament ethnique ennemi de la violence ; c'est une question de logique pure. En effet, on a vu comment les principes traditionnels sont faits de persuasion et surtout d'indifférence; ils seraient donc mal compris si l'on en tentait l'application par la force : on vient de voir aussi que les gouvernés savent que cette application tend à leur bonheur; ils n'ont donc nul besoin, pour s'y conformer, qu'on emploie des moyens de force. Et ainsi, la coercition se trouve bannie des méthodes de gouvernement ; on peut même dire que, si elle se rencontrait dans quelqu'un, ce serait une preuve que cette méthode serait inadéquate au but pour lequel elle est employée ; car elle ne serait pas conçue suivant l'esprit du *Ciel*, ni dirigée vers le bonheur de la collectivité.

D'ailleurs, les gouvernants n'ont nul désir d'employer la force ; car ils ne possèdent pas le pouvoir ; le pouvoir est au *Ciel* dont ils interprètent la volonté : ils n'en sont ni les propriétaires, ni même les usufruitiers ; ils en sont simplement les adaptateurs à une spécialité contingente, qui est l'état social humain. En vérité, ils sont les gardiens d'un trésor auquel ils n'ont pas à toucher. Et ceci n'est pas une simple théorie : la race est assez expérimentée, assez lettrée dans son ensemble, pour connaître le devoir des gouvernants, et s'ils s'en éloignent ou s'ils le dénaturent ; et, dans ce cas, la race entière se lève, et arrache le pouvoir à ceux qui méconnaissent à la fois leurs obligations et son intérêt. On compte, dans l'histoire publique de la Chine, plus de douze souverains, dépossédés par des mouvements populaires spontanés, pour avoir (et les termes en sont officiels) *trahi le mandat du Ciel.*

La douceur des méthodes est encore une cause de la stabilité de la machine politique et sociale; et elle confirme la race dans la sécurité et dans la paix intérieures, qui lui sont présentées comme ses destins.



Cette douceur des méthodes est en outre assurée par le désintéressement des gouvernements. Ce désintéressement pourrait être l'effet, dans les tempéraments individuels des gouvernants, de l'enseignement collectif de la Voie. Mais une telle unanimité de vertu et d'influence est une chose trop rare, pour qu'un législateur avisé, comme celui des Jaunes, ait consenti à faire fonds sur une exception, si belle soit-elle, pour édifier son sys-

tème de politique pratique. Ce désintéressement est une nécessité conséquentielle à laquelle nul ne peut se soustraire.

En effet, les éléments de bonheur que la tradition consent au peuple, et que les gardiens de cette tradition doivent lui faciliter, ne souffrent pas de catégories dans la félicité. Le bonheur réalisable sur cette terre est égal pour tous, et doit être réparti également entre tous. Pour que ce bonheur soit obtenu, il faut consentir quelques sacrifices ; *et c'est pour cela que la société existe*. Car, afin que le sacrifice nécessaire soit le moins sensible, on se réunit pour le subir : c'est à la collectivité qu'il incombe. Mais,lorsque le bonheur est acquis par la somme des sacrifices, alors la collectivité se dissout, aussitôt après l'effort accompli, et chacun reprend son indépendance individuelle, pour recevoir et pour mieux éprouver la quantité de félicité qui lui revient. Que l'on presse politiquement ces principes pratiques, on y trouvera toute la raison du communisme chinois, si étroit et si strict quand il s'agit de la solidarité dans l'action, si lâche et si libre lorsqu'il s'agit de l'indépendance dans la jouissance des droits et des avantages. Ni dans le principe, ni dans la loi, ni dans l'application, on ne trouve donc de moyen pour faire bénéficier une catégorie de citoyens plus que la masse, et naturellement aux dépens de cette masse. Et la hiérarchie gouvernementale, moins que quiconque, ne peut s'adjuger une plus forte part des bénéfices collectifs à diviser.

Elle n'y pourrait arriver que par l'imposition d'une volonté, sans autre base que le bon plaisir ; elle n'en est ni désireuse, ni surtout capable. Donc cette hiérarchie,

n'ayant aucun élément de force en main pour satisfaire un intérêt spécial, est désintéressée, volontairement ou non. Et comme, dans un tel état social, il n'existe point de décrets, de dispositions, ou même de fantaisies pour créer cet intérêt, et pour instituer des castes de bénéficiaires, il s'ensuit que les gouvernements sont aussi peu que possible des gouvernements.

Car, il faut le reconnaître, l'intérêt seul du souverain (homme ou assemblée) le guide dans les mesures spéciales qu'il croit devoir prendre; et, s'il n'a pas d'intérêts à satisfaire, pour lui ou pour les siens, il s'en tient au contrôle des lois générales, pour lequel seul il a été institué, et, hors de cette surveillance générale, se désintéresse des individus qui ne lui sont pas d'un rapport avantageux et immédiat. L'action du gouvernement, n'étant pas matériellement bénéfique aux gouvernants, se détache de tous les détails, s'exerce le moins souvent et le moins violemment qu'il est possible, perd tout caractère de contrainte, et laisse aux individus toutes leurs facultés de liberté et d'indépendance physique et morale. Ceux-là seuls se gouvernent directement qui en retirent un avantage tangible et immédiat; c'est pourquoi ici le gouvernement est aux mains des communes, qui sont des individus politiques légaux et pourvus de tous les droits des personnes. Et là l'égalité dans la répartition est inévitable, à cause du contrôle de tous sur chacun, et des bénéficiaires eux-mêmes sur la distribution équitable du bénéfice. Et la commune ne tire pas de bénéfice à elle-même, puisqu'elle n'est que le collectif des individus, collectif inexistant en soi, et incapable de profiter et de jouir autrement que par les

individus (1). On peut donc inférer de là que, au moins en logique, et aussi même dans l'application, à cette condition qu'elle demeure logique, le communisme est le meilleur des gouvernements, le *self-government* lui-même. — En tout cas, il commande le désintéressement des gouvernants ; et ceux-ci font même, en gouvernant, l'abandon de certains de leurs avantages d'indépendance et d'irresponsabilité.

***

Quant une conception pratique est inspirée par une idée générale — bien mieux, par l'Idée Universelle — et qu'elle n'est point contrariée par les passions des hommes, son application est infiniment facile ; les rouages qui l'actionnent sont simples et peu nombreux. Ainsi de l'austère métaphysique jaune découle un état social paisible, sans éclat et sans difficultés, et dont les méthodes, ennemies de toute complexité, sont si nettes et si naturelles qu'elles en paraissent quelquefois naïves. Ces méthodes sont appropriées à leur but ; elles ne tendent à aucun autre résultat ; elles ne cherchent à contraindre ni à tromper personne. Elles sont donc claires, franches, au niveau de toutes les compréhensions.

Mais elles sont surtout unes, identiques et constantes Leur unité provient de la pureté et de l'immuabilité de leur source ; leur identité (ou similitude dans les diverses régions) provient de l'homogénéité

(1) Au contraire le gouvernement dynastique est aux mains d'une minorité, élue ou choisie, qui compose une caste à part, bientôt fermée, pouvant sentir des avantages, et dont l'intérêt serait rapidement opposé à l'intérêt commun.

intellectuelle des peuples jaunes ; leur constance (similitude aux diverses époques) provient de la solidité immuable de l'esprit chinois.

En effet, l'unité de source, l'unité de but, l'unité des âmes à frapper et à conquérir,emportent l'unité,l'identité et la constance des moyens. C'est-à-dire que, une fois conçues, déterminées et appliquées, les méthodes du gouvernement des Jaunes deviennent perpétuelles, et perpétuellement et partout semblables à elles-mêmes. La direction politique et sociale du Céleste Empire est et sera ce qu'elle a toujours été, tant du moins qu'on ne réformera pas (et cela paraît impossible) le traditionnalisme intégral de la mentalité jaune. Ainsi celui qui a, en un jour quelconque de l'histoire jaune, en un lieu quelconque de l'empire jaune, connu et compris le rouage politique et social des Jaunes, toujours et partout le connaîtra et le comprendra, et sera apte à gouverner, pour n'importe quelle dynastie, n'importe quelle vice-royauté. Le temps et le lieu ici ne comptent pas.

Or, celui-là qui connaît la tradition jaune, et la métaphysique et la philosophie de l'Asie,celui-là en connaît le gouvernement et le tréfonds de ses sciences,et le fin de ses méthodes.

Tirons de là une conséquence pratique pour les Français, possesseurs d'un empire jaune voisin du Céleste Empire. La raison politique chinoise est une, une d'essence,une de direction; elle se rapporte à l'Idée Universelle. Voilà ses trois caractéristiques principales, du moins au point de vue de l'utilisation objective. Si nous connaissons son œuvre et sa direction, si nous nous faisons familiers avec l'Idée Universelle jaune — qui est précisément la métaphysique de la Tradition Primor-

diale, nous aurons tout ce qu'il faut pour gouverner les Jaunes, pour nous faire aimer et obéir d'eux. — Car à l'inverse des nations des autres races, qui mettent leur sentimentalité dans leurs gouvernements, il n'est pas besoin d'être Jaune pour commander aux Jaunes; il suffit de leur prouver que l'on connaît la Tradition jaune autant qu'un Jaune, et que, les organes politiques des civilisations occidentales étant plus modernes et plus agiles — nous pouvons, à égalité de science et de volonté, être plus aptes à faire le bonheur des Jaunes que les Jaunes eux-mêmes.

Est-ce en Occident, dans notre latinité, une chose impossible? Je ne le crois pas. Il suffit que les événements portent au pouvoir, en France, un homme ayant l'intelligence des idées générales et la certitude que, dans le domaine des idées générales (que les philosophes nomment l'Universel), il n'y a qu'un langage entre toutes les consciences actives de l'humanité. Celui-là, s'il est transporté dans l'Extrême-Orient, saisira l'âme collective chinoise, par le seul levier qui la puisse mouvoir, et dont personne encore ne s'est servi. Il verra combien facile, si elle est prise de haut, est cette tâche d'associer l'Asie jaune entière à la paix du monde, tâche impossible et rebutante, tant qu'on la prendra par les détails et par les analyses.

Il n'y rencontrera pas même la délicatesse de sa propre assimilation, car il retrouvera, sous un autre angle de réfraction, la Vérite Une, que son esprit aura déjà vue ; et il connaîtra que, tout le gouvernement jaune étant une application, et toutes les intelligences jaunes étant des adeptes de cette Vérité, il tient, avec cette Vérité, le gouvernement et l'esprit des Jaunes.

Et,non content d'assurer la sécurité française,et d'asseoir définitivement la paix asiatique,il sera vraiment un arbitre continental,et mieux que les vainqueurs de Tsoushima, il changera,pour de meilleures destinées, les voies de la politique universelle.

MATGIOL.

DE L'ÉVANGILE SELON JEAN

Les témoignages du Baptiste

Chapitre I, vv. 15, 16, 17, 18.

Traduction

C'est de Jésus que le Baptiste a rendu témoignage ; c'est de lui qu'il criait : «Le voilà, celui dont j'ai dit qu'il devait venir après moi, mais qu'il était supérieur à moi, qu'il était mon aîné ». Et c'est de son plérome que nous avons tous reçu grâce après grâce : car Moïse n'a donné que la Loi ; la grâce nous est venue par Jésus-Christ, et aussi la vérité, car personne jamais n'a vu Dieu ; c'est l'Unique Engendré, le réflexe du Père, qui est venu nous indiquer la Voie.

Commentaire.

La différence est ici assez sensible entre ma traduction et la traduction de la Vulgate.

Aussi encourrais-je certainement les anathèmes de toute une catégorie de théologiens d'après lesquels la Vulgate fait autorité absolue.

Cette opinion, si universelle qu'elle ait été depuis deux cents ans, n'était point l'opinion primitive, celle que les Pères du Concile de Trente avaient eux-mêmes de leur décret, ainsi qu'on peut le voir dans André Véga, Pallavicini, Marcel Cervini, Andrada, Salméron Laynez, Mariana. Tous les théologiens de valeur aujourd'hui la disent insoutenable ; et le père Prat, jésuite, la prétend même inventée par un écrivain protestant « pour provoquer la discorde dans les rangs des orthodoxes ». Mgr Battifol, moins radical,en attribue la paternité au cardinal Carafa Ce qui est certain,c'est que la paternité n'en appartient pas au Saint-Esprit, ni la responsabilité d'aucun manuscrit, non plus que d'aucune façon de comprendre.... ou de ne pas comprendre. Donc, infirmité d'esprit, non pas inspiration du Saint-Esprit, que cette obstination des clergés, quels qu'ils soient, dans leur fidélité à telle traduction ou à telle interprétation.

Autre infirmité encore que d'abandonner, puis de condamner, sous prétextes qu'elles ont été faussement employées, des paroles de vérité. Rien ne subsisterait des formules orthodoxes,si l'on en devait retrancher les mots auxquels, non pas les hérétiques, mais le vulgaire,c'est-à-dire la grande majorité des chrétiens catholiques, donne une fausse interprétation : par exemple, le mot *personne* appliqué à la Trinité ; les mots *corps* et *sang*, pour le mystère de l'Eucharistie.

Mieux vaut revendiquer et comprendre qu'abandonner le langage de l'Evangile ou de la Raison.

Qu'est-ce donc que le *Plérome ?* qu'est-ce que cet *Aîné*

dont témoigne Jean le Baptiseur ? Qu'est-ce que ce *Réflexe du Père ?*

Le Principe, puisqu'il ne peut pas être moindre que le Fait, Dieu, puisqu'il ne saurait être inférieur à l'homme, est évidemment conscient. La conscience qu'il a de son être constitue donc en lui *une pensée première* où se réfléchit son infini et qu'il profère de lui-même à lui-même : exact et consubstantiel *réflexe* de son essence ; éternelle Parole éternellement proférée ; Verbe du Père, égal au Père, sauf cette native dépendance de l'engendré à l'engendreur.

Mais aussitôt cette pensée première, voici, émanant du Père, *une pensée seconde :* pensée. non plus de l'*Un réfléchi* en unité conforme, mais de *l'Un réfracté* dans un *Un divers,* dans un *Univers,* composé d'êtres fragmentaires infiniment multiples et infiniment variés. Et cet Univers sera un second Tout, un second Plérome qui, indéfiniment émanant du Père, recevra du Père, à travers la Pensée première, rayons du Point Central à travers l'orbe premier, l'influx de l'action et de la vie.

Ainsi, dans ces quelques versets incompris de ses traducteurs et de ses commentateurs, Jean l'Evangéliste, à travers Jean le Baptiseur, nous révèle son initiation, supérieure de plusieurs cycles à celle des Plotin, des Platon et de toute la Grèce. Pour lui, il nous le dit ici, ce n'est pas un triangle, triple clôture et triple brisure qui symbolise le Principe ; c'est un plérome, ou, pour parler comme nos traducteurs de la sagesse chinoise, un zéro. Mieux vaudrait dire une ellipse ; car, le zéro originel, pour Lao-Tseu comme pour la Raison, n'est point le rien, mais le Plérome, ellipse infinie. L'orbe visible symbolise l'Univers, aux lignes fuyantes, quoique réelles ; et rien

autre n'apparaît aux yeux que ce vide immense, où se perdait la physique des sept sages occidentaux. Mais, quoique invisible à l'œil, la raison voit au centre de l'ellipse son foyer central, et à ses deux extrêmes les deux foyers complémentaires, ternaire principiel d'où émane l'être, l'intelligence, la vie, et circulant, rayonnant dans l'infini de l'espace, par ce triple foyer, l'infinie action de l'Etre principe que symbolise le point non mesurable, non chiffrable, avec son orbe adhérent.

L'initiation véritable enseignait tout cela des siècles avant Jésus et avant Lao-Tseu. Elle enseignait que tout ce qui est devait être, hormis l'asservissement de ce qui est au-dessus à ce qui est au-dessous. Oui, tous les degrés de l'être ont droit d'être, depuis l'azur céleste jusqu'à la boue terrestre ; et, si la boue est incommode à l'homme, elle est certainement plus adaptée au ver de terre que l'azur dans lequel planent les esprits célestes. Les vrais initiés donc n'attribuent pas au diable la création de la matière;ils prêchent seulement à l'homme,comme il s'est, par sa volonté, asservi à ce qui est au-dessous de lui, qu'il veuille maintenant, avec l'aide des esprits non asservis, s'affranchir de sa servitude. Le vrai christianisme donc, prenant l'homme tel qu'il est,ne lui demande pas de fuir hors du monde et de s'abstraire dans l'impossible, comme Jean le Baptiseur ou comme le Bouddha; il nous prêche de nous appuyer sur la matière pour la vaincre, la gouverner,la soumettre progressivement par la science et par la vertu. Le vrai Christianisme n'est pas dans les nuages, il est ici-bas ; et c'est bien ici-bas qu'il prétend d'abord remplacer la grâce primitive de l'homme immaculé par la grâce seconde de l'homme purifié, « *et gratiam pro gratia* » dit l'évangéliste ; puis nous rétablir, comme

le dit l'épitre aux Ephésiens, dans tous les droits et tous les pouvoirs de l'homme avant la chute. — Epître aux Ephésiens, chapitre I, versets 4 et suivants.

Mais n'est-ce pas à la Raison que je fais appel sous le couvert de la tradition ? et n'est-ce point faire la part trop large au sens critique que d'opposer ainsi initiation à initiation, et de se déclarer pour celle que démontre la science, non pas pour celle qu'ont codifiée tels maîtres ?

Le génial Evangéliste,ici même,au moment où il rapporte le témoignage rendu au Christ Jésus par l'initié Jean-Baptiste, n'omet point de nous prêcher, par son propre exemple, l'indépendance que doit garder la Raison vis-à-vis de la Tradition, même écrite. Car elle est bien de l'Ecriture, cette parole que nous lisons dans l'Exode, chapitre XXXIII, verset 11 : « *A Moise, Dieu parlait* FACE A FACE, *comme un homme s'entretient avec son ami* ». Et l'évangéliste nous dit néanmoins, sans autre souci de ce FACE A FACE : « *Personne jamais n a vu Dieu ; mais l'Unique Engendré, le Réflexe du Père est venu nous montrer la voie* ». La contradiction est claire ; donc aussi la conclusion : Dieu seul est l'Absolu ; la Tradition comme la Nature ne peut que nous proposer des objets d'étude. Fait visible ou mystère invisible sont également des *révélations* ; la *dévoilation* est affaire de science indéfiniment progressive, non pas d'immuable enseignement. Quiconque prétendrait imposer un *veto* aux recherches de l'esprit humain pécherait contre le Saint-Esprit. « Nous apporter la vérité, dit ici l'Evangéliste, c'est uniquement nous montrer la *voie*. »

⁂

I, 19 à 28. TRADUCTION.

Autre témoignage de Jean, lorsque les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : « Qui es-tu ? »

Il confessa de nouveau, il ne nia point. « Je ne suis pas le Christ », répéta-t-il.

Alors, qui es-tu ? interrogèrent-ils. Es-tu Elie ?

Non, répondit-il.

— Es-tu le prophète?

Non !

— Mais enfin, qui es-tu, pour que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dis-tu de toi-même ?

— Je suis, répondit-il,une voix qui crie dans le désert : « Redressez le chemin du Seigneur », selon la parole du prophète Isaïe.

Ces envoyés étaient des Pharisiens.

Ils le questionnèrent encore: «Pourquoi dont baptises-tu ? lui dirent-ils, si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le prophète ?

— « Moi,je baptise dans l'eau,répondit Jean ; mais,au milieu de vous, quelqu'un se lève que vous ne connaissez pas, celui-là même qui doit venir après moi, mais tellement supérieur à moi que je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale. »

Ceci se passa à Béthanie d'au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

COMMENTAIRE.

Il s'agit ici d'un autre Béthanie que celui où Jésus, dans l'amicale demeure de Lazare,de Marthe et de Marie,

vint quelquefois reposer les derniers labeurs de sa vie mortelle. Aux êtres exeptionnels, Dieu ne donne le rafraîchissement du cœur qu'après un long combat isolé et à la veille de l'écrasement suprême.

Ce premier Béthanie ne donne donc pas le céleste breuvage ; il verse seulement de l'eau, émanée des sources terrestres les plus pures,celles qui sourdent dans le désert oin des boues et des foules; et l'homme qui, s'étant plonplongé dans cette onde pure, y invite les autres hommes, sait ce qu'elle est : une eau figurative du pur azur et du pur breuvage de l'au-delà, comme il est lui-même terrestre encore, quoique méprisant ce qui est de la terre, le précurseur seulement,le préparateur de l'homme céleste.

« Lavez-vous de vos souillures » dit l'eau purificatrice.

« Réparez vos torts et redressez vos détours », crie le précurseur, « car le Christ qui vient après moi n'aime que la droiture. »

Langage de l'esprit que ne savent pas entendre les hommes de la lettre.

Or, les hommes de la lettre, ce sont, ou peu s'en faut, tous les hommes.

Qui veut prêcher l'esprit doit donc prêcher loin des foules : prêtres ou laïques, les Pharisiens surtout, ne peuvent venir à lui que pour ne pas le comprendre.

A qui donc et comment prêchera-t-il?

C'est l'illusion commune à tous les réformateurs non inspirés par Dieu de se présenter en batailleurs et de faire face orgueilleusement à l'Eglise établie. Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que la lutte, fatalement, produit de part et d'autre l'entêtement, l'aveuglement et l'injustice.

Jean, dans Béthanie, — *Béthanie*, en hébreu, signifie *maison d'obéissance* et aussi *maison d'affliction*, — ne prê-

cha pas plus la révolte que la sensualité. Né dans le sacerdoce, il a fui discrètement, sans bruit, et non point avec scandale en dénigrant le sacerdoce. Né dans l'Eglise orthodoxe — l'Eglise orthodoxe alors était la synagogue — il n'en critique point inutilement la routine ni n'en raille vainement les abus ; il se tait, et va faire pénitence, seul avec Dieu, à l'écart. Si l'on vient vers lui le questionner dans son désert, il prêchera la réforme des mœurs, pas autre chose. Si on l'attaque au nom de la lettre, il ne perdra point son temps à vouloir montrer la lumière aux aveugles ou les remettre dans la voie : l'Esprit saura bien à l'heure propice, se montrer lui-même, et peu à peu se frayer la route par les agents et les moyens utiles.

Si on lui demande : « Qu donc es-tu, toi qui te mets à l'écart de tout ? » Jean ne se redressera point, irrité, en face de cette inquisition arbitraire; il ne se relèvera même pas à sa vraie hauteur. « Es-tu le prophète ? Es-tu Elie ?» précisent les questionneurs. Jésus, tout à l'heure, rendra témoignage que oui, que Jean le Baptiseur est bien celui que les prophètes annonçaient sous ce nom glorieux d'Elie pour être le précurseur du Messie. Jean le Baptiseur ne se rend point témoignage à lui-même, il ne se juge pas digne d'un si grand nom : « Je ne suis point Elie, dit-il. Je suis simplement une voix qui crie dans le désert, loin des organisations et des habitudes officielles, que l'on veuille bien simplifier un peu le chemin du ciel et en supprimer les détours. Mais ce n'est pas à moi de chausser la sandale du Messie ; je ne me sens même pas digne d'en dénouer la courroie. »

Dieu seul, en effet, est le vrai Messie de Dieu. Si nettement qu'ils voient erreurs ou abus, les vrais prophètes

ne dressent point autel contre autel : ils prêchent la vérité, mais non pas la révolte.

***

I, 29 à 34. TRADUCTION

Le lendemain, Jean voit Jésus venir vers lui : « Voici venir l'Agneau de Dieu, qui porte le péché du monde, dit-il ; celui dont j'ai prêché : « Derrière moi vient quelqu'un qui est mon aîné et mon supérieur. » Je ne le connaissais pas ; mais c'est pour l'annoncer à Israël que je suis venu et que je baptise dans l'eau. Non ! je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a donné mission de baptiser dans l'eau m'a dit : « L'homme sur lequel tu verras l'Esprit descendre d'en haut et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint ». Or j'ai vu, et je rends donc témoignage que celui-là est le Fils de Dieu. »

Jean l'a donc affirmé : « J'ai vu, a-t-il dit, l'Esprit descendre du Ciel, céleste colombe, et demeurer sur lui. »

COMMENTAIRE

Pourquoi le livre de l'Exode raconte-t-il qu'à tous ces vagabonds, qui, plus tard, se décoreront du titre d'élus de Dieu, à ces Hébreux qui s'appelleront Israël, Moïse, pour les faire sortir de la terre de servitude, ordonna d'immoler l'Agneau de la Pâque, l'Agni du Passage ?

Parce que l'auteur de ce livre sacré des Hébreux connaît la tradition de la chute et du relèvement, conservée aussi chez les Hindous dans le culte mystérieux d'Agni.



C'est une chute en effet, lorsque le Céleste Logos, qui, dans son unité infiniment parfaite, réfléchit la Vie infinie de l'Eternel Principe, lorsqu'il voit, dans l'innombrable série qui descend des Vertus Célestes jusqu'au grain de poussière, cette image brisée en mille millions d'êtres. Et cette chute tout à l'heure va devenir une faute, lorsque l'espèce humaine, vêtue d'abord d'un corps psychique s'unira, dans une involution avilissante et maladive, à cette inerte et grossière matière que Dieu lui avait dit de gouverner, non pas d'épouser.

Or la preuve en est trop faite, hélas ! Toute cette Humanité, qui a pu, par sa faute, tomber dans la vie animale, ne sait pas par elle-même remonter à la vie supérieure Le moins ne peut redevenir le plus, que si ce plus vient s'adjoindre au moins.

Mais la chute de l'homme n'a pas détruit toutes les Vertus Célestes. Le Ciel n'est que l'Invisible, non pas le Vide ; et, comme la lumière a pu s'incarner dans le soleil, et par lui illuminer, réchauffer la terre et s'incorporer aux corps des hommes, des animaux, des plantes, sans cesser d'être dans le soleil ni de remplir l'espace ; ainsi, quelqu'un du Ciel a pu miséricordieusement devenir le Fils de l'Homme, sans cesser d'être le Fils de Dieu, et, sans prendre quoi que ce soit de nos stupidités ni de nos vices, nous apporter la lumière et la vie spirituelles. Et de même que la lumière, assimilée par la plante, en fait surgir la tige, puis l'épanouit dans l'air, au-dessus du sol, en rameaux que décoreront des feuilles, des fleurs et des fruits, fort peu semblables à la boue terrestre où s'alimentent les racines : ainsi ce fils de Dieu, nous apportant d'en haut la vie céleste, la greffera sur notre vie ani-

mique, et, dans les hommes qui seront dociles, fera éclore fleurs et fruits de cette sève transcendante.

Et quel sera le diagnostic du céleste envoyé ? A quel signe Jean le Précurseur, qui ne le connaissait pas, a-t-il reconnu ce Fils de Dieu ?

La lumière descend aussi bien sur les rochers, sur les chemins battus. Même ils devraient, puisqu'ils la reçoivent à découvert, mieux en bénéficier que la graine cachée en terre. Mais silex ou chemins battus la reçoivent sans l'assimiler, parce que nulle émotion de vie ne peut surgir en eux. Quoique enfouie dans le sol, la graine, au contraire, qui porte en elle le germe vital, non seulement reçoit la lumière et la chaleur d'en haut à travers l'obstacle terrestre, mais elle les garde, les assimile et en développe la vie qui était voilée en elle-même ; et le mystère est admirable autant que significatif : pour que l'atome vital caché dans la graine et descendu de l'éther en elle ne soit pas réabsorbé par l'éther, ne s'évanouisse pas sans fruit dans l'espace, mais produise sa germination sur terre, il faut que la graine soit enfouie sous terre.

La Haute Science, qui enseigne aujourd'hui comme jadis l'unité de substance, pourrait conclure logiquement que la boue terrestre est donc de l'éther céleste dénaturé. Hypothèse grandiose, dira-t-on ; mais hypothèse ! C'est un fait, en tout cas, un fait incontestable, que, pour relever la boue et l'épanouir au-dessus du sol en fleurs brillantes, chastes vases de parfums dans la chaste lumière, la lumière, chaste fille du ciel, doit s'enclore dans la boue et se faire fille de la terre.

Ainsi fallait-il, pour produire sa germination dans l'Humanité, que la Vie céleste fût enfouie dans notre chair terrestre ; il fallait que Ieschoua devînt fils de

l'Homme, dans la chair et le sang de l'Homme. Mais il fallait aussi, diamant unique entre toutes les âmes, que l'âme humaine de Jésus, sous sa chair virginale, recevant comme nulle autre la pluie divine de pureté, de beauté, de vertu surhumaines, aspirât de tout son être et gardât en soi l'influx transcendantal, puis l'irradiât en splendeur, mais en splendeur qui, par son intensité même, comme la lumière physique au-dessus de 727 trillons de vibrations par seconde, dépassât la vision de nos yeux mortels.

« Dieu est l'Acte pur », nous dit le grand théologien : le Fils de Dieu, le Fils de l'Acte Pur, c'est donc l'Acte extérieur dans la Substance ; c'est l'Acte créateur. Il fallait, puisque la création avait dévié en abaissant l'esprit dans l'homme aux servitudes de la matière, que l'Acte Créateur, que le Fils de Dieu reprit l'homme en sous œuvre et, dans ce corps de chair qui asservit l'esprit, infusât une vertu capable de libérer l'esprit. C'est bien cela qu'est Jésus Ieschoua, incarné.

Aussi, le Jean le Précurseur, qui était un voyant, vit-il les cataractes de Dieu se verser à torrents lumineux sur Jésus, et emplir de leurs flots tout son être, puis déborder de lui en un océan de lumière et de vertu. Il reconnut à ce signe l'homme qui rapportait aux hommes la vie perdue du primitif Adam, homme né en terre, mais de la Vierge Céleste, et resté Fils de Dieu, quoique devenu Fils de l'homme.

ALTA.

NATURE DE LA VIE

La Synthèse concrète

La spontanéïté manifeste l'ipséité de la vie, la conscience la qualifie; la finalité et la synthèse qui constituent son caractère souverain revèlent en elle l'union de l'unité et de la multiplicité, et ce sont les divers aspects de cette union qui donneront les formules abstraites par lesquelles on peut essayer de saisir, sous forme analytique et discrète, ce qui est éminemment synthétique et concret.

La vie est la synthèse du Mouvement et de la Forme. — En effet, elle maintient la Forme par le Mouvement et règle le Mouvement par la Forme, et sa manifestation même, c'est l'harmonie de ces deux éléments contradictoires. C'est par conséquent la résolution concrète de l'antinomie de l'Espace et du Temps, et (suivant la terminologie de Wronsky) le concours final de ces deux fondements du monde phénoménal.

Le Mouvement et la Forme sont à leur tour des synthèses de l'Espace et du Temps ; ils ne réalisent pas leur concours, mais seulement l'influence du Temps dans l'Espace (c'est le mouvement), et l'influence de l'Espace dans le Temps (c'est la Forme). Par la Forme,le Temps et le Nombre sont absorbés dans la Grandeur. Par le Mouvement, la Grandeur et l'Espace s'évanouissent dans la Succession.

La synthèse du mouvement est opérée dans la conception ; celle de la Forme dans la perception. Le Mouvement concilie la discontinuité du Temps et la continuté de la Grandeur, et la Forme concilie la division de la matière avec l'unité de l'Idée.

Par delà le Mouvement et la Forme se trouvent la Lumière et le Son. La Lumière caractérisée par une vibration transversale provoque des orientations ; le Son caractérisé par une vibration longitudinale, propage les impulsions. Lumière et Son unissent l'Espace et le Temps par abstraction de la Matière et de la durée en réduisant la discontinuité et la continuité dans la Qualité. Tout ceci nous montre la vie comme une synthèse quaternaire opérée sur la double synthèse de l'Espace et du Temps au sein de la Matière.

L'aspect d'unité de la Vie, c'est la Vibration, son aspect de complexité, c'est la Pensée. La Pensée est le Cycle de l'Idée, l'évolution de la Forme. La Vibration est le cycle du mouvement, l'évolution de la Matière. Et la vie est perçue comme synthèse, pensée simple et vibration complexe à la fois. Le Mouvement est l'expression mathématique de la vie; il est la synthèse de l'algorythmie et de la géométrie. La vibration est l'expression physique de la vie ; elle est la synthèse de l'action et de la résis-

tance. La Pensée est l'expression psychique de la vie ; elle est la synthèse de la volonté et de l'idée.

Les vibrations effectuées par les forces physiques ne sont que des vies éphémères par rapport à nous. Leur principe vibratoire se transmet, tandis que l'individualité volontaire s'évanouit. Et nos vies sont des vibrations plus complexes, dont le caractère, le tempérament, la physionomie constituent le timbre des accords plus ou moins arpégés en une durée. Et l'individualité nous y est manifeste et persistante, tandis que nous perdons de vue la transmission du principe vibratoire dans l'au-delà. Et l'évolution des espèces, des planètes et des univers sont de grandes vibrations complexes, d'immenses symphonies unifiées dans un aspir et un respir du « *Grand Souffle* ». Et ce souffle Un, projeté et dirigé, fait vibrer la matière en harmonies variées qui se traduisent par les formes et les mouvements.

Toute Pensée est une vie. Elle est : des idées synthétisées en une évolution, une vraie vibration ayant sa projection subjective et sa reflexion objective. Toute pensée est la synthèse d'un acte et d'une représentation, et cela correspond au mouvement et à la forme. La Pensée est l'élément de la conscience : la vie élémentaire. Et ceci nous révèle la source de la vie, qui se trouve dans la création de la Pensée.

Là où l'étendue matérielle ne résiste plus, la vibration est instantanée, aspir et respir se confondent hors du temps et de l'Espace, dans le spasme d'Amour d'où jaillit l'acte créateur. Là où l'opposition qualitative du moi et du non-moi s'évanouit, moi et non-moi se pénètrent dans la copulation extatique. Vibration-Pensée, Etre-Acte ne font qu'un sans se confondre. C'est l'Idée créa-

trice, l'A et l'Ω symbolique, dont Wronsky a constitué les monomes reproducteurs et gradués se sommant indéfiniment pour universaliser sa loi suprême de Création.

Mais l'aspir et le respir, le Savoir et l'Etre se confondraient en s'équilibrant, et leur conjonction serait, au lieu de l'amour, la mort et l'inconscience, et, au lieu de la Création, l'anéantissement, si la double face ne persistait pas dans l'union absolue, distinguant sans séparer, ordonnant sans confondre. Et, grâce à ce troisième élément procédant de l'antithèse des deux autres, au lieu de la mort et du néant, c'est l'amour et la création.

Mais partout où cette étreinte n'est pas absolue, le Ruach manifeste la distinction, le quaternaire apparaît pour permettre le mouvement et rythme, et la vie se traduit par un quinaire dirigeant l'équilibre mobile et fécond. La Pensée ternaire (être, savoir, être pensant), une en elle-même, se projette hors d'elle-même, et la vie introduit son unité spirituelle dans la multiplicité de la matière ; et, pour cela, elle s'ouvre en quaternaire où 2 binaires convergent vers le ternaire, et elle imprime dans la matière le reflet du ternaire. Et la Forme, manifestant la pensée, répond au senaire, nombre de la Beauté; car la Beauté, c'est la Pensée exprimée et reflétée par la forme. De la manifestation du bien réalisé dans une Forme et consacrant la Beauté par la finalité accomplie, c'est le septenaire sacré. Enfin, la réflexion de l'action vitale dans l'univers, l'équilibre de l'action et de la réaction dédouble le quinaire de la vie en dénaire, qui est l'universelle réalisation.

L'Unité de la vie est inexprimable autrement que par

l'Amour, car l'Amour, c'est la vie éprouvée subjectivement, c'est l'Acte même de la Vie. Mais, dans sa manifestation objective, le caractère éminemment concret, réel et unitaire de la vie se traduit explicitemet par la Synthèse. Aussi, la définition de la vie qui nous paraît la plus satisfaisante au point de vue intellectuel sera celle-ci : « *La Vie est la synthèse concrète* ». Je dis *la* synthèse et non *une* synthèse, car toute synthèse est vie dans la mesure où elle est concrète. Il faut donc, pour bien s'entendre, préciser ce que peuvent être les synthèses abstraites, et pour cela nous allons définir d'abord la notion de synthèse :

Une synthèse est une *unité composée de multiplicité*. Ce n'est pas une somme d'éléments, mais l'unité même complexe, qualifiée, qui se dégage de toutes les relations existant entre ces éléments. Cette notion formera la base de nos interprétations mathématiques de la vie. Une synthèse réalise donc une essence, un caractère et une fin propre, qui résident dans la disposition et l'ordre des éléments et n'est pas la simple considération que nous nous formons de leur total. Il s'ensuit que toute synthèse implique un agent unificateur distinct des éléments, manifesté par l'ensemble de leurs relations et qui s'échappe dès qu'on analyse l'objet synthétique. Cet élément unificateur est forcément d'ordre immatériel, énergétique et rationnel; car il est conçu comme caractérisé par une puissance et un ordre réellement existant, aussi réellement que la matière, et autre que cette matière. Mais les matérialistes et les positivistes, qui confondent la notion d'existence avec celle de réalité sensible, n'y veulent voir qu'une construction de notre esprit, un concept sans valeur objective. Et cependant, nous sommes forcés de constater l'existence de

cet élément, aussi bien que celle de la représentation phénoménale,qu'on pourrait traiter,avec les idéalistes,de pure hallucination.

Toute notion subjective est bien en effet une synthèse, car rien ne nous est connu que par des relations,et nous ne concevons d'objet qu'en synthétisant des rapports dont les éléments isolés sont irreprésentables. A un degré plus complexe, toute théorie est une synthèse abstraite : c'est une définition expliquée. Ce sont là des synthèses subjectives, mais qui tendent à correspondre à l'objectivité. La vérité réside justement dans la correspondance objective de ces synthèses conceptuelles : c'est la synthèse reliant le subjectif à l'objectif et constituant la réalité intelligible, tout comme la synthèse de l'esprit et de la matière produit la réalité sensible.

Il nous est impossible de discuter ici la question si vaste de l'existence objective des synthèses. C'est la question des Universaux reprise sous diverses formes, notamment par le criticisme. Remarquons simplement que la nécessité imposée à la science théorique de concevoir des agents unificateurs (alors qu'elle cherche à transformer la forme subjective de notre connaissance en savoir objectif pénétrant la nature même des choses),tend à prouver la réalité objective de certaines synthèses. Et ce qui démontre encore mieux cette réalité, c'est la possibilité offerte dans la technie de réaliser, d'après les synthèses théoriques. des êtres capables de conserver une certaine autonomie d'existence, d'action et de finalité dans le monde objectif

Les machines et les œuvres d'art sont la preuve tangible de la réalité objective des synthèses ; car la machine réalise sur la matière l'acte émanant de l'idée-force, et l'œuvre d'art dégage, des virtualités de la matière,

l'expression de l'idée. Et ce double courant évolutif et involutif est ce qui nous approche le plus du caractère concret de la synthèse vitale.

La vie est une machine et une œuvre d'art s'interpénétrant ; en elle, l'acte et la forme se déterminent réciproquement. La machine et l'œuvre d'art rendent manifeste la nécessité d'un vivant pour réaliser toute synthèse. Mais ce qui caractérise la vie,c'est qu'elle représente la synthèse absolument concrète, c'est-à-dire, non plus limitée à certaines catégories restreintes de propriétés et de relations entre les éléments matériels qu'elle réunit, mais pénétrant de son essence, de sa finalité, de sa norme, la nature intégrale des éléments englobés et réglant la totalité de leurs relations. C'est là la vie pure, absolue, idéale. Aucun organisme ne la réalise complètement; mais nous considérons un être comme vivant quand le degré concret de sa vie est assez développé pour que les résidus non intégrés puissent être considérés comme des infiniment petits par rapport au degré de synthèse envisagé. Nous étudierons plus loin,à ce sujet,si la vie parfaite consiste dans la continuité absolue de ces degrés et dans l'infinité des ordres de relations synthétiques.

Mais ce qui distingue pour nous le caractère abstrait ou concret d'une synthèse, ce qui distingue la vie des synthèses abstraites, c'est que,dans celles-ci, le principe unificateur des éléments nous paraît indépendant de l'objet réalisant la synthèse ; dans la vie, au contraire, il semble lié à lui par toutes ses affinités et défini intégralement par eux. Le premier cas répond au principe de causalité,le second au principe de substance.Ces deux principes sont issus du principe de raison suffisante; le premier en est la manifestation analytique,le second la ma-

nifestation synthétique. Dans le premier, l'esprit agit sur la matière par influence, dans le deuxième par pénétration ; c'est sur cette distinction, appliquée au rapport de Dieu et du Monde, que porte la différence entre le Théisme et le Panthéisme. Dans la causalité, efficience et finalité sont distinctes et reliées par l'action; dans la substantialité, les trois sont perçus comme un. Ces deux principes ont des dérivations exprimées par les accidents, qui occasionnent des altérations, des modifications, des spécialisations altérant les synthèses, et les transformant en éléments pour quelque synthèse supérieure. Enfin, Causalité et Substantialité sont reliées par un principe intermédiaire qui participe des deux autres : la Génération, génération qui a double face, l'une opérative, l'autre procréatrice. (Nous reviendrons sur cela dans l'analyse mathématique de la vie.)

En résumé, tandis que les synthèses artificielles portent seulement sur certaines relations des éléments, la synthèse vitale s'étend à la nature intégrale des éléments et de leurs relations. Dans la vie, les résistances essentielles des individualités distinctes sont complètement vaincues, et il n'y a plus que des éléments participant à l'essence du tout. La Vie est donc bien *la synthèse concrète*, Synthèse par son aspect objectif, Amour par son aspect subjectif. Car vivre, c'est aimer. Et à cette synthèse concrète, notre entendement découvre trois racines ou synthèses abstraites : Vérité, Beauté, Bien : la Beauté étant le terme moyen qui les réunit, car la Vérité est la condition de la Beauté, et la Beauté est la manifestation du Bien.

Le Principe d'unité vitale

Toute synthèse est donc une émanation de la vie,et le principe d'unité,qui réside en toute synthèse et équilibre la pluralité élémentaire, provient toujours de la vie. Nous allons essayer de dégager la nature de ce principe.

Il se présente à nous sous trois aspects différents, suivant les plans de synthèse que nous observons. — Sur le plan physique, il répond à la notion d'Energie; sur le plan biologique, à la notion d'Ame ; sur le plan intellectuel, à la notion de Raison, et son essence, toujours la même sur les trois plans et sur d'autres encore, se conçoit comme esprit.

L'Energie nous apparaît comme l'agent qui accomplit, la Raison comme le principe qui détermine et dirige. Mais l'une et l'autre semblent agir comme en restant étrangères à la matière qui reçoit leur influence.L'Energie paraît liée à la matière par la relation de cause efficiente, la Raison par celle de cause finale. Mais l'Ame est le lien entre l'Energie et la Raison, lien qui transforme l'action causale en action substantielle ; car, dans la substantialité, efficience et finalité se pénétrent.Et de même l'Ame, au lieu de sembler extérieure à la matière, la pénètre, l'imprègne, se fond avec elle, et c'est là la vie, manifestation à double face qui réfléchit l'énergie et la raison.

Sur le plan purement physique, l'énergie se conçoit alors comme faisant fonction d'âme et paraît pénétrer la matière. C'est alors la vie élémentaire physico-chimique, physique du côté des fonctions de relations qui regardent la Raison, chimique du côté des fonctions d'assimilation qui regardent l'Ame.

Sur le plan supérieur, la Raison est le principe de la vie mentale, car c'est elle qui unifie l'intelligence, hiérarchise les connaissances, et fournit une base à lavolonté en apportant le savoir de la valeur, qui est l'objet de la Sagesse. Ainsi, la Raison pénètre l'Intelligence comme l'Energie pénètre la Matière, comme l'Ame pénètre le corps. Energie, Ame, Raison ne sont donc que trois manifestations du principe d'unité synthétique, l'Esprit. Seulement, eu égard à notre situation dans l'Univers, nous voyons comme d'en haut le plan matériel, et le principe spirituel nous y est perçu comme producteur du mouvement ; nous voyons comme d'en bas le plan intellectuel, et le principe spirituel nous y est conçu comme raison, racine des coordinations ; nous voyons comme autour de nous le plan biologique, et c'est son âme seule qui est éprouvée.

Il faut signaler une théorie récente qui tend à rejeter le dogme de l'indestructibilité de la matière pour considérer l'énergie comme de la matière dissoute, et la matière comme de l'énergie condensée. Cette thèse a une importance majeure, car, appliquée à tous les plans, elle tendrait à considérer l'esprit comme convertible en matière et réciproquement. Il faut donc bien préciser ici le sens attribué aux mots.

La thèse précitée entend le mot matière dans le sens mal défini employé par la science moderne, et qui peut répondre à la notion de l'espèce la plus générale des corps Ici, nous avons toujours entendu le mot matière dans le sens précis de la métaphysique, c'est-à-dire comme exprimant le principe de passivité, le récepteur universel des modalités d'êtres. Et ce que les savants modernes nomment matière, nous l'appelons corps, c'est-à-dire

toute quantité de matière définie par une forme. L'atome étendu est donc pour nous un corps élémentaire. Les manifestations de l'énergie (lumière, chaleur, électromagnétisme) peuvent être alors des corps en formation ou en dissolution, constitués par des atomes dont les poids atomiques sont négatifs, et répondent ainsi à une dispersion, au lieu de correspondre, comme dans les corps atomiques, à une condensation.

Les corps et les forces physiques nous apparaissent les uns et les autres comme des manifestations de l'énergie. Ce qui les distingue, c'est que les corps fonctionnent comme une résistance à un mouvement provenant de nous, tandis que les forces physiques sont perçues comme un mouvement auquel nous résistons. Il n'y a donc là qu'un changement de sens dans la direction de l'activité énergétique. Corps et forces physiques sont les pôles positifs et négatifs des manifestations de l'énergie, mais ni les uns ni les autres ne sont l'énergie même. Le point neutre correspondrait au poids atomique nul et au mouvement nul. Et là où force et résistance disparaissent, la perception s'accomplit, identifiant le sujet de l'énergie avec l'objet qui lui résiste ou la véhicule. C'est ce qui correspond à l'état psychique : ici, la sensation est perçue comme placée dans l'objet extérieur ou tout au moins dans l'organe, bien qu'elle ne devienne consciente qu'en atteignant les centres de perception, et le mouvement voulu est réalisé par l'organe, sans la moindre conscience d'une transmission émanant des centres moteurs.

Il est ainsi extrêmement probable que les corps se transforment en manifestations d'énergie et réciproquement. Mais l'énergie elle-même ne doit pas être confondue avec les phénomènes qui la manifestent, ni avec les

choses qui la véhiculent. Tantôt l'énergie voile son action, et alors la matière apparaît avec une forme : ce sont les corps ; tantôt elle manifeste son opération en transformant les corps, ce sont alors les forces physiques. Mais ces manifestations ne suppriment nullement la relation matière-énergie qui est d'ordre métaphysique.

Ce qui nous apparaît comme agent spirituel actif par rapport aux corps organiques pourrait être à son tour un récepteur d'une matière super-sensuelle pour nous, par rapport à un autre principe. Par le seul fait qu'un principe est par nous attribué à la manifestation qui seule nous le fait connaître, nous devons conclure que la manifestation même est passive. Or il suffirait pour nous d'être transportés dans l'atome, pour le percevoir sans doute comme espace et poursaisir ses mouvements internes comme modes d'énergie, comme lumière, chaleur, électricité, etc. L'ensemble de ces mouvements, constituant une synthèse,s'oppose à l'action des forces extérieures et rend l'atome impénétrable, et, pour les êtres extérieurs, cet atome est la matière résistante et d'étendue finie.

Notre univers est donc peut-être un atome à son tour pour les êtres qui sont hors de lui, et les fluides, impondérables pour nous, parce que nous flottons en eux, et perçus par nous comme des courants d'intensités et de directions sous forme de lumière, de chaleur ou d'électricité, peuvent n'être, pour le dehors de cet univers, qu'un poids atomique. On voit donc en quoi consiste le principe spirituel. Il n'est pas ces forces physiques, mais le régulateur de leur distribution, le projecteur de leur action, et c'est par l'unité systématique de leurs évolutions qu'il confère l'autonomie à l'être en face d'autres êtres.

Ceci montre un aspect physique de la solution des antinomies kantiennes. On voit que la nécessité et la liberté se limitent et s'impliquent l'une l'autre. L'atome ou la monade, étant impénétrable, est libre en lui et oppose une nécessité aux êtres extérieurs en limitant leur expansion. Réciproquement, sa liberté est limitée à un certain degré d'expansion par l'expansion même des êtres extérieurs.

Ce qui le rend impénétrable, c'est la synergie synthétique qui le constitue, et c'est dans cette synergie, principe régulateur, finaliste, immatériel, que réside son individualité. Cette synergie est sa vie. Elle s'appuie sur les éléments matériels, qu'elle distribue entre des sortes de sous-atomes dont la résistance sert de véhicule à son action,et qui, par rapport à lui, sont donc des forces physiques. La mesure dans laquelle ces sous-atomes résistent à l'action de l'atome,constitue les parties inertes inassimilées par la vie de l'atome.La mesure dans laquelle ils la servent constitue leur participation à la vie universelle. Pour ces sous-atomes, l'atome est un espace, un cosmos avec ses lois. L'atome à son tour est,non plus un atome, mais un corps synthétique par rapport aux êtres plus vastes qui le pénètrent plus ou moins, comme il pénètre les sous-atomes. Il n'est un atome que pour les êtres vis-à-vis desquels il joue le rôle d'élément impénétrable, bornant leur action.

Ceci ramène à la théorie du P. Leray sur la constitution de l'atome, théorie qui concilie l'impénétrabilité et l'indivisibilité de l'atome avec la communication du choc. L'atome est alors considéré comme doué d'un principe d'unité prenant possession d'une portion de l'étendue qui constitue un corps. Et ce corps se conduit, par rapport aux êtres extérieurs, comme unité impénétrable et

indivisible, comme un point mathématique. Il satisfait donc à l'antinomie qui arrête jusqu'ici la science, en exigeant à la fois l'étendue et l'inétendue de l'atome, son élasticité et son impénétrabilité.

Mais l'autonomie de l'atome, qui, on le voit, n'est autre chose que celle de la vie, n'est pas absolue ; elle demeure toujours plus ou moins perméable à d'autres êtres. Et cette influence, pénétrant à travers cet atome jusqu'à ces éléments, se manifeste à ces êtres médiatement par son action ordonnatrice ou perturbatrice. C'est ainsi qu'au delà de la représentation qui, pour tout être, est conditionnée par son ambiance vitale, il peut y avoir une connaissance intuitive, irreprésentable, sous forme d'impulsion ou de direction ; et nous sommes amenés ainsi à l'autre manifestation extrême du principe d'unité vitale, celui qui universalise au lieu d'individualiser : la Raison.

La Raison

La Raison pénètre l'Intelligence, comme l'Energie pénètre la Matière. Elle ordonne et synthétise les représentations de l'Entendement comme l'Energie unifie en actes les impulsions. L'Entendement s'offre comme un espace intérieur contenant une sorte de matière pondérable constituée par les images, et une sorte de modes de mouvements constitués par les concepts. Les images représentent les corps qui résistent à l'activité rationnelle; les concepts, au contraire, sont les voies tracées par cette activité. Mais l'Energie unifie en individualisant, la Raison en universalisant: elles sont la systole et la diastole, l'expiration et l'aspiration de la vie universelle. Mais, de même que l'énergie ne doit pas être confondue avec

les voies qu'elle fraye dans la matière comme modes de mouvement, de même il faut se garder de confondre la raison avec les traces qu'elle définit dans la représentation comme concepts logiques.

Dans le domaine intellectuel comme dans le domaine physique, il est nécessaire d'admettre l'existence d'un principe d'unité en face du principe de multiplicité. Si l'unité synthétique implique une multiplicité, la multiplicité implique une unité élémentaire. La suppression de l'un ou l'autre de ces deux facteurs de la Réalité entraîne le chaos au point de vue physique, l'inintelligibilité au point de vue intellectuel.

Si, avec les phénoménistes, on refuse d'admettre l'existence distincte d'un principe d'unité dans le monde extérieur, il s'impose alors d'une manière encore plus forte dans le monde intellectuel ; car alors, c'est l'intelligence même de l'homme qui crée l'unité pour se rendre le monde intelligible. Et si, au contraire, ce principe d'unité existe dans l'univers, comme nous pensons l'avoir établi (en montrant que tout acte est essentiellement un, sans quoi il serait indéfini et incapable de réaliser quoi que ce soit de déterminé), ce principe d'unité se retrouve sous une autre forme dans l'intelligence de l'homme, comme le fondement de l'ordre unificateur, sans lequel le monde intellectuel ne serait pour lui qu'un chaos représentatif.

Kant a parfaitement mis en lumière cette faculté unificatrice de l'intellect humain en distinguant la Raison de l'Entendement. Mais, oubliant ensuite que la Raison est, dans l'homme, ce qui correspond à l'élément actif et irreprésentable de la Réalité, il a, dit Wronsky, « attribué au savoir humain, à l'instar de l'Etre, une forme particulière suivant laquelle ce savoir aurait été forcé d'exercer son action. Il en résulterait que la connaissance,

n'étant qu'un résultat mécanique de la forme du savoir, n'aurait aucune valeur objective ».

La connaissance, condamnée à ne pas sortir du relatif impliqué, conçoit pourtant l'absolu, qui est impliqué par le seul fait de reconnaître la relativité. Mais l'absolu, isolé du relatif, n'aboutit qu'à un échec, qu'on le place dans le sujet ou dans l'objet. Et l'on se trouve acculé à considérer l'absolu qui devrait être la suprême réalité, comme un non être.

Hegel pensa trouver la solution de cette antinomie souveraine qui est la racine des 4 antinomies de Kant, cette quadruple enigme posée par le sphinx du criticisme. Mais, comme Œdipe, Hégel donna une solution brutale, incomplète, qui devait entraîner de véritables fléaux philosophiques. C'était un pressentiment génial que de reconnaître l'identification des contradictions dans l'absolu ; car le principe de contradiction est la clef de voûte de la relativité, régit la logique. et semble s'arrêter en face de la synthèse principiante. Mais c'était retomber dans le domaine logique que de vouloir synthétiser l'être et le non-être par le devenir; car le devenir n'est qu'une relation, et ne se conçoit que par rapport à l'être; car tout changement n'est concevable que vis-à-vis d'une fixité. Par là, Hegel a placé l'absolu exclusivement dans la raison humaine; il a, comme dit Wronsky, « absorbé l'Etre dans le Savoir », et l'Univers et Dieu dans l'esprit humain

Aussi les antinomies de Kant ont-elles tenu en échec la pensée philosophique du XIX[e] siècle ; et c'est péniblement que dans ces dernières années, on a commencé à découvrir çà et là, sur tel ou tel point spécial, des solutions particulières de ces antinomies qui se rencontrent inévitablement dans toute question métaphysique, parce qu'el-

les découlent nécessairement des rapports de la Raison et de l'Entendement humain. C'est ce que Wronsky à montré en expliquant clairement la fonction de la Raison dans l'Homme et sa dépendance d'une raison universelle. Et en même temps, il a résolu l'antinomie souveraine constituant la Réalité.

Il a opposé à l'Etre non plus le Non-Etre,qui n'est rien et ne peut rien déterminer mais le Savoir, impliqué au même titre que l'Etre dans la réalité. Au lieu de s'exclure comme l'Etre et le Non-Etre déterminés, ou de se confondre comme l'Etre et le Non-Etre indéterminés, l'Etre et le Savoir s'interpénètrent réciproquement et dans la Réalité. L'Absolu est ainsi l'unité indissoluble de cette suprême relation : il n'est saisissable que pour nous, évidemment sous forme de relation.Mais cependant nous le concevons comme absolu en ce sens que la relation est ici conçue par nous, non comme une opposition, mais comme une conjonction. Etre et Savoir étant comme les racines impénétrables et inséparables de la Réalité et cependant non confondues, l'Absolu n'est que le principe impénétrable dont la manifestation est la réalité. Le devenir est alors notre moyen de concevoir, la transition qui manifeste à la fois la distinction et le lien de ces deux racines.

Le pur Savoir est, comme le dit Wronsky, le pouvoir créateur même.En effet, savoir complètement, c'est pouvoir ; c'est en même temps réaliser dans la mesure où le Savoir est conscient et où le pouvoir est étendu. Le Savoir absolu est donc en même temps l'Etre absolu. Par conséquent, ils sont l'un et l'autre une même réalité absolue. Mais, dans le Savoir, l'Etre est considéré comme à l'état potentiel, tandis que dans l'Etre le savoir est considéré comme détermination.

Si l'on applique maintenant ces principes, soit à l'Univers, soit à l'esprit humain, ils donneront la clef des antinomies.

Dans l'intelligence humaine, la Raison s'oppose à l'entendement comme le Savoir à l'Etre. Elle unifie les données de l'Entendement et les dépasse en même temps. Wronsky montre son double aspect. D'une part, elle dépasse sans cesse les données de l'Entendement et elle construit invinciblement des conceptions par delà les limites de la représentation. D'autre part, dès que l'esprit humain charche à prendre conscience de cette impulsion vers l'absolu et à le fixer comme objet, il n'en saisit que la trace analytique dans les lois de l'entendement, en vertu desquelles s'ordonne la représentation. Ainsi, l'absolu, ni dans l'univers ni dans l'intelligence, ne peut être appréhendé comme objet de la représentation : il se révèle d'une part comme un acte, comme une direction vers un terme caché, de l'autre comme un réseau schématique distributif des phénomènes et des représentations. En un mot, l'influence de la Raison dans l'Univers et dans l'intelligence humaine n'est jamais saisissable que par ses effets, lois et concepts, qui sont, par rapport à la raison, ce que sont les modes de mouvement par rapport à l'énergie. Energie et Raison sont deux faces du principe actif : le pouvoir de l'énergie se montre dans le devenir de l'acte ; le pouvoir de la raison dans l'immutabilité du principe. La Raison rend possible la volition en unifiant les conceptions ; l'Energie rend possible la forme en unifiant les mouvements. La Volonté est la transition de la Raison principe à la Force ; la Loi est la transition de la Force effective à la Raison.

C'est de ce double aspect de la Raison que résultent

toutes les antinomies, ainsi que l'a montré Wronsky. La Raison étant, par rapport à l'intelligence humaine, le principe supérieur qui vient introduire en elle l'unité et l'élever par une distribution et une activité synthétiques à une vie supra-sensible, ne peut être saisie comme objet de représentation dans cette sphère. Elle n'y est saisissable que par ses œuvres; en elle-même, elle n'apparaît que comme une orientation. Aussi, dès que nous cherchons à fixer l'absolu sur un objet, nous le transformons en relativité ; il ne peut apparaître que comme la possibilité de construire des relativités non données. Il apparaît donc comme un pouvoir créateur et la raison humaine est relativement créatrice de ses conceptions d'absolu. Voilà pourquoi certaines écoles ont traité ces conceptions comme des entités chimériques.

C'est par ce qu'elles prennent pour l'absolu lui-même ces virtualités relatives dirigées vers lui, et le révélant simplement par leurs tendances vers lui. C'est ainsi que l'infini devient l'indéfini dès qu'on cherche à l'exprimer par une série d'éléments finis, alors que l'infini n'est réalisé que par la synthèse complète de la quantité en qualité.

L'infini vrai, l'absolu ne sont que les limites de ce qui est défini par ces entités, ou sommé par ces séries. Et c'est faute de distinguer ces deux choses, les intuitions rationnelles proprement dites et leurs traces dans l'entendement que les antinomies apparaissent comme insolubles. Bien des questions sur la nature de la matière, de l'âme, de la liberté, de l'art, de la morale, des différentielles et des intégrales, des espaces non euclidiens ou à *n* dimensions, des cycles temporels, enfin sur l'interprétation des dogmes, sont devenues insolubles parce qu'on a méconnu ou

ignoré l'œuvre générale de Wronsky,qui a donné la solution générale de tous ces problèmes par sa théorie de la raison et de la Réalité constituée par l'Identification du Savoir et de l'Etre. .

Sans doute, l'Absolu que nous croyons étreindre n'est que relatif, mais il se révèle par la direction vers laquelle nous nous tournons pour le saisir ; c'est un rayon qu'il nous envoie. Nous faisons comme l'enfant nouveau-né qui étend la main pour saisir un objet hors de sa portée et qui ferme la main, étonné de saisir le vide ; il n'en a pas moins découvert la direction de cet objet. Aussi, peu importe que nos entités métaphysiques soient, en elles-mêmes, inadéquates à la réalité (elles le sont forcément); peu importe que les lois que nous attribuons à l'univers soient relatives à notre mentalité ; peu importe que nos interprétations des dogmes soient illusoires : tout cela n'en atteste pas moins la vérité des êtres, des principes et des vérités que nous exprimons par les symboles qui en sont le reflet dans notre entendement.

Dans l'Univers, nous concevons immédiatement la nécessité d'un principe d'unité pour rendre possible toute acte et toute intelligibilité au sein de la multiplicité et de l'hétérogénéité qui le constitue. Dans la manifestation de l'Univers,l'influence du Savoir se révèle par un ordre rationnel qui a comme en l'homme un double aspect, celui de distribution des phénomènes et celui de principe des choses. En même temps, toute activité efficace implique une direction et par conséquent,comme première source,une détermination rationnelle (la raison qui définit des possibilités au sein d'un chaos). Et cette détermination rationnelle, principe nécessaire de l'univers, se révèle à nous comme Lois. Les Lois ne sont pas la

Raison universelle elle-même, mais ses traces, ses manifestations analytiques dans le monde phénoménal. La raison universelle elle-même est indiquée par elles comme un centre originaire : c'est le Principe.

On a objecté que si l'univers nous semble manifester des lois, c'est uniquement nous qui créons ces lois pour rendre intelligible la représentation de l'Univers..

C'est là la thèse idéaliste de la relativité de la connaissance. Il est certain que les lois que nous appliquons à l'Univers sont entachées du caractère de subjectivité qui dérive de notre mode spécial de percevoir et de concevoir ; mais elles impliquent la nécessité de certaines lois.

En admettant que nous inventions les lois de l'Univers et que l'ordre tenu par nous pour objectif n'existe que dans notre esprit, nous sommes forcés de voir les objets à travers un certain ordre que nous ne sommes pas libres de déterminer absolument. La latitude de concevoir est enfermée dans des nécessités rigoureuses. Notre raison se sent dominée par des lois rationnelles qu'elle n'a pas créées,et si ces lois ne lui viennent pas de la représentation de l'Univers, elles révèlent tout au moins un principe de Raison souveraine,d'où dérive tout le monde intellectuel et dont elle procède elle-même. Mais alors, l'Univers n'est pas seulement intelligible pour elle,mais pour tout ce monde intellectuel et spécialement pour cette Raison souveraine. Or cela équivaut à tenir l'Univers lui-même pour construit d'après des Lois,la Raison humaine nous semblant être la Forme même de ces lois.

Mais comme la représentation de l'Univers nous est imposée au moins en majeure partie et que c'est par elle surtout sinon exclusivement que nous prenons conscience de nos propres lois intellectuelles,la thèse opposée est tout

aussi admissible et on pourrait prétendre que notre Raison avec ses lois, est produite par l'Univers et ne dépend que de lui, et qu'ainsi, ce qui nous apparaît nécessaire n'est tel qu'en vertu de la constitution effective de l'Univers lui-même. De cette thèse naît un relativisme objectif qui est l'inverse du relativisme subjectif, et réduit toute nécessité à une contingence. Mais alors nous découvrons en l'Univers un caractère rationnel qui implique une Raison universelle agissant sur et dans l'Univers, et produisant, par l'intermédiaire de l'Univers, notre propre Raison à travers la représentation.

Or les deux thèses opposées sont également fondées ; il faut donc les concilier et c'est le seul moyen de les rendre soutenables. Elles s'entrelacent dans la sphère des principes des lois et des faits comme un caducée, en vertu du principe fondamental de la réalité qui consiste dans la réciprocité de l'Etre et du Savoir. L'Univers décèle l'influence du Savoir absolu créant l'Etre relatif ; la Raison humaine est cette influence même réalisant le Savoir relatif. Et c'est dans la compénétration de ces deux relativités que consiste la réalité relative qui est créée par l'Absolu et pourtant se crée elle-même en un certain sens ; car le savoir relatif y découvre l'image de l'Etre absolu, et l'Etre relatif y subit l'empreinte du Savoir absolu.

L'Intellect humain, mis en présence de l'Univers, y découvre les effets, les traces de la rationalité dont il possède en lui-même la virtualité ; et les lois qu'il découvre dans l'Univers ne sont que ses propres lois intellectuelles, lois qu'il conçoit comme nécessairement universelles. Si l'identité de ces lois subjectives et objectives n'est pas absolue, c'est que la raison humaine, étant située dans un milieu intellectuel et physique qui est une différenciation

de l'Univers, les lois qu'il saisit sont simplement des lois dérivées des principes universels. Et plus la participation de ce milieu humain à la vie universelle devient intime, plus s'élimine le caractère subjectif et dérivé des Lois conçues comme objectives, parce que la raison humaine, en se développant suivant ses propres principes, ne fait que réaliser en l'homme les principes mêmes de l'Univers, les uns et les autres étant créés par la même raison universelle.

L'Ame

Tandis que l'être dit inanimé paraît mû par des chocs divers de l'énergie, et privé d'autonomie, n'accomplissant que des mouvements provoqués suivant les incidences des rayons qu'il reçoit, et souvent les réfractant et les dispersant au lieu de les réfléchir, l'être rationnel est comme doué d'une lentille convergente qui condense les rayons divers en un foyer, réalise en lui une source lumineuse, distributrice à son tour d'un rayonnement ordonné.

Mais tant que l'ordre rationnel n'est pas complètement établi, et tant que le chaos persiste en une certaine mesure au sein de la matière, cette activité de radiations ordonnatrices subit des déviations et des chocs, qui tendent vers des compositions de mouvements et vers des tourbillonnements préparateurs de l'ordre et condensateurs d'énergie. De là ce mélange de sensations et de concepts, d'appétitions plurales et de désirs d'unité. L'intelligible et le sensible entremêle les abstractions et les images, les impulsions et les résistances, les passions et les élections, participant de la matière et de l'esprit, de l'étendue et de l'inétendue, du stable et du mobile, du confus et de l'ordre. Et c'est là l'âme, l'âme qui caractérise le moi

actuel de la vie, le point où l'esprit et la matière s'allient, se pénètrent.

Aussi, cette âme nous semble à la fois un centre et un milieu, un foyer lumineux et une obscure racine, une activité et une passivité, receptrice et productrice, parce qu'elle est le champ de transformation, la zone de pénétration de l'esprit avec la matière, la région des formes et des intensités, ce qui est pour nous le règne du concret et de la vie et la représentation du mouvement. C'est là où nous sentons la synthèse de ce principe unificateur à double aspect.

L'Ame, c'est ainsi la Raison et l'Energie fondues ensemble, saisies dans leur action unifiée qui établit la vie.

Les matérialistes ont voulu voir dans la notion d'âme une illusion, et ils ont prétendu qu'il n'y avait là qu'une déviation de la conception primitive d'un souffle physique, d'après le sens du mot «animus». Ceci est fort contestable, car le sens de souffle physique exprimé par *animus* pourrait bien n'être qu'une matérialisation du sens ultra-spirituel du mot sanscrit *atma*, exprimant ce qu'il y a de plus pur esprit dans l'être, ce par quoi l'homme est relié à l'universel, le rayon divin qui pénètre en toute créature. La matière ne peut recevoir cette unité spirituelle que sous les formes analytiques de l'espace et du temps ; l'ordre, encore non unifié absolument en lumière, se révèle par le rythme mystérieux du souffle, et le son est le premier attribut cosmique, ainsi que le disaient les Hindous, la première manifestation radicale de la vie. Mais la mentalité romaine, incapable de toute conception spéculative, a grossièrement matérialisé ces symboles si riches et si profonds. Et ainsi s'est dégradé ce procédé éminent de la pensée antique qui concrétisait poétique-

ment et synthétiquement toutes ses notions. *Animus* signifie alors le souffle physique et le principe spirituel de vie, en vertu de la loi d'analogie : ce souffle physique et le principe spirituel sont les manifestations du même principe sur des plans différents. Ce langage, d'un symbolisme naturel, avait l'avantage de donner des formules courtes, riches et concrètes, forçant à découvrir soi-même les diverses applications. Ce travail personnel était éminemment instructif, et donnait un savoir assimilé, au lieu d'encombrer la mémoire de conceptions inassimilées. On évitait ainsi les mots abstraits, toujours enclins à engendrer des entités imaginaires, qui sont la principale source des erreurs et des divergences de nos doctrines. Et, si les poèmes et les allégories antiques nous paraissent incohérents et incompréhensibles, c'est en grande partie parce que nous manquons de cette discipline intellectuelle, intuitive et rationnelle à la fois. Ils ont au contraire l'immense supériorité d'unir étroitement l'esthétique et la science, et de donner ainsi une idée plus vraie de la réalité, que l'analyse ne saisit qu'en la tuant. Le vieux mot d'âme nous paraît donc préférable à toutes entités fantaisistes et mal définies, imaginées par les positivistes pour absorber le principe spirituel dans la matière.

Mais, par le fait que le mot concret d'âme est le plus propre à exprimer le principe unificateur et vivant du corps, ses relations diverses avec l'esprit et la matière ont prêté à de nombreuses confusions. Pour les éviter, la division septenaire de l'Homme établie par les Hindous est d'un grand secours. On y découvre chaque degré comme agent spirituel unificateur par rapport au degré inférieur, et comme véhicule de l'action spirituelle supé-

rieure. Il reçoit donc l'empreinte de l'esprit et la transmet, et l'ordre émanant de la Raison donné par le rayon atomique (qui est le principe d'unité par lequel l'homme se rattache à la divinité) s'infuse à travers les voiles divers de la Maya pour pénétrer jusque dans la Matière. La Mort est la réaction opérant une scission entre le 4e et le 5e principe, le 4e étant la sphère passionnelle et le 5e la sphère de l'intelligence immanente. Et le Ternaire supérieur s'élève jusqu'à l'union divine, dans laquelle ses trois éléments s'unifient en Trinité; car, alors, l'âme étant au sein de Dieu, le ternaire n'a plus à s'échelonner : il devient une réciprocité.

Ce septenaire peut se ramener, soit à la division binaire de l'homme en âme et corps, telle que la présente le catéchisme, soit à la division ternaire des Kabbalistes en corps, âme et esprit. Le monisme est vrai aussi, en ce sens que l'union substantielle constitue une unité des plus intimes, répugnant à toute division réalisée. Mais il devient erroné dès que, pour fuir la division, on confond les principes en un seul, matérialisme ou idéalisme. Le dualisme vicieux consiste à juxtaposer le corps et l'âme, ou à enfermer l'âme dans le corps comme un contenu dans un contenant : c'est ce spiritualisme étroit qui s'est développé depuis le XVIIe siècle. La doctrine ternaire, mal entendue, essaye de combler l'abîme infranchissable entre la matière et l'esprit par un principe mixte, mélange de ces deux extrêmes. Il rend les barrières moins visibles, mais ne les supprime pas.

Au contraire, tout s'explique si l'on synthétise toutes ces classifications, et si on les envisage comme les aspects divers d'une même réalité éminemment concrète, et contenant en elle la virtualité de modalités diverses.

La formule thomiste : « l'âme est la forme substantielle du corps » résume admirablement le monisme, le dualisme et le ternaire. « Forme substantielle en ce sens que l'union est telle, que le corps et l'âme ne sont accomplis, déterminés dans leur pleine réalité que l'un par l'autre. La formule est dualiste, et montre en même temps la polarisation des deux principes actifs et passifs, l'âme et le corps. Elle révèle le ternaire et même le quaternaire par le principe intermédiaire à double face « forme et substantiel », où la différence de rôle et la réciprocité sont marquées par le mot *forme* substantifié et par le mot *substantiel* adjectivé. Le triple aspect est donc implicitement exprimé dans cette remarquable formule. Mis trop en évidence, il eût prêté à de fausse conceptions analytiques.

La division septenaire n'est qu'une explication plus intime du ternaire, où le dualisme se trouve répété à chaque échelon, le quaternaire plus apparent, et le ternaire exprimé dans sa structure.

C'est une véritable expression musicale, la Lyre à 7 cordes, dont l'Homme est la représentation dans le Kosmos, cette échelle harmonique par laquelle l'Esprit établit l'ordre dans la Matière.

Tous ces aspects de l'Homme peuvent se retrouver dans l'Univers, et avec les mêmes divisions, qui s'éclairent réciproquement. L'univers peut être alors représenté comme l'œuf de Brahma, sphère différenciée par un pôle positif et l'autre négatif. Le pôle positif projette un rayonnement que le négatif réfléchit, et l'onde projetée rencontre l'onde réfléchie en un équateur plus ou moins mobile, plan animique. De là un 3e principe, qui a pour essence la combinaison des deux autres, principe se développant en



étendue. La limite entre les deux principes primordiaux établit un binaire; la zone dans laquelle ces deux principes se montrent combinés fournit un 3e mode,et voilà le Ternaire : c'est la zone tropicale substitive à l'équateur et aux hémisphères. Le septenaire résultera des zones polaires, vierges d'un seul principe, et de la subdivision des zones intermédiaires distinguées par la prépondérance, soit de l'un des principes radicaux, soit du principe intermédiaire.

Mais cela n'empêche nullement l'unité de la sphère ovoïde, ni l'échange perpétuel des courants en longitude, latitude, en oblique, en tourbillons, en irradiations, etc.

Dans le Kosmos, nous avons le fluide astral, l'Aour, médiateur plastique répondant à l'âme. Et sa double face est exprimée par les Hindous comme Ether et Akasha. Ce principe moyen apparaît comme matière très subtile ou comme esprit épais, et c'est là une source de confusion dans les doctrines. On évitera d'y tomber si l'on retient bien que le corps n'est tel que comme une résistance à l'activité de l'esprit, qui se réfléchit dans la matière par une forme. Le corps est donc une pensée hors du non-moi, et la pensée est un corps intérieur au moi. Vibration et pensée ne font qu'un comme mouvement et vie.Le corps est le vêtement d'une idée,un voile de Maya, à travers lequel filtre la raison active par excellence

Origine de l'âme

L'existence d'un principe distinct d'unité dans toute synthèse nous paraît établi, et, dans la vie, ce principe est uni à la matière substantiellement (âme), au lieu que, dans les synthèses plus ou moins abstraites,il lui est

extérieur et intervient comme cause de mouvements (énergie), ou comme détermination de modalité (raison).

Mais justement, cette union absolument intime et substantielle, où dans l'Univers l'esprit et la Matière se pénètrent et célèbrent leurs noces, rend beaucoup plus difficile leur distinction, et là, plus que partout ailleurs, se posent ces questions fondamentales de la philosophie des rapports de l'un et du multiple.

L'unité qui est réalisée par l'âme dans le vivant est-elle une cause ou une résultante ? Les positivistes veulent que l'unité du moi ne soit qn'une résultante d'une synergie plus ou moins fortuite et amenée par les nécessités extérieures. Et, partant du principe expérimental d'Aristote et des Scolastiques, que toute connaissance vient par le sens, ils concluent aussi que, sans les sens, la connaissance est impossible d'une façon absolue. C'est toujours le même vice de raisonnement basé sur ce principe *a priori* : « Tout mode d'existence étranger à notre champ d'expérience est impossible. »

La thèse positiviste n'explique pas comment la réunion des organes et des états de conscience passe de la pluralité à l'unité. On peut indéfiniment développer la multiplicité, et jamais la limite n'est atteinte sans l'intervention d'un agent nouveau. Cela est évident pour toute la sphère intellectuelle : il n'y a aucune raison qu'il en soit autrement dans la sphère physique. Il n'y a aucune raison pour que le chaos cesse et pour que du désordre renaisse l'ordre, s'il n'existe pas une loi (non pas rêvée ou imaginée par nous, mais efficace en elle-même) qui fasse tendre vers cet état limite répondant à l'ordre et à l'unité. De plus, l'évolution est expliquée par les positivistes eux-

mêmes en invoquant à tout propos l'intervention d'une finalité; et, la finalité étant la réalisation d'une unité, on est obligé de concevoir cette unité comme préexistante soit en acte, soit en idée, quelque part.

A cette thèse, on peut opposer celle de M. Bergson, et considérer, avec lui, le corps comme étant l'œuvre de l'âme, sa manifestation extérieure, son objectivation. Les sens sont encore ici la seule voie de la connaissance, mais ils représentent les parties exceptionnelles du corps où l'âme a vaincu la matière pour atteindre la connaissance. La matière constituant le corps, loin de produire la connaissance et l'unité, serait l'obstacle à leur réalisation. Et l'unité organique et psychique ne se réaliserait qu'en la pénétrant. La structure des organes des sens produits par ces contacts multipliés du milieu extérieur avec la surface des téguments, et au moyen d'invaginations multiples, milite en faveur de cette thèse. Et, si l'on considère que la somme des modalités perceptibles pour nous se répartit sur l'échelle vibratoire en zones interrompues par de grandes lacunes, on inclinera encore plus vers cette opinion. Le corps est donc un obstacle à la connaissance et à l'action dans la mesure où il est matériel ; il est par contre le véhicule de la connaissance et de l'action dans la mesure où il est formel. C'est donc un instrument dans son double aspect. C'est un instrument de protection, éliminateur d'une grande partie des relations qui tendent à fondre sur nous en quantité pour ainsi dire infinie, et dont la multitude détruirait sans cesse la synthèse qui s'élabore en nous. C'est un instrument d'action, en ce qu'il est formé par l'âme, de manière à sentir plus spécialement les relations susceptibles d'être intégrées dans la synthèse

qu'elle construit. Cette opinion est encore renforcée, si l'on envisage que l'unité du sujet dans l'action et dans la conscience persiste à travers le renouvellement incessant et le devenir instable des éléments organiques et des états de conscience.

Néanmoins, cette thèse , bien que très forte,n'est pas absolument concluante ; et,quoique ce principe d'unité apparaisse, non plus comme dépendant de l'organisme, mais plutôt comme le dirigeant, on pourrait encore le concevoir comme engendré par l'organisme. Ce n'est qu'en portant la solution sur le terrain métaphysique qu'il est possible de résoudre l'antinomie de ces deux thèses opposées. Et cette antinomie peut s'énoncer ainsi : ou bien les éléments sont attirés par une force unique qui agit sur eux, ou bien les éléments conçoivent tous une même aspiration qui se réalise par leur réunion.Or il n'y a là que deux aspects d'une même réalisation, suivant le milieu envisagé, et les deux alternatives sont vraies à la fois. Autrement dit,le principe d'unité existe antérieurement à la réalisation synthétique de l'organisme, mais il existe autrement. En effet,l'union de l'âme et du corps étant substantielle,c'est-à-dire,que le corps étant la manifestation même de l'âme pendant la vie, on peut dire qu'avant la réalisation de ce corps, rien de ce qui définit l'âme n'existe dans le monde pour nous réel. Mais inversement, toute réalisation de synthèse,tout passage à la limite implique, nous l'avons vu, l'intervention d'un agent unificateur ne faisant pas partie de la multiplicité qui va être transformée en unité, et cet agent est une force. D'autre part,la force ne suffit pas; il faut encore que la direction soit déterminée, et cela implique une intelligence, une raison, un principe d'ordre et de vérité préexistant quelque part. En un mot, il faut la préexistence d'une idée force.

(*A suivre*) F. WARRAIN.

MANUEL DU HASCHISCHÉEN

A cause de la variété des effets du haschisch, il n'est guère possible de s'étendre dans un manuel qui convienne à tous les haschischéens. Il est probable, il est à prédire que chaqun fera le sien à son usage particulier. Je donne donc ces notes pour ce qu'elles valent, comme n'étant probantes que sur ceux qui me ressemblent et simplement renseignantes pour les autres.

Dans ce chapitre, nous revenons seulement sur les faits observés se prêtant à des règles qui sont de nature à rendre utilisables les expérimentations, et même, s'il y a lieu, la pratique du haschisch.

La première des règles à faire valoir semblerait cependant être celle-ci. Tâtez-vous plusieurs fois avant de vous frotter à cette espèce d'*urtica mystica* qu'est le chanvre indien. Ne vous piquez pas d'être aisément victorieux dans la lutte. Ne l'engagez pas, si vous n'avez pas dessein de la continuer. Dites-vous qu'elle sera longue. Prenez vos précautions testamentaires lorsque vous commencerez vos explorations, crainte de succomber,

vous et votre raison, avant d'avoir pu mettre le point final à vos confessions. L'amateur qui se bornera à quelques essais en aura les dangers sans les compensations de la curiosité scientifique. Il n'aura envisagé que quelques aspects du problème, et, s'il n'a goûté que quelquefois à Cannabis, il ne la connaîtra pas plus qu'un voyageur, retour du pas de Suze, n'aurait vu toute l'Italie.

S'il n'en use que pour un motif frivole, gare les mécomptes ! Nous l'avons assez prévenu. Résignez-vous à prendre des doses plutôt trop faibles aux débuts : un centigramme de haschischine d'une bonne maison pour commencer, dans une pilule faite au savon médicinal, ou en 5 gouttes de teinture alcoolique de haschischine. Augmentez chaque fois d'un centigramme jusqu'à ce qu'un effet se produise : votre intoxication, au pis aller, ne serait qu'un minimum. Votre intelligence, rassurée sur ce point, ne s'hypocondriaquera pas, et pourra pousser une pointe dans les champs de la fantasia.

Avant de passer à la dose plus forte, réitérez plutôt celle qui a eu un commencement d'action en variant les adjuvants et les conditions de temps et de lieu. Comparez la même à la même, suivant qu'elle sera prise au lit, à la table de travail, sur la route, en société.

C'est pour avoir négligé ces précautions que beaucoup de débutants se découragent. Ils ont le double tort de préférer les fortes doses, et de ne pas y arriver progressivement.

Soit, Monsieur l'amateur ! Vous n'avez pas en vue des paradis artificiels, mais des temples, des ateliers artificiels ; vous voulez cultiver l'art de faire varier les effets du haschisch ou de les fixer à votre meilleur gré. Cet art se subdivise en 3 : 1° « celui de s'amorcer intelli-

gemment » ; 2° « celui de modérer ses accès ou de les exciter à volonté » ; 3° « celui de se désomnambuler, si un incident imprévu vient vous ramener brusquement au rez-de-chaussée de la réalité.

Comme beaucoup de fatigue résulte de ces rapides changements, d'avance arrangez-vous, à tant faire, pour ne pas être dérangé pendant vos accès, sauf à les distancer davantage : un rien suffit pour les faire échouer. Ils ont besoin de beaucoup de précautions,et la meilleure protection, c'est encore celle de la solitude, en période de vacances. Les accès qui tournent bien, qui tournent en éveils, je les ai obtenus, pendant les soirées neigeuses du plein hiver ou,pendant la belle saison,dans les gorges des montagnes les plus isolées.

Par contre, je ne connais pas de supplice plus terrible, au paroxysme d'une extase nocturne, que l'idée d'un devoir subit qui vous obligerait à vous lever de votre lit. La sonnette de nuit ferait alors l'effet épouvantable d'un tocsin.

Contre l'inquiétude et l'angoisse trop prononcées, recourir aux sédatifs et même aux hypnotiques, surtout si l'agitation va jusqu'aux impulsions folles. Au sujet de celles-ci, je dois déclarer que j'aurais plutôt à me plaindre de l'absinthe et des spiritueux occidentaux. L'herbe aux Kifs prédispose plutôt à la paresse et à la pusillanimité qui retiennent sa grandeur haschischéenne au rivage, c'est-à-dire dans un bon lit porte-conseil. Il courra bien des aventures, mais en idées seulement; son courage sera du courage en chambre. Vérifier au préalable le temps que mettraient à agir les antidotes ou modificatifs dont on pourrait avoir besoin. Les effets du haschisch étant rapides,lui opposer de préférence les rapidement diffu-

sibles. Jadis, pour éteindre les accès intempestifs, j'employais la paraldékyde, qui m'abattait et m'endormait en quelques minutes. En cas d'urgence, le *plutôt* consiste dans le *plus tôt*. Si l'ivresse haschischéenne vous fait trop sortir de vous-même, ne pas oublier d'éteindre son ivresse trop dispersive dans les fumées relativement plus lourdes de l'eau-de-vie. Au lieu d'enrayer ses accès, on peut désirer les modifier. Divers alcoolats, comme ceux faits avec les labiées, peuvent aussi, en cas d'urgence, faire tourner brusquement la girouette du mental. Ils sont diffusibles, et ils ont sur le haschisch l'avantage d'agir rapidement aussi en applications extérieures par imporation.

Sauf à y revenir moins souvent, à tant faire que de s'offrir des dimanches artificiels, vous ferez bien de suivre les traditions arabe et indienne qui provoquent des excitations et en engourdissent d'autres avec des stupéfiants. Ceux-ci semblent de bonne association avec les haschisch comme ils sont avec les antimoniaux, l'ipéca, la quinine, le sublimé. Ils se servent tous les deux de correctifs mutuels. D'une part, l'opium, comme sérénifiant et modératif, calme les inquiétudes et les angoisses qui troublent les kifs. D'autre part, comme stomachique et exaltatique, le haschisch remédie à l'action débilitante de son associé. C'est un de ces cas où deux poisons valent mieux qu'un seul. Je n'ai donc pas été étonné de lire, dans *Monte Christo*, que la pâte verdâtre de Sembad le Marin était le mélange de moitié haschisch et moitié opium. Je suppose qu'il faisait la base des anciennes liqueurs pour initiés. Il correspond à cette mixture que j'ai vue quelquefois prescrite, composée de teinture alcoolique de haschisch, X gouttes ; Teinture d'opium, X gouttes.

Le café, qui donne du ressort aux facultés reflectives et volontaires,n'agit pas dans le sens de la diminution de la dose,mais bien en facilitant la combinaison de ces facultés avec les facultés dites intuitives. Les actes, les mouvements volontaires, ne serait-ce que la respiration artificiellement modifiée, la marche, l'écriture, la lecture, les fredonnements, les auditions musicales, autant de ressources pour changer la direction des courants dans les états d'équilibre instable de l'esprit,où laissent certaines phases de demi-sommeil haschischéen.

Parmi les modificatifs de tous les inébriants, n'oublions pas le principal peut-être : l'eau, surtout quand l'accès tourne au violent ou qu'il est troublé par des ivresses communes. Absorbée en grande quantité, elle fait à l'intérieur des effets de tempérant et de détersif. Ne ferait-elle que vous contraindre à aller de temps en temps sous un petit dôme avec des idées de soulagement, elle vous oblige à une retraite momentanée bien rafraîchissante, surtout si vous sortez surexcité d'un milieu échauffé. Cette petite quarantaine peut couper court à une querelle.Entre la coupe et la vespasienne, il y a souvent place pour un bon conseil qui prévienne la ponte d'une sottise. J'ai connu un absinthomane qui a atténué son vice en simples écarts distancés, en se condamnant à avaler un litre d'eau pour chaque absinthe consommée.J'en ai connu un autre qui a échappé aux ravages de cette liqueur conspuée, non pas parce qu'il diminuait le nombre des petits verres, mais parce qu'il en faisait passer une bonne partie en lotions aromatisées sur le front et les parties du corps qui sollicitent ce genre d'absorption par la peau.

Nos manières de voir et de faire à l'égard des esprits absorbables changeraient vraiment, si l'on avait pour

eux le respect que nous avons pour les médicaments, et que nous devrions avoir pour les aliments d'exception; et ils devraient être considérés comme tels au même titre que les simples dont ils sont tirés. Ils sont propres en sortant distillés de l'alambic avec les essences des plantes ; mais, s'ils se *redistillent* ensuite à faux dans les deux alambics que sont l'estomac et le cerveau de l'ivrogne, est-ce la faute de leur quintessence ? Ils n'ont coûté ni sang ni larmes pour nous servir de stimulant, et tout stimulant devient aliment de circonstance, lorsqu'il va porter son influx au centre de vie qui en a besoin, et le plus directement possible. Peut-être, pour réhabiliter les spiritueux, suffirait-il de les réserver, comme les aromates, pour l'usage externe en applications locales, sauf à provoquer, comme chez certains peuples anciens, une gourmandise de l'imporation. Celle-là, du moins, ne fatigue pas la gorge et l'estomac, qui sont toujours en exercice avec le mode d'absorption des liquides par ingurgitations.

Lors même que vous serez sortis avec avantage de ces haschischites aiguës, ne vous croyez pas encore pour cela en mesure de braver la haschischite chronique.

Et d'abord, si telle est votre intention, ne vous engagez pas dans une profession exigeant du courage (physique), du courage guerrier surtout. Ne prenez pas non plus un métier comportant de la patience et de l'attention dans les menus détails, imposant beaucoup de marchandage, de sacrifices à la clientèle. Ils sont assez incompatibles avec les « éblouissements pontificaux » des hiérophantes.

Si vous avez un de ces états absorbants, devenez vite rentier; vous vous haschischerez ensuite. Comme disait cet autre : « Faites-vous épicier pendant votre jeunesse ; vous vous établirez poète sur la fin de vos jours. » N'ou-

bliez pas que le régime haschischéen augmente les besoins de première nécessité, s'il supplée à bien des autres. Soit : vous êtes le rentier en question, ou un intellectuel employant ses vacances en expérimentations. Il va sans dire que vous n'irez pas trop au devant de ces devoirs sociaux qui sont les « entraves d'un homme libre » (d'Alembert), lorsque vous serez cannabiné. L'ivrogne peut aller dans le monde pendant ses intermittences, l'enivré jamais. Moins il sera accoutumé à son état anormal, plus il sera exposé à commettre des gaffes pour cause de manque d'accommodation. Au cours d'une haschischinade, si la compagnie est nombreuse, tâchez de vous effacer; et, si vous ne parvenez pas à détourner l'attention, prétextez quelque migraine ou névrose pour donner le change sur votre état, qui n'est pas pire en apparence que celui d'une personne un peu fatiguée. Mieux vaut un mensonge qu'une inconvenance. Moreau de Tours raconte qu'il affrontait les réunions en état haschischéen. A lui, au nom de la science, on aurait permis quelques solécismes de conduite, qu'il évitait du reste ; car il faisait face à deux mondes, aux devoirs du monde qu'il fréquentait, et aux devoirs de son monde artificiel à lui. Qui peut le plus peut le moins en même temps, quand ce *Qui* est une forte tête de savant comme Moreau de Tours. Toutefois, ce devait être fatigant même pour lui, et si l'on n'a pas ou si l'on n'a plus l'excuse de l'observation scientifique, pourquoi s'exposer à des malaises et à des impairs en public, qui seront dénoncés comme autant de délits du vice haschischéen? Tout comme la prudence, un peu de fierté le préserverait et le retiendrait loin de la société quand il « ne faut pas qu'il y aille ». Avec une légère atteinte du délire des grandeurs, après quelque gaffe de salon, il se

serait dit : «C'est bien fait! Ça m'apprendra à encanailler ma muse dans des milieux où elle n'a que faire, où elle n'amuse pas plus qu'elle ne s'amuse. » La diathèse du haschischéen aura fait un grand pas dans l'amélioration dès que ses quelques agitations pourront être prises pour celles d'un homme qui compose. Dès lors, il pourra faire respecter son chez lui, ses heures de demi-absence. Et l'excuse par devant lui-même sera en effet très valable, s'il emploie l'idéophore à la composition, comme à sa destination naturelle. Quand elle porte sur de beaux sujets, c'est encore le meilleur mode de suggestion; et après les examens de conscience sur la journée écoulée et sur la journée à venir, je ne connais pas de prétexte plus plausible pour s'offrir une chauffée artificielle. Il faut craindre de l'ami qui connaît le devoir de l'amitié, lui : « Celui d'être désagréable à son ami » (Emile Augier), l'ami dévoué qui n'approuve pas vos plongeons dans le mystère, et qui se constitue votre *médecin malgré vous*. Il vous concédera, sur votre exemple, qu'on peut vivre au haschisch à la rigueur; mais vivre en inoffensif, vous dira-t-il, ne justifie pas de vivre inutile. Il vous accusera d'être descendu en deçà de votre moyenne, et, si vous lui dites ou lui prouvez que vous l'avez rattrapé par une autre voie, ses *tant pis* n'en seront que plus énergiques. Votre obstructeur, votre ami terrible vous fera honte d'un talent artificiel ou obtenu artificiellement. Pour beaucoup, le *summum* de la Sagesse est la crainte de l'artificiel. On excuserait charitablement une foule de lacunes, d'anomalies naturelles ; on m'approuverait de chercher à utiliser des exceptions ; mais des exceptions pour cause d'artificiel, jamais de la vie ! Au lieu de revenir sur la défense de l'artificiel, au lieu de partir en philippiques,

en discussions *ad hominem*, j'ai à conseiller plutôt à mes frères en utopies, quelles qu'elles soient, de fuir ces discussions pendant la période de recherches. L'utopiste aussi a des droits, celui d'être laissé tranquille toujours, tant qu'il n'est pas arrivé au bout de son œuvre ou de ses recherches. Leurs examinateurs auront à tenir compte des exagérations un peu autorisées chez les anticipants. Un mensonge est souvent une vérité qui avance, et ceux-ci auront à se rappeler que, s'ils ont le droit, le passe-droit aux exagérations, ils ont aussi le devoir de s'attendre aux mécomptes. Pour décider si un accès a bien ou mal tourné, la santé sera le meilleur arbitre. C'est elle qui a prononcé favorablement en certains cas où je suis à peu près sûr de ne jamais échouer. En voici un : c'est un matin où je me réveille de très bonne heure. Le sommeil a accompli le gros de son action. L'esprit flotte entre la somnolence, le dorlotement, l'assoupissement. Si je prends alors une dose minimum, elle aura chance de me ramener un sommeil supplémentaire, réparateur, léger, demi-conscient, fécond en rêves un peu observables. Par ainsi, on ne laisse pas perdre tout à fait le bien qui vient en dormant, et l'on applique en partie cette maxime du Père Gratry : « Voulez-vous doubler le prix de votre temps, faites travailler votre sommeil. » Si, parmi les lecteurs, il en est qui sont trop prévenus contre Cannabis, je me permets de leur conseiller de bien distinguer, dans leurs objections, le mal imputable à l'excès de la dose de celui qui l'est à la dose trop renouvelée : cela fait bien deux abus. Ils peuvent s'allier, du reste. Ils sont à prévoir et à prédire, car ils sont possibles. Ils se commettront ou se commettent quelque part. Avoir été tenté de couper l'herbe sous le pied des

adversaires du chanvre en prenant pour mon compte la 1re objection, celle contre les fortes doses.

Si je voulais vous en dégoûter à jamais, je vous en ferais prendre une avant de vous coucher, après une journée de fatigue et la veille d'un devoir matinal. On ne met pas impunément en opposition le besoin de sommeil du corps avec l'éveil de l'esprit. Plus le délassement et la chaleur au lit seront d'un engourdissement voluptueux, plus les tâches du lendemain se représenteront comme formidables à votre paresse, à votre lâcheté du moment. La sonnette de nuit causerait des épouvantes de tocsin. Vos sommeils seront agités et interrompus. Au lieu de passer en kifs agréables, vos imaginations excitées se déchaîneront en cauchemars et en angoisses, contre lesquels ne réagiraient pas suffisamment les facultés qui ont fait leur journée. Jugez-en par ce genre de dialogue nocturne : Ah ! qu'il est bon de dormir double ! Vienne l'extase. Je l'espère délicieuse. « Dormir, c'est essayer la mort » a dit le poète. Tant mieux, s'il a dit vrai, car la mort serait alors bien douce; mais pas la mort par incendie, par exemple. Si le feu venait à prendre à l'étage du dessus ou chez le marchand de pétrole d'en bas, c'est moi qui serais dans de jolis draps ! Il a beau être assuré ; ce n'est pas assez rassurant. Et mon rendez-vous d'affaires pour demain matin, que j'oubliais! » Et voilà une nuit blanche, troublée par le délire des trépidations! Je pourrais citer d'autres exemples de parties perdues en me jouant avec les fortes doses. Il serait plus difficile de plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. On le peut toujours en plaidant aussi l'exception. Les fortes doses sont autorisées lorsque la méthode perturbatrice est autorisée aussi et que l'on se dit : « Aux grands maux, les grands remèdes », ou bien lorsque c'est la mé-

thode exaltative qui est indiquée, et qu'on a avantage à monter ou à descendre dans les combles de son for intérieur pour y examiner une question sous un nouveau jour, ou bien encore lorsque la méthode dérivative est indiquée. A doses différentes correspondent, en effet, des obsessions différentes. D'une façon générale, chez l'habitué, les doses, même élevées, de l'influxiphore réussiront ou bien lorsque la vie gagne à être intensive aux bons moments, ou bien en cas de vide et de dépression, car il agira alors comme spleenifuge. Il sera utile aussi de pouvoir préciser et prédire ceux qui pourront en être les destinataires et ceux, au contraire, qui y seront réfractaires. Ces derniers seront plus nombreux. Réfractaires seraient les pessimistes sincères, à moins qu'il ne les convertisse ; l'intensificatif ne ferait que grossir le désespoir de ces infortunés condamnés à vie, à moins, également, qu'ils ne se soient mis en règle avec leur conscience. Comme grossissant les scrupules, le haschisch ne ferait pas l'affaire non plus de ceux qui auraient un passé répréhensible. Devraient aussi être écartés de l'apprentissage les gens occupant des situations dites positives, absorbant l'esprit dans des questions de détails pratiques. Elles sont inconciliables avec un régime, des entraînements qui demandent beaucoup d'indépendance et de loisir, et c'est un des motifs pour lesquels l'haschisch est considéré comme *une herbe aux exceptionnels*. A conjecturer qu'il sera moins toléré dans les grands centres où il y a déjà excès d'émotion, où les plaisirs s'achètent au prix d'une foule de devoirs supplémentaires, ces devoirs qui sont « les entraves d'un homme libre » (d'Alembert). Et le haschischéen a d'autant plus besoin d'être dégagé qu'il a plus de mal à s'y accommoder. Il préférera une résidence tranquille aux

agitations de la vie ardente, au brouhaha d'un Paris ventre à terre ou d'un Marseille au galop. En général, sa dépendance sera augmentée concernant les besoins de première nécessité, et diminuée concernant les besoins de luxe, auxquels il suppléera par les plaisirs bon marché de sa vive imagination. En d'autres termes, ses besoins matériels seront moins nombreux et plus impérieux. De deux maux qui affligent l'humanité, d'après le philosophe Martin (voir *Candide*), la léthargie de l'ennui ou les convulsions de l'inquiétude, c'est contre la première qu'il sera le mieux armé. Il souffrira moins des vides de la vie, pour lui faciles à combler, que de ses soucis, qu'il a tendance à exagérer. Il sera moins armé contre les ennuis, mais beaucoup contre l'ennui, l'ennui que Voltaire appelle le plus grand de tous les maux. Même à mes heures de découragement, j'ai toujours pensé que, par simple atténuation, *l'herbe de la passion* pouvait s'utiliser en spleenifuge. C'est son qualificatif le moins contestable.

A mon avis, il faut la déconseiller aux jeunes gens, qui ont bien assez de fougue imaginative. Et puis ils seraient gravement compromis, s'ils se prenaient de paresse compliquée de dédain pour les vulgaires luttes de la vie qui les attendent. Au moins faudrait-il qu'ils pussent avoir leur gagne-pain, comme écrivains, artistes ou rentiers, et, alors même que l'idéophore donnerait un peu plus de talent, il ne fournirait peut-être pas les moyens de satisfaire les délicatesses qu'il raffine. Et c'est alors surtout que les « délicats sont malheureux ». Je la redoute moins pour les vieillards ; car, eux, ils pèchent plutôt par manque que par engorgement d'influx, et ils ont droit aux tranquillités de la retraite. A cette culture de serre chaude qu'est la Cannabiculture seront autorisés, selon moi, et morale-



ment, quelques anormaux se trouvant bien de ce qui fait mal aux autres, à des manières de somnambules, des sensitifs souffreteux qui sont nés sujets pouvant être leurs propres expérimentateurs, ou bien encore des chercheurs visant à une ambition de premiers occupants dans des régions peu explorées. Comptons encore les risque-tout, les découragés de la vie, les manqués, les exaspérés, les bouches inutiles qui voudraient s'utiliser en avalant des engins formidables, semblables à des victimes volontaires de la vivisection. Quant aux incurables, je reste encore perplexe. D'une part, ils sentiraient plus vivement la douleur de se savoir perdus ; mais, d'autre part, ayant moins que les autres les devoirs des facultés vivantes, ils seraient moins troublés par les remords en se plongeant dans un de ces états « où l'extase n'a plus de mouvements à faire », et où la douleur se noie dans une béatitude de chloroformé. Perdus pour perdus, ils se lanceraient plus intrépidement dans le monde des visions pour y oublier leur mal, et ils recueilleraient des notions sur les ressemblances et différences qui existent entre les épanouissements de la pleine vie et l'approche de la mort. L'homme sain se vouera plutôt aux secrets de la vie, mais le pauvre condamné est mieux placé qu'un garde-malade, fossoyeur même, pour nous révéler quelque à peu près sur les mystères de l'agonie ou de la mort vers laquelle il s'avance ; et, si ses enquêtes sont vaines, du moins n'y aura-t-il sacrifié que ses restes. Grave problème à reléguer dans la sélection des pourquoi. Si la première partie du manuel du haschischéen se rapporte à sa conduite en général, la seconde devrait offrir un fil d'Ariane pour sa conduite ou son emploi le plus noble, celui de la pensée. Ici, je dois me montrer encore plus circonspect pour les conseils à donner

ou proposer ; car je ne suis pas autorisé pour citer en exemple ce qui se passe dans mon individu lorsque je fais de la prose, et je ne me pose pas en professeur de génioculture : si les premières du haschischéen ressemblent à ceux des intuitifs, il y a chance pour que les conseils que je me suis donnés à moi-même et les procédés que j'ai reconnus soient de quelque utilité pour les écrivains qui s'abandonnent, comme on dit, au courant de la plume, plus en travaillés qu'en travailleurs. J'ai donné à ma causerie sur la méthode le titre d'antiphrase pour rappeler qu'elle m'a servi à dompter les incohérences, les dissociations d'idées qui accompagnaient les lueurs imaginatives chez les débutants haschischéens. Je la publierai prochainement, si les lecteurs font bon accueil à mes publications.

J. GIRAUD.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRE DE CHINE

Les Jongleurs

Les Maîtres de la science, dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, sont ceux qui ne se montrent pas en public, et qui ne se font connaître qu'à leurs disciples, au moment où ils sont certains que ces disciples sont dignes d'une telle faveur, et n'en feront pas un mauvais usage, soit par amour-propre, soit par intérêt politique.

Quand un homme qui se dit sage se rencontre en public, on peut être assuré que ce n'est pas un véritable sage. Quand un homme qui se dit puissant montre son pouvoir en public, on peut être assuré que ce n'est pas un puissant.

L'homme sage sait que toute manifestation de puissance est une diminution de cette puissance intérieure, qui perd tout ce qui est projeté à l'extérieur. L'homme sage et puissant agit donc comme le plus faible des êtres.

L'homme puissant qui cesse d'être sage montre sa puissance la répand, la dissémine, la perd, et finit par être vraiment le plus faible des êtres.

L'homme sage, au contraire, à force de se dire et de passer pour faible, recueille dans son inactivité volontaire, toutes les parcelles de la puissance qui lui vient du Ciel, et qu'il concentre en lui, en les arrachant à la nature, et devient tout-puissant dans le non-agir de sa sagesse.

Ces préceptes sont écrits tout au long dans les commentaires que les meilleurs philosophes ont fait de l'illustre Tao. Il convient de s'en souvenir dans la vie journalière. Il faut surtout les appliquer aux hommes vains qui, par leur étalage de science, veulent capter une confiance et une admiration que méritent seuls les sages inertes et cachés.

C'est ainsi que nous avons parmi nous des jongleurs, qui parcourent les plaines et les montagnes, en essayant d'étonner les paysans et en usurpant le nom de **tao-sse**, qui n'est dû qu'aux adeptes silencieux de la Voie immuable.

Ces jongleurs sont des gens intéressants et habiles, quoique peu honnêtes dans leur moyen de réussir ; mais ils ne sont pas des sages. Leur ombre même ne ressemble pas à l'ombre d'un sage. Ce qu'ils ont n'a pas de valeur pour la science, mais a de l'intérêt aux yeux des ignorants et des enfants. Certainement, ils savent plus de choses que n'en sait le peuple ; mais, à force de se servir de ce qu'ils savent dans des buts de vanité et d'illusions, ils deviennent plus faibles que le dernier homme de la ville et que le dernier laboureur de la campagne. Ils sont la risée des lettrés et même des jeunes étudiants assis sous le premier arbre de la forêt des Mille-Pinceaux.

Les uns font germer une plante, des fleurs et des fruits, d'une graine enfouie dans un petit tas de sable ; les autres, aux yeux de vingt spectateurs, font remonter les eaux d'un ruisseau vers leur source ; les autres même, après s'être bouché les oreilles et les narines avec de l'opium, et s'être fait retourner la langue dans la gorge, se font enterrer pendant trois mois sous un champ



de riz, et, au bout de ce temps, sortent de ce tombeau vivants et bien portants.

Nous disons que cela est curieux, au même degré que l'esprit de celui qui prédit à coup sûr l'animal gagnant au jeu des trente-six bêtes. Mais en quoi cela peut-il intéresser le sage, ou découler de la science universelle ?

Certainement, les hommes qui font cela connaissent des lois de la Nature que le public ne connaît pas ; mais ils ne peuvent pas faire connaître ces lois au public ; ils lui en font seulement connaître des résultats singuliers, pour satisfaire leur vanité et leur désir de paraître et d'être illustres. Mais ils ne sont que des hommes, puisqu'ils n'ont connu que des lois de la nature, c'est-à-dire des lois du règne humain. Et même, ils seront bientôt inférieurs aux autres hommes, parce que, pour produire ces résultats, ils dépensent, en forces extérieures et qui ne leur reviennent jamais, le peu de puissance que leur avaient donnée leurs études. Et, en tous cas, combien ne sont-ils pas inférieurs aux sages véritables, qui, ayant, comme eux, dompté les secrets de la matière, ont aussi dompté les mouvements de leur âme et ont su demeurer obscurs ? Quelle est donc la plus belle et difficile victoire, celle sur la matière inerte, ou celle sur la passion ardente et sur l'orgueil humain ?

Il n'est pas très difficile, quand on sait un peu de choses, d'expliquer clairement les actions prétendues extraordinaires de ces hommes. Mais ce qui est plus difficile à expliquer, c'est que, sachant ces choses, ils aient abandonné la voie silencieuse où ils les avaient apprises, pour rentrer dans le public comme des jongleurs, et qu'ils aient trahi ainsi eux-mêmes, leur avantage réel et leur destin.

C'est pourquoi nos Maîtres recommandent, si l'on est contraint d'accorder un peu de curiosité aux exercices de ces jongleurs, de n'accorder aucune estime à leurs personnes, et aucune confiance à leurs bavardages mensongers et intéressés.

NGUYEN-V-CANG.



H. H. MAHATMA AGAMYA GURU

Visite de Paramhansa dans l'Ouest

Suivant nos Ecritures hindoues, la société hindoue est divisée en quatre Ashramas : Brahmacharya, Grihasthsa, Vanaprastha, et Sanyasth, et le troisième ashrama grihasta est quadruple par les caractères Brahma, Kshatriya, Vaishya et Sudra. . Le principal devoir ordonné par nos shastras pour les quatre divisions de la société est celui de l'hospitalité « Athithi Sevan » pour les hôtes. Des quatre Ashramas qui sont les périodes de la vie humaine, celui de Sanyastra est le meilleur.Le stage sanyasin est, dans l'évolution de l'homme, le stage caractérisé par l'absence formelle de toute passion terrestre, par la renonciation complète au monde. Le sanyasin n'a aucun de ces devoirs qu'un maître de maison, un grihasth, doit considérer et accomplir.Il n'a pas les « plaisirs Rasana » qui sont offerts au grihasth.Il doit renoncer aux passions impétueusement déchaînées dans le cœur du Grihastha.

Dans notre monde, le stage sanyasin désigne cette phase de l'évolution de la nature supérieure de l'homme,où les choses du

monde extérieur et leurs multiples phénomènes cessent de le charmer et de l'astreindre. Le sanyasin est une personnification humaine de Shiva, est un Bhagwan, une réduction de Dieu. Il n'a pas d'abstentions. Il n'a pas de restrictions. Il ne peut émettre de suppositions. Un sanyasin ne fait pas de différence entre un Brahman et un Chandal. Le Brahman et le Chandal en appellent à lui avec la même ardeur. Il peut toutaussi bien, pour cette raison, aller trouver un Chandal ou se transporter en un pays Chandal sans commettre un péché. Au lieu de bien prendre soin de mourir dans une maison de Brahman, il le peut aussi dans une cabane de Chandal. Pour lui, l'un et l'autre sont identiques. Donc, on peut dire que l'existence d'un Sanyasin aussi typique est difficile à préciser. On dira qu'un tel sanyasin, auquel les diversités du monde et les inégalités des conditions humaines n'importent pas, est rare et ne doit pas attirer l'attention s'il existe. Mais la réponse est vite donnée. Les grihasthas ou maîtres de maison (nous rendons hommage à des créatures aussi sacrées), sont également rares et difficiles à trouver. Ils ont presque disparu, les anciens temps où, depuis le roi jusqu'au riche Vaishya, un chœur de louanges était puissamment chanté au pied d'hommes aussi saints, et aujourd'hui, nous attestons le triste fait que nos grihasthas ou maîtres de maison ont dégénéré au point de devenir un Hindou dans ce détail essentiel; ils ont complètement oublié ce devoir supérieur à tous les autres. Nous ne voulons pas supprimer les faits. Nous admettons volontiers que de tels sanyasins ne peuvent pas être nombreux, de même que l'on ne trouve pas les diamants en quantités somptueuses, de même, on trouve partout des rocs.

Grâce à la pratique de la Joga, nous enlevons notre esprit à son inhérente instabilité. Le sanyasin qui exerce un contrôle parfait sur son esprit s'efforce de distinguer et de juger la réalité et le doute, la dualité et la non-dualité ou unité.

Le Paramhansa est un degré au-dessus et différent des quatre lashramas ou degrés indiqués ci-dessus, où le doute cesse et où l'éternelle vérité brille dans toute sa glorieuse réalité. La période

Paramhansa a un degré de plus, connu sous le nom de Vidvat Paramhansa, degré qu'il est donné à peu de mortels d'acquérir. C'est un tel degré que mon (et je suis sûr que vous serez assez fiers pour vous joindre à moi en disant notre) Guru, Shri Mahatma Agamya Guru Paramhansa a atteint un degré que vous n'oublierez pas de noter comme inconcevable pour nos esprits ordinaires et, en conséquence, insondable. Ce n'est rien moins que ce saint Mahatma qui a honoré de sa présence l'autre rive du Gange, notre Gange sacré et toute cette étendue de terre désignée dans le temps par le nom honoré de Kashi. C'est sous l'arbre ombragé de sa grâce que nous vivons et travaillons. Cet esprit sacré est toujours baissé pour rendre service aux autres (« Paropockar »).La sainteté a gagné ce degré grâce aux grands sacrifices, au tapasya, au contrôle d'esprit, à la renonciation à la science. C'est son désir que notre chétive,ignorante, petite personnalité, l'esprit, arrive à ce degré glorieux, grâce au contrôle de l'esprit, à la satisfaction, à l'association et à la fréquentation de sages révérés ou Sadhus, ou Vairagya et Abhyas, à la renonciation, à la Joga et au Karma de méditation et de science qui seuls conduisent à l'ultime réalité des choses, la très Haute et Absolue Vérité. Ce Mahatma visita l'Angleterre en 1900 et eut une entrevue avec feu M. Max Muller, et un récit de ce qui se passa là apparut dans le volume II, 413 de « His life and letters the material » (sa vie et sa correspondance); je vous en rapporte ici quelques passages.

Vers le 7 août, Max Muller reçut une visite d'un intérêt peu commun...... Le Mahatma Agamya Guru est le seul saint en Joga qui est jamais venu en Angleterre.

Poussé par le simple désir de communiquer ce qu'il pensait être la « plus grande science », il avait affronté le voyage en ce pays. Il était venu, ainsi qu'il le disait à feu M. Bider, « pour enseigner aux hommes les subtiles énigmes de l'existence. Mais « l'Angleterre était ainsi qu'un fruit vénénenx, superbe et de « vue attrayante, mais rempli d'un jus mortel.Si on ne pouvait « trouver aucun homme de bien, pas un seul qui eût le désir d'ac-



« quérir des connaissances ; c'est à peine si j'ai rencontré dans « cette maison un seul homme bon, un seul qui sache quelque « chose ».

Voilà ce qu'on a trouvé dans les termes de la revue de M. J. Estlin Carpenter lequel, avec M. Bider, était présent à l'interwiew, ainsi que M. Murmundars.

La vigoureuse figure de cet « enseigneur » avait attiré l'attention. Il était vigoureusement bâti, et, dans son visage d'une largeur peu ordinaire, les yeux, profondément enfoncés, la bouche grande, mais fermée avec force, le menton volontaire, tout dénonçait les longues pratiques de la méditation et l'empire sur soi-même.

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue. — Dans une très intéressante monographie sur les *Ennemis des Livres,* monographie où les ordres religieux et les moines, réputés si grands amis des lettres, tiennent une place considérable et inattendue, l'auteur, M. Albert Cim, fait justice de la légende de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les lieutenants du calife Omar :

« On sait que la bibliothèque d'Alexandrie passe — à tort — pour avoir été détruite par les ordres du chef musulman Omar, lors de la prise de cette ville, en 640. A cette époque, cette bibliothèque n'existait plus ; une de ses sections avait été accidentellement incendiée, en l'an 47 avant Jésus-Christ, par les soldats de Jules César, et l'autre section fut détruite environ quatre cents ans plus tard, en 390, par l'évêque ou patriarche Théophile, qui voulait abolir l'idolâtrie dans son diocèse. Or, depuis cette date jusqu'à l'arrivée du lieutenant d'Omar, Amrou-ben-Alas, on ne trouve pas un mot, dans les écrivains du temps, qui autorise à supposer qu'on ait reconstitué à Alexandrie la moindre bibliothèque, ce qui ne doit pas étonner, puisque, entre autres causes, la littérature et la philosophie païennes furent, durant cet intervalle, partout proscrites, à tel point que Justinien fit fermer les écoles d'Athènes. »

***

L'Etincelle. — Intéressant article signé de l'abbé Poulain, qui est un véritable réquisitoire contre les prétentions de certaines hiérarchies du clergé, qui ont cherché de tout temps à arrêter l'élan de la pensée humaine. L'auteur s'exprime ainsi :

«Chose étrange et vraiment digne d'étonnement et de pitié ! Pendant trois siècles, les chrétiens avaient fait entendre de justes réclamations, pendant trois siècles ils avaient demandé la tolérance ; et, à peine leur est-elle accordée, qu'oubliant leurs principes, abjurant leurs doctrines, ils deviennent persécuteurs ! Tant que la puissance civile leur avait été contraire, ils lui avaient refusé le droit de s'immiscer dans les questions religeuses ; et, dès qu'elle leur devint favorable ils s' dressent aux empereurs pour réprimer les novateurs qui paraissent dans l'Eglise. Funeste exemple qui ne pouvait manquer d'être suivi ! Les hérétiques, à leur tour, invoquèrent la puissance temporelle contre l'Eglise, et, pendant quinze siècles le sang chrétien n'a cessé de couler par les mains des chrétiens. Catholiques ou dissidents, tous ont mis une égale ardeur à continuer l'œuvre commencée par le paganisme. Est-il rien de plus absurde, de plus inique, de plus cruel ?

« La violence,quelque odieuse qu'elle puisse être,ne consent jamais à passer pour injuste. Lorsque les papes eurent emprisonné Galilée, ils chargèrent le jésuite Riccioli de réfuter son système. »

Cette étrange prétention du clergé de dépouiller tous les hommes de la plus noble faculté qu'ils aient reçue de Dieu, est suffisamment prouvée ; car, pourquoi poursuivre, emprisonner, brûler des hommes pour des opinions qui ne blessent personne, si on leur reconnaissait le droit d'user de leur raison ?

En un mot, les philosophes sont des hommes qui pensent, et qui prétendent avoir le droit d'user de leur intelligence pour chercher la vérité, comme ils se servent de leurs yeux pour

discerner les objets sensibles et de leurs mains pour les saisir.

Or voilà précisément ce qui fait leur crime aux yeux du Clergé. Ce ne sont pas seulement les erreurs qui leur sont échappées, contre lesquelles il s'élève ; c'est leur méthode qu'il réprouve, ce sont leurs principes qu'il condamne. Il leur conteste le droit d'examiner, la faculté de discerner ce qui est évident de ce qui né l'est pas, ou, ce qui est absolument la même chose, le droit d'user de leur raison.

L'autorité ecclésiastique interdit à tous les fidèles la lecture d'une multitude de livres, et, parmi ces livres il faut compter tous ou presque tous ceux qui sont marqués au coin du génie, tous ceux qui seraient capables de réveiller la raison assoupie, de lui faire comprendre sa grandeur et reconnaître ses droits. Parmi les auteurs français mis à l'Index, il suffit de compter Descartes et Mallebranche : Descartes, le plus grand des philosophes, celui de tous les hommes dont les écrits ont le plus contribué aux progrès de la science ; Mallebranche, le plus spirituel de ses disciples, et qui, sans être un profond philosophe, n'a pas laissé de servir utilement la philosophie, en ridiculisant la fausse science et en portant les hommes à faire usage de leur raison : tous deux chrétiens et catholiques, sincèrement attachés à la religion, et remplissant avec fidélité les devoirs qu'elle impose.

*
* *

Les nouveaux horizons de la science et de la pensée. — Nous avons, dans la *Voie*, trop souvent refusé aux études dites psychiques le caractère de sérieux et d'authenticité nécessaires à toutes recherches scientifiques, pour ne pas nous déclarer très heureux de l'initiative prise par M. le docteur Gustave Geley : ce dernier propose la création, par souscription, d'un Institut psychique, dont il conçoit, ainsi qu'il suit, l'utilisation pratique :

L'établissement de laboratoires bien conçus, pourvus de tous les appareils enregistreurs et autres nécessaires, la présence permanente de médiums de choix faciliteraient considérablement les expériences let les observations.

Les recherches patientes, prolongées et complètes, actuellement impossibles, deviendraient aisées.

Pour étudier le mieux possible toutes les questions relatives à la médiumnité, l'Institut devrait entreprendre, avant tout, l'éducation scientifique de ses sujets.

Il devrait chercher, découvrir de bons médiums, développer méthodiquement et rationnellement leurs facultés. Il les habituerait à résister énergiquement aux impulsions à la fraude; à se tenir à l'écart, dans la mesure du possible, des influences pertubatrices dans les séances ; à subir de bonne grâce toutes les mesures de contrôle.

L'Institut s'attacherait naturellement les médiums par un traitement convenable et se réserverait leurs services.

Dans de pareilles conditions et avec de pareils sujets, les problèmes psychiques les plus complexes pourraient être entrepris avec chance de succès.

On arriverait sans doute à établir toutes les conditions favorables et défavorables aux phénomènes, à comprendre leur mécanisme intime, peut-être à découvrir les lois essentielles qui les régissent.

On pourrait pousser à fond l'analyse des phases diverses des diverses médiumnités, l'analyse physiologique et psychologique des médiums, l'analyse des états subconscients. On pourrait surtout entreprendre et mener à bien l'étude méthodique des personnalités médiumniques, de leurs facultés, de leurs connaissances, de leur origine réelle et de leur identité.

*
* *

L'Echo du Merveilleux. — Le numéro où l'aimable Directeur reproduit l'article de notre collaborateur de Préaudet

(*Voie* de septembre) donne deux très intéressantes lettres de Jean Bayol, le sénateur de Marseille récemment décédé. Le numéro suivant contient une suite des pronostics de guerre et de révolution, de notre ami Albert Jounet, et que nous avons eu déjà l'occasion de signaler; un très intéressant essai de graphologie, d'après les Japonais, lesquels, faisant là comme ailleurs de la quintessence d'abstraction, jugent le caractère de l'écrivain sur le seul trait horizontal.

⁂

Revue de l'hypnotisme. — Les récents et tragiques événements de l'Italie méridionale ont inspiré au docteur Bérillon son premier article sur les maladies nerveuses occasionnées par les phénomènes sismiques :

Il n'est pas d'accidents qui s'accompagnent d'émotions plus fortes que les tremblements de terre. Bien que les gens n'aient reçu aucune blessure ni aucun coup, ils n'en paraissent pas moins désiquilibrés. On dirait que les secousses ont produit dans leurs cerveaux des désordres analogues à celui qu'elles ont provoqué dans leurs demeures. Cela existe même quand les secousses sont assez faibles. A la suite du dernier tremblement de terre de Nice en 1887, beaucoup de personnes se sont plaintes de troubles névropathiques imputables à la frayeur inspirée par les secousses. Ces troubles ont été longs à guérir. Charcot en a recueilli une observation très frappante. J'ai eu également l'occasion de traiter de ces névroses consécutives au tremblement de terre de Nice. Des auteurs américains, MM. les docteurs Peyre Porcher et Guiteras ont noté les mêmes accidents nerveux, après les tremblements de terre de Charleston (Etats-Unis), en 1886.

En somme, ce qui caractérise ces malades, c'est qu'ils restent sous l'influence d'une peur angoissante dont ils croient que rien ne pourra les délivrer. La malade de Charcot était *occupée par le souvenir du tremblement de terre, et, dans l'appartement, elle était poursuivie par cette idée obsédante*

que rien n'est solide et que peut-être le plafond va lui tomber sur la tête.

Il s'agit là d'idées fixes et d'affaiblissement de la volonte, comme il en survient chez les hystériques à l'occasion d'une émotion d'une grande intensité. Ces névroses ont été justement désignées sous le vocable général *d'hystérie traumatique*. Le traitement formellement indiqué réside dans une psychothérapie bien dirigée, ayant pour base la suggestion hypnotique et tendant à la rééducation de la volonté.

Le docteur Binet-Sanglé fait l'histoire physio-psychologique des religieuses de Port-Royal.

***

Luce et ombra. — Sommario del 10° fascicolo (1 Ottombre 1905, anno V). — Società di Studî Psichici a Milano (Nuove adesioni. Per la Società). — V. CAVALLI : Problemini onirici. — LA REDAZIONE : Necrologia. — Dott. E. GELLONA : Calchi medianici. — G. MORELLI : La realtà dello Spirito nell'Esperienza religiosa. — LA DIREZIONE - E. CARRERAS : Delanne e Richet a Villa Carmen. — B. GIOVANNINI : La Prova. — F. ZINGAROPOLI : Polemiche Mazziniane. — A. TARTARINI : Per la Ricerca Psichica.— Fra libri e Riviste : Dott. F. FERRARI : Gustave Geley. — A. BACCIGALUPPI : Luigi Marrocco. — F. Oscar Wilde. — Sul Problema della Cremazione. — Lumen de lumine. — Libri ricevuti in dono. — Cronaca : La morte del medium Slade. — Gli apporti di Bailey e la « Leland Stanford University » Sassaiuola misteriosa, — Philippe Nizier. — Il medium Miller in Europa.

Sommario del 11° fascicolo (1 novembre 1905, anno V). — Società di Studî Psichici a Milano (adesioni). — E. CARRERAS : Le sedute a Villa Carmen (preliminari). — V. CAVALLI : Problemini Onirici (contin.). — E. GELLONA : Il Calco Medianico su Creta. — G. MORELLI : La realtà dello Spirito nell' Esperienza religiosa (contin. e fine).— G. Galateri : Per la Ricerca Psichica. — Libri ricevuti in dono.

— Fra libri e riviste : P. Raveggi : J. H. Hyslop. — Cronaca : Il Prof. Richet a Villa Carmen. — Telepatia o Premonizione ? — Il medium Eldred. — Un dramma dettato dagli Spiriti. — G. Morelli : Aspettando il Santo.

Luce et Ombra publie en outre deux conférences spiritualistes : La Conscience collective. — Una piu grande Belezza, du professeur Rossi.

***

Nuova Paocola. Rivista delle Riviste. L'Universo. Ces trois revues idéalistes, qui se soutiennent mutuellement par une publicité très bien organisée, font preuve d'une grande vitalité.

***

Reçu en outre, parmi les plus intéressantes publications : O'mondo occulto ; — La vita litteraria. — La vie nouvelle. — La Chronique . — La Revue du spiritisme, etc., etc.

Leo Caie.

UN PROPHÈTE

Il faut vraiment signaler l'admirable entrefilet par lequel nous avons appris que les adeptes de l'occultisme étaient versés à la fois dans la prophétie et dans la politique. M. Pugliesi-Conti, député de Paris, vient d'être victime — illusoire, d'ailleurs, puisqu'il ne fut pas atteint — d'un attentat au revolver de la part de M. Célestin Bosc, dont le principal mérite est de ressembler au premier Empereur. M. Pugliesi-Conti doit la vie à l'occultisme. En effet, il avait reçu le matin même un billet de l'au-delà, anonyme, bien entendu, et cependant mis à la poste à Paris, ce qui est un genre d'apport facile mais peu psychique. L'écrivain inconnu annonce au député qu'il s'occupe d'occultisme, et que, en cette qualité, il a appris que M. Pugliesi-Conti allait être assassiné par un homme au masque napoléonien. Une heure après, embusqué derrière un arbre de l'avenue de Villiers, tel un Peau-rouge, M. Célestin Bosc perpétrait son forfait.

Devons-nous dire notre étonnement ? Nous dirons seulement ceci : c'est que les gens qui font parler les morts, tourner les tables, et qui devinent l'avenir, devraient bien rendre à César ce qui est à César, et par suite, attribuer leurs talents divinatoires

à d'autres sciences (??) qu'à l'occultisme, qu'ils ne connaissent pas et qui le leur rend bien.

Toutefois, voilà Célestin Bosc définitivement et magiquement célèbre. Quelle réclame pour Ernest !

***

La première Mosquée à Paris

Nous annonçons qu'un comité est en voie de formation, par les soins du **Comité de l'Islam**, pour la fondation d'une mosquée à Paris. On sait mal que, avant les lois récentes de séparation, il était interdit d'élever en France d'autres monuments religieux que ceux des cultes catholique, protestant et israélite. Il a fallu toute l'influence de la Russie et un décret spécial pour édifier le monument orthodoxe de la rue Daru. La liberté des cultes nous arrive par la voie de l'architecture. Les musulmans usent les premiers du droit qui vient d'être enfin concédé à chacun d'honorer publiquement Dieu comme il l'entend.

Déjà, en 1895, une première tentative avait été faite, et un comité formé sous la présidence du prince d'Arenberg. L'œuvre de ce comité fut arrêtée dès le jour même de sa constitution par le veto moral de l'archevêché de Paris.

L'initiative actuelle est prise par notre ami Aly-Zaky-Bey, secrétaire général du comité de l'Islam. Il est certain qu'elle sera couronnée dumême succès qui a suivi les efforts d'Aly-Zaky-Bey, quand il est parvenu, l'an dernier, à rétablir le pèlerinage annuel africain de la Mecque,qui avait été supprimé pour des raisons d'hygiène internationale.

***

Pendant les vacances de cette année, Son Excellence Soueng-pao-ki, ministre de Chine à Paris, a été nommé membre du Souverain Conseil Impérial à Péking. Il est remplacé en France

par M. Liou-She-Shun, premier secrétaire à la légation. Nous prions Son Excellence Liou-She-Shun, qui a toujours témoigné un vif intérêt pour nos efforts, d'agréer nos félicitations les plus sincères.

***

Le Tongsang Nguyen the Duc Luat, vient de recevoir, d'ordre de S. M. Thanh-Taï, empereur d'Annam, la rare distinction de la « Sapèque d'Or». Le Tongsang Luat est l'un des Indo-chinois les plus savants et les plus influents sur le peuple dont la France a là-bas assumé la direction. Il est le père du Xuât dôi Nguyen van Cang, Hi, notre collaborateur, qui donne à la Voie des lettres de Chine si intéressantes et si remarquées.

AVIS

Nous avons le plaisir d'annoncer aux lecteurs de *La Voie* la prochaine publication de la traduction française d'un livre sacré qui n'existe encore que dans la langue où il fut écrit, c'est-à-dire en arabe du VIIIe siècle.

Les musulmans, en effet, reconnaissent deux livres sacrés : le Coran, qui est, depuis longtemps, traduit dans toutes les langues de la terre, et les *Paroles*, ou mieux, les *Entretiens du Prophète*, qui ont été écrits sous la dictée même de Mahomet.

Cet ouvrage, que les mahométans prisent à l'égal du Coran lui-même, n'est encore connu que des Arabes et des arabisants.

A la suite de longs efforts et de pourparlers nombreux, une traduction française, prise directement sur le texte arabe, vient d'en être faite ; et c'est *La Voie* qui aura l'honneur et la primeur de l'analyse de ce document sensationnel.

S. E. Aly-Zaky-Bey, ami particulier du khédive d'Egypte, et récemment honoré d'une rare distinction

par le Sultan, est le traducteur expérimenté des *Entretiens du Prophète*. Il savait que, en nous réservant le résumé de cet important travail, il s'adressait, non seulement à des amis personnels, mais aussi et surtout à des amis de l'ésotérisme universel et à des fidèles de la Vérité rayonnante, d'où que nous viennent ses rayons.

Secrétaire général du Comité de l'Islam, Aly-Zaky-Bey revient à l'instant même d'un voyage d'études scientifiques et traditionnelles en Arabie et à la Mecque. C'est de là qu'il rapporte le texte sacré et la traduction qu'il en a faite.

Sur le texte français, des traductions en d'autres langues seront faites. Mais il importe de se rappeler que c'est par la France, et en France, par *La Voie*, que l'un des derniers livres sacrés, jusqu'à ce jour inédits, aura été porté à la connaissance des savants et des exégètes de tous les pays.

Nous sommes assurés que les abonnés et les lecteurs de *La Voie*, et que tout le public intellectuel qui suit notre œuvre, estimera comme il convient la contribution que nous apportons ainsi à la science religieuse universelle, et seront reconnaissants à S. E. Aly-Zaky-Bey du labeur considérable auquel il a consacré des instants précieux à tant d'égards.

Les résumés des « *Entretiens du Prophète* » commenceront à paraître dans *La Voie* de janvier 1906.

N° 20 DÉCEMBRE 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

PRIX DU NUMÉRO .... **Un franc**

Abonnements:

France...	Un An.......	12 Fr.	Union postale.	Un An...	15 Fr.
—	Six Mois.....	7 Fr.	—	Six Mois.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — P

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS CONTEMPOR[illegible]

Scientifiques, Littéraires et Artistiques

PARIS — 5, rue du Pont-de-Lodi, 5. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA VOIE

VIENT DE PARAITRE :

La Voie Métaphysique

Un fort volume in-8° carré, **7 fr. 50**

tiré en un très petit nombre d'exemplaires.

Cet ouvrage, réservé aux étudiants spéciaux des Sciences traditionnelles, résume l'héritage antique des Sages de l'Extrême-Orient. Il présente, dans le langage le plus clair, les théories cosmogoniques des races jaunes, qui sont les plus anciens monuments de la connaissance humaine ; et il saisit, depuis la première action de la Volonté créatrice jusqu'aux conditions de l'individu humain, le grand problème de la Formation, de la Vie, et de la Réintégration universelles.

Envoi franco contre mandat-poste adressé à Monsieur l'Administrateur de la Voie, 5, rue du Pont-de-Lodi. — PARIS.



PREMIÈRE PARTIE

LES ADIEUX DU SAGE

Aures habent, et...

J'ai, dans la *Voie* de Novembre, publié quelques notes sur la puissance politique de l'idée parmi les peuples de race jaune. Il est certain que, jusqu à présent du moins, aucun Européen, pourvu du pouvoir, n'a songé à utiliser ce levier tout puissant, soit qu'il en ignorât l'existence, soit que, la connaissant, il fût dédaigneux ou incapable de s'en servir. Actuellement, et grâce au premier homme d'Etat français qui, croyons-nous, ait véritablement et profitablement étudié la Haute Science, un revirement se produit, par lequel il est enfin officiellement permis de croire à l'intellectualité, toujours indépendante, des nations dont on a soumis les destins matériels. Et on peut supposer que les indications précieuses recueillies par tous ceux qui, en Extrême-Orient, ont étudié l'Extrême-Orient pour l'Extrême-Orient, — indications dont le dernier numéro de la *Voie* renfermait la quintessence, — auront une heureuse influence sur la politique française

et sur le gouvernement intérieur de nos possessions asiatiques.

Mais ce n'est pas cette tendance nouvelle, à peine encore accusée, qui peut avoir, en quoi que ce soit, intéressé l'esprit des indigènes, ni détourné le courant d'antipathie intellectuelle et de résignation impatiente qu'avaient provoqué chez eux dix années de notre pouvoir militaire, c'est-à-dire autocratique, tyrannique, et dépourvu de toute autre logique que de celle de la fantaisie. Et malgré notre bonne volonté récente, il faut savoir que l'esprit des indigènes est demeuré ce qu'il était autrefois, et que, spécialement, le monde occulte et les sociétés secrètes des Jaunes ne se laisseront pas attendrir par des apparences, ni par les premières velléités de retour à un gouvernement plus normal, plus humain et plus sensé.

Ce qu'était cet esprit — nous le pensions alors définitif et irréductible — il importe de la connaître. Car, longtemps encore, la face impassible et tranquille du peuple cachera, au fond de son âme, d'intraitables passions et de longs ressentiments. Il faut savoir les apaiser ; et, il faut, tant qu'ils ne seront pas apaisés, en connaître les conséquences sociales toujours possibles. C'est ainsi que nos études théoriques ont une utilité pratique immédiate, et, pour ainsi dire, un caractère d'urgence, au point de vue de leur application dans notre administration extérieure orientale.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux préciser les tendances de cet esprit occulte indigène, qu'en publiant ici les principales parties — et les parties, bien entendu, publiables, — d'un discours qui fut tenu, en 1893, au sein d'une société secrète chinoise, par un des chefs de cette société, en guise d'adieu à l'un de ses adeptes partant

pour un voyage occidental, long et indéterminé. On peut croire que nous ne livrons ici aucun secret et que nous ne nous délions d'aucun des engagements de discrétion que nous avons pu être amenés à prendre. Nous sommes, au point de vue asiatique, dûment en droit de faire ce que nous faisons; et nous savons faire une bonne action, au point de vue européen et français.

On voudra bien remarquer que ce discours a été prononcé quatre ans avant la première révolte intérieure de la Chine, sept ans avant l'intervention européenne à Pékin, dix ans avant la guerre russo-japonaise. Plusieurs vues d'avenir contenues dans ce discours ont déjà été réalisées; il n'est pas douteux qu'il n'en soit de même des autres, dans un avenir plus ou moins lointain. Mais, chez les Jaunes, le temps ne compte pour rien, non plus que la vie des individus.

Nous n'avons pas à dire à qui ces paroles furent adressées, ni en quel lieu elles furent prononcées. Tous ceux qui sont au courant des choses de la Chine y reconnaîtront l'accent de la race, pur de tout mélange, et tout vibrant de l'éloquence naturelle de la vérité.

Matgioi.

« .... Les gens des races lointaines de l'Occident ont déclaré que toute la Science était enviable pour tous; aussi, ils se sont, à corps perdu, jetés dans le tourbillon des notions entassées par l'humanité tout entière ; dans cette attaque sans raison de toutes les forteresses de l'Idée, dans cette compilation sans ordre de tous les écrits et de tous les verbes, ils ont perdu le guide sûr du synthétisme. Restant à peine à mi-côte des montagnes qu'il leur eût fallu gravir, ils n'ont pas assisté au panorama qui se découvre tout entier aux yeux seuls du savant véritable. Ils ont dès lors attribué la faiblesse de leur vue à l'imperfection des choses; là où ils ne voyaient plus rien, ils ont cru qu il n'y avait plus rien à voir; et ils ont posé là les bornes infranchissables du savoir humain.

« Grâce à la science insuffisante qu'ils possédaient, ils ont nié les secrets de la science totale. Alors, d'autres gens des mêmes pays ont déclaré mauvaise la diffusion de la science ; ils l'ont comparée à un poison qui, dosé par une main expérimentée, fortifie l'organisme ou excite l'intelligence, tandis que, versé par un malhabile, il jette l'un contre l'autre les éléments humains révoltés, et détruit l'être en une dissociation furieuse.

« Cependant, petit frère cadet, aucun degré de la Science n'est nuisible, à la condition qu'il soit compris ; c'est-à-dire qu'on ne doit gravir le deuxième échelon des connaissances qu'après s'être assuré fermement sur le

premier. Presque tout est incompréhensible à l'homme; rien n'est inintelligible ; c'est à-dire que ton ignorance n'est pas imputable à la hauteur des concepts,mais à ta personnelle infériorité ; il ne faut donc jamais craindre de travailler ni d'acquérir. Ce qu'il faut craindre, c'est de n'y être pas bien préparé, car il ne faut pas se préparer seulement de l'esprit, mais aussi du cœur et du corps.

« Si ton corps commande en différents cas, si ses désirs sont des nécessités pour toi, tu n'es pas préparé à connaître. Si ton cœur n'est pas droit et pur de toute passion, ou seulement si tu cherches dans la science une approbation de tes convictions ou une justification de tes sentiments,ou, en un mot,autre chose que la seule conquête de l'Idée,tu n'es pas prêt à connaître,car le penchant pervers de ton cœur te conduira en des chemins sans issue.

« Sache, tout d'abord, que la Science est une suite d'affirmations ascendantes, et que le jour où tu aboutiras par ton étude à la négation d'un principe ou d'un ordre général,tu te seras trompé, et qu'il te faudra recommen- après avoir prié le Ciel de te pardonner ton insuffisance.

Travaille avec un esprit clair et ardent, mais aussi avec un corps muet et docile, et avec un cœur humble et sans détours. Ainsi, tu n'auras point d'égarements à craindre : et le peu que tu apercevras ne te poussera qu'à la saine curiosité, et non pas à l'imbécile négation du davantage.

« Si tu écris ou si tu parles — et tu y seras forcé par la nature invincible que te firent tes ancêtres occidentaux, — prends bien garde à la science que tu vas répandre. Ici, elle est douce, passant de ma voix lente à tes oreilles attentives et à ton esprit discret ; elle t'a enchanté, par

les longues nuits de nos indulgents hivers, dans les spirales de la fumée, ou dans les éclatantes nuits de nos étés, où nous regardions les astres sans les interroger, parce que nous connaissions leurs secrets. Mais, prends garde que, répandue au dehors, elle ne soit comme un dragon vengeur ou un tigre maléficiant. Car, suivant qu'elle tombera en bonnes ou en mauvaises âmes, elle sera comme la lame de l'épée dont l'éclair illumine, ou dont le fil ensanglante. Tu es un ambassadeur chargé de présents dangereux.

« Sois assuré d'ailleurs que, pour dix qui liront, pour un qui comprendra, dix mille ignoreront toujours, et, dédaigneux du bon fruit, ne toucheront pas, craintifs, à la pulpe vénéneuse.— A quoi bon, dès lors, faire une autre œuvre que la tienne ? et pourquoi diminuer ton régal intellectuel d'un plat que tu offriras vainement à des appétits grossiers ?

« N'ignore pas que toute production est une diminution de soi-même, et que tu seras moins fort, tes idées répandues, que si tu les gardes en toi. J'ai accompli envers toi, une charge que je n'accomplirais pas envers une foule sans danger pour elle et pour moi..................
Mais sache bien que la science que je t'ai divulguée n'est rien à côté de la mienne, que la mienne n'est rien à côté de celle des Livres, que celle des Livres n'est rien à côté de celle qui Est ; c'est celle-là seule qui, s'ils pouvaient la comprendre, pourraient tirer tes compatriotes de l'erreur finale. Si je la prévoyais, cependant, je te la donnerais sans hésiter, et sans penser changer leurs destins.

« Le Yiking notre Maître l'a dit : « En piétinant sur la givre de la mauvaise habitude, la glace du mal et du malheur survient » ; or, voilà des siècles que ceux d'Occident piètinent sur le givre, et ils en ont fait une muraille

de glace telle que la chaleur de la vérité jamais ne la fondra.

« Vous avez brûlé les temples, ruiné les enfants, dispersé les os des Ancêtres. Ainsi firent jadis les Mongols dans le nord de l'Empire : mais ce n'est pas là votre plus grande faute....... Jadis, vous avez reculé devant l'avant-garde d'une des vingt-deux armées de l'empire (1) Songez à ce que vous feriez s'il s'armait tout entier contre vous. Mais ce n'est pas ce danger qui vous menace......

« Mais voici votre crime majeur : tandis que nous avons pieusement conservé, vous avez oublié votre origine et votre destin ; vous ignorez même ce que vous êtes, et vos savants, à vos applaudissements, vous prétendent des fils de singes; quand, par hasard, vous vous rappelez le nom de l'Absolu, c'est pour le traîner dans la boue de votre ignorant mépris. Vous avez éteint, au profit du corps imbécile, toutes les clartés de l'esprit ; pour la perfection des rouages de vos horloges et de vos machines, vous avez perdu la connaissance du mouvement de l'Univers. Et vous vaguez orgueilleusement dans les ténèbres entières, à tel point que toi, — que je crois être un mandarin de ta race, — la flamme vacillante que je t'ai mise dans la main t'aveugle comme un soleil.

« Vois, homme du froid, combien vous êtes et combien nous sommes. Sans compter ni les Mongols, ni les Giaochi, ni les Nhetban, les seuls Chinois sont deux fois plus nombreux en Chine que les blancs en Europe ; et même il y a de nos frères dans les Indes, dans les grandes

(1) Allusion au combat de Bang-Bô, le long de la muraille de Chine, dans la vice-royauté de Quangsi, pendant la campagne du Tonkin, en 1885.

îles et jusqu'en Amérique. L'Empire, qui a des parties fertiles, mais qui contient aussi de grands déserts, de hautes montagnes, et des brousses improductives, ne pourra bientôt plus ni les retenir, ni les nourrir. Là où, il y a cinq cents ans, il n'y avait qu'un seul homme, il y en a maintenant dix, et il n'y a pas un grain de riz de plus pour les nourrir. Pendant de longues années, ils se serreront les uns à côté des autres,et ils ne mangeront pas à leur faim; et cela pendant si longtemps que, ni toi,ni moi, ni nos fils, ne verrons se passer autre chose.

« Mais, un jour viendra qu'ils ne pourront plus ainsi vivre. Alors,les cadets, laissant la rizière à l'aîné, se lèveront et emporteront les tablettes des ancêtres ; et ils s'en iront sans regrets, car ils auront ainsi emporté leur foyer et l'esprit de leur race. Ils ne seront ni cent,ni mille, mais dix mille fois des myriades. Ils arriveront; ils n'auront besoin ni d'armes ni de violence ; ils seront trop.

« L'immense et toujours grandissante fécondité de la race vous poussera dans la mer, vous chassera de vos royaumes et enlèvera le dernier grain de riz à vos bouches affamées. Ils y viendront dans de longues années ; parfois,dans mes rêves,mon esprit lucide vole jusqu'aux choses de l'avenir, et je vois, je vois de longues files ; marcher interminablement vers les brumes de ton pays; et j'entends, sur les sentiers qui vont à l'Ouest,le claquement des sandales de ces milliers d'hommes. Que nos cœurs émus saluent la nuit des temps dont ils vont sortir.

« Ils arriveront ; devant le nombre effroyable, vous n'aurez de recours qu'en votre Dieu,car toute force serait inutile; et c'est alors que l'oubli du Ciel et l'ignorance de vos esprits vous seront fatals,et que vos injures se dresseront pour votre ruine. Ni vos civilisations efféminées,

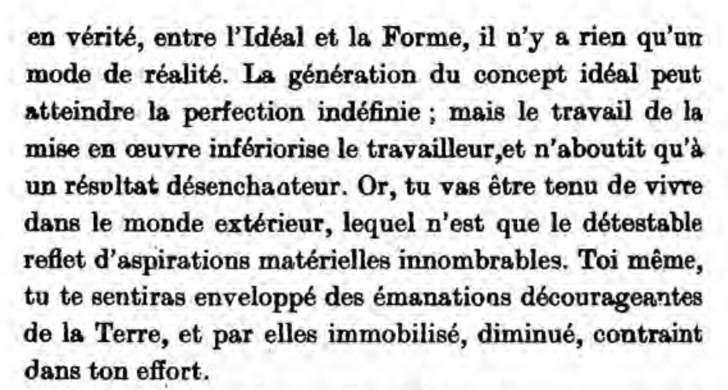
ni vos systèmes matérialistes, ni vos plastiques perverses, ni vos actes sensualisés ne vous donneront même le courage qu'il faut pour bien mourir. Vos corps, amaigris d'un énervement volontaire, vos âmes, fatiguées du vertige de vos philosophies, vos esprits, engourdis par une négation de vingt siècles, tous vous roulerez dans le torrent de vos vices ; et vous disparaîtrez devant la Race antique qui a su maintenir intact le principe de Sagesse éternelle, qui flamba devant nos communs aïeux.

« C'est notre consolation, à nous, humbles étudiants, qui mourons sur les Livres avant qu'ils nous aient tout révélé, d'avoir prédit et préparé la victoire finale des sages, et de l'avoir dressée, dans l'espoir de nos enfants, comme les prémisses des récompenses dues aux fidèles servants du Tao..........................

« Va donc, mais prends garde à la valeur de ton effort ; ne sois jamais un vulgarisateur ; que ton enseignement ne s'éclaire que pour quelques-uns et reste voilé pour la foule ; fais, si tu peux, des adeptes. Bien que ta voie ne puisse rien changer à la Voie finale, enorgueillis-toi de la suivre. Mais suis, pas à pas, sans jamais t'arrêter, le Mystère ; si tu hésitais un instant, comme le tigre traqué, il se retournerait sur toi et t'absorberait. Et, quelque lumière que ta pensée acquière en se repliant sur elle-même pendant des années, songe que tu n'es rien auprès d'autres hommes, qui ne sont eux-mêmes rien auprès de la vérité. Et qu'alors ta prière supplée à ta science.

***

Un avertissement encore. Le monde qui t'entoure n'est rien, que ce que le fait ta pensée. Tu as appris que,



en vérité, entre l'Idéal et la Forme, il n'y a rien qu'un mode de réalité. La génération du concept idéal peut atteindre la perfection indéfinie ; mais le travail de la mise en œuvre infériorise le travailleur,et n'aboutit qu'à un résultat désenchanteur. Or, tu vas être tenu de vivre dans le monde extérieur, lequel n'est que le détestable reflet d'aspirations matérielles innombrables. Toi même, tu te sentiras enveloppé des émanations décourageantes de la Terre, et par elles immobilisé, diminué, contraint dans ton effort.

« L'émanation d'une collectivité est au niveau de la plus basse portion du collectif;tu seras donc attiré par des succions puissantes et imprévues vers une destinée médiocre. Tu y résisteras ; tu les combattras ; avec l'aide de nos enseignements, tu les vaincras. Mais la somme de pensée et d'énergie que tu représentes sera, en partie, employée à ce combat;et tout ce que tu donnes aujourd'hui à l'Idée — que les hommes appellent parfois le Rêve, — sera diminué d'autant. Avec plus de fatigue, tu progresseras donc moins, et ta lenteur te sera souvent la cause de grands affaissements.

« En effet, quelle en sera la conséquence ? Une diminution générale de ton esprit, et, si tu n'y prends garde, une chute de toutes tes idées à un plan, peut être encore élevé, mais intellectuellement inférieur : comme si, après avoir,vu parées des reflets divins, les Idées s'agiter dans ton âme noblement (idées auxquelles ton concept a donné, hors de toutes formes, un être), tu les voyais, quoique toujours semblables à elles-mêmes d'essence, contraintes de jouer la même épopée tournée en farce, sur un théâtre inférieur, et couvertes d'oripeaux vulgaires. De cela, tu ne te consoleras jamais. Tous les jours,

ton cœur sera crevé d'une profanation semblable, et tous les jours tu souffriras de l'involontaire déshonneur, infligé en toi, malgré toi, à l'Esprit vivant par l'illusoire contingence.

« Suppose même — et je vais ici jusqu'à l'impossibilité matérielle, — une solitude où, éloigné des hommes, ou maître du peu qui y seraient, tu n'aies plus qu'à vaincre la complice inertie de la nature : *jamais* tu ne réaliseras ton Rêve. Jamais, avec des éléments matériels, tu ne traduiras la perfection ténue de tes concepts : et, parmi les imaginations les plus fantastiquement riches, tu ne représenteras jamais à tes yeux choqués que des apparences vulgarisées. Tu arriveras au médiocre, au passable, au mieux peut-être, jamais au bien ; tu n'iras jamais du Comparatif à l'Affirmatif ; et tu te perdras dans cette course à l'impossible. Jamais tu ne feras, ni même ne simuleras, le Vrai avec le tangible et le visible : a heurté à l'Inaccessible, tu te désoleras de ne rien pouvoir agir conformément à ta pensée; et, dégoûté des choses qui ne sont que des apparences, et des prétendues marques de réalisation, qui ne sont que des chaînes tendues en travers du chemin du Vrai, tu aspireras ardemment à d'autres destinées.

« Je veux te le dire · tu aspireras à la Mort ; car tu sais que la Mort est le briseur de chaînes, le destructeur de tes imperfections originelles, de ces besoins inférieurs de voir, de goûter, d'agir, besoins qui seuls nous rattachent à la matière étrangère, et cependant nôtre.

« Tu seras donc tenté. Dans tes longues courses sur es sables altérés de l'erreur, la mort te paraîtra la source où étancher ta soif de la vérié ; tu en seras tenté, quand tu sentiras à ta portée, sous la forme d'une sève concen-

trée d'arbre ou d'une excessive fumée,la solution de tous les problèmes auxquels tu auras martyrisé ton cerveau.

« Dans l'ascension indéfinie que, sous la volonté continue du ciel et passagèrement sous la tienne, parcourt ton être — ascension dont tu as trouvé, à ta naissance, la progression antérieure concentrée dans tes facultés, tes passions et tes désirs naturels — tu sais bien que la mort est le passage d'un échelon à un autre, que tu graviras quand les efforts, accomplis sur le degré que tu quittes, te mériteront une amélioration. Or, pour nous, donc pour toi, ce passage, dont les modes sont inconnus, mais dont la valeur est certaine, ce passage ne peut et ne doit être que le plus grand désir de ton existence présente, puisque lui seul te donne une assurance de rapprochement vers le But, toujours cherché, parfois entrevu, jamais conquis. Cette mort, qui rapproche de l'Esprit et éloigne de la matière, est à la fois la joie de ceux de l'esprit, et l'effroi de ceux de la matière. Sa venue, à une heure dite, est inévitable ; inévitable aussi, son résultat. Ton mérite, à toi, souffrant des ténèbres, sera alors de rester prosterné devant la lumière plutôt que de l'affronter de tes yeux hardis. Sache que les esprits seuls ont des yeux sans cils et sans paupières, dont le regard clair ne souffre pas du soleil.

« Aspire donc à la mort, mais ne la cherche pas ; elle ne viendra que lorsque tu l'auras méritée ; accepte la vie présente comme une expiation de médiocrités antérieures, filles d'une responsabilité limitée et déjà éteinte, et dont tu as l'obscure, mais constante mémoire; n'abrège pas toi-même cette pénitence. Car, si tu appelles la Mort sans qu'elle vienne à toi, et qu'alors, curieux impatient, tu ailles vers elle, et que tu la contraignes à te départir

d'avance les trésors qu'elle ne doit qu'à une certaine somme d'efforts et de mérites, tu ne jouiras du bien mal acquis qu'en possesseur malhonnête ; et dans l'autre vie que tu te seras procurée trop tôt, les dons qui en font l'avantage se tourneront contre toi, et seront eux-mêmes le châtiment de leur ravisseur.

« Toutefois, fais bien attention à ceci ; les circonstances de la mort ne sont pas plus indifférentes que celles de la naissance. Laisser le hasard déterminer l'époque et les conditions où nous nous rapprocherons du Ciel est le dernier des sacrilèges, qui n'a d'égal que la vilenie suprême de laisser le consentement fatigué d'une femme ou l'excitation nerveuse d'un alcool déterminer la naissance de nos enfants. Maître et auteur responsable, quoique d'autorité limitée, de tous les actes de ta vie terrestre, tu dois encore et surtout être maître du dernier, en ce qu'il a du moins de terrestre, et le diriger dans le sens où tu as orienté ta vie tout entière. Honte aux ignorants et aux lâches, qui s'en remettent, pour leur bien futur, à la seule direction des êtres supérieurs, et qui offrent stupidement l'inertie de leur corps, de leur cœur et de leur cerveau, comme un don agréable aux affections du Ciel. Vis-à-vis de l'Universel, le Nombre Total, que tu appelles Dieu, existe ; mais pour toi, homme, il n'existe qu'en toi-même.

« L'arcane très profond de la raison des Dix Mille Etres concilie la liberté de tes intérêts prochains avce l'obéissance à la Volonté suprême. Par ta mort, tu peux forcer la modification de ton perfectionnement ; mais tu n'acquiers de droit à cette contrainte, que si tu as préparé et combiné les circonstances qui doivent accompagner la désagrégation de tes éléments. Dans une vie déréglée un court effort serait risible: parmi des circonstances

imprévues, toute une vie de science et de vertu deviendrait inutile; te croirais-tu préparé, toi, clairvoyant, si tu rencontrais fortuitement la mort parmi l'assoupissement des repas copieux ou des femmes généreuses ? Tous les actes méritant préparation, ce dernier, ta mort, en exige une, d'autant plus longue et plus subtile qu'il détermine de plus nombreuses et hautes conséquences. Toi-même et tout ce qui est autour de toi, si tu veux mourir heureux, doit être parfait. Or, la perfection humaine est un point que l'on peut atteindre, mais où l'on ne se maintient jamais. Dès lors que tu es parfait, il te faut mourir ; et tu dois avoir calculé les étapes de ta perfection, de telle sorte que la Mort apparaisse à la dernière, et la couronne.

« Enfin, souviens toi que, comme le corps, l'esprit est parcellaire et divisé ; tu n'obtiendras la splendeur de l'Unité qu'en rassemblant ces débris épars ; la bénévole influence du Ciel précipite ces parcelles les unes vers les autres ; tâche à les reconnaître et à les recevoir : c'est ainsi que tu vivras réellement, après avoir paru vivre......

..... Je me tairai dès lors ; t'en dire plus long serait précipiter fâcheusement le moment où tu ouvriras les yeux ; telle n'est pas ma fonction, c'est la tienne seule ; ce jour-là, tu sais où trouver les subtils intermédiaires qui empêchent l'esprit de vaciller et l'intelligence de s'obscurcir. L'enseignement des Sages ne va pas plus loin ; au delà, tu seras élevé par la vue directe de la Lumière.

***

« Voici mes derniers conseils pour toi. Il eût mieux valu sans doute que tu restasses parmi nous ; les banyans

du jardin étaient accoutumés à ta présence ; les enfants te souriaient, les chiens n'aboyaient plus sur ton passage; les cœurs les plus fermés t'avaient ouvert leurs profondeurs:; et tu avais lu dans ma race comme dans un livre familier. Dans la paix des flamboyants amis et de la fontaine toujours couverte de mousse,sous la fauve chaleur des,couchants et sous l'ombre bénévole d'un toit pieux,au pied de l'autel où veille l'Esprit des Ancêtres, tu eusses trouvé toujours le repas de science servi trop copieusement pour ta faim. Corps immobiles, nos esprits légers et subtils nous eussent conduits à travers les notions humaines,jusqu'à la porte du Ciel transformateur. Tu eusses toujours trouvé ici le bol de riz qui nargue la faim, la coupe de thé qui nargue la soif,et l'odorante fumée qui mène à l'extase ; tu eusses vêcu dans la paix, oublieux jusqu'au nom des hommes et des choses du dehors, en un tel repos que celui de la Mort seul t'eût semblé préférable. Tu ne peux ? Tu n'oses ? Que la volonté du Ciel s'accomplisse. Dans la tempête, souviens-toi de mon conseil ; quand tu seras dans les brumes et dans les luttes, souviens-toi du jardin de science et de lumière qui est aussi le jardin de calme et de bonheur. Et si, dans les lourds sommeils qui couperont tes fatigues, ton Esprit fidèle te ramène à mon seuil, souviens-toi qu'il est toujours ouvert devant les pas de l'ami.

« Le soleil monte ; va,mon petit frère cadet.Que rien ne t'effraye : armé de la Voie, tu es à la matière sacré. Ne t'émeus pas de l'abandon des multitudes ; celui qui possède le flambeau ne marche jamais seul. Va tranquille ; tu portes la vérité. »

LE SYMBOLISME DE LA BIBLE

Au moment où la tendance générale est de jeter au fleuve de l'oubli et de l'indifférence les Ecritures sacrées qui forment la base de la foi religieuse de l'Occident, il n'est pas inutile de rappeler l'importance du rôle que ces Ecritures ont joué dans le monde.

Depuis 26 siècles environ qu'ont été réunis les antiques fragments de la littérature hébraïque, toute une longue succession de générations, des myriades d'êtres humains. et parmi ceux-ci des génies, tels que Shakespeare et Racine, ont vibré aux accents patriotiques du peuple hébreu, répété leurs hymnes d'adoration et d'amour et se sont émus aux récits de leurs idylles et de leurs drames ; bref, pendant une longue suite de siècles, la partie la plus éclairée de l'humanité s'est inspirée de ce monument prodigieux et original que l'on appelle la Bible. De cette souche commune sont sorties trois grandes religions : le judaïsme, le christianisme et l'islamisme ; nourries de la même sève, elles sont filles de la Bible. Il y a peu de temps encroe qu'un abrégé de l'Ancien Testament figurait sous le nom d'Histoire sainte au programme officiel

de l'enseignement ; dans le monde protestant, la Bible était considérée comme le guide supérieur de la vie ; et voici qu'au temps présent, si proche encore du temps où l'infaillibilité de la Bible était considérée comme un dogme, on ne lit plus la Bible, on la délaisse.

Un pasteur français, M. Roberty, dans la préface d'un livre dont je parlerai plus loin, s'écrie : « La Bible est délaissée parce qu'elle est incomprise.... Mais s'il est permis aux catholiques d'ignorer la science de la Bible, pour un protestant dont la foi et la liberté religieuses n'ont pas de plus sûr fondement, cela équivaut à un suicide ».

Pourquoi ne lit-on plus la Bible ? Que s'est-il donc passé ? La critique mordante, violente et passionnée des philosophes du XVIII[e] siècle a bien jeté dans le monde un courant de scepticisme, mais en dépassant toute mesure, cette critique n'avait pu réussir à saper les fondements de la croyance religieuse. On ne peut, d'ailleurs, que plaindre des philosophes tels que Voltaire et son correspondant Lamilaville, l'auteur présumé du livre : « *Le Christianisme dévoilé* », philosophes qui n'ont vu dans la doctrine biblique que du mal et de l'imposture. Un philosophe du XIX[e] siècle, Patrice Larroque, ancien recteur de l'Académie de Lyon, a fait paraître des études de haute critique sur les doctrines de la religion chrétienne, et avoue qu'en écrivant cette étude, il n'a eu d'autre but que de démolir pierre par pierre l'édifice chrétien, d'en arracher les bases mêmes et d'en disperser les matériaux. Comment ce philosophe, un érudit, comme l'est tout recteur d'Académie, a-t-il pu arriver à de telles conclusions, lui qui répudie énergiquement les sarcasmes de Voltaire et qui a suivi rigoureusement la méthode scientifique dans ses études comparées des textes primitifs

de la Bible ? (1) C'est qu'il a voulu s'en tenir strictement au sens littéral des Ecritures. N'ayant pas entrevu leur symbolismes, il n'a pu discerner les hauts aspects de la vérité qu'elles contiennent.

Enfin, voici qu'une nouvelle critique, plus formidable encore pour les thélogiens,émane d'une science née d'hier, la science des religions et vient augmenter le trouble et le désarroi dans le cœur et l'esprit des fervents de la Bible. Les récits bibliques,acceptés jusqu'ici avec une foi docile, sont maintenant traités de légendes naïves, parce qu'on retrouve ces mêmes récits reproduits surdes tablettes de terre cuite de Babylone, comme l'histoire de Moïse sauvé des eaux, celle du déluge, et les récits concernant la création des premiers habitants de la terre.

Toutes ces études, basées sur les découvertes de la critique historique moderne sont de la plus haute importance pour les églises chrétiennes. En effet, le Christianisme s'est enté sur la solidarité humaine en Adam, et sur la rédemption en Christ venu pour sauver les hommes qui ont perdu tout droit à l'héritage céleste, par suite de la chute d'Adam et des fautes de ses descendants. Que devient ce point essentiel de la doctrine chrétienne si l'histoire d'Adam n'est plus qu'un mythe ?

L'Eglise catholique a toujours repoussé, en principe, les interprétations individuelles des Ecritures sacrées ; je ne connais qu'Origène, qui ait admis les interprétations de la Bible au sens allégorique. Saint-Augustin dit, dans la *Cité de Dieu,* que les explications allégoriques du Paradis et autres semblables sont très bonnes pourvu

---

(1) Aussi bien hébreux que ceux de la Septante et de la Vulgate.

que l'on croie en même temps *que tout cela a été effectivement comme l'Ecriture le rapporte.* Bossuet et toute l'autorité ecclésiastique ont toujours pris la Genèse biblique dans le sens naturel et primitif des mots. Bossuet attribue même une côte de trop à Adam en disant « que la première femme Eve fut tirée d'une *côte superflue mise exprès par Dieu dans le côté d'Adam* » (1). Toute la licence qui ait été prise par les théologiens catholiques en fait d'interprétation de la Bible,a été de ,prétendre que le démon était caché sous la forme corporelle du serpent (2);

Mais, à côté des opinions traditionnelles et officielles, il y a les opinions individuelles, et celles-ci offrent entre elles bien des divergences et s'écartent souvent du cadre orthodoxe. C'est ainsi que certains pasteurs chrétiens éclairés croient satisfaire aux exigences de la critique scientifique en concédant que certains récits de la Genèse doivent être pris au figuré et que, par exemple, les jours de la création ne sont que des périodes géologiques.Toutefois, ils font une réserve au sujet du *fiat* divin « au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » qui leur paraît être le plusélevédu sublime et infiniment supérieur àtout exposé quelque peu complexe d'une Cosmogenèse telle que celle qui est donnée par la doctrine théosophique (3). Malgré toutes les concessions que l'on soit disposé à faire dans la manière d'interpréter les textes, jamais, sans le symbolisme, on ne mettra d'accord les livres bibliques

---

(1) Elévations à Dieu sur les Mystères, 5e semaine, seconde élévation, t. X, 1745.

(2) D'après le P. Larroque.

(3) C'est l'objection faite par un écrivain catholique à mon livre « L'évolution de la vie. »

avec les livres d'autorité scientifique. Faut-il répéter les objections qui ont été faites si souvent par les savants ? Comment admettre que Dieu créa la lumière le premier jour et que les corps lumineux qui fournissent la lumière à la terre n'aient été créés que le quatrième jour, surtout si les jours sont pris pour des périodes ? Comment concilier cette thèse avec la rotation de la terre sur elle-même, mouvement qui forme les phénomènes de succession de jour et de nuit ? Et que dire de la chronologie biblique de 7 à 8.000 ans, lorsque les études d'anthropologie démontrent que l'apparition de l'homme a été constatée dans des terrains dont la formation remonte à des millions d'années ? Que dire enfin de l'origine des espèces ? Comment Dieu aurait-il fait, ainsi que le dit la Genèse, d'abord les plantes, puis les animaux, et enfin l'homme, alors que la science nous enseigne que les plantes et les animaux, tant aquatiques que terrestres, ont coexisté, et qu'à l'époque relativement récente où l'homme apparut sur la terre un grand nombre d'espèces dans la flore et dans la faune avaient déjà disparu ? Il est dit dans la Genèse, que Dieu, après avoir créé les animaux, les fit venir vers Adam pour que celui-ci donnât un nom à tous les êtres vivants. Comment ce défilé aurait-il été possible, puisque les animaux avaient déjà subi et devaient subir encore, dans leurs formes et dans leurs espèces, les plus grands changements ?

A une époque déterminée, les espèces ne sont que les derniers termes d'une série dont les membres ont paru l'un après l'autre (1). On s'étonne maintenant d'entendre

(1) Huxley « Science et religion »

encore parler de la création du monde et du déluge, mais rappelons-nous que le temps où les récits bibliques étaient pris au sens propre des mots est bien proche et qu'il n'est pas pas encore entièrement passé, car il y a toujours, et beaucoup plus qu'on ne pense, des fanatiques de la lettre. Il y a quinze ans à peine que le savant anglais Huxley, membre de la Société royale de Londres, eut une polémique avec le grand homme d'Etat Gladstone qui prétendait, lui, concilier la thèse biblique avec la science. En réunissant les articles qui avaient trait à cette polémique, Huxley fit un livre intitulé « *Science et religion* » dans lequel il montre le profond désaccord qui existe entre la Bible et la science. Il fait remarquer que si nous sourions maintenant de ce désaccord, il était loin d'en être ainsi au temps de sa jeunesse. C'était alors en Angleterre une affaire très sérieuse d'être soupçonné de douter de la vérité littérale de l'histoire du déluge ou de tout autre récit biblique; à cette époque, les géologues et les biologistes pouvaient à peine suivre une étude quelconque sans trouver leur route barrée par Noë et son arche ou par le premier chapitre de la Genèse.

Huxley n'a pas entrevu non plus le symbolisme de la Genèse, car il appelle la mythologie chrétienne un brouillard malfaisant qu'il faut faire évanouir pour découvrir l'infaillible vérité de la Bible.

Dès que la Bible eut perdu toute autorité en matière scientifique, un courant religieux rationaliste se posa en réformateur. La Bible est considérée maintenant par certains théologiens protestants comme étant à la fois divine et humaine; les erreurs, les contradictions, les préjugés, les doctrines immorales proviendraient de l'œuvre humaine, tandis que la perfection souveraine et immuable serait l'œuvre de la sagesse divine. Mais comment dis-

tinguer ce qui est humain de ce qui est divin ? Quelle est, sans qu'on en puisse douter, la partie authentique de ces écrits contenant le message de Dieu ? (1). A toute doctrine biblique considérée par les théologiens comme marquée du sceau divin, la critique opposerait une doctrine identique, puisée dans les antiques doctrines religieuses et demanderait si le théologien concède que cette doctrine émane aussi de Dieu.

Un théologien protestant, Heber Newton, recteur d'une église épiscopale à New-York, et auteur d'un livre (2) sur la Bible dont M. le pasteur Roberty a fait la préface, a tenté, en termes éloquents et persuasifs, de dégager l'esprit de la Bible des légendes qu'elle contient. Il montre que la bibliolâtrie, ou adoration de la Bible, est responsable de l'irrespect dont celle-ci est l'objet et qu'il faut absolument renoncer à la Bible fictive si l'on veut conserver la vraie Bible. Trop longtemps, on l'a prise pour une idole. La manière traditionnelle d'envisager la Bible comme infaillible ou magique doit être rejetée, car, dit-il, il faudrait être aveugle pour ne pas constater dans les livres bibliques des imperfections d'une nature et d'une gravité telles qu'elles excluent toute idée d'une copie faite sur un texte parfait envoyé du ciel. Ce pasteur fait remarquer que les historiens de l'ancien Testament se contredisent dans les faits qu'ils rapportent et les chiffres qu'ils citent ; qu'ils racontent la même histoire de plusieurs manières en plaçant le même évènement à des époques diverses et en attribuant les mêmes actions à des hommes différents ; qu'ils prennent pour de l'histoire

(1) Citation « La Bible », par Heber Newton, p. 120.
(2) *Op. cite.*

les légendes poétiques et les fables de la tradition, et enfin qu'ils nous donnent des récits en contradiction flagrante avec nos connaissances scientifiques les mieux établies.

M. Newton fait encore remarquer que les livres bibliques étant dus à des auteurs divers et ayant été écrits à différentes époques, il en résulte une reproduction des traditions populaires qui, semblables à certains fleuves, charrient des débris venant d'âges si lointains qu'il nous est presque impossible d'en découvrir l'origine.

Il est juste de reconnaître que ce pasteur donne, sur la manière de se servir de la Bible les moyens les plus rationnels et les plus élevés, tant au point de vue moral que spirituel, mais il fournit insconsciemment un argument contre sa propre thèse. En effet, il donne, en exergue, à la première page de son livre, un passage de Jérémy Taylor, disant que *tout moyen interne d'interprétation offre un cacactère incertain*. Il montre aussi le danger de vouloir expliquer certains faits de la Bible et cite le cas d'une interprétation singulière donnée par un prêtre irlandais. Ce prédicateur, voulant interpréter la vision d'Ezéchiel, prétendit que le prophète avait eu la prescience des découvertes modernes, et que l'être étrange semblable à des charbons ardents et muni de roues qui était apparu, ne pouvait être autre chose que....la locomotive.

Le danger des interprétations personnelles réside en ce qu'elles offriront toujours les aspects les plus variés et les plus fantaisistes, selon la culture intellectuelle et les connaissances scientifiques des interprètes de la Bible. Malgré toute son érudition et sa profonde intuition, M. Heber Newton ne fait que poser le problème du symbolisme sans le résoudre.

Parmi les quelques rares études sur le symbolisme qui

ont été faites par des théologiens, on peut citer celles qui ont paru en 1670, d'un pasteur de Genève, Gérard des Bergeries, et celles du bénédictin Legeay, de la fin du XIX[e] siècle ; mais toutes ces études ne visent que les rapports qui peuvent être établis entre l'ancien et le Nouveau Testament. Le pasteur de Genève appelle types signes, ombres ou figures, certaines choses extérieures et temporelles appartenant au vieux Testament et pouvant être appropriées au nouveau ; une chose charnelle dans l'un pouvant être l'ombre d'une chose spirituelle dans l'autre; c'est ainsi, par exemple, que le mariage de Salomon représenterait l'union spirituelle de Jésus avec son Eglise. Comme les mythes bibliques ne sont que les reflets de la mythologie universelle, il en résulte que les théologiens qui se tiennent dans le cadre de la Bible, ne peuvent en trouver la clef et font ainsi, des mythes et des symboles, la confusion la plus inextricable.

Il importe de bien savoir faire la distinction entre un symbole et un mythe. Chez les Grecs, le nom de symbole était donné à la moitié de la tablette que l'on se partageait en contractant un lien d'hospitalité. D'après la critique, ce mot s'appliqua graduellement aux coquilles gravées par lesquelles se faisaient reconnaître les initiés des mystères, voire même aux formules plus ou moins ésotériques et aux rites sacramentels qui étaient comme le lien visible de leur communion (1). Le symbole est une représentation qui ne vise pas à être une reproduction, mais à évoquer l'idée et à l'idéaliser en gardant conscience d'une distinction entre l'image et ce qu'elle représente, tandis que le mythe

---

(1) D'après Goblet d'Aviella « Sa migration des symboles ».

est une dramatisation de phénomènes naturels ou d'évènements abtsraits,et suppose le récit conforme à la réalité.

La critique scientifique est venue rendre les plus grands services à l'histoire des religions et à la Bible elle-même, bien qu'elle fasse preuve d'absence de tout sentiment religieux, en utilisant les résultats des fouilles poursuivies simultanément en Asie-Mineure, en Perse et en Egypte, pour mieux établir le rapport des symboles avec les mystères et suivre d'étape en étape la migration de quelques-uns d'entre eux. A la suite des découvertes de tablettes et cylindres chaldéens, un savant assyriologue, G. Smith, publia, en Angleterre, une série d'études qui donnèrent la plus grande notoriété à ces découvertes et passionnèrent le monde sur le problème du symbolisme. Les études de symbologie comparée se répandirent avec rapidité en Allemagne et en France et ébranlèrent fortement la foi au sens littéral de la Bible. L'abbé Vigouroux, un très érudit théologien, voulut montrer que les analogies faites entre les récits chaldéens et les récits bibliques étaient erronées. M. Menant, membre de l'Institut, lut des mémoires, à l'Académie, pour soutenir la même thèse, et, tout en concédant qu'il y a entre les récits chaldéens et les récits bibliques des rapports tels qu'ils permettent de faire des rapprochements sérieux, il conclut à la plus grande réserve au sujet des interprétations des textes bibliques.

Toutes ces tentatives qui furent faites pour isoler la Bible et maintenir le sens litéral de son texte, échouèrent devant les découvertes de la critique historique moderne. « Il n'est plus possible, s'écrie M. Goblet d'Alviella (1),

(1) Professeur d'Histoire des Religions à l'Université de Bruxelles. *Op. cité.*

d'interpréter les traditions du peuple hébreu sans les mettre en rapport avec les croyances des autres populations sémitiques ».

L'opinion de cet érudit dans la science des religions est qu'on ne peut expliquer comme des coïncidences fortuites le fait de retrouver les mêmes figures symboliques chez les peuples les plus éloignés. Ou ces images analogues ont été conçues isolément en vertu d'une loi de l'esprit humain, ou bien elles ont passé d'un pays à l'autre par voie d'emprunt. Aussi bien en art qu'en litérature, qu'en religion, le symbolisme répond à une nécessité de l'esprit humain qui n'a jamais pu se contenter des abstractions pures. Ainsi, d'après ce savant, il n'y a pas de symbole chez le sauvage, parce que, n'ayant aucune notion de l'abstrait, il n'a pas le désir de représenter de l'abstrait par du concret. C'est lorsque l'homme s'élève à la notion d'une divinité abstraite qu'il peut regarder ses anciens fétiches comme signes représentatifs de la Divinité.

M. Goblet d'Alviella conclut à la notion d'équivalence du symbole et croit que toutes les représentations symboliques que l'on rencontre dans les religions sont également insuffisantes,en tant qu'elles s'efforcent d'exprimer l'Incognoscible,mais qu'elles sont également fondées en tant qu'elles visent à nous rapprocher de la réalité supérieure. Ceci est très important. Ainsi, d'après l'opinion même de ce savant, la compréhension des notions abstraites nous élève à une plus haute intuition de la vérité. M . Franck, membre de l'Institut, exprime sous une autre forme la même idée en disant que sans métaphysique on ne peut voir ce qui est caché derrière le vêtement extérieur de la doctrine. C'est aussi l'opinion de la Théosophie qui déclare que, sans métaphysique, il n'y a point d'éso-

térisme possible. C'est donc une grave erreur pour les esprits religieux que de considérer la métaphysique comme un cauchemar.

Enfin, dans les conclusions de son livre, M. Goblet d'Alviella fait lumineusement ressortir l'importance du rôle à jouer par le symbolisme religieux : «le symbolisme dit-il, est en effet,un puissant auxiliaire contre l'immobilité du dogme et la tyrannie de la lettre quand arrive l'heure où les religions se trouvent en conflit avec le progrès des connaissances ; le symbolisme leur offre alors une voie de salut dont elles ont plus d'une fois profité ».

Dans le même ordre d'idées, l'abbé Loisy fait remarquer dans son livre « l'Evangile et l'Eglise » que la foi de l'humanité ne s'appuie jamais et ne peut s'appuyer que sur des symboles plus ou moins imparfaits.

Il y a une vingtaine d'années, la Théosophie donna toute une série d'études détaillées sur le symbolisme archaïque des religions du monde (1) et cela — coïncidence remarquable, — au moment même où le monde occidental allait se passionner sur le problème soulevé par les assyriologues. La critique moderne corrobore la manière dont la question est traitée par l'enseignement théosophique en prenant pour guide de ses recherches la tradition universelle et en rattachant le symbolisme de la Bible à celui de l'Inde, de l'Egypte et de la Chaldée. La Théosophie n'étudie pas seulement une Bible, mais toutes les Bibles de l'humanité, parce qu'une vérité spirituelle a pour caractère essentiel d'être universelle ; ce qui est vrai,ne pouvant être la propriété exclusive d'une seule religion. Les divers aspects sous lesquels la vérité

(1) Doctrine secrète par Mme Blavatsky.



apparaît au monde seront même d'autant plus éclatants qu'ils auront été réfléchis dans un plus grand nombre de formes religieuses. Si des symboles identiques se retrouvent dans les Ecritures sacrées des diverses religions, c'est qu'ils cachent une même vérité. Ce qui importe, ce ne sont pas les formes ou les figures symboliques, c'est ce qui et caché dans les formes. Le symbole peut se fondre en des types équivalents selon les temps, les lieux et le génie des peuples, mais la vérité qu'il voile reste une, permanente et indestructible. En s'appuyant sur les croyances universellement répandues pour interpréter les symboles, la Théosophie évite ainsi de tomber dans le danger des interprétations individuelles.

Il est un point qui divise la critique et la Théosophie, c'est qu'un sens ésotérique puisse être donné aux smyboles et que chacun d'eux puisse avoir plusieurs sens (sept pour les théosophes). Si les symboles ont plus d'un sens, c'est qu'une même allégorie comprend généralement des éléments divers : cosmogomiques, astronomiques et géologiques, ainsi que des éléments divins et humains.

Pendant longtemps, on a pris les symboles pour des réalités, comme le monde chrétien, qui a docilement accepté les récits bibliques et pris pour de l'histoire des légendes communes à d'autres religions plus anciennes. Et maintenant que la critique a établi ce point important sur un roc inébranlable, on parle de sens figuré d'une manière très vague, et on produit isolément quelques timides essais d'explications des symboles.

En attendant que les théologiens aient résolu ce grave problème, la Théosophie vient rendre à la Bible chrétienne le véritable rang qu'elle doit occuper dans le monde en la classant parmi les ouvrages ésotériques; elle soulève en



même temps le voile du symbolisme et fait reparaître le thème merveilleux de la sagesse antique ; dans l'histoire du peuple hébreu, elle montre l'évolution de l'âme humain depuis l'état le plus grossier jusqu'à cette fleur merveilleuse de l'humanité qu'est Jésus, l'Homme-Dieu ; enfin, elle vient faciliter la tâche délicate de l'interprétation du symbolisme que n'osent entreprendre les théologiens ; elle vient ainsi combler l'abîme ouvert par les ennemis du sentiment religieux qui ne s'appuient sur le sens littéral que pour mieux faire tomber la Bible dans le mépris et l'indifférence.

Bien qu'elles renferment le même *substratum* de vérité ésotérique que toutes les autres cosmogomies primitives, les Ecritures hébraïques laissent ostensiblement voir les traces d'une double origine. La Genèse biblique n'est purement et simplement qu'une réiminiscence de la captivité de Babylone. Quant à la doctrine dite de Moïse, si elle n'a pas été écrite par Moïse lui-même, comme le prétend la critique, elle renferme assez de vérités profondes pour prouver que celles-ci émanent d'un Initié ; de plus, si l'on retrouve comme base de l'enseignement mosaïque les formules abstraites et les symboles des Egyptiens, il faut en conclure que Moïse lui-même était un Initié des temples d'Egypte.

Je vais examiner successivement au point de vue théosophique, d'abord les mythes et les symboles d'Adam, des anges déchus, du péché originel et de la malédiction, et ensuite ceux de Noë, de l'arche et du déluge (1).

---

(1) Ceux du serpent et des arbres paradisiaque demandent, vu leur développement, une étude séparée.



On peut qualifier de mythe tout récit concernant la vie d'un personnage antique lorsque la tradition relate toute une série d'événements, tant surnaturels qu'incompréhensibles, et qu'elle reproduit identiquement quelques faits saillants de la vie de ce personnage dans la vie d'autres hommes d'époques et de civilisations différentes. En revanche, si de tels récits ne peuvent concerner des êtres réels, on est fondé à croire qu'ils ont un sens symbolique.

C'est le cas pour Adam, Noë et d'autres personnages de la Bible. C'est d'autant plus le cas pour Adam que ce mot a toujours constitué une des formes du symbolisme universel se rapportant même pour les Juifs, non à un seul homme, mais à l'humanité. Le mot Adam a pris naissance chez les Aryens et vient du mot sanscrit Adinath (1) (premiers seigneurs), nom donné par les Hindous à la première race humaine *douée de la parole*. L'étude des inscriptions cunéiformes ou autres des Babyloniens et des Assyriens, aussi bien que celle de la langue hébraïque restituée d'après Fabre d'Olivet, montrent clairement que le mot Adam n'est pas un nom propre, mais qu'il signifie l'homme universel, c'est-à-dire l'homme selon son espèce ou l'espèce humaine. Cette thèse résulte, non seulement de la valeur originelle des racines hébraïques, mais aussi du sens primitif attribué à ce mot par la science sortie du fond des temples égyptiens de Memphis ou de Thèbes, d'où la Genèse biblique a été tirée. Moïse en aurait reçu des extraits dans le cours de ses initiations et en aurait confié le dépôt au peuple dont il était le prophète et le législateur. C'est l'opinion émise, aussi bien par Fabre d'Olivet que par le Saint-Simonien Pierre

(1) D'où a été tiré le nom d'Adonaï.

Leroux (1) et c'est aussi la thèse soutenue par l'enseignement théosophique.

Des savants, et en particulier Lenormant, ont relevé les contradictions flagrantes qui existent dans les premiers chapitres de la Genèse. Il faut avoir un bandeau sur les yeux pour ne pas les voir, ou les voir et passer outre sans les expliquer, comme les théologiens l'ont fait jusqu'ici. Le théosophe ne s'attache pas à les relever ; il s'applique, au contraire, à lire la Bible sans idées préconçues et se contente d'en dégager l'ésotérisme qui est la substance même de la religion au sens universel.

Dans le premier chapitre de la Genèse, il est dit que Dieu créa l'homme à son image et le créa mâle e t femelle, tandis que dans le deuxième chapitre, c'est Elohim qui forma l'homme de la poussière de la terre et lui donna une âme vivante sans qu'il soit question, pour l'Adam du second chapitre, de ressemblance avec Dieu.

La Théosophie donne au mot Adam quatre significations distinctes (2) A moins d'admettre un désert entre Dieu et l'homme, il faut croire, — et sur ce point, la tradition est unanime, — à toute une immense hiérarchie spirituelle qui est l'expression vivante des lois de la nature.Or,la Genèse ne parle pas de cette création,et cependant,la Bible est pleine d'histoires d'anges et d'archanges. Quelle peut être la première émanation divine si ce n'est cette très haute hiérarchie spirituelle ? Que l'on donne à Dieu le nom que l'on voudra, c'est toujours de la source de lumière infinie qui est Une que procède la Trinité,le Trois en Un que l'on retrouve aussi bien dans l'Inde, avec

---

(1) L'humanité par Pierre Leroux, 2ᵉ vol.

(2) Le Kabbale reconnait aussi quatre significations au mot Adam.

la Trimourti,qu'en Egypte et en Chaldée; et c'est cette Trinité manifestée qu'émane toute la hiérarchie spirituelle synthétisée par le mot Adam, l'Homme céleste, celui qui été créé à l'image de Dieu. C'est la légion septenaire des Etres mystérieux dont il est question dans les diverses religions : les 7 fils d'Aditi chez les Hindous;les 7 dieux mystérieux de l'Egypte, les 7 Amshapends dans la religon de Zoroastre, l'Adam Kadmon ou les 7 sephiroths des juifs et de la Kabbale(dix avec la Triade); les 7 archanges des chrétiens et des musulmans ;enfin les 7 Logoï ou Dyan-Choan des théosophes et des Orientaux. Remarquonsque l'on trouve souvent le nombre 7 sur les cylindres babyloniens, malgré l'état de délabrement dans lequel se trouvent leurs fragments.

Que sont tous ces grands Etres pour les théosophes ? Ce sont les moissons merveilleuses d'humanités passées qui ont évolué dans des univers précédents. Comment suposer, en effet,qu'il n'y ait, dans l'infinité des mondes, qu'une seule humanité — la nôtre — et comment douter de la solidarité générale et universelle entre les diverses humanités si l'on croit à la solidarité humaine ? Tout se suit, tout s'enchaîne, tout est lié dans les univers. Il en est de même pour les êtres vivants, et le lien des humanités arrivées au stade divin, c'est l'amour et le sacrifice pour l'humanité naissante qui doit s'élever lentement à son tour sur l'échelle immense de l'évolution. En bas, c'est la lutte pour la vie ; en haut, c'est la loi du sacrifice et de l'amour.

Examinons maintenant le symbole de l'Adam du premier chapitre au sens humain. Jamais on ne pourra comprendre la nature psychique de l'homme, si l'on exclut de sa généalogie l'Esprit. Saint Clément d'Alexandrie

dit qu'il faut s'élever au-dessus de toutes les parties de l'âme pour les fondre dans la partie intime, l'Esprit. Or, qu'est-ce que l'Esprit,si ce n'est la Vie éternelle? Comme il ne peut y avoir d'éternel que ce qui est Un,immuable, inconditionné et infini,il faut nécessairement que l'Esprit soit un rayon émané de Dieu. Ressembler à Dieu, c'est être sa pure image, c'est-à-dire l'Adam céleste de la Genèse. « C'est l'âme suprême, inaltérable, exempte de commencement et de mode « de la Bhagavad-Gita, la Pensée pure de Philon le Juif, l'Epinoïa ou la Pensée divine de Gnostiques. Une image saisissante se retrouve dans les diverses Ecritures sacrées pour définir l'involution des rayons divins dans la matière ; d'après la Kabbale, ce sont ceux qui sont précipités comme des étoiles filantes et qui furent enchâssés dans les ombres ; d'après le Yi-King (livre sacré des Chinois),ce sont les étoiles qui désertèrent le ciel et tombèrent comme une pluie sur la terre où elles sont maintenant cachées;on peut rapprcher de cette comparaison un verset de l'Apocalypse de Saint-Jean où il est question « d'étoiles du ciel précipitées sur la terre; enfin pour la Théosophie, ce sont les monades divines.

Si l'on rapproche le premier chapitre de la Genèse de l'Apocalypse de saint Jean, ce document de pur ésothé-risme,on retrouve l'affirmation de la même idée contenue dans les enseignements archaïques.

L'Adam du second chapitre,désigné comme étant formé de la poussière de la terre, est évidemment le symbole de son vêtement extérieur. Pour le théosophe, c'est un produit transformé de l'évolution de la vie animale. Quant à la signification du souffle de vie par lequel l'âme de l'homme fut créée, la Théosophie déclare que, pour trou-

ver le sens de ce symbole, il faut donner au mot Elohim son véritable sens.

Les exégètes modernes et les philologues reconnaissent qu'il y a dans la Bible le récit Elohiste et le récit Jéhoviste, la divinité étant désignée tantôt par Elohim, tantôt par Jehovah ; il admettent aussi que le mot Elohim est un pluriel.

Que peut vouloir dire ce pluriel si ce n'est qu'une hiérarchie spirituelle a rempli le rôle de puissances créatrices?

Pour les théosophes, les Elohim auraient insufflé une âme vivante à l'Adam de poussière alors que Dieu, l'Un, l'Immuable, lui aurait donné l'Esprit ou la Vie éternelle? Entre l'Adam, pure image de Dieu qui descend des sphères célestes, et l'Adam de poussière qui s'élève du limon de la terre, il y a un gouffre qui empêche tout contact entre eux. Il faut un pont pour relier l'Esprit et la matière, c'est le pont de l'intelligence, le pont du mental, c'est l'âme vivante donnée par les Elohim (1) Ces grands êtres avaient suffisamment dépassé l'intelligence humaine pour en abandonner le superflu et pouvoir ainsi la projeter hors d'eux-mêmes pour le service d'autrui. Lorsqu'on voit dans notre monde d'innombrables êtres vivants qui ont le pouvoir de transmettre le superflu de leur vie, jusqu'aux fleurs, dont le pollen est doué d'un pouvoir de fécondation, il est permis de croire que des Etres supérieurs appartenant au monde de la pensée pure, puissent ainsi transmettre une étincelle de leur intelligence transcendantale à des êtres inférieurs. Pour le théosophe, c'est elle, l'âme vivante, qui éveille les pouvoirs de l'intelligence, pouvoirs latents dans les formes. Cette thèse vrai-

---

(1) La Sophia des gnostiques.

ment grandiose de la théosophie se retrouve, mais voilée par des allégories dans les Ecritures sacrées des différents peuples. Les ancêtres de l'homme, au point de vue mental,ont été synthétisés par divers noms dans les cosmogonies de toutes les nations : c'est le démurge des platoniciens, néo-platoniciens et gnostiques, c'est-à-dire une hiérarchie spirituelle analogue à celle des Elohim de la Bible ; c'est encore la hiérarchie des seigneurs du Mental, les Manasapoutras des Hindous ; mais le rôle de puissances créatrices est plus spécialement dévolu à la première classe de cette hiérarchie,les Asouras,les seigneurs de la vie qui donnèrent le mental aux hommes lrsqu'ils eurent eux-mêmes conquis l'*amrita*, c'est-à-dire le nectar de l'immortalité. Dans l'hindouisme,ce n'est pas Brahma qui créée, ce sont le Prajapatis. Dans la Bhagavad-Gita, ce sont les Rischis. « Les Rischis, dit Krishna, participent de mon essence, naquirent de mon mental et de leur sein naquit la race humaine ». Les Amshapends des Zoroastriens forment aussi plusieurs hiérarchies dont l'une est appelée les Seigneurs de la Pensée,qui donnent l'harmonie aux hommes ; ils remplissent, par conséquent, le même rôle que les Seigneurs du Mental des Hindous. Enfin, dans le Pymandre, le livre sacré de la science hermétique, les 7 régents ou gouverneurs projetèrent ou créèrent aussi l'homme.

On voit donc que les déclarations sont invariables dans la tradition universelle pour attribuer à l'homme le principe mental ou median,entre l'Esprit et la matière, et cela par l'intermédiaire d'une hiérarchie spirituelle. Ce principe median,qui permet à l'être d'un règne inférieur d'accéder au stade humain, lui donne de ce fait la soi-conscience car c'est elle, l'intelligence, qui fait la dis-

tinction du soi avec le monde extérieur, et dont l'union avec l'esprit et la matière forme l'homme complet capable d'arriver à la perfection.

Une question se pose ici : la race humaine, représentée par Adam, a-t-elle été la première race qui ait paru sur la terre ? Certainement non, d'après le témoignage même de la Bible. En effet, si Caïn se rendit dans le pays de Nord et y choisit son épouse, c'est que cette femme appartenait à une autre race que celle d'Adam, puisque, d'après l'Ecriture, Caïn et Abel furent les premiers enfants d'Adam et d'Eve. De plus, du temps de Noé (verset IV, chap. VI) il était déjà question de géants, de Fils du Ciel de haute réputation qui existaient dès les temps anciens et qui, ayant contracté alliance avec les filles des hommes, en avaient eu des enfants. Il y a donc des allusions très nettes à d'autres races antérieures à celles d'Adam.

Lorsque l'on considère les différences si nettement définies entre les hommes de diverses races, on se demande si l'humanité procède d'une seule race humaine ou de plusieurs races ayant apparu simultanément sur la terre. L'ethnologie, de l'aveu de quelques érudits dans cette science, reconnaît qu'il est impossible d'expliquer les variétés de l'espèce humaine en faisant sortir de l'Adam blanc, des Adam rouge, jaune et noir. La Théosophie, sur ce point, est d'accord avec la tradition antique pour admettre l'apparition simultanée de 7 groupes humains, de type particulier, sur différentes parties de notre globe. En effet, la légende de la création, représentée sur les fragments des tables chaldéennes rassemblées par G. Smith fait mention de 7 êtres humains que 7 grands dieux ont créés, et cette légende n'est que la reproduction de la

thèse hindoue avec les Prajapatis créés par Brahma, et les Manous ou Rischis de Krishna.

Mais, sous quelle forme les premières races humaines auraient-elles apparu sur la terre ? On nous apprend qu'un monde se forme par la condensation d'un état de matière dont nous admettons la réalité sans en connaître la nature ; de plus, les savants, depuis les récentes découvertes, nous font connaître que l'énergie et la matière, autrement dit le monde éthérique et le monde physique, loin d'être irréductibles, comme on le supposait, sont susceptibles de transformations réciproques (1).

Pourquoi cette loi de la nature ne serait-elle pas applicable aux êtres vivants ? Qu'y a-t-il d'étrange à admettre que la forme physique des hommes ait évolué suivant un prototype éthérique ? On ne peut d'ailleurs comprendre autrement le sens d'un verset de la Bible. Lorsque Genèse dit : (verset 21, chap. III) que Dieu fit à Adam et à sa femme des robes de peau et les en revêtit, on ne peut comprendre ce verset qu'en admettant l'idée d'une race primitive, de forme éthérée qui s'incarna ensuite dans une forme physique. Aussi, la Théosophie est-elle fondée à émettre la même proposition, d'accord en cela avec d'autres écritures sacrées. Pour le théosophe « l'homme évolua au début comme une forme éthérée sur laquelle ainsi que l'airain fondu coulé sur le modèle du sculpteur, la charpente physique de son corps fut édifiée par l'entremise des formes et des types inférieurs de la vie animale et terrestre » (2).

---

(1) Voir le dernier livre de Gustave Lebon « l'Evolution de la matière ».

(2) Doctrine secrète de Mme Blasatsky.



Les anges déchus

La tradition universelle nous représente dans toutes les nations les races humaines primitives vivant avec ses créateurs et ses instructeurs, et étant en relations constantes avec le monde divin. Cette tradition est pour les théosophes la représentation symbolique de la grande lutte entre la sagesse divine et son reflet terrestre, entre l'Esprit et l'âme humaine. A l'aurore de l'humanité naissante, l'âme humaine, c'est-à-dire le pur rayon d'intelligence qui venait d'être imparti à des êtres sortis du règne animal, ne pouvait jeter qu'une lueur bien faible à travers le tourbillon des instincts féroces et grossiers de ces êtres.

Rappelons-nous que, du temps de Moïse, les Hébreux étaient encore si peu développés que leur Instructeur ne put même pas leur enseigner l'immortalité de l'âme. Que serait devenue l'intelligence humaine sans l'aide matérielle de ceux qui avaient pour mission de diriger leurs frères inférieurs ? On comprend la nécessité des rapports directs dans notre monde entre les hommes et leurs Instructeurs divins.

C'est là un fait de tradition dans le Panthéon universel des dieux de l'antiquité, et notamment dans la littérature hindoue, à savoir que des Etres divins furent appelés à se réincarner sur la terre et qu'il y eut parmi eux des révoltés (1) qui ne voulurent point s'incarner dans des formes aussi grossières. Le sens symboliques des *anges déchus*, c'est donc l'incarnation sur la terre de ces Fils du ciel dont parle la Bible, comme d'ailleurs toutes les autres Ecritures. Ainsi que le dit Eliphas Levi « les anges aspi-

(1) Origine de la tradition des anges rebelles oe démons.

rent à devenir des hommes, car l'Homme-parfait, l'Homme-Dieu est au-dessus des anges eux-mêmes ».

La *malédiction* dont il est question dans la bible ne peut être prise au sens propre du mot, car une telle idée comprend un sentiment, *la haine*, qui est incompatible avec la conception de l'Amour-Divin, infini et absolu. Pour interpréter ésotériquement la mélédiction, il faut se reporter à l'antique fable juive d'Eve et de sa faute partagée ensuite par Adam. Mais il faut auparavant se rendre compte que la thèse de l'Adam mâle et femelle n'est que la reproduction d'une thèse universelle. Dans les Pouranas, Brahma qui est représenté aussi comme un être double, mâle et femelle, est décrit comme se séparant ensuite. Le Jehovah des Juifs (1) si l'on se rapporte aux racines du mot, était le Jâh, le dieu mâle, et Aovah ou Jehva le principe féminin analogue à l'Eve de la tradition hébraïque. La Théosophie n'est pas seule à faire ressortir la parenté du Jahva chaldéen avec le Jehovah juif. M. Berger, membre de l'Institut, a aussi fait remarquer que le mot chaldéen figure isolément dans les psaumes de la Bible à côté de Jehovah, comme une forme particulièrement sainte du nom divin ; et il ajoute que la Bible a sabré à travers toutes les successions des dieux de l'antique science chaldéenne pour arriver à prononcer le *fiat lux* (2).

Si la tradition reproduit avec tant de fidélité l'idée

---

(1) Pour le théosophe, Jorovah serait un des Elohim planétaires du groupe de Saturne, hiérarchie sous laquelle la nation juive aurait évolué. (Doctrine secrète de Mme Blasatsky.)

(2) Conférence du 6 mars 1904 au Musée Guimet. (Voir les recueils mprimés des conférences.)



d'un prototype humain mâle et femelle, on est fondé à croire qu'il y a eu une race humaine androgyne. N'est-ce pas là l'ombre du fait le plus sublime et le plus incompréhensible ? Ce qui est en bas est toujours analogue à ce qui est en haut « La Trinité dans l'unité n'est-elle pas l'Androgyne éternel qui ne se sépare que pour se féconder lui-même (1) » L'idée d'une race androgyne implique naturellement celle de la séparation des sexes que confirme d'ailleurs la Bible par l'allégorie d'Eve, tirée d'une côte d'Adam. Comme Eve est le prototype du sexe feminin et non une personne réelle, il s'ensuit que son péché et celui d'Adam s'étendent à toute l'humanité, et le sens de l'allégorie biblique ne laisse aucun doute sur la nature du péché de la race humaine.

Pour le théosophe, c'est l'abus et la profanation du pouvoir créateur, c'est la chute par la satisfaction des passions bestiales et hors nature qui vinrent obscurcir et même éteindre la lumière spirituelle. L'homme s'est maudit lui-même en laissant l'instinct animal envahir et dominer son intelligence, ce don divin qui avait éveillé sa conscience et lui avait donné en même temps cette chose redouable que l'on appelle la responsabilité. Et la malédiction continue toujours à être le fruit des actions humaines. Celui qui se sépare de l'Unité, s'isole dans l'égoïsme et rompt lui-même toute communication avec l'Océan de vie, celui-là se dirige lentement et graduellement vers la honte et la mort, au sens spirituel. Au contraire par ses aspirations vers la vie éternelle qui est son bien suprême, par ses actes et ses pensées imprégnées d'amour et de dévouement pour l'humanité, l'homme tend

(1) Matgioi « Les graphiques de Dieu ».

vers la rédemption ; il dévient l'élu, le racheté, quand le Christ, au sens mystique, est né dans son cœur, c'est-à-dire quand l'Esprit qui est en lui n'est plus obscurci et peut rayonner de tout son éclat à travers l'âme humaine. Telle est pour le théosophe, l'interprétation très succinte des mythes d'Adam, des Anges déchus, du péché originel et de la malédiction.

Le déluge

L'étude du symbolisme montre que les récits bibliques du déluge et de Noë sont analogues à ceux du Manou hindou, du Xisouthros babylonien, du Deucalion grec et autres héros légendaires. Le récit biblique est un mythe nettement caractérisé par sa reproduction dans les diverses traditions et par son côté incompréhensible et surnaturel. La science nous apprend, en effet, qu'un déluge universel est impossible. On a calculé que si toute la vapeur d'eau susceptible d'être contenue dans l'atmosphère se condensait en pluie, on obtiendrait à peine sur toute la surface de la terre, une couche d'eau de 10 mètres d'épaisseur. Que les théologiens oscillent dans leur opinion pour un déluge total ou partiel, pour le théosophe, la vérité profonde cachée dans le mythe de Noé et dans le symbole de l'Arche est beaucoup plus utile et plus intéressante à connaitre que de démêler le fil historique du fil mythique. Comme la géologie nous apprend que c'est le sort des continents d'être submergés, les diverses versions du déluge peuvent s'appliquer à des phénomènes périodiques dont le souvenir a été gardé par la tradition antique. Cependant, par le théosophe, le fil historique de la tradition se rattache à la submersion de l'Atlantide.

Le grand déluge de Vaïvasvata-Manu, relaté dans la grande épopée hindoue, le Mahabarata, a tellement de ressemblance avec le déluge de Noë, qu'il semble bien que cette légende ait pasé des écritures hindoues dans celles des Hébreux par voie d'emprunt. Comme presque toutes les légendes du Mahabarata sont empruntées aux Védas, il peut y avoir présomption sur l'antériorité de l'allégorie hindoue (1). D'après la légende, Vishnou, l'Esprit divin, dispensateur et préservateur de la vie au sens hindou, donne au Manou l'ordre de s'enfermer dans une arche en forme de navire avec les 7 Rishis et avec toutes les semences de la vie, afin de sauver du déluge l'humanité et tous les êtres vivants. L'allégorie représente Vishnou sous la forme d'un poisson monstrueux dirigeant l'arche à travers les eaux du déluge. Ce simple exposé de la légende contient un symbolisme extrêmement profond et complexe. Il importe essentiellement de remarquer que l'on retrouve aussi l'allégorie du poisson dans la tradition chrétienne. Tertullien dit, en parlant des chrétiens, du Christ et de l'Eglise, que ce sont des petits poissons élevés dans l'eau et sauvés par un grand poisson. Saint Augustin dit de Jésus : « C'est un poisson qui vit au milieu des eaux ».Tout le monde sait que, dans les catacombes de Rome, la symbolique des inscriptions gravées sur les tombeaux des chrétiens représente un poisson avec l'inscription ιχθυς qui se compose des initiales du mot Jesous dont la signification métaphysique ne laisse aucun doute dans la symbologie chrétienne ; ce mot signifie Jésus, sauveur des hommes.

(1) Parmi les savants, la question d'antiquité des Védas est controversée (1.000 à 2.000 ans avant J.-Ch.). Si l'on tient compte de la tradition orale qui était en usage dans l'antiquité, on est fondé à supposer que l'époque du Védisme remonte à une date préhistorique,

Cette allégorie du poisson ne se trouve pas seulement dans les traditions hindoue et chrétienne,elle se trouve aussi dans le symbolisme chaldéen d'où procède d'ailleurs le symbolisme biblique. Sur ce dernier point, la théosophie est d'accord avec la critique. Dans la légende de Xisouthros, le Noë babylonien, on représente aussi le dieu sauveur, le Dagon, comme un Dieu-poisson, le principe mâle,tandis qu'Astarté serait le principe féminin. Comme l'on retrouve aussi les dragons de la Chine reproduits sur les tuiles babyloniennes, il faut croire qu'il y a au sujet des monstres marins et des dragons, un sens symbolique universel.

D'après Matgioi, l'interprète bien connu des Ecritures sacrées des Chinois, le Dragon universel et invisible du ciel, au sens phonétique du mot, et dans l'esprit des savants de la Chine, représenterait le Logos platonicien identique au verbe de l'Evangile de Saint-Jean, tandis qu'un dragon de sagesse serait un maître omniscient (1).

Le sens de l'allégorie est clair pour celui qui ne s'arrête pas au respect exagéré des mots.Ces étranges et fantastiques figures symboliques du poisson de Vishnou, du poisson des chrétiens et des dragons de la Chine représentent une même chose: l'Esprit divin. Dans le symbolisme de toutes les nations, le déluge représente l'état chaotique, le chaos, le grand abîme de la matière. C'est bien là le sens des versets de la Genèse : « les ténèbres étaient à la surface de l'abime et l'Esprit de Dieu se mouvait à la surface des eaux,.... les eaux eurent le dessus (2)... et l'arche flottait sur la surface des eaux (2). » Vishnou,

(1) Voir la Revue « La Voie », 1905.

(2) Verset 2, chap. I.

(3) Verset 18, chap. VII.

la troisième personne de la Timourti est aussi l'Esprit divin de la vie qui couve le chaos et qui dirige l'humanité synthétisée par le Manou voguant sur l'abîme. Dans un autre sens, au sens cosmogonique, Manou et Noë synthétisent les Puissances créatricesqui projetèrent ou crèèrent l'homme. Au sens humain,ils sont pour les théosophes, les prototypes de la 3e race qui, déjà, construisait des barques et des flottilles. Quant à l'allégorie de Cham, fils de Noë, qui fut maudit pour avoir contemplé la nudité de son père, le sens en est trop clair pour ne pas voir que cette allégorie a trait à la race qui commit le péché. Il ne faut jamais oublierque lessymboles ont des significations multiples, autrement, on tombe dans les contradictions.

Vishnou est encore, comme le Dagon chaldéen, le principe mâle qui vivifie et fructifie toutes les semences de la vie contenues dans l'arche et l'arche est elle-même le symbole du principe générateur dans lequel le germe de la natureou de l'humanité flottesur legrand abîme des eaux. C'est surtout au sujet de l'arche que l'équivalence des symboles est remarquable. Qu'il s'agisse de l'argha hindoue ou de l'argha en forme de croissant des grecs, de l'Astarté phénicienne, le principe féminin,de l'Astoreth qu'Esaïe reproche aux Hébreux d'adorer, toutes ces figures représentent la reineduciel,l'astre de la nuit,symbole du sein maternel d'où procèdent tous les germes vitaux; au sens humain,c'est le principe générateur féminin ; au sens impersonnel de la nature, c'est le vaisseau de la vie errant sur la surface de l'Océan sidéral.

Les 7 Rishis de l'Argha hindoue sont analogues aux 7 rayons contenus dans la barque d'Osiris et aux 7effigies du Yao chinois qui font voile avec le Dieu qui, lorsqu'il débarquera,les animera pour créer la race humaine.Ces

7 Rishis représentent pour le théosophe les 7 principes de l'homme qui sont nécessaires pour former l'homme complet, capable d'évoluer et d'arriver à la perfection. Au sens cosmogonique, ce sont les prototypes des 7 races humaines.

Dans la légende babylonienne, c'est Istar qui est enfermé dans l'arche et envoie une colombe à la recherche de la terre ferme. La colombe joue toujours un rôle dans la symbolique antique, surtout dans les sujets phéniciens. Au sens ésotérique que donne la philosophie, la colombe qui parcourt plusieurs fois l'espace est le symbole de l'Esprit parcourant les cycles de l'évolution.

Enfin, l'histoire de Noë est encore analogue à celle du Nouah chaldéen, d'où provient vraisemblablement le mot Noë. Nouah, après avoir flotté sur les eaux dans son arche, descend ensuite sur la terre, plante la vigne comme Noë et s'enivre. Au sens mystique, c'est toujours l'âme emprisonnée dans la matière qui flotte au gré des passions et se laisse enivrer par les plaisirs grossiers.

L'histoire du déluge, au sens ésotérique le plus général peut se résumer de la manière suivante : l'Esprit divin(1) est d'abord le Principe essentiel nécessaire pour féconder les semences de la vie déposées dans le sein (l'arche de la matière (l'eau) et ensuite, le principe directeur de l'humanité, symbolisée par Manou ou Noé. Comme au début de notre humanité, la vie spirituelle était menacée d'une submersion totale (le déluge) par le flot déchaîné de toutes les passions humaines, les guides spirituels firent choix d'une race (Noë) pour lui confier le dépôt des vérités éternelles (semences de la vie supérieure).

---

(1) Symbolisé par le poisson de Vishnou, par ιχθυς, le poisson chrétien, ou le Christ au sens mystique et par le Dragon universel et invisible des Chinois.



Le choix d'une race ou d'une nation par des Instructeurs divins, pour réformer, purifier et sauver le sentiment religieux est un fait patent de tradition et non absolument spécial au peuple hébreu.

Que montre enfin la Théosophie ? C'est que, parmi toutes les Bibles de l'humanité, nulle n'est dépourvue de sens et de fondement ; toutes renferment des allégories destinées à présenter sous un voile plus ou moins fantastique, les grandes vérités recueillies dans le même champ de la tradition préhistorique. Le grand péril qui menace les religions, c'est qu'elles se sont renfermées dans le sens littéral de leurs Ecritures et en ont perdu le sens ésotérique.

Le but des études théosophiques sur le symbolisme archaïque des religions du monde est de rendre aux religions le fil de cette tradition sacrée, afin de cimenter le sentiment religieux, non plus sur des légendes, mais sur le sens profond des vérités spirituelles qu'elles renferment

Que l'on attribue à l'intuition ou a des communications de hauts Instructeurs les spéculations théosophiques sur le symbolisme, on ne peut les attribuer, en tout cas, à des interprétations fantaisistes, attendu que, dans un grand nombre de cas, elles sont corroborées par la critique historique moderne. L'étude de la symbolique religieuse procure la plus haute jouissance intellectuelle et spirituelle à celui qui l'entreprend avec l'esprit tendu vers la Source Une de toute sagesse. C'est qu'il sent les tressaillements de la vie divine à travers les symboles religieux et qu'il vibre puissamment sous les étenrelles pulsations du grand Cœur qui bat partout, dans chaque atome de la nature comme dans le cœur de l'homme.

REVEL.

ANTHROPOMORPHISME
ET INDIVIDUALISME

Bien avant que Marie Alacoque eût inventé le culte du viscère cardiaque de Jésus, et que Max Stirner eût proclamé la souveraine grandeur du moi individuel, la religion et la philosophie avaient involué en ce double et lamentable agnosticisme : adoration du Dieu anthropomorphe, et glorification de l'Homme individu. Et ce sont là deux des plus grands fléaux de l'Humanité. Par eux est perturbée toute montée d'âme vers la véritable ascèse philosophique.

L'hyperlatrie du Sacré-Cœur n'est, en somme, que le terme suprême d'une progression descendante qui part de très loin dans l'histoire, mais dont nous essaierons néanmoins tout à l'heure de trouver le terme initial. Quant à la série qui aboutit à l'égoïsme érigé en principe, elle a aussi des racines profondes dans le passé, ainsi que nous le démontrerons.

L'Antrhopomorphisme, qui consiste par essence, non pas seulement à concevoir Dieu, ainsi que l'indique l'étymologie, sous une forme humaine, mais aussi et surtout à le représenter avec nos passions, nos sentiments, nos désirs, l'anthropomorphisme apparaît très nettement



dans la Bible. Et ici je me rallie pleinement à l'opinion de notre frère Johannès et de la plupart des apôtres de l'Eglise Gnostique primitive, qui ne voient dans les livres dits de Moïse qu'une œuvre de pure fantaisie,faite de pièces et de morceaux, *undique collatis membris*, et qui, pour mille raisons, ne saurait enfermer ni le triple, ni le sextuple sens que Fabre d'Olivet et ses continuateurs prétendent y découvrir. Au reste, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Le Dieu du Pentateuque est un Dieu qui désire, qui délibère, qui prend des décisions, qui se repent, qui entre en fureur, qui se venge, qui détruit le lendemain ce qu'il a fait la veille. Qu'on relise le verset 6 du chapitre VI, les versets 20 et 21 du chap. VIII (Noé offrant à Jéhova un holocauste *dont l'odeur l'apaise*), 11 du ch. IX (*Dieu s'engageant* à ne plus faire de déluge), 5 du ch. XI (Dieu descendant du ciel *pour voir* la tour de Babel), 17 du ch. XVIII (*Indécision de Dieu* : cachera-t-il ou non à Abraham ce qu'il se propose de faire ?), 21 du même ch. (Dieu descend *pour voir* si les hommes ont vraiment fait toutes les abominations dont le bruit est monté jusqu'à lui : *si cela n'est pas, il le saura*), etc., etc. (1)

En vérité, au nom de quelle logique le Décalogue défend-il aux Hébreux de fabriquer des images de la Divinité, alors qu'à côté de cette défense s'étale presque à chaque page dans le Pentateuque le plus grossier, le plus odieux des anthropomorphismes. En quoi le concept du Jéhovah vindicatif et rageur sera-t-il amoindri

---

(1) C'est ici le cas de rappeler le mot de Voltaire : « Si Dieu a fait l'homme à son image, il faut avouer que l'homme le lui a bien rendu !

parce qu'on l'aura représenté sous la forme d'un vieillard armé de la foudre ?

La justification de l'œuvre moïsiaque me semble bien difficile. Dira-t-on que Moïse, instruit dans les sanctuaires de l'Egypte, ne pouvait lui-même concevoir un autre Dieu que celui qu'il offrait à la vénération des Israélites ? Mais ce serait lourdement méconnaître la haute science religieuse des Initiés du pays de Kémi. Les maîtres de l'illustre Osarsiph (1) n'avaient pas été sans lui dire que toutes ces images sculptées, peintes ou gravées, qu'il voyait au fond du sécos n'étaient que purs symboles derrière lesquels se cachaient les attributs de la divinité, que cette divinité était faite de toute raison, de toute pureté, de toute perfection, aussi éloignée des passions et des infirmités humaines que le savoir d'un initié l'est de l'agnosticisme profane.

Dira-t-on que Moïse, sachant à quels cerveaux déprimés il avait affaire, et voyant que ceux-ci seraient inaccessibles aux sublimes enseignements dont il était féru, préféra leur présenter un Dieu à leur portée, un Dieu croquemitaine qu'ils pussent craindre et comprendre ? Mais une telle hypothèse est-elle admissible ? L'opportunisme en matière religieuse est le pire des opportunismes. L'enseignement conscient de l'erreur, quelles que soient les considérations qui aient pu déterminer l'emploi de ce procédé, serait un crime qui pèserait éternellement sur la mémoire du grand Moïse. Sa seule justification est de déclarer une fois encore que le Pentateuque n'est pas son œuvre.

(1) Nom mystique de Moïse.

En Grèce, il en va tout autrement qu'en Palestine. Les lois religieuses non seulement tolèrent, mais encouragent la représentation de la divinité par la plastique. Les temples se peuplent de Zeus, de Vénus, de Bacchus, de dieux et de déesses de toutes formes et de tous âges. Ce ne sont plus, comme en Egypte, de monstrueuses combinaisons de corps d'hommes et d'animaux, des Isis taurocéphales, des dieux à tête d'épervier, des agathodémons anguiformes, bizarres et compliqués symboles, qui, par l'étrangeté même de leur aspect, risquaient peu de solliciter l'adoration directe, mais ce sont d'exquises formes, toutes rayonnantes des splendeurs d'une impeccable nudité,bien faites,hélas ! pour développer le culte anthropomorphique (1).

Rome, pâle mais obstinée copiste de la Grèce, eut, comme elle, des dieux de marbre et d'airain, en qui elle s'efforça de faire revivre les lignes harmonieuses que Phidias avait su donner à la pierre du Pentélique ou au bronze de Corinthe. Et ici, comme là, volontiers, on se figura Dieu sous la forme humaine

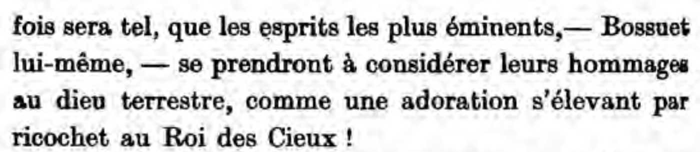
L'Inde fut, comme l'Egypte sa jeune sœur, sauvée de l'anthropomorphisme,pour s'être bornée comme elle à ne mettre que de purs symboles dans ses temples. Mais l'Inde et l'Egypte furent considérées par la classique antiquité comme nations barbares, et l'anthropomorphisme devait sévir outrancièrement pendant de nombreux siècles au sein du monde occidental.

---

(1) Virgile, ce grand voyant, dans un de ces passages à double entente, comme il en foisonne dans l'Eneïde, a poétiquement rendu l'opposition que nous essayons d'indiquer. *Omnigenùm Deùm monstra et latrator Anubis contra Neptunum et Venerem contraque Minervam Tela femeni...* (Virg. Æn. VIII).

Quand se leva la grande Lumière qui éclaira la Judée et qui, de là, devait rayonner sur l'univers, il y eut un immense retour au concept divin des primitifs adorateurs. C'était dans sa vérité auguste et dans sa sublime essence que, de nouveau, on se mit à adorer Dieu. Les premiers chrétiens, désireux d'éviter toute occasion d'involuer en l'absurde anthropomorphisme des religions qui s'effondraient, n'eurent, comme leurs frères de l'Egypte et de l'Inde, que des symboles. C'était le sastika, le tau, la croix ansée, le mystérieux pentagramme, ΙΧΘΥΣ l'agathodémon enroulé autour de la croix, l'agneau couché sur le Livre des sept sceaux, la colombe soutenant le rameau d'olivier, etc., etc. Les enseignements donnés dans les catacombes s'efforçaient eux-mêmes d'élever les âmes vers la conception du Dieu vrai, spirituel et informel.

Mais ces nobles tendances bientôt dérogèrent. L'empereur très peu chrétien Constantin se résolut, par raisons politiques, à faire sa chose du christianisme. Ce pontife de Jupiter ne pouvait manquer d'apporter, dans l'abominable sophistication à laquelle il se livra, une très forte dose du vieil anthropomorphisme qu'il traînait après soi par droit d'hoirie sacerdotale et par influence d'atavisme gréco-latin. Et dès lors, Dieu apparut aux peuples tremblants comme une sorte de Zeus Ekébolos en habit d'empereur, si bien que les adorateurs ne surent plus au juste où allaient leurs hommages, si c'était à ce César à longue barbe, hôte de l'Empyrée, ou à ce Dieu couronné, maître de la terre. Et ce Dieu à double forme, sorte de Janus bifrons, régnera désormais sans conteste, s'appelant au ciel Dieu le Père, ici-bas, Charlemagne, Charles-Quint, Louis XIV. Et le retour au vomissement d'autre-



fois sera tel, que les esprits les plus éminents,— Bossuet lui-même, — se prendront à considérer leurs hommages au dieu terrestre, comme une adoration s'élevant par ricochet au Roi des Cieux !

Je visitais hier les appartements de Louis XIV au palais de Versailles. Je fis une longue station dans la chambre à coucher du Roi-Soleil, me donnant l'âcre sensation de revivre quelqu'un de ces inénarrables petits levers (1). Je revoyais le grand chambellan, ôtant le bonnet de nuit de *dessus la tête de Sa Majesté*, les officiers de la garde-robe lui enfilant ses bas, ses chaussons, son haut-de-chausse, sa chemise, le grand-maître de la garde-robe lui passant sa cravate, un autre lui présentant *ses mouchoirs*, etc., etc. Et je me sentis pris soudain d'un grand écœurement en songeant à cette malpropre majesté qui ne se lavait le visage que *de deux jours l'un*, celui où on lui faisait la barbe, et encore avec une éponge *douce* imbibée d'un peu d'eau. Le soir, elle se passait un coin de serviette humide sur la figure. Là se bornaient ses soins de propreté et d'hygiène !

Et voilà donc ce que venaient vénérer, adorer chaque matin, tous ces princes, tous ces prélats, se disputant comme un honneur suprême le droit de subodorer pendant quelques minutes les aigres relents de cette chair mal lavée ! (2).

Et par un brusque ressaut de pensée, je me mis à songer à d'autres malpropretés : tandis que cette honteuse idolâtrie s'affirmait à Versailles, ce qui restait du christianisme s'enlizait et s'engluait dans le plus repous-

---

(1) Cf. *l'Etat de France* (1712) et tous les mémoires du temps.
(2) Cf. Les Mémoires de Saint-Simon.

sant des anthropomorphismes. C'étaient les cœurs saignants de Jésus et de Marie appliqués aux retables des autels et les faisant ressembler à un étal de boucher. C'étaient ces affreux Christs aux chairs verdâtres, au flanc hideusement troué, apparaissant dans la lueur plaintive des vitraux ; tout un pandemonium d'invraisemblables horreurs, toute uneex position désordonnée et macabre de pièces d'amphithéâtre. Et, comme résultat final, des légions d'humbles croyants, apportant leurs adorations, non plus au Dieu de bonté et de beauté, à celui qui fut la Vérité, la Voie et la Vie, mais au morceau d'entrailles impudiquement étalé sous leurs yeux ! Si le fils de Constance Chlore voit, de l'autre côté de la tombe, ce qui se passe ici-bas, il doit être content de son œuvre. Elle nous a valu Louis XIV et le Sacré-Cœur !

Mais, assez sur ces hideurs ! Relevons le débat et abordons un terrain plus philosophique.

Indépendamment du grossier anthropomorphisme dont nous venons d'esquisser les phases diverses, il en est un plus noble, si j'ose dire, et qui part incontestablement d'un meilleur naturel, quoiqu'il soit, au fond, son congénère. C'est cet anthropomorphisme là qui nous fait nous indigner de voir le mal, ou ce que nous appelons tel, régner ici-bas.

Pourquoi, s'écrie-t-on, toutes les douleurs et toutes les misères qui pèsent sur l'humanité, pourquoi les fléaux, les maladies, les pestes, les volcans, pourquoi le crime et pourquoi la guerre ? Dieu pouvait faire de la terre un paradis de délices et il en a fait une vallée de larmes et de sang ! Il n'est donc pas tout puissant, car, s'il l'était, pouvant empêcher tous ces maux et ne l'ayant pas fait, il serait cruel.

Prenons garde qu'en tenant ce langage, nous n'assimilions Dieu à un chef d'Etat, à un monarque aux pouvoirs sans limite, qui, tenant en main les destinées de son peuple, a refusé d'assurer leur bonheur. N'est-ce pas là encore faire de l'anthropomorphisme, de l'anthropomorphisme métaphysique si l'on veut, mais de l'anthropomorphisme ? Nous voudrions que la vie de la terre fût une comptabilité bien tenue, où, jour à jour, s'établit mathématiquement la balance, alors que tout ce qui se passe dans la plus vaste période historique est à peine un article du Grand Livre !

Sans doute, étant donné les faibles moyens intellectuels dont nous disposons, il nous est difficile de nous représenter les attributs de la divinité autrement que par nos propres qualités qui seraient évalués à la puissance infinie. Nous voulons Dieu infiniment juste et infiniment bon et nous voulons immédiatement constater cette infinie justice et cette infinie bonté. A ce propos, les beaux vers de la pièce ultime de *Châtiments* nous reviennent en mémoire :

Parce qu'il ne fait pas son œuvre tout de suite,
Qu'il livre Rome au prêtre et Jésus au jésuite,
Et les bons au méchant,
Nous désespérerions de lui, du juste immense,
Non ! non ! lui seul connaît le nom de la semence,
Qui germe dans son champ !

Ajoutons que, non seulement notre vie individuelle, mais la vie de la terre elle-même, la vie de notre tourbillon tout entier, peut-être, n'est qu'un point de la spirale infinie qui se déroule autour du cylindre universel, et que la toute bonté et la toute justice ne sont pas un point. Attendons. Espèrons. Appliquons-nous l'adage que les livres saints appliquent à Dieu : « *Patiens est quia æter-*

nus. » Disons: « *Patientes sumus quia æterni !* ». Et soyons sûrs que l'infinie justice, que l'infinie bonté fait son œuvre quoique cette œuvre nous échappe. Evoluant sur le plan des contingences, nous ne pouvons évidemment nous rendre compte de ce qui s'opère sur le plan de l'Absolu. Or, l'Absolu seul est le réel.

Maintenant que nous avons montré les multiples aberrations de l'anthropomorphisme, et sommairement indiqué ses conséquences au point de vue de l'asservissement des peuples et de l'égarement de la pensée humaine, une question pratique se pose et s'impose, à l'endroit du processus liturgique. L'Eglise Gnostique doit-elle proscrire de ses temples toute image peinte ou taillée, comme le prescrit la loi hébraïque, et imiter l'actuelle iconophobie protestante ? Non, sans doute. Un sanctuaire orné d'œuvres artistiques et où resplendissent les symboles sacrés rehaussés par les ressources de l'esthétique, appelle à la prière, incite aux élans de la pensée, favorise l'éclosion des concepts généreux.

Nous ne devons pas oublier que nos premiers apôtres gnostiques ne furent rien moins qu'iconoclastes. C'est la gnose qui a fondé l'art chrétien, ainsi que Renan l'établit dans ses *Origines du Christianisme*. Les Carpocratiens avaient, dans leurs sanctuaires, des bustes de Jésus. La Sophia Marcellina, qui prêcha à Rome, vers 160, sous le pontificat du pape Anicet, avait dressé, dans son oratoire, des images du Christ Sauveur, de saint Paul, d'Homère et de Pythagore, devant lesquelles elle faisait brûler de l'encens. « L'art chrétien, dit encore Renan, est hérétique ». Les peintures primitives sont, certainement, d'inspiration gnostique ; la preuve, c'est que ces figurations s'attachent exclusivement au Christ

enseignant ou glorieux, et rejettent systématiquement toutes les phases de la passion, du prétoire à la crucifixion.

Les temples de l'antique gnose étaient fermés au *profanum vulgus* ; nulle crainte par conséquent, que le culte rendu à l'Incorporel dégénérât jamais en l'adoration de la forme. Le degré de l'Initié admis à contempler les splendeurs de l'esthétique religieuse était tel, que son orientation vers le vrai, irrévocablement fixée, se trouvait dans l'impossibilité de dévier. Ceux qui se ruent aux grossières idolâtries, ce sont ou les ignorants ou les possesseurs de ce demi-savoir, qui est la pierre d'achoppement des consciences.

Nos temples actuels sont, comme les temples des ères lointaines, inviolablement clos aux vulgaires curiosités. Pourquoi nous refuserions-nous la délicate satisfaction d'y grouper les images qui nous sont chères, puisque nos âmes, saintement évoluées, ne sauraient jamais concevoir et adorer Dieu autrement qu'en esprit et en vérité ?

FABRE DES ESSARTS.

NATURE DE LA VIE

Origine de l'âme

(SUITE)

On peut alors envisager cette idée force comme formée par un être unique existant réellement, et projetant cette idée par un acte de volonté qui sera la création de l'âme, l'impulsion,ce rayon spirituel projeté dans une masse de matière. Ou bien on peut considérer cette idée force comme résultant de la synergie des désirs de plusieurs êtres ayant des tendances semblables ou corrélatives,parce qu'ils ont des natures semblables ou complémentaires. Mais il est facile de voir que ces deux aspects s'impliquent l'un l'autre ; car, dans le 1er cas, l'unification de l'idée force s'appuie sur une synergie de tendances au sein d'une intelligence; dans le 2e, la pluralité des tendances n'est convergente que parce qu'il existe un principe de convergence. Seulement, dans le premier cas, on voit l'être créateur du dehors comme une individualité; dans le 2e,on le voit du dedans; on circule en son intellect comme dans un milieu.L'idée force présente à la fois les deux éléments de la création : la manifestation pour ainsi dire dispersive,champ du possible qui constitue l'idée,et l'unification intensive qui constitue la volition.



Donc toute réalisation implique la double origine d'une aspiration du multiple vers l'unité, et d'une volition de l'un vers le multiple. Et c'est faute d'avoir méconnu cette irréductibilité, ou plutôt cette relation réciproque, que les systèmes se sont égarés dans diverses conceptions monistiques. Si l'on parle de création *ex nihilo* par un seul Dieu,il faut aussitôt concevoir un monde archétype des idées divines réalisant une pluralité infinie enveloppée dans son unité.Si l'on parle de formation par collaboration de génies divers, il faut aussitôt les concevoir comme l'irradiation d'unprincipe unique d'action et de pensée. Les positivistes ne considèrent que les entités les plus infimes de ces pluralités; mais cela ne change rien relativement à la question qui nous occupe.

Donc,sur la question del'origine de l'âme, encore si mystérieuse, on est amené à penser qu'elle préexiste au corps dans un autre mode d'être. Peut-on dire qu'auparavant elle existe, ou faut-il la considérer comme n'ayant pas encore d'autonomie individuelle ? Il semble que cette autonomie ne lui vient que de l'action accomplie en s'incarnant. Car il paraît difficile d'isoler un principe purement spirituel,qui est en soi activité pure, si ce n'est par l'effet de l'acte seul qui la détermine. Si cette autonomie préexiste, c'est comme idée force, avec l'indépendance relative qu'elle acquiert par sa projection en acte hors de la matrice intellectuelle et energétique qui l'a enfantée.

Cette idée force qui constitue notre âme provient-elle directement du Très-Haut, ou bien est-elle due à la volition de quelques génies supérieurs, ou encore à la convergence des désirs d'une multitude d'entités infimes ? Si l'on envisage que notre âme est virtuellement une synthèse, c'est-à-dire une unité complexe, on sera tenté de la

considérer comme émanant d'une coopération de ces diverses sources apportant chacune divers ordres de facultés et de tendances, destinées à satisfaire les aspirations de ces divers producteurs qui tendent à se mettre en harmonie. Ainsi peuvent se concevoir les facultés diverses de nature et les principes superposés qui se distinguent dans l'âme humaine sans détruire son unité, fondée sur l'action souveraine du Très-Haut.

L'Immortalité de l'Ame

On ne peut déduire directement la solution du problème de l'immortalité de l'âme de celle du problème de ses origines. L'âme pourrait résulter du corps et acquérir ensuite une existence indépendante, et pouvoir persister malgré la destruction du corps ; en ce cas, l'évolution du corps ne serait autre chose que la couvaison préliminaire de cette vie indépendante. Inversement, on pourrait concevoir que l'âme épuise son être dans son action biologique et qu'elle périt avec elle. Néanmoins, puisque la mort ne détruit pas la matière du corps, mais lui enlève simplement la forme synthétique qui la dématérialisait relativement, et justement ce qui lui venait de l'âme, on ne voit aucune raison pour que l'âme soit atteinte par la dissolution, elle qui seule l'empêchait et qui seule maintenait l'identité du sujet à travers le renouvellement incessant de la matière constituantle corps.

Il semble donc que la mort représente simplement, pour ce principe d'unité de la vie, un changement de milieu, et sa survivance devrait se déduire par analogie avec le

principe de la persistance de la matière et de la conservation, de l'énergie.

Cette survivance, s'accomplissant dans des conditions nouvelles, entraînera de nouvelles modalités d'existence Ce qui modalise l'âme alors, c'est en particulier l'ensemble des relations qu'elle s'est créée par ses œuvres, les liens qu'elle a établie durant la vie. Elle se trouve donc plus ou moins liée à ses œuvres et leur ensemble peut constituer pour elle son objectivation nouvelle, une sorte de corps. Il est très difficile de concevoir quels peuvent être ces modes de liaisons sans doute très variables. L'ésotérisme hindou, par les réincarnations successives sur divers plans d'existence, et la doctrine chrétienne par la résurrection paraissent envisager de nouveaux liens substantiels, tandis que les mêmes doctrines font penser aussi, dans le Karma et le Purgatoire, à des liaisons simplement causales, où l'âme subit ou profite des conséquences de ses actes, sans qu'ils lui forment une base d'existence, un corps. D'autre part, les positivistes n'envisageant que la part des énergies animiques entraînées par la matière dans sa dissolution, considèrent l'âme comme une quantité d'énergie s'évanouissant et se dispersant au sein de la nature; et, pour eux, l'identité de l'être s'anéantit au sein de la vie cosmique. D'autre part, il est difficile de concevoir ce qui peut persister de l'identité de l'être à travers les modalités successives qu'il peut traverser et qui le rendent pour nous absolument méconnaissable. Les Hindous affirment l'identité de l'être à travers plusieurs existences individuelles, et la doctrine chrétienne considère aussi l'âme comme persistant éternellement, et, en même temps, comme transformée absolument. Pour terme définitif, l'ésotérisme a

le Nirvana, qui consiste dans l'élimination de l'individualité au sein de l'Universel absolu, et le Christianisme a le Paradis qui est la posse ssion de Dieu. C'est bien à tort qu'on a voulu opposer le Nirvana au Paradis, et l'Absolu au Dieu Personnel. L'évanouissement de l'Individualité dans le Nirvana n'est pas un anéantissement ; c'est au contraire la participation à la vie divine par la suppression du caractère privatif que comporte l'individualité. Mais l'universalité n'est opposée à l'unité que dans le relatif, dans l'absolu, leur antinomie se résout par la personnalité, qui consiste dans la nature d'un être qui possède une fin propre à lui-même La Personnalité rend possible la participation à la vie divine qui est professée par la doctrine chrétienne. Seulement, l'ésotérisme insiste sur le côté négatif, sur la suppression de tout ce qui arrête l'essor de l'être vers la divinité en maintenant en lui un reste d'égoïsme, et le christianisme insiste sur la pleine affirmation de l'identité de l'être qui doit résulter de la libération même de ces entraves. Il en est de même de la conception de l'Etre suprême comme un Indicible, un Absolu ou comme un Dieu Personnel. Ces deux conceptins s'impliquent au lieu de s'exclure, et la solution de leur antinomie est réalisée par la Trinité, qui définit des relations au sein même de l'Absolu, et le rend ainsi intelligible hors de lui-même. Esotérisme et christianisme contiennent l'un et l'autre ces notions, et ce n'est qu'une altération ou une fausse compréhension de ces doctrines, par la confusion qui s'établit trop souvent entre la personnalité et l'individualité, qui ont fait accuser l'ésotérisme de panthéisme et le christianisme d'anthropomorphisme. Cette confusion provient toujours de la fondamentale antinomie qui se trouve, dans notre esprit,

entre la raison qui conçoit l'absolu et l'entendement qui cherche à en fournir une représentation. Subrepticement, la représentation se substitue à la notion, et nous aboutissons ainsi à de vaines entités, telles que la fausse notion de substance que Stuart Mill a ruinée.

Il importe donc de distinguer l'individualité qui repose sur des modalités d'être, et la personnalité qui est définie par la finalité propre. C'est pour les avoir confondues que longtemps on a trouvé si étrange l'opinion de saint Thomas attribuant le principe d'individuation, non à la forme, mais à la matière: la philosophie actuelle tend maintenant à reconnaître le bien fondé de la doctrine thomiste, et nous trouverons plus loin, dans les mathématiques, de nouvelles données qui viennent la confirmer.

La question de l'immortalité de l'âme n'est donc pas résolue par l'établissement d'un lien continu d'existences individuelles: à ce compte, la série des générations organiques permettrait de dire que l'on continue d'être soi dans ses propres enfants. Ce qui décide, c'est uniquement de savoir si l'idée force, la volition qui constitue l'âme, a sa fin dans la réalisation d'un acte limité en faveur d'une autre entité, ou si sa fin est placée dans l'absolu, dans la pleine possession de l'être, sans entraves.

Dans le premier cas, l'âme n'est qu'un instrument devant périr quand il a cessé d'être utile. Mais, si tel est le sort de l'âme humaine, son évolution doit être considérée comme un échec ; car l'appétition de l'âme est de vivre et non de s'évanouir dans un acte limité. Elle a donc en elle le germe de personnalité. Si son appétition est irréalisable, c'est qu'elle échoue. Or un tel échec est irrationnel en principe, et ne pourrait provenir que d'une imperfection dans l'ordre de l'Univers, d'une entrave à l'accomplisse-

ment de tout acte conformément à sa fin. Mais on peut se demander si cet échec détruit l'identité de l'âme, en même temps qu'il entraîne la dissolution d'une synthèse réfractaire à l'ordre universel. Ce principe volitif, qui semble être l'essence de l'âme et provenir de tendances compactes suivant une virtualité rationnelle, semblerait se résoudre, après l'échec, en cette pluralité collective d'aspirations inassouvies dont l'unité, pour ainsi dire négative, est formée de l'angoisse commune qui s'exhale d'un désordre. L'identité du principe de l'âme persiste-t-elle dans un tel état ? Nous n'osons le rechercher.

Le renoncement au vouloir vivre, quand il n'équivaut pas à un échec, ne peut consister qu'en l'aspiration à subordonner l'individu à l'univers. Mais ce cas ne répond nullement à un anéantissement. C'est la tendance à élimimer les obstacles, à supprimer les caractères privatifs impliqués par l'individualité et limitatifs de l'essor synthétique, qui est le principe de toute volition et, par conséquent, de l'âme elle-même. La vie organique et psychique s'est réalisée en établissant l'harmonie entre des éléments précédemment en lutte ; ce qui d'eux s'est unifié a constitué l'œuvre de cette vie : elle a consisté en la réunion en un seul centre de plusieurs foyers, et ce qui s'opposait à l'unification s'est trouvé rejeté dans un chaos relatif. Et il semble que le renoncement n'est autre chose que la continuation du processus, l'âme jouant ici le rôle d'élément par rapport à une synthèse supérieure. Ce qui peut s'évanouir d'elle, c'est la modalité qui l'affecte momentanément dans son acte, mais son principe d'identité n'est nullement détruit parce qu'il participe à une vie supérieure, pas plus que le principe qui modalisait tel élément de l'organisme n'est détruit par le changement des matières

qui le véhicule. L'âme incarnée étant un foyer d'énerg rationnelle qui résulte de la réflexion dans la matiè d'une projection d'idée force,établit l'ordre dans le chao d'abord par l'harmonie des mouvements,dans le temps dans l'espace, puis par les liens d'intelligibilité et de syn pathie qui suppriment la matière pondérable au moye du temps et de l'espace, enfin par la communion spi tuelle qui supprime les distances par la réduction de l'e pace et du temps, et entraîne l'évanouissement des forc physiques. Et puisque hors du temps et de l'espace, u multitude de foyers d'énergie peuvent se fondre en un se il n'en résulte aucun anéantissement, mais au contrai une exaltation de vie en intensité unitive et en riches de modalités possibles. La pluralité des constituants alli à l'unification absolue de l'acte, cette potentialité qui e à la fois rationalité et activité constitue l'essence du po voir créateur. Ainsi, les identités animiques volitives, cessant de s'isoler, apparaissent comme fournissant l possibilités et appétitions qui rendent effectives l'énerg suprême d'une création,les messagers et les manifestations de la vie divine à laquelle elles participent.

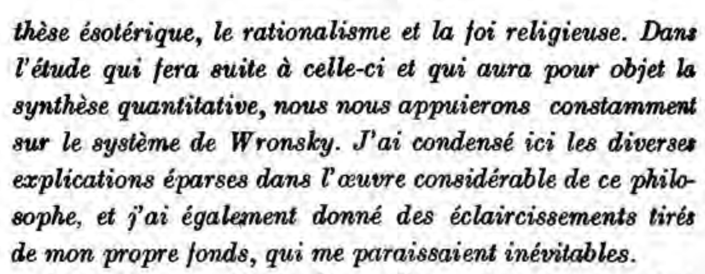
Mais la réalisation d'une pareille synthèse ne peut se concevoir qu'en vertu de la préexistence d'un principe supérieur d'énergie et de rationalité. Nous avons vu déjà commentla convergence des aspirations d'une collectivité vers l'unité implique la préexistence de cette unité comme principe rationnel et énergétique. Aussi,la conception de la synthèse suprême des êtres qui correspond au Dieu d'Hegel,n'existant qu'en puissance dans le devenir de l'Univers,implique la préexistence d'un Dieu indépendant de cet Univers. Wronsky a supérieurement démontré cette nécessité,et il a éclairé vivement les doctrines de l'Esoté-

risme et du Christianisme, où se trouve alliée l'indépendance nécessaire de Dieu vis-à-vis de l'Univers, qu'il a créé,et la pénétration de cet Univers par la Divinité,qui l'aspire vers elle et l'appelle à vivre de la vie divine. L'idée de la résorption de l'Univers dans la divinité est incomplète, et ne peut s'appliquer qu'à la Maya de cet Univers,à la forme qui est le reflet de la Divinité dans la créature, mais non aux âmes humaines, à ces volitions posées dans l'univers pour le faire tendre vers la Divinité, volitions qui sont les membres du grand homme divin, les voies de la Raison divine projetées en chaque homme comme cette direction vers un terme invisible qui constitue la raison humaine, l'homme étant, dans l'univers, cet organe de transfusion de l'Esprit dans la Matière pour intégrer le monde dans la vie divine.

Le Système de la réalité

D'APRÈS WRONSKY

Je termine cette première étude sur la synthèse concrète en résumant le système de la réalité d'après Wronsky et en indiquant quelques applications, parce que ce système me paraît envelopper la sphère que nous avons étudiée et en contenir le principe ; sauf quelques détails, je me rallie à la doctrine de Wronsky, car elle paraît donner les solutions générales de la plupart des antinomies auxquelles se heurte la philosophie contemporaine, et dont on entrevoit à peine de nos jours la résolution dans quelques cas spéciaux. Le système de Wronsky est le seul qui concilie logiquement le criticisme et le réalisme, l'analyse moderne et la syn-



thèse ésotérique, le rationalisme et la foi religieuse. Dans l'étude qui fera suite à celle-ci et qui aura pour objet la synthèse quantitative, nous nous appuierons constamment sur le système de Wronsky. J'ai condensé ici les diverses explications éparses dans l'œuvre considérable de ce philosophe, et j'ai également donné des éclaircissements tirés de mon propre fonds, qui me paraissaient inévitables.

Mais, je ne me dissimule pas l'imperfection inhérente à mes interprétations ; mon but n'est pas d'éviter au lecteur la peine de recourir à l'œuvre originale de Wronsky, mais au contraire de l'engager à en entreprendre l'étude en essayant ici de lui en rendre les abords moins ardus. Le système de Vronsky demande, pour être compris, une étude sérieuse et une méditation suivie; et aucun commentaire ne peut suppléer à l'effort personnel nécessaire pour en pénétrer la profondeur et la solidité. Ce n'est que progressivement et à travers les études que l'on fait sur divers sujets qu'on saisit la valeur de cette œuvre géniale qui aide à résoudre bien des questions.

1° Partie principale

Nous avons déjà vu que toute réalité concevable est constituée par une diversité originaire du savoir et de l'Etre, neutralisée par un élément fondamental ou neutre.

L'élément Savoir est « ce qui peut, dans la réalité, être objet d'un savoir; l'élément Etre, ce qui, dans une réalité est le substratum indépendant de tout savoir. Le savoir est ce qui peut déterminer quelque chose, et l'Etre est ce qui est susceptible de recevoir une détermination. Le Savoir est l'élément actif, spontané; l'Etre l'élément passif, inerte. Mais, l'Etre n'est possible que comme

objet du savoir ; le Savoir n'est possible que dans sa relation avec l'Etre. »

L'élément neutre qui fonde la réalité en unissant l'Etre et le Savoir (qui n'existent que l'un par rapport à l'autre) les distingue en même temps. Il a le double aspect d'une souche primitive et d'une résultante. C'est lui qui établit l'identité primitive du savoir et de l'Etre, identité qui forme le véritable caractère de la réalité.

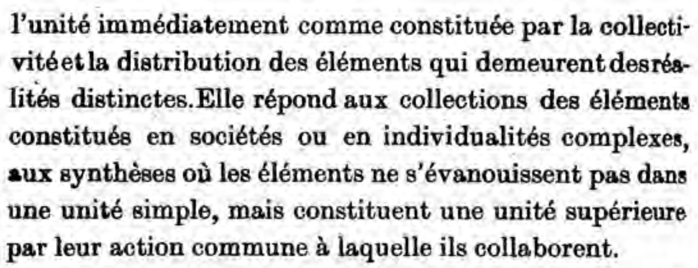
Cette constitution de la réalité évoque le premier ternaire sephirothique où l'élément Neutre répond à la Couronne avec son centre et sa périphérie, ayant pour rayonnement virtuel le Savoir,ou Sagesse, et pour étendue définie par ce rayonnement, l'Intelligence,passivité de ce qui est par rapport au choix de la Sagesse.

Au point de vue du monde créé qui nous occupe, ce ternaire est représenté par la liberté (ES), la nature (EE) et la Vie (EN).

La diversité primitive de la réalité est la source de la distinction d'*éléments* au sein d'un système : l'identité primitive de la réalité apportée par l'élément Neutre est la source de la Réunion systématique des éléments.

Une réalité élémentaire a pour caractère de s'offrir comme unité concrète au sein de laquelle les éléments ne se découvrent que par abstraction et n'ont aucune réalité par elle-même. C'est là que se manifeste le principe unitaire de la vie qui est le véritable fondement de la réalité. La vie n'est donc pas simplement un effet, un terme d'évolution,mais elle est,sous sa forme élémentaire le principe et la fin de toute réalité : ce qui rend réel la liberté et la nature,et ce qui en même temps résulte de leur union intime.

Toute réunion systématique, au contraire, présente



l'unité immédiatement comme constituée par la collectivité et la distribution des éléments qui demeurent des réalités distinctes. Elle répond aux collections des éléments constitués en sociétés ou en individualités complexes, aux synthèses où les éléments ne s'évanouissent pas dans une unité simple, mais constituent une unité supérieure par leur action commune à laquelle ils collaborent.

La partie élémentaire est composée d'un septenaire qui épuise toutes les combinaisons possibles. La Triade primordiale donne lieu à 4 éléments dérivés. La dérivation immédiate consiste dans la combinaison de l'élément Etre ou de l'élément Savoir avec l'élément Neutre. Cette combinaison réalise donc une sorte de concentration de la réalité sur le Savoir ou sur l'Etre. Et en s'isolant pour ainsi dire l'un de l'autre, en acquérant une sorte d'existence indépendante, l'Etre et le Savoir réalisent l'Universalité. Le Savoir universel apparaît comme dégagé de toute condition que lui apporte l'être en devenant son objet. Il est la virtualité créatrice et, dans la vie, il correspond aux forces actives élaboratrices motrices de la vie et spécialement à l'animalité et au psychisme. L'Universel Etre (UE) apparaît dans toute sa conditionnalité, c'est-à-dire comme pleinement existant en soi et par conséquent possédant toutes les déterminations possibles. C'est la rationalité déterminative ; il correspond aux forces passives de la vie et spécialement à la végétabilité et au mécanisme.

Les deux éléments universels manifestent donc l'expansion de la réalité; ils constituent l'opposition résultant de la réalité conférée aux éléments qui dans leur état primitif n'existaient pas par eux-mêmes, mais seulement parce qui les unissait. On voit que dans le Kosmos, cette

distinction des universels est la source de toutes les polarités et de toutes les oppositions qui rendent distincts et intelligibles tout ce qui existe; elle est l'opposition entre le monde corporel et le monde spirituel.

On voit aussi que les éléments universels corespondent à la puissance de développement indéfini d'un ordre donné, à l'expansion des forces des actions d'une part, à la multiplication des êtres d'autre part. Ils correspondent à la production des espèces et des modes d'action.

Mais toute expansion emporte avec elle le germe de la réaction qui la limitera et la définira. Car l'universel, en lui-même, par l'excès même de la réalité, tend vers l'indétermination ; et livré à lui seul, il ne serait que l'évanouissement abstrait résultant de l'extension indéfinie et à l'opposé de la virtualité germinale, radicale, abstraite, des éléments primitifs isolés: l'infini équivalant au zéro par suppression de toute détermination.

L'expansion des universels correspond à l'aspect souche de l'élément neutre; mais cet élément, apportant la réalité aux éléments abstraits isolés, leur infuse forcément la tendance à la réaction qui constitue son aspect-union et les éléments universels trouveront une limite, un frein à l'excès de l'expansion dans l'influence même de l'élément neutre à qui ils doivent leur développement. Ici, nous trouvons la raison métaphysique de ce grand principe qui régit tout le Kosmos, et en vertu duquel toute tendance se réalisant provoque la tendance contraire, tendance qui gagne en intensité à mesure que la première s'épanouit et qui finit par lui imposer une limite. Là est la raison de tout équilibre, de toute limitation, de toute définition, de toute forme.

Nous arrivons ainsi aux éléments dérivés médiats qui sont transitifs et constituent un retour de l'infini vers le défini. Là chacun des éléments Etre et Savoir remplit la fonction contraire. Il est tellement nécessaire qu'une réalité ne peut exister sans la réunion de l'Etre et du Savoir, que l'Etre et le Savoir épanouis en éléments universels sont forcés de développer en eux-mêmes la fonction de leur opposé. C'est ainsi que dans le transitif savoir (TS), le Savoir remplit la fonction d'Etre et le transitif Etre (TE) l'Etre remplit la fonction du Savoir. Or, le Kosmos et la Vie nous montrent que la matière engendre la force et que la force engendre la matière, que le principe passif fait parfois fonction d'activité et réciproquement. Les éléments transitifs sont de la plus haute importance au point de vue de l'étude que nous entreprenons. Ils répondent à ce qui constitue la vie dans la matière; nous y trouverons le point de transformation de l'universel en individuel, de l'altéréité en ipséité, la transformation des énergies spirituelles en formes et mouvements matériels, et enfin le passage de la quantité à la qualité.

Ce septenaire épuise toutes les combinaisons élémentaires où les éléments se fondent étroitement ensemble en une unité d'existence. La combinaison définit le mode d'être de ces unités mais ne laisse subsister aucune complexité, les éléments constituant n'étant isolément que des racines abstraites.

La *réunion systématique* provient de la dualité originaire de l'Etre et du Savoir et de leur tendance à se réunir pour constituer une réalité. Aussi, en outre de leur neutralisation ou combinaison, il se produira des combinaisons où l'Etre et le Savoir, demeurant chacun des réalités pro-

pres,se réuniront en une unité systématique qui les neutralisera.

Cette réunion présentera des manifestations. En effet, l'élément Neutre qui est le principe de ces réunions est à la fois la source de la diversité et de l'identité.

Nous aurons dans la partie systématique comme l'analogué des éléments transitifs qui sera représenté par l'influence de l'un des éléments primordiaux sur l'autre, l'un fonctionnant comme savoir dans son opposé fonctionnant comme Etre. Ce n'est plus sur lui-même que chaque élément opère en se donnant le rôle opposé comme dans les transitifs, c'est sur l'élément opposé.

Nous trouvons ici l'expression de toutes les actions sexuées de l'Univers. Les transitifs nous montraient au sein d'un être la réaction développée par l'excès de l'action, suivant l'équilibre neutralisant sans inertie du rythme et de la vie. Ici l'action et la réaction appartiennent à des êtres distincts et elles apparaissent dans leur diversité.

« L'influence de l'Etre dans le Savoir introduit une sorte d'inertie dans la spontanéité du Savoir et donne au Savoir la fixité de l'Etre. Le Savoir se trouve alors conditionné comme l'Etre, et soumis à des lois fixes et déterminées. L'influence du Savoir dans l'Etre introduit la spontanéité dans l'inertie de l'Etre et donne à l'Etre la variabilité du Savoir. L'Etre se trouve alors susceptible de modifications et de déterminations » (WRONSKY, *Apodictique.*)

Ces deux fonctions de diversité ont leur principes respectifs de détermination dans l'universalité elle-même qui rend possible la coexistence des objets individuels formant le système ; elles n'impliquent aucune finalité

aucune détermination étrangère. Elles consistent, pour ainsi dire, dans l'élaboration d'une universalité d'Etre par le Savoir, ce qui correspond à l'action distributive du principe mâle au sein d'une collectivité plastique, ou dans l'élaboration d'une universalité de Savoir par l'Etre qui définira par le principe femelle, et qui fixera en synthèse plastique une collectivité d'énergie.

Il existe un troisième mode de réunion systématique où l'Etre et le Savoir tendent à s'influencer réciproquement sans prépondérance de l'un ou de l'autre, mais, en vertu de cette tendance à se confondre qui fonde la réalité Mais cette prédisposition réciproque rencontre un obstacle dans l'hétérogénéité primordiale de l'Etre et du Savoir. Le principe qui peut les unir et déterminer ce concours leur manque; et leur accord nécessite un principe neutralisant ne provenant pas du développement même du système. Il consistera donc en une finalité dont la détermination se trouve dans un système supérieur de réalité, et que la réunion systématique opérera; et l'influence de ce principe est supérieur dans le système qui tend à se former s'y manifestera comme *harmonie*.

Nous voyons ici la raison métaphysique pour laquelle l'action et la réaction, les relations de l'actif et du passif, les rapports sexuels n'aboutissent pas, en s'identifiant, à confondre les êtres qui les opèrent et à étendre la vie dans un équilibre inerte, mais au contraire à fonder une autre réalité en vertu d'une finalité supérieure qui permet leur union. La synthèse virtuelle qui existe entre des êtres différents tendant vers une fin commune est ce qui établit entre eux l'harmonie, par exemple, la coopération génératrice des parents sous l'impulsion d'une finalité intéressant l'espèce.

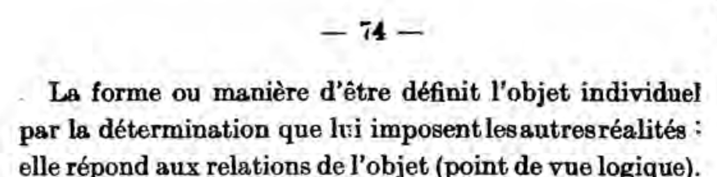
Enfin, ce qui, dans le *Concours final* existe à l'état de tendance, entre les éléments primitifs incapables de s'unir d'eux-mêmes, en vertu de leur hétérogénéité, se réalise comme clôture du système par l'identité systématique des deux éléments universels que l'un et l'autre contiennent en eux-mêmes l'élément neutre ou fondamental qui caractérise le système entier. Ils forment ainsi une Triade nommée parité coronale (PC) reproduisant la réalité primitive,mais en l'universalisant. Cette triade n'est ainsi qu'une reproduction, une identité systématique reproduisant l'élément Neutre.

C'est ici la totalité de réalisation dont l'élément fondamental est l'unité. Dans le Monde créé où la vie est le concours final de l'Esprit et du néant (ES) et (EE)par le principe du monde (EN)l'Homme est la parité coronale qui manifeste ce principe du monde en réunissant la liberté (US) et la Nature (UE). La parité coronale représente ainsi le plein accomplissement de la réalité dont l'élément fondamental représente la virtualité. Elle exprime un être réalisant pleinement sa fin.

2° Partie secondaire

Tel est le système de toute réalité en ce qui constitue son *contenu individuel*. C'est là la partie principale. Mais on peut encore considérer la *forme individuelle.*

Le contenu ou l'essence définit l'objet individuel par le caratère qui confère sa propre individualité; il répond à la constitution de l'objet et au point de vue transcendental.



La forme ou manière d'être définit l'objet individuel par la détermination que lui imposent les autres réalités : elle répond aux relations de l'objet (point de vue logique).

Le contenu aboutit à fixer la loi qui établit un être dans sa réalité individuelle ; la forme constitue les données de tout problème dont le but est de rechercher le contenu d'une réalité dont on connaît la forme.

L'essence ou contenu se rattache à l'élément Etre ou manière d'Etre et à l'individualité ; la forme à l'élément Savoir et à l'universalité.

Le système de réalité se développera donc sous le double aspect de contenu et de forme, chaque contenu pouvant être défini par une forme, soit positive, soit négative, suivant le mode dans lequel est appréhendée sa détermination par des éléments étrangers.

Dans le cosmos, le contenu répondra à la définition des choses par leur structure, par leur charpente axiale, par leur action caractéristique et leur finalité définie ; la forme répondra à la détermination des choses par leur morphologie, par leur enveloppe, par les influences du milieu, par les ressemblances et les différences, par leur participation à certaines qualités universelles.

Le verbe des choses, c'est le contenu : leur description, c'est la forme.

Mais il existe encore une dualité très générale s'appliquant à tout système de réalité et ayant sa source dans l'élément fondamental. « Il faut dans chaque système concevoir d'une part, des modes distincts et indépendants pour la génération individuelle des êtres ou des faits du savoir, et de l'autre part des modes universels de cette génération pour soutenir ou retrouver l'unité primordiale entre ces êtres ou leurs connexions de savoir ».

Ce qui est l'autothèse ou établissement propre correspond à la nature des choses et à l'individualité : c'est l'objet de la théorie ; ce qu'il faut faire, c'est l'autogénie ou génération propre qui correspond à l'universalité ; c'est l'objet de la technie .

Nous avons vu que l'établissement de l'individualité correspond à la partie de l'universalité que chaque objet absorbe ; et que la forme correspond au reste de l'universalité qui détermine l'objet individuel. Mais ce double point de vue de contenu et de forme que nous avons rencontré à propos de la génération individuelle ou théorique, s'applique également à la génération universelle, c'est-à-dire à ce qu'il faut faire pour produire les objets possibles (d'un système) par conséquent, à la technie.

La technie présentera ainsi le point de vue transcendental ou constitutif, et le point de vue logique ou comparatif ; et cependant la théorie et la technie prises chacune dans leur ensemble s'opposent par rapport à un système de réalité, comme le contenu et la forme ; car la théorie, s'appliquant à ce qui est, constate les essences constitutives des existences actuelles, par conséquent individuelles ; la technie, s'appliquant à ce qu'il faut faire, indique les conditions qu'il faut tirer de l'universalité.

La théorie se rattache ainsi plutôt à l'élément Etre, la technie à l'élément Savoir. Au point de vue cosmique, la théorie répondra à l'étude des conditions qui ont, entre tous les possibles, déterminé la production des réalités existantes (par exemple, ce qui a motivé la production de la respiration pulmonaire considérée, soit dans son état élémentaire de vesicule, soit dans la propriété universelle des tissus à cet égard, soit dans la transition de la respiration trachéenne à la respiration pulmonaire). La tech-

nie répondra à l'étude des conditions universelles qui pourraient fonder tous les modespossiblesparmilesquels se trouvent les modes existants.

La constitution technique se base sur le savoir, puisqu'elle ne génère les individualités qu'au moyen de conditions tirées de l'universalité. « Mais l'universalité ne peut, à son tour, être introduite dans un système de réalités distinctes qu'autant que ces réalités, impliquent comme condition fondamentale une identité primitive et universelle. Et c'est cette identité que leur donne l'élément fondamental. Aussi, ce n'est que dans celles des réalités qu'impliquent ouvertement cet élément fondamental que peut s'établir l'universalité dont il s'agit ». Et les trois éléments primitifs ne peuvent donner lieu à aucune universalité à leur propre égard,puisque deux éléments,Etre et Savoir,pris en eux-mêmes,sont privés de l'élément fondamental, principe d'universalité,et celui-ci pris en lui-même comme Neutre concentre en lui-même son propre principe d'universalité.La technie n'aura donc pour instruments que des fonctions élémentaires correspondant aux 4 éléments dérivés : les universels et les transitifs qui impliquent chacun l'élément neutre en eux. Les instruments transitifs ne sont pas purement dérivés des instruments universels ; ils procèdent directement aussi de l'élément Neutre.

Cette partie élémentaire de la technie correspondra aux procédés de variations ou de fractionnement d'un genre d'êtres ou d'actions avec leur développement indéfinis (instruments universels) et avec leurs tendances cycliques (instruments transitifs).

Dans la partie systématique, la constitution technique ne peut atteindre les deux classes d'influences partielles

qui n'impliquent en rien l'élément fondamental, principe d'universalité.

Dans le concours final, l'élément fondamental intervient comme condition supérieure,comme finalitéétablissant une Harmonie préétablie entre les deux éléments primordiaux. La technie s'y manifeste avec son caractère d'universalité,mais ici l'universalité venant d'un principe étranger revêt un caractère de contingence, tandis que partout ailleurs,elledécoule nécessairement du système ui-même. La génération universelle qui se présente ici comme *Raisons suffisantes* est fondée sur l'harmonie préétablie des éléments hétérogènes. Là, nous placerons les groupes définis par certains ensembles numériques, sortes de coefficients déterminatifs de leurs essences spécifique. par exemple, les 5 espèces depolyèdres réguliers astreints à avoir tel ou tel nombre de faces, d'angles, d'arêtes, etc).

Dans la partie coronale, l'identification des éléments universels s'opère en remontant à l'élémentNeutre d'où provient à la fois la génération individuelle ou technique et la génération universelle ou technique du système. L'accomplissement de cette partie coronale est la loi suprême qui relie la théorie et la technie.

La comparaison technique a pour objet l'universalité dans la forme ou la manière d'être d'un système de réalités. Cette forme provient de la détermination réciproque de toutes les réalités composant le système et elle devient ainsi l'expression extérieure, la voie qui conduit à l'universalité. L'universalité élémentaire dans la forme consistera en une *Règle universelle* de la déduction des problèmes, consistant dans l'uniformité de la génération des réalités du système; l'universalité

systématique dans la forme sera le *Problème universel* qui est lié à la partie correspondante du contenu technique : *la Loi suprême.*

L'unité fondamentale de toute génération est l'objet de la loi suprême; elle régit l'universalité dans le contenu. L'unité fondamentale de toute relation est l'objet du problème universel; il régit l'universalité dans la forme. Le concours final donne lieu à une loi de possibilité, mais non d'effectivité, car l'effectivité procède ici d'un principe téléologique; la loi suprême n'y peut apporter que sa possibilité, non son effectivité. Ce principe téléologique détermine la contingence finale du système.

Loi suprême, Problème universel et Loi téléologique résumeront la Cosmologie en cherchant à définir le principe universel des virtualités évolutives de l'univers, et la finalité vers laquelle il tend en vertu de l'Harmonie Providentielle qui le dirige.

Il serait intéressant de comparer le schéma du système de Toute Réalité, établi par Wronsky, avec l'arbre Sépirotique. L'analogie est frappante ; mais une divergence se manifeste pourtant à première vue. Elle est d'autant plus accentuée que Wronsky a dit explicitement en comparant son schéma à la numération mystique de la Cabale qu'il repoussait la décade pythagoricienne comme n'étant fondée que sur la propriété secondaire de la somme des 4 premiers nombres $(1+2+3+4=10)$. Il substitue alors à la décade le nombre 11 comme réalisant la totalité de son système théorique de la réalité (7 éléments et 4 classes systématiques) et il ajoute comme nombres importants 13 à cause des deux manifestations vraiement distinctes de la technie ; la loi su-

prème, et le problème universel, qui accomplissent la loi de création.

Nous ne suivrons pas complétement Wronsky dans son rejet de la Tétraklys et de la Décade qui se justifient, je crois, par de fortes raisons que nous ne pouvons développer ici. Mais, il est très possible, je crois, de faire cadrer les 11 parties du schéma de Wronsky avec les 10 Sephiroths si l'on prend soin d'examiner, non pas seulement la distribution numérique, mais la nature des parties.

Voici donc comment je conçois la corrélation :

(EN) = la Couronne comme neutralisant (ES). Sagesse et (EE) = Intelligence. Mais (EN) est en même temps la source de l'Universalité, et comme tel, il s'épanouit en Beauté, qui ne correspond précisément à aucun élément théorique, mais à la forme universelle et rayonne par là l'épanouissement des 2 universels (UE) = rigueur, Nécessité) et (US) = (Miséricorde, liberté.).

Pour les transitifs (TE) = la Victoire ; l'Etre faisant fonction de Savoir, l'Etre devenant actif ; TS = la Gloire : le Savoir se manifestant comme être.

Dans la partie systématique, les deux classes de diversité seront les deux directions, l'une descendant de UE. en TS, l'autre s'élevant de TE en US où l'un des éléments primordiaux doués de la tendance transitive agit sur une universalité de l'élément opposé. Le concours final résulte d'une harmonie venant de l'élément neutre et comprend une sorte de région centrée dans le 9e sephiroth ou fondement source de l'Ordre, ayant son épanouissement dans la Beauté, (6e sephiroth), centre d'Harmonie où l'Elément neutre venait s'irradier en rayonnant d'universalité. C'est là ce qui correspondrait à l'Œuf d'Or d'où le monde est sorti, d'après les Hindous. Enfin, le

Royaume (PC) ou les Universels, revenant de l'infini par les transitifs, s'identifient, en la réalisant à une, puissance infinie de l'élément fondamental.

La Beauté semble s'opposer au Royaume comme la forme au contenu, comme le Problème universel, qui irradie des productions, à la loi suprême, qui les enveloppe. Et le principe téléologique déterminant la contingence du système paraît s'ouvrir dans le Fondement, le Canon génétique ou voie des raisons suffisantes. Ce Concours Final semble fonctionner entre la loi suprême et le problème universel, entre le Royaume et la Beauté comme l'élément Neutre entre l'élément Etre et l'élément Savoir.

Le concours final ou voie génératrice est comme le centre de possibilité, tandis que la Beauté (problème universel) et le Royaume (Loi suprême) sont comme l'effectivité des formes ou manières d'être et de la constitution. Quant aux formes de la théorie, elles correspondent aux directions progressives ou regressives qui établissent les relations entre les diverses classes et éléments.

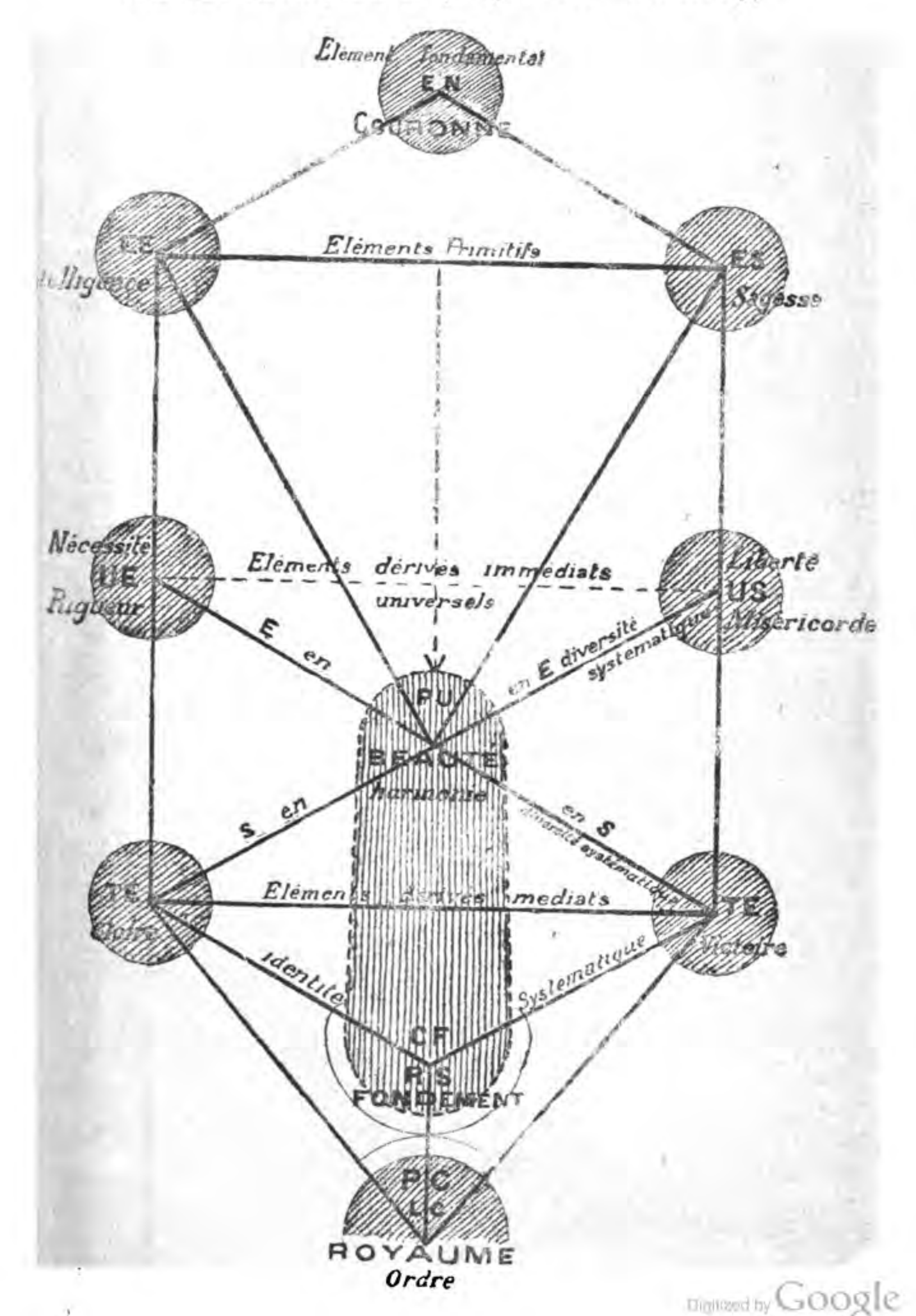
F. WARRAIN.

BIBLIOGRAPHIE. — WRONSKY, *Prolégomènes au Messianisme ; Réforme du savoir humain ; Apodictique ; Nomothétique.*

Comparaison du tableau des Sephiroths

AVEC LE

Schéma de la Réalité (d'après H. Wronsky)



DEUXIÈME PARTIE

REVUE DES REVUES

Revue de philosophie

Notre ami, F. Warrain fait paraître un article sur la *Logique de la Beauté*, qu'il convient de lire tout entier. On n'ignore pas que F. Warrain a eu pour premier souci la logique et la norme de l'Esthétique ; c'est par délicatesse de conscience que, pour saisir dans toute leur ampleur les principes fondamentaux de l'Esthétique, il a plongé au plus profond des problèmes de la métaphysique. C'est avec cet esprit curieux de vérité — auquel les lecteurs de *La Voie* devront prochainement un résumé et une paraphrase des principales constructions idéogéniques de Wronski — que Warrain étudie la logique de la Beauté. Voic les prémisses de son raisonnement :

Au point de vue métaphysique, la Beauté est la relation qui procède de l'union du Bien et avec la Vérité. Par la Beauté, la Vérité devient désirable, et le Bien est éprouvé avant d'être possedé. Par la Beauté, le bien possédé est justifié comme une Vérité ; et la Vérité est connue avant d'être sue.

La Vérité est ce qui établit la possibilité de l'Etre. Les relations constitutives d'une réalité expriment donc une vé-





rité : et la Beauté est l'ensemble organisé de ces relations. Le Bien est la réalisation de l'être : et la Beauté est la manifestation de cette réalisation devenue possible par la Vérité. — La Beauté résulte de la pénétration réciproque de la vérité et du Bien, c'est la synthèse de l'être dans la Pensée, comme la Vie résultant de la pénétration du Psychique et du Mécanisme est la synthèse de l'être dans la réalité sensible, comme le mouvement consistant dans la pénétration réciproque de l'Espace et du Temps est la synthèse de l'être dans la matière. La laideur est la manifestation d'une erreur et la révélation d'un mal : c'est une syntèse avortée.

Le double principe que toute Beauté doit porter en elle sa justification morale et sa vérification rationnelle est la base de l'esthétique. Il est intuitivement senti avant toute spéculation métaphysique, car on éprouve le besoin d'attribuer une valeur absolue et objective aux goûts esthétiques, et l'on sent fort bien que les autres sont purement relatifs aux individus et qu'ils ne peuvent se discuter, Il est vérifie par l'analyse des œuvres de beauté qui dévoilent toujours à l'analyse un fondement rationnel.

Et cependant la Beauté nous paraît parfois en opposition avec la logique ou avec la morale. C'est que toute beauté perçue n'étant que relative, n'est bonne et vraie que relativement à ce qu'elle exprime. Et comme notre propre constitution ne jouit presque jamais de l'harmonie parfaite qui ferait coïncider l'attrait avec la raison et la finalité, le sens esthétique se trouve souvent en conflit avec la logique ou la morale. Alors, nous réalisons le bien sans attrait par le devoir, nous atteignons la verité sans charme par le concept, nous dégageons la beauté des appétitions et des incertitudes par la fiction. Nous possédons alors isolement et sous forme abstraite le vrai, le beau et le bien, faute de les pouvoir embrasser dans le concret de leur acte : l'Amour, ou de les pouvoir réaliser dans le concret de leur être : la Vie.

De là, deux sortes de conflits que nous allons examiner :

l'un, du premier degré, résultant du désaccord apparent entre notre sentiment esthétique et notre discernement rationnel ; l'autre, du second degré, produit par la réalisation inadéquate de la conception esthétique dans la matière.

Nouvelle Revue.

Relevons ces lignes dans une très intéressante étude du génie de Weber, par *M. Saint-Jean,* qui précise comment l'inspiration musicale du maître allemand, trop oublié aujourd'hui, procédait du plan mystique :

Weber n'a de goût que pour les puissances occultes et mystérieuses du monde extérieur, les troubles infinis, les pressentiments de l'âme en communication perpétuelle avec les forces élémentaires de la nature; il n'aime du cœur humain que ses rêveries, ses superstitions et ses craintes ; il ne connaît que la porte d'ivoire du rêve et la porte d'airain des cauchemars ; il dédaigne la grande, la douloureuse porte de la vie, celle où Beethoven, par exemple, nous entraîne, pantelants, à sa suite.

Revue du spiritisme.

Dans un article « *Dieu et la nature* », de M. *Tivolier*,et dans lequel il nous faut faire notre habituelle réserve sur la réincarnation prise au pied de la lettre, citons cet excellent passage :

Matérialistes, vous qui affirmez le néant, la disparition *complète* de tout ce qui existe, lorsque sonnera pour vous l'heure de la transformation ; quand votre âme, *immortelle* — que vous le croyiez ou non — quittera la Terre pour se réveiller dans l'Espace,lotie du bagage des erreurs amassées durant votre vie matérielle, le désappointement sera grand et le regret cuisant. Ce ne sera pas votre corps *matériel* qui souffrira, mais votre *Esprit* constituant votre *vraie* personnalité. Sous le charme des splendeurs qui vous entoureront vous regretterez votre aveuglement et le temps perdu dans

l'ignorance, *voulue*, de votre Créateur et de votre avenir spirituel.

L'Echo du merveilleux.

A propos d'une expérience spirite, Gaston Méry donne diverses explications des phénomènes typtologiques ; il commence par l'explication spirite ; elle ne nous convient pas du tout, ce qui est naturel ; mais elle convient moins encore, s'il faut en croire M. Gabriel Delanne, aux tenants du spiritisme, et cela est tout à fait surprenant. M. Gaston Méry nous promet, pour une prochaine livraison, l'explication occultiste.

Dans le même numéro, une interwiew de Mme Daniel Lesueur, qui ne croit pas au merveilleux, bien qu'une vieille bohémienne ait annoncé à sa mère qu'elle aurait pour fille un grand écrivain. Peut-être, Mme Daniel Lesueur estime-t-elle que la vieille bohémienne s'est trompée.

Suite de l'étude de M. Combes : Comment je devins spirite et comment je cessai de l'être.

La Résurrection.

Excellente étude d'*Albert Jounet* : *Qu'est-ce qu'un dogme ?* Voici la thèse de rigidité doctrinale exposée par M. Ed. Leroy et que M. Jounet réfute victorieusement :

Dans la *Quinzaine* du 16 avril 1905, M. Edouard Leroy posait la question culminante : *Qu'est-ce qu'un Dogme ?*

Elle s'attaque à ce qu'il y a de plus *soutenant*, de plus indispensable dans les hauteurs de la Religion, à la clef de voûte, aux concepts qui forment, pour ainsi parler, le fondement supérieur de l'Eglise et comme sa base du côté des cieux.

M. Edouard Leroy donne, à sa propre question, une réponse. Il définit le dogme « une *prescription d'ordre pratique* ».

Tout Dogme pour lui-même et en lui-même n'aurait qu'un sens pratique. Mais il correspondrait à une réalité merveil-

leuse dont l'esprit humain pourrait essayer librement diverses explications, diverses théories. Tant que les théories édifiées de la sorte respecteraient le sens pratique du Dogme, elles auraient carte blanche. « Mais qu'une théorie surgisse un jour qui porte atteinte au Dogme dans son domaine propre en altérant sa signification pratique : le Dogme aussitôt se dresse contre elle et la condamne, devenant ainsi énoncé intellectuel négatif, superposé à la règle de conduite qu'il était purement et simplement tout d'abord. »

Dans le même numéro, une réfutation de la thèse par quoi M. Buisson dit que la morale peut exister sans Dieu. Jounet ne le croit pas. Pour notre part, nous pensons que Dieu existe sans la morale. Ne mêlons point les contingences aux « préoccupations » de l'Absolu.

La Vie nouvelle.

Un sérieux article du docteur *Foveau de Courmeilles* sur le bilan scientifique du XIX[e] siècle. Un article plein d'émotion de *M. Courier*, qui nous apprend que Victor Hugo vit dans Mars, Napoléon I[er] dans Saturne, Grévy dans l'ombre (?), Félix Faure et Carnot sur la terre, et M. le médium Henri à Beauvais ; après quoi : « un vieux loup de mer sécha les bonnes larmes que faisaient couler la chaleur, et la conviction du débit . » (Textuel).

Sans que le médium Henri y soit pour rien, la *Vie nouvelle* annonce une fois de plus que le docteur Jacquemin, moins ambitieux que d'autres, habite Malzéville, et y débite toujours son ferment de raisins.

Fâcheuse coïncidence : le gérant de ce journal souhaite la bienvenue à ceux qui « grossissent les bataillons ayant la mission d'enseigner l'amour » ; et, en page suivante , insère une nouvelle avec ce titre : chez le procureur ! »

Annonçons, chez Altmann, à Leipzig, la publication du docteur *Mark*, *Polarchemiatrie*, où est precisée et démontrée la nouvelle théorie des polamatirces électiochmiaques. Voici les principaux titres :

I. — Einleitung. « Salz » und « Metall ».

II. — Das universelle Gesetz des Wechsels, des Rhythmus, der Periodizitat und Polaritat. Kraft-Welt und Welt-Kraft-Formen.

III. — Die elektrochemische Spannungsreihe der Elemente als Quelle der polarchemiatrischen.

IV. — Die chemische Konstitution des menschlichen Organismus.

V. — Die pharmakodynamische Aufgabe des Schwefels.

VI. — Die drei alchemistischen Prinzipien : « Sal », « Mercur » und « Sulphur ». Ihre philosophische und naturwissenschaftliche (elektrochemisch-polare) Interpretation.

VII. — Inniger Zusammenhang der einzelnen Serien-Mittel untereinander.

VIII. — Pharmakomassage.

IX. — Mechanismus und Vitalismus und Medizin. Tabula Smaragdina. Die non existenz des Ods.

X. Polarchemiatrische Theorien.

LEO CAIE.

BIBLIOGRAPHIE

Notre ami Albert Jounet réédite ses anciens ouvrages, avec les corrections que lui semble nécessiter son évolution intellectuelle. Dans une longue et fort intéressante préface, écrite récemment pour la publication nouvelle de l'*Etoile Sainte* et des *Lys Noirs,* il explique ses motifs et ses moyens C'est là l'histoire d'une gymnastique ascétique, qui peut devenir très profitable à plusieurs. D'ailleurs, l'évolution à laquelle la très délicate conscience d'Albert Jounet donne cette importance n'est qu'une évolution *de forme ;* le caractère énergique, clair et résolu qu'est Albert Jounet,ne pouvait évoluer quant au fond. Celui qui a vu la vérité n'en démord pas ; mais il lui est loisible d'y tendre comme il lui agrée. Albert Jounet y va en conciliant la forme catholique avec la méthode esotérique. Nous dirons donc, sans étonner quiconque, que le catholicisme d'Albert Jounet est si personnel qu'aucun catholique moderne, officiel et romain, ne s'y reconnaîtrait ; ce qui est bien heureux pour Albert Jounet.

Quoi qu'il en soit,nous retrouvons, dans *l'Etoile Sainte* et dans les *Lys Noirs,* et sous la forme poétique, les hautes conceptions du noble esprit de l'auteur, qui exprime une fois de plus son Théopanthéisme chrétien.

« Tout ce que l'homme ignore et tout ce qu'il envie,
« Les Anges des forêts et des fleuves, la vie
« De l'Himalaya vierge et du calme soleil,
« Tout cela me comprend ; et lorsque je m'avance
« Dans un désert baignépar le couchant vermeil,
« Des millions de dieux me suivent en silence. »

Ajoutons, à ce court extrait, cette page, où Albert Jounet se retrouve, dans son élan mystique, comme dans son ampleur intellectuelle :

RENONCEMENT

Nombres sacrés, rythme infini, balancement
Des étoiles au flux du sombre éther baignées,
Gloire et déclin des nations, cours des années,
Flottez, passez royalement et tristement.

Je ne suis plus tenté par le soleil qui ment
Ni par les corps de chair et les lèvres données,
Et l'orage lointain des vastes destinées
Berce mon cœur tranquille à son rugissement.

Je contemple le mouvement mélancolique
Des grandes vagues de l'être. La loi cyclique
Développe à mes yeux, en des formes sans fin

Sa logique absolue et sa force cruelle.
Mais le monde pour moi n'est qu'un reflet divin
Et je marche en priant sur la mer éternelle.



